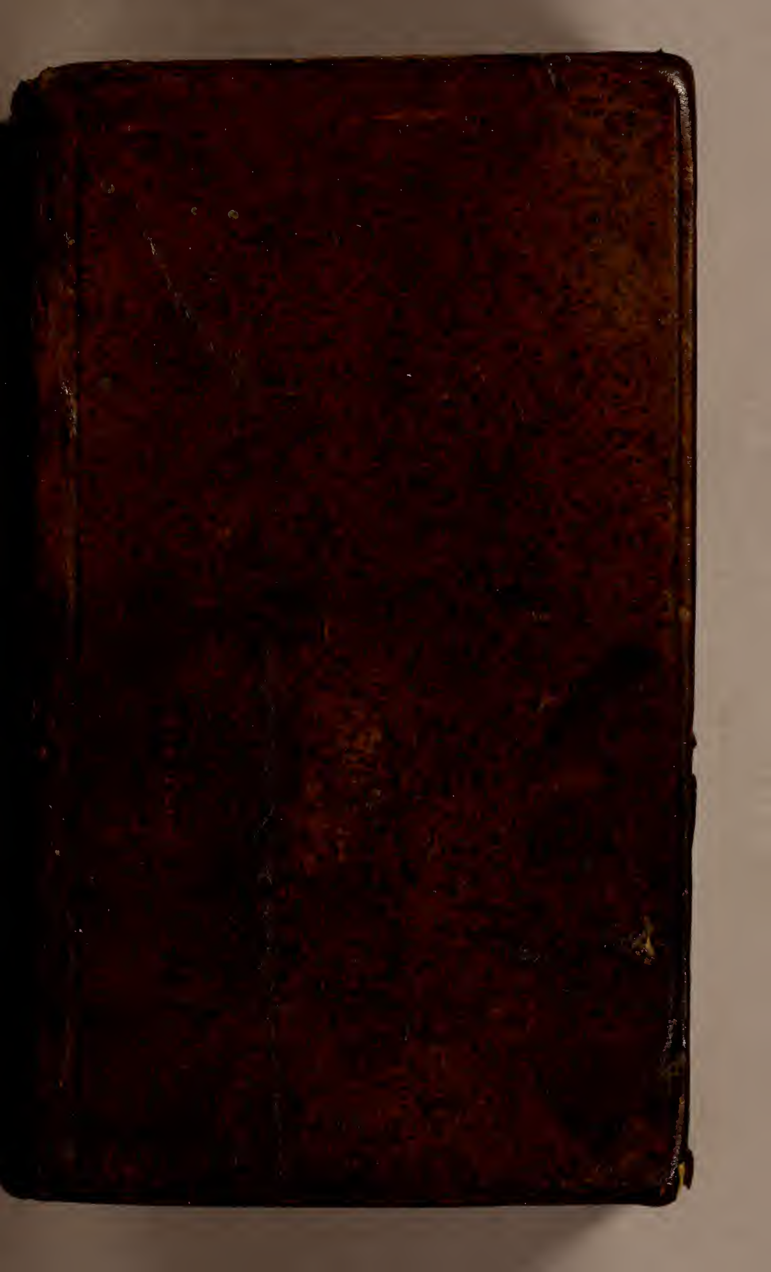



L. B. C.
1735 - 2 - 1



8° O.K.
2 delen

Solis

HISTOIRE
DE LA
CONQUESTE
DU MEXIQUE,
OU
DE LA NOUVELLE
ESPAGNE,

PAR FERNAND CORTEZ,

Traduite de l'Espagnol de Dom ANTOINE DE SOLIS, *par l'Auteur du Triumvirat.*

CINQUIE'ME EDITION.

TOME I.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



PREFACE.



'HISTOIRE de la Conquête du Mexique a été reçûë en Espagne, avec tant d'approbation, que l'on a cru qu'elle en mériteroit au moins quelque partie, si elle paroissoit traduite en notre Langue. Ce n'est pas que la force & la pureté de son stile, la grace & le tour de ses expressions, & la difference qui se trouve presque toujours entre l'original & la copie, ne dûssent donner de la crainte pour le succès d'une Traduction; mais on a esperé quelque indulgence pour ce qu'elle pourroit avoir de foible & de forcé, en faveur de ses agrémens plus essentiels à l'Histoire, qui ne dépendent point de la diction, & qui peuvent servir de solides instructions à ceux qui travaillent sur de pareils sujets. Il est aisé de remarquer en celui-ci, que Don Antonio de Solis n'a pas témoigné moins de jugement dans le choix de son sujet, que dans

celui des modeles qu'il s'eſt propoſés d'imiter. On y voit avec quelle adreſſe il a ſçû placer ſes digreſſions, diſtribuer ſes reflexions de Morale & de Politique, & ménager ſon ſtile ; mais ce qui merite le plus d'attention, eſt qu'il donne par tout un ſi beau jour aux actions de Fernand Cortez, qu'il s'en faut peu qu'il n'en faſſe un Heros ; & ſi cet exemple nous fait voir de quelle importance eſt le choix d'un Hiſtorien, pour la gloire d'un Prince ou d'un grand Homme, il nous apprend d'ailleurs de quelle maniere on doit juger de leur conduite, dont un Auteur nous montre comme il lui plaît, le bon ou le méchant côté, lorſqu'il ſçait employer adroitement les talens d'un habile Ecrivain : mais on ne prétend point donner ce nom à ceux qui ne debitent que des éloges, chargez de lâches flateries, ou des Satyres noircies d'impoſtures, & de traits d'une paſſion intereſſée. Il eſt certain que Cortez avoit ſes défauts, comme tous les autres hommes ; il n'étoit peut-être pas ſi delicat en Politique, ni ſi reflexif que Solis nous le dépeint ; mais il ſuffit pour la juſtification d'un Auteur, que les évenemens s'accordent avec les déliberations du conſeil de ſon Heros. La verité n'y perd rien de ſes droits, & le Lecteur y trouve ſon compte ;

car le but principal de l'Hiſtoire eſt l'inſtruction : c'eſt le fruit que nous tirons des exemples qu'elle nous propoſe, lorſque nous ſommes perſuadez qu'ils ne ſont pas faits à plaiſir, comme ceux des Romans, qu'on ſe donne toujours la liberté de critiquer dans la pratique, parce qu'on ne les conſidere que comme les ouvrages d'une ſpeculation ſouvent outrée. Il n'en eſt pas de même de l'Hiſtoire; lorſque les faits en ſont conſtans, ils ſont toujours à la portée de l'imagination : & pour ce qui eſt des maximes ou des reflexions ſur quoi on fait rouler ces évenemens, quel tort nous fait-on de nous en donner de belles & de juſtes, lorſque le caractere des perſonnages dont on repreſente les actions ne les détruit pas? C'eſt principalement dans une Hiſtoire particuliere, que l'on peut ſe donner cette liberté, que l'on pourroit juſtifier, s'il étoit neceſſaire, par les exemples de Salluſte, & de Tacite même dans la Vie d'Agricola, qui paſſe pour le chef-d'œuvre de cet Hiſtorien. C'eſt ſur ces excellens modeles, que notre Auteur a formé ſon deſſein, avec tant d'art & de jugement, qu'il s'eſt arrêté préciſément à la Conquête du Mexique; craignant ſans doute que la ſuite de cette Conquête ne l'engageât dans un fâcheux

démêlé, entre le respect qu'on doit à la verité, & l'inclination qu'il avoit pour son Heros. Il sçavoit que la prise de Mexique eut quelques circonstances peu favorables à la gloire de Cortez, dont il ne vouloit point ternir le lustre : & il faut demeurer d'accord qu'elle fût venuë jusques à nous avec le même éclat, si ce qui se passa en cette occasion ne lui eût donné quelque atteinte. C'est ce qu'on a cru être obligé de rapporter en peu de mots, & d'instruire en même tems le Lecteur du reste de la Vie de ce Conquerant.

Le but des Espagnols en ces expeditions, n'étoit pas seulement la gloire; ils cherchoient encore de l'or : & ils furent bien surpris, après tant de perils & de fatigues, de voir que les richesses de la Ville de Mexique ne leur paroissoient pas capables de remplir toute leur avidité. Cette dangereuse passion les poussa à commettre d'horribles cruautez, qui leur ont été reprochées par des Auteurs de leur Nation même. Cortez n'en fut pas exempt, au moins par une foible complaisance qu'il eut pour le Tresorier Julien d'Alderete, que presque tous les Historiens chargent du crime d'avoir fait mettre sur des charbons ardens Guatimo-

zin, & un de ses favoris, afin de les obliger par cet horrible supplice, à découvrir les tresors de Motezuma, que l'on supposoit qu'ils avoient cachez. Ce fut en cette occasion, que le Prince entendant un cri que la douleur faisoit pousser à son Favori, lui dit, en le regardant fierement : *Et moi, suis-je sur un lit de roses ?* Ce mot obligea l'Indien à marquer son respect jusques à la mort, qu'il souffrit sans se plaindre davantage, en cet effroyable tourment. On en tira Guatimozin, pour le faire mourir plus honteusement, quelque tems après : car les Indiens ayant conspiré contre les Espagnols, Cortez qui le crut coupable, & même le Chef de cette conspiration, le condamna à être pendu publiquement, avec quelques autres Nobles Mexicains ; & la sentence fut executée à Izalcanal, durant le Carnaval de l'année 1525. Cette revolte ne fut pas la seule qui donna de l'exercice à Cortez. Christophe d'Olid, qu'il avoit honoré de sa confiance, & de plusieurs bienfaits, s'étoit déja soulevé contre son bienfaiteur, & avoit traité avec Diego Velasquez, à dessein de se rendre lui-même indépendant, & d'usurper une espece de tyrannie, sous prétexte de rentrer dans l'obéïssance. Ce Rebelle tua

quelques Espagnols, & même défit une armée que Cortez avoit envoyée contre lui sous le commandement de François de las Casas : mais enfin, Gilles Gonçales d'Avila & las Casas, qu'Olid retenoit prisonniers, conspirerent contre lui ; & après l'avoir surpris à table, où ils lui donnerent quelques coups de poignard, ils se saisirent de sa personne, assistez de ses propres Soldats, & le firent décapiter à Naco.

Cependant Cortez avoit envoyé divers Capitaines, pour découvrir & peupler de nouvelles Provinces, & avoit fait la paix avec François de Garay, en lui faisant épouser Dona Catalina Pizarro sa fille naturelle. La mort de Garay, qui arriva peu de tems après à Mexique, & celle de Diego Velasquez, qui mourut de regret à Cuba, en l'année 1523. le délivrerent de deux Concurrens fâcheux & incommodes : & les Lettres de l'Empereur, qui le nommoient Gouverneur General de la Nouvelle Espagne, l'avoient mis en état de joüir tranquillement du fruit de ses travaux. Il s'appliqua alors à fonder de nouvelles Villes, & à introduire la Foi Catholique parmi les Indiens, par le moyen des Religieux qu'on lui avoit envoyez d'Espagne. Ces

foins réüffirent au-delà même de fes efpérances : & après avoir appaifé les deux revoltes, dont on a parlé, & parcouru les Provinces de ce vafte Empire, Cortez revint à Mexique, où il fut reçû par les Habitans, avec les mêmes démonftrations de joye, qu'ils auroient pû témoigner pour un de leurs Empereurs. Ce General étoit alors au plus haut point de fa gloire, aimé comme un pere, & refpecté comme un Souverain par les Efpagnols & par les Mexicains, lorfque l'envie, qui s'attache toujours aux vertus éminentes, fur tout quand la fortune fe laffe de les perfecuter, lui fufcita de nouveaux fujets de chagrin, qui ne finirent qu'avec fa vie.

Pamphile de Narvaez étoit paffé en Efpagne, où il accufoit Cortez de toutes les violences que lui-même s'étoit attirées par fa conduite : & comme il y avoit long-tems qu'on n'avoit reçû à la Cour de nouvelles de Cortez, la difpofition des efprits ne lui étoit pas favorable; & on prenoit des mefures pour lui ôter le Gouvernement de la Nouvelle Efpagne. Dom Diego Colom follicitoit cet emploi, & offroit de lever mille hommes à fes dépens, afin d'aller prendre ce General dans Mexique même. On

nomma Nuño de Guzman pour Gouverneur de Panuco; Simon de Alcazava Portugais, obtint le Gouvernement de la Province de Honduras; & pour comble de disgrace, Jean de Ribera Secretaire & Agent de Cortez à la Cour d'Espagne, devint un des plus malicieux censeurs de la conduite de ce General, qu'il décrioit, par l'infâme motif d'une passion interessée. Cet homme s'étoit broüillé avec Martin Cortez, sur le payement d'une somme de quatre mille ducats que son fils lui avoit envoyée, & que Ribera refusoit de donner. Ses calomnies faisoient une éttange impression; & on étoit prêt de pourvoir au Gouvernement de Mexique, lorsque le Duc de Bejar, qui étoit proche parent de la femme de Cortez, entreprit sa défense avec tant de succès, qu'il obtint de l'Empereur, qu'on attendroit des nouvelles de la part de ce General. Elles arriverent enfin, telles qu'on pouvoit les souhaiter d'un Sujet fidele & affectionné, & soutenuës par un présent de soixante mille pistoles, & d'un canon d'argent, que Diego de Soto apporta, & qui parut une piece fort rare, & d'un très-grand prix.

La vûë de ces richesses fit son effet ordinaire; & tant que la chaleur de la joye

ſubſiſta, on n'oſa plus douter du zele & de la fidelité de Cortez : apès quoi les ſoupçons revinrent, & obligerent le Conſeil de l'Empereur, à prendre l'expedient d'établir un Juge Souverain à Mexique, pour éclairer la conduite du General. On choiſit pour cette charge le Licencié Loüis Ponce, parent du Comte d'Alcaudere, qui partit, aſſiſté du Bachelier Marc d'Aguilar, qui avoit déja fait le voyage de Saint Domingue. Cortez les reçut à Mexique avec beaucoup de joye; & Ponce étant entré en exercice de ſa charge, publia les ordres de l'Empereur, dont neanmoins l'execution fut ſuſpenduë par la mort de ce Préſident. Aguilar lui ſucceda, & prit des meſures qui auroient chagriné Cortez, ſi la mort de cet homme ne l'avoit delivré de ſa perſecution. Mais elle recommença bientôt avec plus de violence, par la brutalité d'Alonſe de Eſtrada, qu'Aguilar avoit nommé pour remplir cette Charge, ſuivant le pouvoir qu'il en avoit reçû de l'Empereur. Ce Juge ne ménagea rien de tout ce qui pouvoit offenſer Cortez. Il fit couper la main à un Domeſtique de ce General; & il le pouſſa ſi cruellement, que les Indiens, & les Eſpagnols mêmes, lui offrirent leurs ſervices, pour ſe ſou-

lever contre la tyrannie du Président ; mais Cortez n'avoit ni l'esprit, ni le cœur d'un rebelle, & Dieu permit que l'Evêque de Tlascala vint à Mexique, où il fit tant par ses soins, qu'il accommoda ces deux ennemis, & remit le calme dans la Ville.

Cortez avoit équipé quelques vaisseaux sur la Mer du Sud, à dessein de découvrir les Isles Moluques, & d'en tirer le cloud de girofle, & les autres Epiceries ; mais ce voyage fut malheureux. La plus grande partie de l'équipage de ces vaisseaux perit en mer ; & ceux qui resterent tomberent entre les mains des Portugais, qui les conduisirent en prison à Malaca. Il prit alors la resolution d'aller en Espagne, sur les pressantes sollicitations du Cardinal Loaisa Président du Conseil des Indes, & Confesseur de l'Empereur. Ce Prélat, ami de Cortez, lui avoit écrit que sa présence dissiperoit les calomnies qu'on avançoit contre sa conduite & contre sa fidelité, & qu'il lui étoit important de se faire connoître à l'Empereur. Cortez avoit encore dessein de se marier, ayant perdu sa premiere femme. Ainsi il partit de Mexique, & arriva l'an 1528. en Espagne, où il apporta une somme très-considera-

ble en or ; & en autres pieces rares & curieuses, qu'il avoit tirées de ses Conquêtes.

L'Empereur lui fit des caresses & des faveurs extraordinaires, dont la plus éclatante fut, que ce General étant malade, & n'ayant pas beaucoup de confiance aux remedes des Medecins d'Espagne, Charles lui fit l'honneur de le visiter en son logis, où Cortez lui présenta un Memoire, qui informoit Sa Majesté de son zele & de ses services ; & quand il fut guéri, il accompagna l'Empereur jusques à Saragosse. Ce Prince alloit alors en Italie, pour recevoir la Couronne de l'Empire ; & avant que de partir, il voulut récompenser le mérite & les grands services de Cortez. Il lui donna la Vallée de Huaxac en titre de Marquisat ; la Charge de Capitaine General de la Nouvelle Espagne, & des Provinces & Côtes de la Mer du Sud ; le pouvoir de les conquerir, & d'y établir des Colonies, avec la vingtiéme partie de toutes ces Conquêtes en proprieté, & pour lui & pour ses heritiers. L'Empereur lui offrit encore l'Habit de l'Ordre de Saint Jacques, que Cortez ne voulut point prendre, sans avoir en même-temps une Commanderie ; aussi

Charles lui refusa le Gouvernement de Mexique, qu'il demandoit. Ce refus vint de la politique du Conseil d'Espagne, qui ne souffroit pas que les Conquerans crussent avoir un droit acquis sur le Gouvernement des Provinces qu'ils avoient conquises. C'est ainsi qu'on en avoit usé avec Christophe Colom: mais on consola Cortez par d'autres graces, dont il eut lieu d'être satisfait.

Narvaez ne cessoit pas de fatiguer les Ministres de ses plaintes, & de donner des Memoires contre Cortez, qu'il accusoit d'être un tyran, parce qu'il lui avoit crevé un œil, quand il fut pris à Zempoala : ajoutant que ce General avoit autant d'or en barres, qu'il y a de fer en toute la Biscaye; & qu'il avoit fait mourir Louis Ponce, & François de Garay; outre plusieurs autres calomnies, qui toutes fausses qu'elles étoient, ne laissoient pas de fortifier les soupçons jusques à ce point, qu'on eut dessein d'envoyer à Mexique Dom Pedro de la Cueva, homme severe jusqu'à la ferocité. Neanmoins on prit enfin le parti d'ériger une Cour Souveraine à Mexique, sous le nom de Chancellerie, composée d'un Président, & de quatre Auditeurs. Ce Président, appellé Nuño de Guzman, fit citer Cortez, alors

abſent, & mit en vente tous les biens de ce Conquerant : mais l'Empereur étant informé de l'injuſtice de cette procedure, ôta la Charge à ce Juge paſſionné, & lui ſubſtitua Dom Antoine de Mendoça, qui vint à Mexique, & rendit à Cortez tous ſes effets ; renvoyant Guzman priſonnier en Eſpagne.

Ainſi Cortez retourna en la Nouvelle Eſpagne, avec ſa femme Dona Juana de Zuniga ; & il y fut reçû avec des marque ſi éclatantes de joye, tant de la part des Indiens, que de celle des Eſpagnols mêmes, que la Chancellerie de Mexique en prit de l'ombrage. On obligea Cortez à faire enregiſtrer ſes Patentes de Capitaine General, & on lui fit défenſe d'entrer dans la Ville de Mexique. Ces diviſions pouſſerent les Indiens à un ſi haut point d'inſolence, qu'ils tuerent en peu de jours, plus de deux cens Eſpagnols : & ils étoient prêts de paſſer à une revolte generale, lorſque l'Archevêque fit connoître à l'Audience Royale, qu'il n'y avoit que le General qui pût appaiſer cette émotion. Ainſi ils l'appellerent à Mexique, où ſon autorité, & quelques châtimens qu'il fit des principaux rebelles, firent rentrer les Indiens dans le devoir de l'obéïſſance.

Après cela, Cortez envoya des vaiſſeaux, pour découvrir toute la côte de la Nouvelle Eſpagne du côté de la Mer du Sud, ſous le commandement de Diego Hurtado. Le malheureux ſuccès de cette expedition, qui lui coûta des ſommes immenſes, ne le rebuta point. Il s'embarqua lui-même ; mais ce voyage fut diſgracié en toutes ſes circonſtances. Pluſieurs de ſes vaiſſeaux perirent ; d'autres furent écartez par la tempête ; & Mendoça fut nommé Viceroi du Mexique. La ſeule conſolation qui reſta à Cortez, fut une occaſion de ſecourir le Marquis Dom François Pizarre, qui étoit aſſiegé par une effroyable multitude d'Indiens. Cortez lui envoya deux vaiſſeaux chargez d'armes & de vivres, ſous la conduite de Fernand de Grijalva, & leva ſix mille hommes à ſes dépens, qu'il fit paſſer au Perou, & qui chaſſerent les Indiens. Pizarre lui en témoigna ſa reconnoiſſance, par un préſent très-conſiderable qu'il envoyoit à la femme de Cortez ; mais Grijalva le retint, & ne revint point à Mexique.

Cortez étoit déja retourné en cette Ville, où il ſe broüilla avec le Viceroi, d'une maniere qui ne fit honneur ni à lui, ni à Mendoça, par les Lettres qu'ils écrivirent

virent l'un contre l'autre en Espagne, & qui ne portoient que le caractere de leurs passions. Enfin, ce General revint en Espagne en l'année 1540. pour se défendre contre le Procès que le Procureur Fiscal du Conseil des Indes lui avoit fait, sur le nombre de ses Vassaux dans les Terres dont on lui avoit accordé la proprieté; & lui, qui en avoit conquis tant de milliers à Sa Majesté, eut le chagrin de voir qu'on vouloit lui retrancher une partie des siens. Il accompagna Charles-Quint à l'expedition d'Alger, suivi de ses deux fils: & quoiqu'il y servît avec sa valeur & son activité ordinaires, on lui donna la mortification de ne l'appeller point au Conseil de guerre, quoiqu'on y admît des gens qui n'avoient ni l'experience, ni la consideration qu'il avoit méritée par l'importance de ses services. Ce fut en ce voyage qu'il perdit cette piece d'un prix inestimable, dont les Auteurs ont parlé si diversement. Les uns ont dit que c'étoit une perle d'une grosseur surprenante, & parfaite en sa figure, qui étoit en poire: qu'il avoit fait graver sur cette perle ces mots Latins, *Non surrexit major*; & qu'en la montrant à quelques-uns de ses amis, sur le tillac d'un vaisseau, elle lui échappa, & tomba dans la

Mer. Les Eſpagnols en parlent autrement : ils diſent pue ce joyau conſiſtoit en cinq émeraudes, qui valoient cent mille ducats. Sandoval n'en compte que trois ; & Sanchez dit que c'étoit deux vaſes d'émeraude, qui n'avoient point de prix. Quoiqu'il en ſoit, tous ces Auteurs conviennent, que Cortez fit la plus grande perte après l'Empereur, en ce malheureux voyage : & lorſqu'on eut pris la réſolution de lever le ſiege, on dit qu'il offrit de le continuer, & même de prendre la Ville, avec les ſeuls malades de l'armée ; ce qui paroît un peu outré. Auſſi l'Auteur de ſa vie n'en dit rien ; mais qu'il demanda tous les Soldats Eſpagnols, & la moitié des Allemans & des Italiens : & que cette propoſition, fort approuvée par tous les Soldats de l'armée de terre, fut rejettée par l'avis des Officiers & des Soldats des vaiſſeaux, & même par le Duc d'Albe.

Cortez ſuivit la Cour durant quelques années, fort dégoûté par les Procès que ſes ennemis lui ſuſcitoient, ſurquoi neanmoins on ne decida rien. Enfin il alla à Seville, reſolu d'aller finir ſes jours en la Nouvelle Eſpagne, & de voir ſa fille Dona-Maria Cortez, qu'il avoit promiſe à l'heritier du Marquis d'Aſtorga. Il étoit déja atta-

que d'une douleur d'estomac, & d'autres maux, qui l'obligerent de s'arrêter à Castilleia de la Cuesta, où sa maladie redoubla, & l'emporta enfin, à l'âge de soixante & trois ans, le deuxiéme jour de Decembre 1554. Il fut enterré avec tout l'éclat que ses grandes actions méritoient, dans le lieu de la sépulture des Ducs de Medina Sidonia; laissant un fils nommé Dom Martin Cortez, & trois filles, qui furent mariées en des Maisons très-illustres. La perte de ce grand Homme fut generalement regrettée; & ceux même qui l'avoient persecuté si cruellement durant sa vie, se virent contraints d'avoüer après sa mort, que toutes les recompenses de ce monde n'avoient rien d'égal à la grandeur de ses services & de son mérite.



TABLE
DES CHAPITRES
contenus en ce Volume.

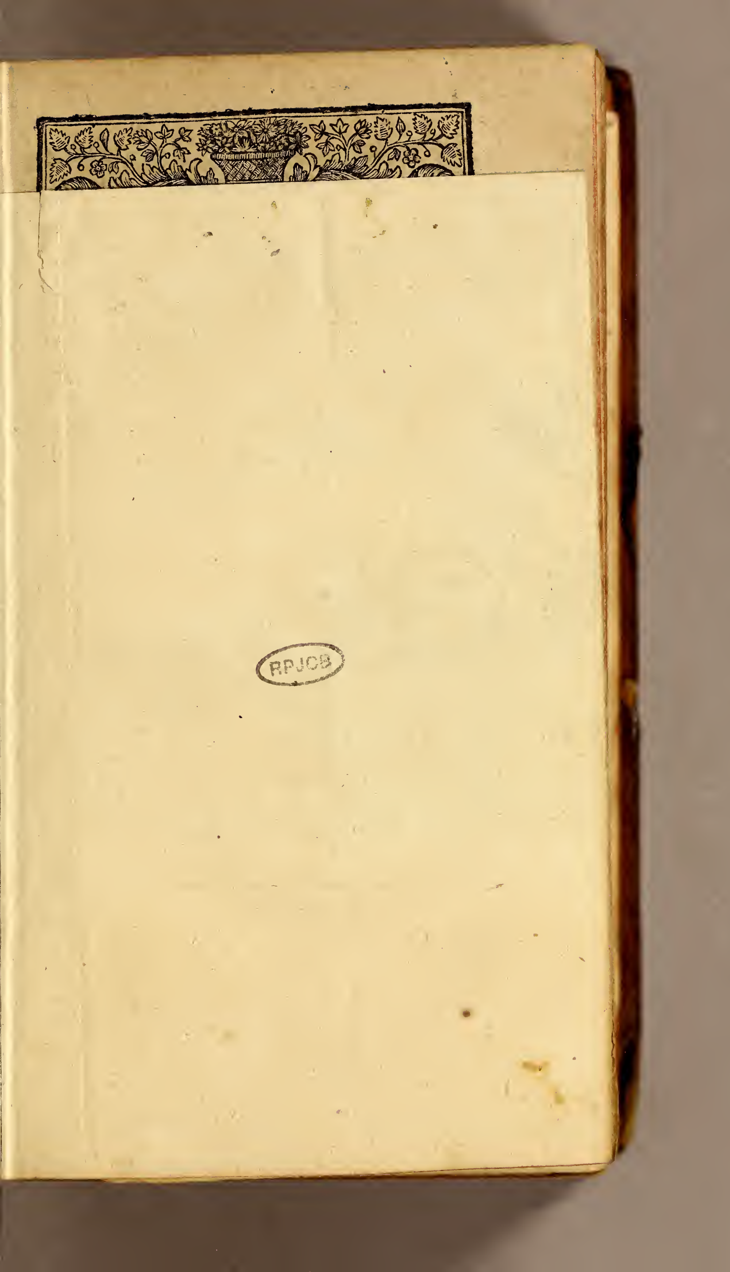
LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



NORT
GOLFE
du Cancre
MEXIQUE
OCCIDENT
ORIENT
MER PACIFIQUE
MIDY
Tropique
R. de Palmas
Rio S. Bartholemy
Quineia
Lacus Salsus
Tammanpul
Tanxipa
Hermoso
Tanapequis
R. de Panuco
Saliña
Tantacana
Tameco
Tanenle
S.t Iago
Tenpice
Panuco
Salines
C. Roxo
Tamatao
I. Lobo
S.t Filippo
Tamaolen
delos Ilanos
Aquatallan
Guoxanato
Tampasca
Taxitlan
Xaxiguolulto
R. di Tuspa
P. Casones
S.t Miguel
Concesion de Salaia
Pachuca
Achachica R. de S.t Piedro
Villa de los Lagos
Alacoria
Acasnehltilton
Ilanos
de Almeria
Caceres
Naotlan
Tolma
Almeria
Terre blance
Xacotutan
Mexico
Cocatlan
Chalco
Villarieca
Meroacan
Tulasco
Tlascala
Xulaleo
Guermabaco
Guaxocingo
Chohda
Zutepeque
Zempaola
I. de Sacrificios
Matatlan
Talisla
Tepeaca
Xalapa
la veracruz
Tasco
Ostuna
Quecala
Tentaleo
Zocotlan
S.t Iuan de Lua
Chionautla
Chioutla
R. de la V. Crux
R. delos Yopes
Hutatlan
Antequera
Catalutla
Pucla
Cetela R.
Castla
Mistla R.
Tutepeque
Acapulco
Aquatulco
Capalita
Tecaptepec



HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

Où on fait voir la necessité de diviser l'Histoire des Indes en plusieurs parties differentes, afin d'en donner une parfaite connoissance.



E m'étois engagé avec plaisir au dessein de continuer l'Histoire generale des Indes Occidentales, composée par Antoine de Herrera, & jusqu'au moment où

j'ai reconnu les difficultez de cette entrepriſe, j'ai lû avec beaucop d'application tout ce qui a été écrit ſur ce ſujet, avant & après Herrera, tant par les Auteurs étrangers, que par ceux de notre Nation. Cette lecture m'a fait remarquer, qu'autant que ce nouveau Monde eſt éloigné du nôtre, autant les Auteurs étrangers ſe ſont écartez de la verité ſur ce qu'ils ont rapporté des Eſpagnols, avec peu de diſcernement, & peut-être encore plus de malice ; puiſqu'ils employent des livres entiers à éxagerer ſeulement les fautes de quelques particuliers, ſans autre deſſein que celui d'effacer le mérite des bonnes actions faites en general. D'autre part, j'ai trouvé que nos Auteurs ne s'accordent point dans la relation qu'ils font des principaux évenemens, & leurs contradictions marquent bien le riſque que la verité court de recevoir quelque alteration, lorſqu'elle vient de loin ; étant certain que plus une choſe s'éloigne de ſa ſource, plus elle perd de ſa pureté naturelle.

Le devoir qui m'engageoit à refuſer les premiers, & le déſir que j'avois d'accorder les contradictions des autres, devoient ce ſemble m'obliger à preſſer l'execution de mon deſſein. Mais il a été ſuſpendu par la recherche des Memoires, & par l'attente

des Relations qui me paroissent necessaires pour servir comme de fondemens à cet ouvrage. Car encore que ce travail soit obscur, & qu'il n'ajoute rien à la gloire d'un Auteur; néanmoins il ne peut s'en exempter: puisque s'il consume le tems sans éclat dans son cabinet, il a néanmoins le plaisir de tirer la verité toute pure du désordre de ces differens Memoires; semblable aux Architectes qui ramassent sans aucun ordre une infinité de materiaux avant que de travailler à la construction d'un édifice. C'est néanmoins de cette confusion qu'ils tirent la perfection du dessein qu'ils ont conçû, & l'on est surpris de voir insensiblement sortir de la poussiere, & d'un embarras de pierres & de bois, un bâtiment qui a toutes les graces, & toutes les proportions de la belle Architecture.

Pour revenir à mon sujet, j'ai trouvé qu'une histoire generale embrasse une si grande quantité de faits indépendans les uns des autres, que j'ai crû qu'il étoit presque impossible de les allier ensemble sans les confondre: défaut qui vient peut-être de la foiblesse de mon esprit, ou de son peu d'étenduë. Quoiqu'il en soit, je vois que l'Histoire des Indes a pour fondement trois grandes actions, qui peuvent être comparées avec tout ce que les siecles passez

ont produit de plus éclatant sur ce sujet. La premiere nous charme par le recit du grand courage de Christophe Colom, tant durant le cours de son admirable navigation, qu'en la découverte de ce nouveau monde. La seconde fait briller la conduite & la valeur de Hernan Cortez, en ce qu'il souffrit pour conquerir la nouvelle Espagne, dont on ne connoît point encore l'étenduë ni les bornes. La troisiéme surprend par le recit des avantures de François Pizarre, suivies des exploits de ses successeurs, qui ont soumis à l'Espagne ce vaste Empire de l'Amerique meridionale, qui devint le theatre de plusieurs funestes tragedies, & d'incidens si extraordinaires. Voilà trois illustres sujets d'autant d'histoires qui pourroient remplir nos Annales de plusieurs grands exemples de valeur, de constance, & d'autres qualitez remarquables en l'une & en l'autre fortune. De sorte qu'en donnant toujours à sa memoire un agréable emploi, on peut encore fortifier son esprit & son cœur par des instructions solides & d'un grand usage. Mais comme dans l'Histoire generale des Indes, ces trois sujets ont une liaison reciproque les uns avec les autres, & que chacun d'eux en particulier, en a avec d'autres exploits de moindre consideration, il n'est pas aisé de les réduire

aux bornes d'une ſeule narration, ni de garder l'ordre des tems ſans l'interrompre pluſieurs fois, & mettre en pieces, pour ainſi dire, le ſujet principal, par le détail des circonſtances.

Cependant les Maîtres de l'Art, qui ont donné le nom de tranſition à ces diſcours, qui conduiſent l'eſprit du recit d'un évenement à quelque autre ſujet, nous ordonnent d'obſerver le rapport que les parties ont à leur tout avec tant de juſteſſe, que le corps de l'Hiſtoire ne paroiſſe point difforme, ſoit en le chargeant de membres inutiles, ſoit en retranchant ceux qui lui ſont neceſſaires pour y conſerver l'agrément de la diverſité. Il faut ſelon leurs préceptes que la liaiſon de ſes membres ſoit ſi délicate, que l'on ne puiſſe l'appercevoir, & que la difference des faits ſoit ſi bien menagée, qu'elle ne faſſe remarquer ni défaut ni confuſion; & cet avantage d'entrelacer les évenemens avec tant d'adreſſe qu'ils ne paroiſſent point ſe ſoutenir les uns les autres par une eſpece de digreſſion, eſt un effort d'eſprit dont peu d'Hiſtoriens ſont capables. Car ſi l'on veut reprendre toutes les circonſtances du ſujet que l'on a quitté, on tombe dans l'inconvenient de la repetition, & d'une ennuyeuſe longueur, & ſi on les neglige, le ſtile en devient obſcur

& inégal. Cependant il faut éviter également ces deux vices qui effacent toutes les bonnes qualitez d'un Auteur.

Ce défaut commun à toutes les Histoires generales, se trouve encore plus grand, & presque inévitable en celle des Indes Occidentales. Elle comprend deux Empires d'une très-grande étenduë, dont chacun contient une infinité de Provinces, & plusieurs Isles. Ces Païs étoient gouvernez par des Rois, ou Caciques, dont les uns étoient sujets ou tributaires des deux Empereurs du Mexique & du Perou, & pour ceux dont ils ne recevoient ni tribut ni hommage, le seul éloignement de leur païs faisoit leur sureté. Toutes ces Provinces, ou petits Royaumes avoient donné sujet à autant de differentes conquêtes, sous divers Conquerans. On formoit en un même tems plusieurs entreprises, toutes sous des Capitaines très-braves, mais peu connus. Ils conduisoient chacun une troupe de soldats, & cette troupe se donnoit le nom d'Armée, avec quelque sorte de raison, tant par rapport à ses desseins, qu'au succès des expeditions. Il s'y faisoit plusieurs combats contre des Princes & en des lieux dont les noms ne fatiguoient pas seulement la memoire, mais encore la langue en les prononçant. Ainsi l'Historien de ces exploits se voyoit

obligé d'employer des tranſitions frequentes & obſcures ; & l'abondance de la matiere embarraſſoit la narration. Car il étoit contraint de rebattre ſur des évenemens de peu d'importance, ou de les ſupprimer entierement ; & il falloit que le Lecteur revint ſouvent à ceux qu'il avoit laiſſez comme ſuſpendus, ou qu'il donnât continuellement un fâcheux exercice à ſa memoire.

Ce n'eſt pas que je veüille dire qu'Antoine d'Herrera Auteur très-exact, n'ait réüſſi autant qu'il ſe pouvoit dans le deſſein qu'il avoit pris de compoſer une hiſtoire generale ; je ne voudrois pas ſeulement le ſuivre, je ſouhaiterois encore le pouvoir faire avec autant de ſuccès. Que ſi je ne trouve en ſon ouvrage ni l'ordre ni la clarté dont il avoit beſoin pour ſe faire entendre, j'avouë qu'il ne pouvoit lui en donner davantage, étant engagé à décrire tant de faits differens, qu'en laiſſant les uns pour reprendre les autres, preſſé par l'ordre des tems, il n'a pû quelquefois s'empêcher d'en confondre la ſuite, & celle des évenemens.



CHAPITRE II.

Les raisons qui ont obligé à écrire separément l'Histoire de l'Amerique Septentrionale, ou nouvelle Espagne.

L'Histoire de la Nouvelle Espagne meritoit d'être tirée de cet embarras, & de cette obscurité, & c'est à quoi je me suis appliqué en l'écrivant à part, afin qu'en la mettant en son jour, autant qu'il est possible à la médiocrité de mon genie, ce qu'elle a de merveilleux tienne les esprits suspendus sans leur faire de violence, & ce qu'elle a d'utile puisse instruire sans dégoûter. J'ai choisi ce sujet entre les trois dont j'ai parlé, parce que comme les actions de Christophe Colom & ses premieres conquêtes ne sont point mêlées avec d'autres évenemens, elles sont décrites agréablement & sans confusion, dans la premiere & la seconde decade d'Antoine de Herrera. Pour l'Histoire du Perou, elle se trouve separée en deux Volumes que l'Inca Garcilasso en a composez; & cet Auteur est si exact à choisir ses memoires & si fleuri dans son stile, pour le tems auquel il écrivoit, que je condamnerois de temerité celui qui en-

treprendroit de le surpasser, & donneroit beaucoup d'éloges à quiconque pourroit l'imiter en achevant cette Histoire. Pour ce qui regarde la Nouvelle Espagne, ou elle a manqué d'Auteurs qui meritent le nom d'Historiens, ou elle se voit en la necessité de les défendre contre les reproches que la posterité est en droit de leur faire.

François Lopez de Gomara est le premier qui a traité ce sujet, mais sans discernement, & sans exactitude. Il rapporte ce qu'il a entendu dire, & l'assure aussi hardiment que s'il l'avoit vû, sans trouver aucune difficulté en ce qui choque la vraisemblance, ni repugnance en ce qui est impossible.

Antoine de Herrera l'a suivi, & a travaillé en partie sur les memoires de cet Auteur, & après eux Barthelemy Leonard d'Argensola a écrit sur la même matiere, sans éviter les mêmes défauts, sur quoi il est moins excusable; car il nous a donné les premiers exploits de cette conquête dans ses Annales d'Arragon, tellement mêlez & confondus avec son principal sujet, qu'ils y paroissent amenez de fort loin, & n'y tenir lieu que d'un épisode. Il rapporte ce qu'il a trouvé dans Herrera; mais quoique son stile soit plus

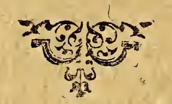
clair & d'un meilleur caractere, il est si fort interrompu & embroüillé par le mélange des autres évenemens, que ce qu'il y a de grand & d'heroïque en cette entreprise, est affoibli par les digressions; en sorte que l'on ne reconnoît plus ce qui est aisé à remarquer en plusieurs endroits de son Histoire.

On a vû paroître depuis une Histoire particuliere de la Nouvelle Espagne, qui est un ouvrage posthume de Bernard Diaz del Castillo. Elle a été mise en lumiere par un Religieux de la Mercy, qui avoit tiré le manuscrit de la Biblioteque d'un grand & sçavant Ministre, où elle avoit été long-tems comme ensevelie, peut-être à cause des inconveniens qui n'ont pas été reconnus, ou qu'on lui a pardonnez lorsqu'on en a permis l'impression. Cette histoire passe aujourd'hui pour veritable, à la faveur de son stile grossier, & sans aucune politesse, qui lui a donné du credit auprès de bien des gens; comme s'il étoit une marque de la sincerité de son Auteur. Néanmoins quoiqu'il ait l'avantage d'avoir écrit ce qu'il a vû, la lecture de son ouvrage fait connoître que ses vûës n'étoient pas nettes, ni assez exemptes de passion pour ajuster les mouvemens de son esprit & de sa plu-

me ſur les regles de la verité. Il paroît auſſi ſatisfait de ſon ingenuité, que mal content de ſa fortune ; l'envie & l'ambition ſe produiſent à découvert en pluſieurs endroits, où ces deux paſſions s'évaporent en plaintes contre Hernan Cortez, qui eſt le principal heros de cette hiſtoire. Il cherche à penetrer ſes deſſeins afin d'y trouver à redire, & d'effacer ainſi la gloire du ſuccès : & il propoſe comme des regles infaillibles de conduite, non pas les ordres & les commandemens du General, mais les bruits extravagans qui couroient parmi les Soldats, quoique dans cette profeſſion il n'y ait pas moins d'eſprits groſſiers & ignorans qu'ailleurs ; & que dans toutes il ſoit également dangereux de permettre les raiſonnemens à des perſonnes qui n'ont que l'obéiſſance en partage.

Ce ſont là les raiſons qui m'ont obligé d'entreprendre de tirer cette Hiſtoire de l'obſcurité où elle étoit enveloppée, & de venger les outrages que l'on y a faits à la verité. Je m'aiderai néanmoins des Auteurs que j'ai citez, en toutes les occaſions où je n'aurai point de fondement raiſonnable de m'écarter de ce qu'ils ont écrit ; & je me ſervirai des autres relations & memoires particuliers,

que j'ai rassemblez, pour autoriser ce que j'en rapporterai, sans passion & sans aucun autre attachement que celui qu'on doit avoir à la verité. Je ne prétens point étaler ce qui ne doit être que supposé, ni perdre le tems à faire un détail inutile des menuës circonstances, qui gâtent le papier par des récits contre la bien-séance, ou qui le remplissent de faits indignes d'être marquez, & qui ne servent qu'à enfler un volume, sans contribuer à la majesté de l'Histoire. Mais avant que de venir à l'execution de ce dessein, il sera bon de faire voir l'état auquel les affaires d'Espagne se trouvoient lorsque l'on commença la conquête du nouveau Monde, afin d'en découvrir le principe avant que d'en marquer le progrez, & que cette connoissance serve comme de fondement à l'édifice que j'ai entrepris.



CHAPITRE III.

Les malheurs dont l'Espagne étoit affligée lorsqu'on entreprit la Conquête de l'Empire du Mexique.

L'Année 1516. n'eſt pas moins remarquable à l'Eſpagne par la date des mouvemens qui l'agiterent alors, que par celle du bonheur dont elle a reſſenti les effets, & qui commença préciſément en ce temslà. Cette Monarchie ſe trouvoit émûë de tous côtez par des troubles & des diviſions, d'autant plus à craindre, que le repos dont elle joüiſſoit au dehors étoit alteré par les maux qui l'attaquoient au dedans, juſqu'à la menacer de ſa derniere ruine. Car encore que la fidelité des peuples ne fût pas entierement corrompuë, néanmoins leur propre inclination les retenoit plutôt que les motifs d'une obéiſſance imprimée par l'autorité de ceux qui gouvernoient. Cependant ce fut en ce même tems qu'elle vit naître dans les Indes Occidentales ſa plus grande proſperité, par la découverte de la Nouvelle Eſpagne, qui non ſeulement a étendu fort loin ces conquêtes, mais encore a augmenté la gloire de ſon

nom en le doublant. C'eſt ainſi que la fortune & le tems ſe joüent des choſes de ce monde, par le mélange des biens & des maux, qui ſe ſuccedent les uns aux autres dans une revolution continuelle.

Le Roy Catholique Dom Ferdinand étoit mort dès l'année précedente ; comme les meſures qu'il avoit priſes pour la conſervation & pour l'accroiſſement de ſes Etats, manquerent par la mort de leur Auteur, on découvrit inſenſiblement la grandeur de cette perte, par les troubles & les déſordres qui la ſuivirent ; de la même maniere que l'on juge de la grandeur des cauſes par l'importance de leurs effets.

Toute l'autorité du gouvernement demeura entre les mains du Cardinal, Archevêque de Tolede, Dom François Ximenez de Chiſneros. Ce Prélat avoit une fermeté d'eſprit incomparable, une vaſte & ſublime intelligence, & un courage invincible, & il poſſedoit en un même degré la pieté, la prudence & la conſtance. Ces vertus & ces qualitez heroïques ſe trouvoient alliées dans ſon ame ſans ſe nuire les unes aux autres par la diverſité de leurs interêts. Mais comme il avoit trop d'attachement à ce qu'il avoit une fois réſolu, & qu'il n'oublioit rien pour ſoutenir l'honneur de ſon jugement en ces occaſions, il laiſſoit

ſouvent échapper celles de faire le bien, en cherchant le mieux ; ainſi ſon zele n'étoit point ſi propre à corriger les eſprits inquiets, que cette grande roideur d'integrité étoit capable de les irriter.

Jeanne fille unique des Rois Ferdinand & Iſabelle, ſeule Reine & légitime heritiere des Royaumes d'Eſpagne, étoit alors à Tordeſillas ; où elle ne voyoit perſonne, à cauſe de ce fâcheux accident qui avoit bleſſé ſon imagination, dont la vivacité lui donnant de trop fortes impreſſions des objets, l'avoit privée de l'uſage du raiſonnement, ou réduite à raiſonner faux de ce qu'elle comprenoit.

Le Prince Charles, premier de ce nom entre les Rois d'Eſpagne, & cinquiéme entre les Empereurs, tenoit ſa Cour en Flandre. L'accident de ſa mere lui avoit acquis la Couronne avant le tems. Cependant comme il n'étoit pas encore en ſa dix-ſeptiéme année, qu'il n'avoit point été nourri en Eſpagne, dont il ne connoiſſoit pas encore les interêts ni les maximes, & que ces premieres inclinations étoient préoccupées en faveur des Miniſtres Flamans : toutes ces circonſtances donnoient lieu à de triſtes réflexions, qui faiſoient apprehender ſa venuë à ceux mêmes qui la jugeoient neceſſaire au bien de l'Etat.

L'Infant Dom Ferdinand frere de Charles, & moins âgé que lui, marquoit en cette grande jeunesse un esprit meur & sage; mais il témoignoit du chagrin de ce que le Roy Ferdinand son ayeul ne l'avoit pas nommé sur son dernier testament pour gouverner ses Royaumes, quoiqu'il lui eût donné autrefois cet emploi, par la disposition qu'il fit à Burgos. Ainsi bien qu'il s'efforçât de se contenir dans les termes de son devoir, néanmoins par les réflexions qu'il faisoit, & qu'il entendoit faire à ceux qui approchoient de sa personne, il sçavoit fort bien remarquer, que s'il n'eût jamais été choisi pour une pareille charge, cela pouvoit s'attribuer au défaut de son âge; mais que de s'en voir exclus après l'avoir possedée, c'étoit une défiance qui offensoit directement sa personne & sa dignité. En sorte qu'il ne pouvoit cacher le peu de satisfaction qu'il avoit du gouvernement établi: ce qui étoit très-dangereux dans la conjoncture des affaires, parce que tous les esprits étant en mouvement, ce Prince aimé du peuple, tant par l'honnêteté de ses manieres, qu'à cause qu'il étoit né en Castille, & qu'il y avoit été élevé pouvoit se flatter d'en être suivi; & si les factions que l'on apprehendoit avoient une fois éclaté, un mouvement si naturel auroit pû en causer beaucoup d'autres très-violens.

Ces

Ces ambarras furent augmentez par un autre qui n'étoit pas moins chagrinant pour le Cardinal Ximenez. C'eſt que le Doyen de Louvain Adrien Florent, qui depuis fut Pape ſixiéme de ce nom, avoit été envoyé de Flandres, pour tenir en apparence le rang & la qualité d'Ambaſſadeur auprès du Roy Ferdinand; mais ce Roy étant mort il fit paroître les pouvoirs qu'il avoit de prendre poſſeſſion de ſes Royaumes au nom du Prince Charles, & de gouverner en ſon abſence: ce qui fit naître une conteſtation débatuë de part & d'autre avec beaucoup de chaleur: ſçavoir, ſi ces pouvoirs avoient plus de vertu & d'autorité, que ceux dont le Cardinal étoit revêtu. Sur quoi les Politiques de ce tems-là exercerent leurs ſpeculations avec trop de liberté & peu de reſpect; parce que leurs raiſonnemens prenoient toujours quelque teinture des differentes paſſions qui les formoient. Ceux qui aimoient la nouveauté prétendoient que le Cardinal n'étoit qu'un Gouverneur nommé par un autre Gouverneur, puiſque le Roy Ferdinand n'avoit plus que ce titre depuis la mort de la Reine Iſabelle. Les raiſons de l'autre partie n'avoient pas moins d'inſolence, puiſqu'elles alloient à donner l'excluſion à tous les deux Miniſtres. On ſoutenoit que le même défaut ſe rencon-

troit en la nomination du Doyen, parce qu'encore que le Prince Charles eût l'avantage d'être le légitime successeur du Royaume d'Espagne, il ne pouvoit du vivant de sa mere prendre d'autre qualité que celle de Gouverneur, de la même maniere que son ayeul en avoit usé. Ainsi ils déclaroient ces deux Princes incapables de communiquer à leurs Magistrats l'autorité souveraine, parce qu'étant inséparable de la personne du Roy, elle ne réside point en celle d'un Gouverneur.

Comme les Ministres reconnurent que ces disputes en s'échauffant donnoient de rudes atteintes à leur dignité & à leur autorité, ils concerterent ensemble pour unir leurs pouvoirs; & cette résolution étoit la plus sage qu'ils pouvoient prendre, s'ils eussent pû de la même maniere accorder leur genie: mais la dureté du Cardinal heurtoit à tout moment la douceur d'Adrien. Le premier ne pouvoit souffrir de compagnon dans ses desseins; & l'autre soutenoit les siens avec peu de fermeté, & sans aucune connoissance des Loix & des Coutumes de la Nation. Cette division entre les Gouverneurs en fit naître une autre entre les sujets; en sorte que leur obéïssance étant partagée, comme l'autorité se trouvoit desunie, cette diversité de mouvemens

dans l'Etat produisoit le même inconvenient que feroient deux gouvernails en un navire, qui par leur differente agitation formeroient une tempête au milieu même du calme.

On reconnut bien-tôt par les effets combien cet état étoit perilleux, lorsque les mauvaises humeurs dont la Republique abondoit vinrent à s'irriter. Le Cardinal qui n'avoit pas besoin d'un grand effort de persuasion pour attirer son collegue dans ses sentimens, ordonna que les Villes du Royaume prissent les armes, & qu'en chacun on fît un rôle de ceux qui pouvoient les porter, pour leur en apprendre le maniment & la pratique de l'obéissance qu'ils devoient à leur Chef. Pour cet effet il donna des appointemens aux Capitaines, & plusieurs exemptions aux Soldats. Les uns disoient que cet établissement ne regardoit que sa propre sûreté; d'autres croyoient qu'il préparoit ces forces pour reprimer l'insolence des Grands: cependant l'experience montra bien-tôt que ce mouvement étoit à contre-tems; parce que les Grands qui possedoient des Seigneuries hereditaires, se trouverent offensez de ce que l'on mettoit les armes entre les mains du peuple, ce qui étoit capable d'allumer un feu très-difficile à éteindre en une si fâcheuse saison. Ils crû-

rent alors découvrir la source d'un bruit qui avoit couru, que les Gouverneurs armez de ces forces de reserve vouloient discuter l'origine de leurs Fiefs, & le fondement des droits qu'ils exigeoient de leurs vassaux. Les peuples mêmes parurent agitez de differentes passions : quelques Villes enrôlerent des Soldats, firent des revûës, & dresserent des lieux publics pour les exercices militaires ; mais en d'autres ces remedes qu'on préparoit contre la guerre furent considerez comme des gages de la liberté, qui pouvoient donner quelque atteinte à la tranquilité publique, & en toutes également, cette nouveauté étoit d'une dangereuse conséquence, parce que les Villes qui demeurerent dans leur devoir, ne laisserent pas de reconnoître les forces dont elles pouvoient appuyer leur désobéissance ; & celles qui furent rebelles se trouverent en main de quoi soutenir leur revolte, & corrompre ou forcer la fidelité des autres, en jettant le trouble dans tout le Royaume.



CHAPITRE IV.

Etat où se trouvoient les Royaumes éloignez de l'Espagne, & les Isles de l'Amerique qui avoient déja reçû le nom d'Indes Occidentales.

LEs autres Domaines de la Couronne d'Espagne ne souffrirent pas moins que la Castille en cette conjoncture : en sorte qu'il n'y eut, pour ainsi dire, aucune pierre qui ne fût ébranlée, & dont on ne pût craindre avec raison la ruine de tout l'édifice.

L'Andalousie se trouvoit affligée par la guerre civile que Dom Pedro Giron fils du Comte d'Urena avoit excité, pour s'emparer des Etats du Duc de Medina-Sidonia. Comme ce Comte en prétendoit la succession du chef de sa femme Dona Mencia de Gusman, il avoit choisi la voye des armes pour expliquer ses droits, voulant autoriser ses violences sous le nom de justice.

La Navarre étoit comme partagée entre deux grandes Maisons, dont les noms se sont rendus si celebres aux dépens de leur Patrie. Ces Maisons étoient celle de Beaumont, & celle de Gramont, dont les que-

relles s'étoient rallumées avec beaucoup d'ardeur. Ceux de Beaumont partisans d'Espagne, employoient les noms specieux de droit & de raison, pour venger leurs injures particulieres contre leurs ennemis; & ceux de Gramont, qui après la mort de Jean d'Albret & de la Reine Catherine, s'étoient déclarez pour le * Prince de Bearn son fils, s'appuyoient sur la protection de la France, dont ils menaçoient les autres. L'un & l'autre parti étoit difficile à reduire, parce qu'ils couvroient leur haine des apparences de fidelité, & le nom du Roy, dont ils faisoient tous deux un méchant usage, ne leur servoit que d'un prétexte pour exercer leur vengeance, & pour nourrir la division.

En même-tems l'Arragon vit naître une contestation d'une très-dangereuse conséquence, sur le gouvernement de ce Royaume, dont l'Archevêque de Saragosse Dom Alphonse d'Arragon se trouvoit chargé par le testament du feu Roy Ferdinand son pere. La souveraine Magistrature du Royaume, qu'ils appellent *El justiia*, étoit alors entre les mains de Dom Juan de Lanuza, qui s'opposoit avec un peu trop d'opiniâtreté aux prétentions de l'Archevêque, sous

* *Henry d'Albret.*

un prétexte veritable ou mandié ; disant qu'il ne convenoit pas au repos de l'Etat, que l'autorité absoluë demeurât entre les mains d'une personne à qui sa naissance pouvoit inspirer des desseins trop relevez. Ce principe fut le fondement de plusieurs autres disputes qui s'agitoient entre les Gentilshommes, & que l'on pouvoit considerer comme des rafinemens trop subtils sur la fidelité que l'on doit aux Princes. Cependant comme ces discussions passoient de la Noblesse aux esprits grossiers du peuple, ils donnoient atteinte aux devoirs de l'obéïssance & de la sujettion.

Le feu des troubles s'allumoit en Catalogne, & dans le Royaume de Valence, par la brutalité naturelle des bandits, qui n'étant pas satisfaits de se voir maîtres absolus à la campagne, s'emparoient déja des Bourgs, & se rendoient redoutables aux Villes mêmes : ce qu'ils faisoient avec tant d'insolence & de confiance, que l'ordre de la justice étant renversé, les Magistrats étoient obligez à se cacher, & laissoient regner par tout la cruauté. Ainsi les plus grands crimes passoient pour des actions de valeur, & acqueroient de la réputation à la malheureuse posterité des coupables.

Les premieres proclamations du regne

de la Reine Jeanne & du Prince Charles, furent reçûës à Naples avec beaucoup d'applaudissement. Cependant au milieu de la joye publique, on vit naître un bruit dont la source ne fut pas connuë, quoiqu'il fût aisé d'en remarquer la malignité.

On insinuoit que le feu Roy Ferdinand avoit nommé pour heritier du Royaume de Naples le Duc de Calabre, qui étoit alors prisonnier dans le Château de Xativa. Ce bruit méprisé d'abord, traîna durant quelques jours parmi le peuple, comme un simple murmure; mais enfin, s'étant revêtu de l'apparence d'un secret fort mysterieux, il s'accrut tout d'un coup, & passa en une espece de sédition déclarée, qui mit la Noblesse en alarme, & causa beaucoup de peine à tous ceux qui tenoient le parti de la raison & de la verité.

En Sicile le peuple prit les armes contre le Vice-Roy Dom Hugue de Moncade, avec tant de fureur, qu'il obligea ce Vice-Roy d'abandonner le gouvernement de ce Royaume entre les mains de la populace, dont les extravagances allerent bien plus loin que celles des Napolitains; parce qu'elles étoient soutenuës par quelques Seigneurs, qui sous prétexte du bien public, titre ordinaire de toutes les séditions, faisoient servir la sottise du peuple d'instrument

ment à leur vengeance, dans la penſée de s'élever par-là au plus haut degré, d'où l'ambition précipite ſouvent ceux qu'elle poſſede.

L'éloignement des Indes ne fut point capable de les garantir de la malignité de cette influence generale, qui dominoit alors ſur toute les parties de cette Monarchie. Tout ce qui avoit été conquis en ce nouveau monde ſe réduiſoit aux Iſles de Saint Domingue, de Cuba, de Saint Jean de Portric, & de la Jamaïque, outre une petite partie de la Terre ferme qui avoit été peuplée dans la Province de Darien, & à l'entrée du Golfe d'Uraba. C'eſt dans ces bornes qu'étoit renfermé tout ce qui ſe comprenoit ſous le nom d'Indes Occidentales, qui leur fut impoſé par les premiers Conquerans, ſeulement à cauſe que l'éloignement & la richeſſe de ce Païs leur paroiſſoit avoir beaucoup de rapport avec les Indes d'Orient, qui ont tiré leur nom du fleuve Indus. Le reſte de cet Empire d'Occident ne conſiſtoit pas tant en des réalitez, qu'en de hautes eſperances fondées ſur les diverſes découvertes faites par quelques Capitaines Eſpagnols, avec des ſuccès differens, & plus de péril que de profit. Cependant en ce peu de païs poſſedé par les Eſpagnols, la valeur des premiers Con-

querans ne ſubſiſtoit plus même dans la memoire ; & l'avarice poſſedoit tellement l'eſprit & le cœur de leurs ſucceſſeurs, qu'ils ne ſongeoient qu'à s'enrichir après avoir renoncé au ſoin de leur conſcience, & à celui de leur réputation, ſans leſquels l'homme demeurant abandonné à la brutalité de ſa concupiſcence naturelle, devient plus farouche & plus cruel que les bêtes qui lui font la guerre. Ainſi on ne rapportoit de ce nouveau monde, que des larmes & des plaintes ſur les maux que l'on y enduroit. L'interêt des particuliers avoit pris la place de celui du public, & du zele que l'on doit avoir pour la Religion : & ce déſordre achevoit de détruire les pauvres Indiens, accablez ſous le poids de l'or qui leur coutoit tant de fatigues, pour ſatisfaire une paſſion dont ils n'étoient pas poſſedez ; étant obligez à chercher à travers mille perils un métail qu'ils mépriſoient, & à maudire l'ingrate fertilité de leur patrie, qui leur attiroit une ſi cruelle ſervitude.

Le Roy Dom Ferdinand informé de ces déreglemens, s'étoit appliqué à y apporter du remede ; & ſes ſoins regardoient particulierement les Indiens, qu'il déſiroit proteger & attirer à la Foi : ce qui a été toujours la premiere vûë de nos Rois. Pour cet effet il donna pluſieurs ordres, & pu-

blia des Loix ; mais tous les moyens dont il se servoit perdoient leur force en s'éloignant, de la même maniere qu'une fléche tombe au pied du but lorsqu'il est hors de la porté du bras qui la décochée. Mais encore que la mort du Roy eût empêché de recüeillir le fruit de ses bonnes intentions, le Cardinal Ximenez demeura constamment dans la résolution de suivre les desseins de son maître, afin de réduire une fois cet Etat dans les termes de la raison & de l'équité. Pour cet effet il se servit de quatre Religieux de l'Ordre de Saint Jerôme, sages & vertueux, qu'il envoya dans l'Amerique avec le titre de Visiteurs, accompagnez d'un Ministre de son choix, revêtu de la qualité de Juge de la résidence : en sorte que ces deux Jurisdictions bien unies entr'elles, avoient une autorité redoublée qui s'étendoit sur tout. Mais à peine furent-ils arrivez aux Indes, qu'ils s'apperçurent que la difference qu'il y a entre la pratique & la speculation, désarmoit toute la rigueur de leurs instructions : & ils ne firent presque autre chose que reconnoître de plus près les maux de cette forme de gouvernement, qui s'empirerent par le peu de vertu du remede que l'on y appliquoit.

CHAPITRE V.

Les malheurs de l'Espagne cessent à la vûë du Roy Charles V. Premiere expedition pour la Conquête de la Nouvelle Espagne.

LEs affaires de la Monarchie Espagnole étoient en cette état lorsque Charles V. en prit la possession actuelle, par l'entrée qu'il fit en Espagne au mois de Septembre de l'année 1516. Sa venuë fit cesser d'abord tous les mouvemens; & le calme revint insensiblement, comme si l'orage eût été dissipé par la présence du Prince: soit par une secrete vertu que Dieu accorde aux têtes couronnées; soit que les soins de la Providence concourent également à soutenir la majesté des Rois, & le devoir de leurs Sujets. La Castille fut la premiere à ressentir les effets de ce bonheur, qui se communiqua bien-tôt à tous les autres Royaumes, & passa aux Etats du dehors de l'Espagne, comme la chaleur naturelle se répand du cœur en toutes les parties du corps, au grand soulagement des membres. Ces influences pacifiques pénétrerent bien tôt jusques dans l'Amerique, où le seul nom du

Roy fit autant d'effet, que sa présence en avoit fait ailleurs. On ne s'y proposa plus que des conquêtes: les Soldats sentirent renaître leur vigueur & leur courage; & on commença de travailler aux desseins, qui ouvrirent le chemin à la conquête de la Nouvelle Espagne, dont le Ciel destinoit l'Empire à notre auguste Monarque dans ses commencemens de son Regne.

Le Capitaine Diégo Velasquez gouvernoit alors l'Isle de Cuba. Il y étoit passé en qualité de Lieutenant sous Dom Diégo Colom second Amiral des Indes; & il y avoit eu tant de bonheur, que l'on regardoit la conquête de cette Isle comme l'ouvrage de sa valeur, & les Colonies qui s'y étoient établies comme l'effet de ses soins. Cette Isle étant la plus Occidentale de toutes celles qui avoient été découvertes, & la plus proche du Continent de l'Amerique, les terres de ce Continent y étoient mieux connuës; néanmoins on y doutoit encore si elles étoient ou Isles ou Terre-ferme: mais on parloit de leurs richesses avec autant de certitude, que si on en avoit été assuré par le témoignage des yeux; soit que cette assurance fût fondée sur ce que l'experience en avoit découvert dans les conquêtes qui s'étoient faites; soit à cause du peu de chemin que les prosperitez dont on se

flatte ont à faire, pour passer de l'imagination à la persuasion.

La connoissance & la reputation de ce pays s'accrurent beaucoup en ce temps-là, par le rapport des Soldats qui avoient accompagné François Fernandez de Cordouë à la découverte d'Iucatan, qui est une Peninsule qui touche aux frontieres de la Nouvelles Espagne : car encore que cette expedition n'eût pas été fort heureuse, & que l'on n'eût pas achevé la conquête de ce pays, à cause de la mort de ce Capitaine, & de plusieurs de ses Soldats tuez en combattant genereusement contre les Indiens ; on en tira néanmoins l'avantage d'avoir une connoissance plus sûre & plus nette de cette contrée, outre que les Soldats, quoique blessez pour la plus grande partie, ne montroient point un courage abattu : au contraire, à travers les éxagerations de ce qu'ils avoient souffert en cette entreprise, on remarquoit en eux une ardeur pour y retourner, qui animoit encore tous les autres Espagnols ; quoi qu'à la verité des discours & l'exemple de ces Soldats fissent moins cet effet, que les bijoux qu'ils avoient apportez de leur découverte. Ces bijoux étoient d'un or fort bas, & il y en avoit peu, mais les applaudissemens qu'ils reçûrent en augmentoient infiniment le titre ;

chacun ſe promettant alors de grande richeſſes de cette conquête : & ces ouvrages de l'imagination s'élevoient d'autant plus haut qu'ils étoient fondez ſur le rapport des yeux.

Quelques Ecrivains ne demeurent point d'accord, que le premier or que l'on ait vû de la Terre-ferme ſoit venu d'Iucatan. Ils ſe fondent ſur deux raiſons ; la premiere, que cette Province ne produit point d'or : la ſeconde eſt, la facilité que l'on trouve à contredire une perſonne qui ne ſe défend pas. Pour moi j'ai ſuivi des Relations qui rapportoient de bonne foi ce que leurs Auteurs ont vû, ſans m'amuſer à diſcuter, comme ſi c'étoit un fait de grande importance, ſi cet or venoit d'Iucatan ou de quelque autre Province ; ſçachant qu'il y a bien de la difference entre produire de l'or & en avoir chez ſoi. J'ajoute que la circonſtance qui marque que les Indiens de ce pays-là n'avoient de l'or que dans leurs Temples, ſelon ces mêmes Relations, eſt une preuve qu'il leur étoit rare & précieux, puis qu'ils l'employoient ſeulement au culte de leurs Dieux, comme le plus riche témoignage qu'ils puſſent donner de leur veneration.

Diégo Velaſquez voyant tous les eſprits prévenus de l'imagination des grands avan-

tages que la conquête d'Iucatan promet-toit à ceux qui la poufferoient à bout, il forma le deffein de s'élever jufqu'à la qualité de Gouverneur en chef: car encore que la dépendance où il étoit fous l'Amiral Dom Diégo Colom, ne roulât plus que fur un fimple titre, dont cet Amiral ne faifoit aucun ufage, néanmoins Velafquez s'en trouvoit encore incommodé; parce qu'un rang fubalterne ne foutenoit pas affez à fon avis les hautes efperances qu'il avoit conçûës, & rendoit fon bonheur imparfait. Dans cette vûë il refolut de pourfuivre la conquête de la Province d'Iucatan; & l'ardeur avec laquelle les Soldats accouroient de tous côtez pour s'enrôller, ayant encore élevé fes efperances, il fit publier qu'il vouloit entreprendre cette expedition. Il mit bien-tôt fur pied les troupes neceffaires pour cette entreprife; & il les fit embarquer en trois petits vaiffeaux & un brigantin bien équipez, & bien pourvûs de vivres & de munitions.

Velafquez nomma pour general Jean Grijalva, qui étoit fon parent, & pour Capitaines Pierre d'Alvarado, François Montexo, & Alphonfe d'Avila; Cavaliers dont la qualité étoit connuë, & qui étoient encore plus eftimez dans ces Ifles, par leur

procedé civil & obligeant, qui eſt le principal caractere de la Nobleſſe quoique tous les Nobles ne lui conſervent pas ce rang qui lui eſt dû. Cependant, quoiqu'on eût aſſemblé ſans peine juſqu'à deux cens cinquante Soldats en comptant les Matelots & les Pilotes, & que tous les retardemens paruſſent inſupportables à des gens qui fondoient ſur ce voyage toute l'eſperance de leur fortune, ils ne purent ſe mettre en Mer que le huitiéme jour d'Avril de l'année 1518.

Leur deſſein étoit de tenir la même route que celle qui avoit été ſuivie à l'autre voyage; mais étant emportez par les courans, ils déchûrent de quelques degrez, & allerent aborder à l'Iſle de Cozumel, qui fut leur premiere découverte. Les Eſpagnols firent quelques proviſions, ſans aucune oppoſition de la part des Indiens; après quoi ils ſe rembarquerent: & ayant regagné l'avantage qu'ils avoient perdu, ils ſe trouverent en peu de jours à la vûë d'Iucatan. Ainſi après avoir doublé la pointe de Cotoché, qui eſt la partie de cette Province la plus avancée vers le Levant, ils tournerent vers le Ponant, & cinglerent au long de cette côte qu'ils laiſſoient à main gauche, juſqu'à la rade de Potoncham, ou Champoton. Comme c'étoit le lieu où

François Fermandez de Cordouë avoit été défait, le désir de venger sa mort, plus que celui de prendre des vivres, obligea les Espagnols à mettre pied à terre. Ils battirent les Indiens: & ce combat ayant répandu la terreur de leurs armes par toute la Province, ils se rembarquerent, fort résolus de pousser plus avant cette découverte.

Ils reprirent donc la route du Ponant, sans s'éloigner de la terre qu'autant qu'il étoit necessaire pour éviter le peril d'un naufrage. Cette côte leur paroissoit très-belle, & d'une grande étenduë. Ils y découvroient de tems en tems des édifices bâtis de pierre : cette maniere de bâtir extraordinaire dans les Indes, leur causoit de la surprise; ensorte que l'empressement qu'il y avoit à qui en découvroit le premier, pour les montrer aux autres, joint à l'admiration, faisoit paroître ces bâtimens comme de grandes Villes où ils croyoient voir des tours, & tous les autres ornemens que leur imagination fabriquoit, & ils les faisoient remarquer à leurs compagnons. Sur quoi on peut dire que les objets, qui suivant la regle ordinaire diminuent par l'éloignement, en étoient augmentez en cette rencontre. Quelqu'un des Soldats ayant dit alors, qu'il trouvoit ce

païs fort ſemblable à l'Eſpagne, cette idée plut ſi fort à tous ceux qui l'écoutoient, & demeura ſi bien imprimé dans leur eſprit, que l'on ne trouve point d'autre raiſon de ce nom de *Nouvelle Eſpagne*, qui eſt demeuré à ce Royaume-là. Il le doit ainſi à un diſcours échapé au hazard, & relevé temerairement, ſans que l'on puiſſe concevoir quelle force ou quel agrément a pû lui donner le pouvoir de faire une telle impreſſion ſur la memoire des hommes.

CHAPITRE VI.

Jean de Grijalva entre dans la riviere de Tabaſco: Ce qui lui arriva en ce lieu.

NOs vaiſſeaux ſuivirent la côte juſqu'à l'endroit où la riviere de Tabaſco deſcend dans la Mer par deux embouchures. C'eſt une des rivieres navigables qui entre dans le Golfe de Mexique; & depuis cette découverte, elle a pris le nom de Grijalva, pour laiſſer le ſien à la Province qu'elle arroſe, & qui eſt une des premieres de la Nouvelle Eſpagne, entre celle d'Iucatan & de Guazacoalco. Ce pays paroiſſoit couvert d'arbres très-hauts, & ſi peuplé au

long des deux bras du fleuve, que Jean Grijalva résolut avec l'approbation generale de tous ses gens, d'entrer dans cette riviere pour reconnoître le pays, où il esperoit faire quelque progrés considerable. On jetta la sonde, & l'on trouva qu'il n'y avoit de fond que pour porter les deux plus petits bâtimens. Ainsi le General y fit embarquer tout ce qu'il y avoit de gens de guerre, laissant à l'ancre les deux autres vaisseaux, avec une partie des Matelots. Les Soldats commençoient avec beaucoup de peine à surmonter la force du courant de l'eau, lors qu'ils apperçûrent un nombre considerable de canots pleins d'Indiens armez, outre ceux qui étoient à terre en diverses troupes: qui par leur mouvement sembloient dénoncer la guerre, & vouloir défendre l'entrée de la riviere, par des cris & par ces postures que la crainte fait faire à ceux qui souhaiteroient éloigner le peril à force de menaces. Mais les nôtres, dont le courage se proposoit des entreprises bien plus difficiles, s'avancerent en bon ordre jusqu'à la portée du trait. Le General défendit de tirer, ni de faire aucun mouvement qui ne fût pacifique. L'étonnement des Indiens sembloit leur avoir ordonné la même chose: ils admiroient la fabrique des

vaiſſeaux, les habits, & les viſages des Eſpagnols ſi differens des leurs ; & la ſurpriſe que cette vûë leur cauſoit les rendoit immobiles, comme ſi l'attention de leurs yeux eût ſuſpendu la fonction de tous leurs autres membres. Grijalva prit adroitement ce tems pour mettre pied à terre, ſuivi de la plus grande partie de ſes gens : ce qu'il fit avec beaucoup de diligence, & ſans aucun danger. Il forma d'abord un bataillon, & donna ordre que l'on fît comprendre aux Indiens qu'il venoit ſans aucun deſſein de leur faire du mal. Ce ſoin fut commis à deux jeunes Indiens qui avoient été pris en la premiere expedition ; & qui avoient reçû au Baptême les noms de Julien & de Melchior. Ils entendoient la langue des peuples de Tabaſco, qui approchoit de celle qui leur étoit naturelle, & ils avoient appris la nôtre, enſorte qu'ils ſe faiſoient entendre avec quelque difficulté : mais dans un lieu où ſans cela on auroit été reduit à s'expliquer par ſignes, cette maniere de s'énoncer tenoit lieu d'une grande éloquence.

Leur envoi raſſura les Indiens, & environ trente d'entre eux prirent la hardieſſe de s'avancer avec quelque précaution ; car ils vinrent en quatre canots, faits chacun du tronc d'un ſeul arbre, creuſé d'une ma-

niere qu'il y en avoit qui pouvoient contenir quinze ou vingt hommes, telle eſt la groſſeur de ces arbres, & la fertilité de la terre qui les produit. On ſe ſalua de part & d'autre, & Grijalva après les avoir apprivoiſez par quelques préſens, leur fit un un petit diſcours, dans lequel il leur fit entendre, par le moyen d'un Truchement, *que lui & tous les Soldats qu'ils voyoient étoient Sujets d'un Monarque très-puiſſant, qui commandoit à tous ces pays d'où ils voyoient naître le Soleil : qu'il venoit leur offrir de la part de ce Prince, la paix & toute ſorte de bonheur, s'ils prenoient la réſolution de ſe ſoumettre à ſon obéïſſance.* Ce diſcours fut écouté des Indiens avec une attention mêlée de quelques marques de chagrin ; mais un de ces barbares ayant impoſé ſilence à tous les autres, répondit avec beaucoup de diſcretion & de fermeté : *que cette paix qu'on leur offroit accompagnée de propoſitions d'hommage & de ſujetion, ne lui paroiſſoit pas d'une bonne eſpece ; & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être ſurpris, d'entendre qu'on leur parlât de reconnoître un nouveau Seigneur, ſans ſçavoir s'ils étoient contens de celui qu'ils avoient : que pour ce qui regardoit la paix ou la guerre, puis qu'il ne s'agiſſoit maintenant que de ces deux points, ils en parleroient avec leurs anciens, & qu'ils rapporteroient la réponſe.*

Ils se retirerent après cette conclusion, dont les Espagnols demeurerent surpris; mais un moment après ils passerent à d'autres réflexions. Quelque plaisir qu'ils eussent d'avoir rencontré des Indiens qui pouvoient raisonner & discourir, ils comprenoient bien que ces peuples en seroient plus difficiles à vaincre; & que s'ils sçavoient bien parler, ils sçauroient encore mieux combattre: au moins avoient-ils à craindre plus de valeur de ces esprits plus éclairez, puis qu'il est constant que la tête agit encore d'avantage à la guerre, que les mains. Mais ces considerations, que les Capitaines & les Soldats faisoient chacun à sa maniere, n'étoient proposées que comme des réflexions d'une prudence dont le cœur ne se sentoit pas. Ils sçurent bien-tôt à quoi ils devoient s'en tenir: les mêmes Indiens revinrent avec toutes les marques de gens qui demandent la paix. Ils dirent que leurs Caciques la recevoient sans néanmoins y être poussez par la crainte de la guerre, ni par celle d'être vaincus avec la même facilité que ceux d'Iucatan, dont ils avoient appris la défaite: mais parce que les nôtres ayant remis à leur choix la paix & la guerre, ils se croyoient obligez de prendre le meilleur. Ils apportoient un regale de quantité de fruits & d'autres vivres du

pays, pour gages de l'amitié qu'ils venoient lier; & quelque tems après leur principal Cacique parut accompagné de peu de gens sans armes, pour montrer la confiance qu'il avoit sur la bonne foi de ses hôtes, & sur celle dont il leur donnoit des marques sinceres. Grijalva le reçût avec des témoignages de joye & de civilité, ausquelles l'Indien répondit par des soumissions à sa maniere, qui ne laissoient pas de conserver quelque gravité veritable ou affectée. Après les premiers complimens, il fit approcher ses domestiques chargez d'un autre présent, qui consistoit en plusieurs pieces dont le prix n'égaloit pas le travail. Il y avoit des garnitures de plumes de diverses couleurs, des robes de coton extrémement fin, & quelques figures d'animaux dont ils se paroient, couvertes d'un or foible & leger. Ces figures étoient de bois, & ils appliquoient l'or en petites lames. Le Cacique, sans attendre le remercîment de Grijalva, lui fit comprendre par le moyen des Truchemens, *que son but étoit la paix, & celui de ce regale de donner congé à leurs hôtes; afin que cette paix pût subsister.* Le General répondit, *qu'il estimoit fort ses présens & sa liberalité & que les Espagnols avoient résolu de passer plus avant, sans s'arrêter en ce lieu-là, ni lui donner*

ner aucun sujet de plainte. Grijalva en avoit déja formé le dessein tant par l'inclination qu'il sentoit de répondre de bonne grace à la sincerité & aux honnêtetez de ces peuples, que pour le besoin qu'il avoit de laisser derriere soi une retraite & des amis dans les accidens qui pouvoient arriver. Il prit ainsi congé du Cacique, & retourna à ses vaisseaux après avoir fait des présens de quelques bagatelles qu'on fait en Espagne; & qui étant de peu de valeur, ne laissoient pas d'avoir auprès des Indiens la grace & le prix de la nouveauté: ce qui surprendroit moins les Espagnols maintenant, que ces peuples sont accoutumez d'acheter au prix des diamans le verre qu'on leur apporte des pays étrangers.

Antoine de Herrera & les Auteurs qui le suivent, ou qui ont écrit après lui, ont dit que ce Cacique présenta au General des armes complettes d'or fin, dont il l'arma lui-même avec tant d'adresse, qu'elles paroissoient faites exprès pour lui: & cette particularité est trop remarquable pour avoir été oubliée par les Auteurs plus anciens qu'Herrera. Il pouvoit l'avoir prise de François Lopez de Gomara, qu'il refute néanmoins en d'autres circonstances. Cependant Bernard Diaz del Castillo, qui se trouva présent à cette entrevûë, & Gon-

zale Fernandez d'Oviedo qui écrivoit en ce tems-là dans l'Isle de Saint Domingue, ne parlent point de ces armes, quoi qu'ils ayent décrit en détail tout ce qui s'apporta de Tabasco. Je laisse à la discretion du Lecteur de juger de la foi que l'on doit avoir pour ces Auteurs, croyant qu'il m'est permis de rapporter ce fait, sans condamner ceux qui peuvent en douter.

CHAPITRE VII.

Grijalva continuë sa navigation, & entre dans une riviere qu'il nomme Rio de Banderas, *où il apprend les premieres nouvelles de Motezuma Empereur de Mexique.*

GRijalva & ses compagnons poursuivirent leur voyage toujours sur la même route; & ils virent en plusieurs endroits des pays bien peuplez, sans qu'il leur arrivât rien de considerable, jusqu'à une riviere qu'ils nommerent *de Banderas*, ou des Bannieres, à cause que sur ses bords, & par toute la côte ils virent plusieurs Indiens qui avoient une espece de banderolle blanche attachée au bout de leurs demi-piques. La maniere dont ils les agitoient,

accompagnée de ſignes, de cris, & d'autres actions que les Eſpagnols pouvoient diſtinguer, faiſoit comprendre qu'ils étoient là comme amis; & tout cela ſembloit inviter nos gens à deſcendre plûtôt qu'à ſe retirer.

Le General ordonna donc à François de Montexo de s'avancer avec quelques Soldats en deux chaloupes, pour reconnoître l'embouchure de la riviere, & le deſſein des Indiens. Ce Capitaine ayant trouvé un endroit où la deſcente étoit aiſée, & voyant d'ailleurs que le procedé des Indiens ne donnoit lieu à aucun ſoupçon, fit avertir le General qu'il pouvoit s'approcher en toute ſûreté. Tous les Soldats mirent pied à terre, & furent reçûs des Indiens avec des cris de joye qui marquoient leur admiration. Sur quoi trois d'entre eux ſe détacherent de la troupe, leurs ornemens faiſoient aſſez connoître qu'ils étoient des plus conſiderables. Ils s'avancerent; & après s'être arrêtez autant de tems qu'il en falloit pour remarquer qui étoit le Commandant, par les marques de reſpect que les autres lui rendoient, ils allerent droit à Grijalva, qu'ils ſaluerent fort civilement. Il les reçut de la même maniere: mais comme nos Truchemens n'entendoient point la langue de ces Peuples, ces complimens ſe redui-

ſirent à des ſignes de joye de part & d'autre, & à quelques paroles qui ne faiſoient que du bruit, ſans qu'on en pût comprendre la ſignification. Cependant les Indiens préſenterent aux nôtres une maniere de feſtin de pluſieurs ſortes de viandes, qu'ils avoient préparé ſur des nattes de palmes, à l'ombre de quelques arbres. L'appareil de ce repas, quoi que ruſtique & mal ordonné, ne déplut point aux Soldats affamez : & après ce rafraîchiſſement, les trois Indiens manderent à leur gens d'apporter quelques lingots d'or qu'ils avoient caché juſqu'à ce moment. La maniere dont ils les montroient ſans les laiſſer aller, faiſoit comprendre que leur deſſein n'étoit pas d'en faire un préſent, mais d'en acheter les marchandiſes qui étoient ſur les vaiſſeaux, dont ils avoient eu des nouvelles. On étala auſſi-tôt pluſieurs ouvrages de verre, des peignes, des coûteaux, & d'autres inſtrumens de fer & de léton, qui pouvoient paſſer en ce pays-là pour des bijoux de grand prix ; puiſque l'ardeur que les Indiens montroient de les avoir, les faiſoit monter effectivement bien au-delà de leur juſte valeur. On troqua donc ces bagatelles contre differentes parties d'un or, qui veritablement étoit d'un titre fort bas, mais en ſi grande abondance, qu'en ſix

jours que les Eſpagnols s'arrêterent en ce lieu-là, le commerce auquel nos gens donnoient le nom de rachat, monta à la valeur de quinze mille marcs d'or.

Je n'ai pû ſçavoir la raiſon qui a fait nommer rachat cette ſorte de trafic, ni pourquoi on appelle racheté, cet or qui à parler proprement, paſſe dans une plus grande ſervitude; étant certain qu'il eſt, pour ainſi dire, plus libre aux lieux où il eſt le moins eſtimé. Néanmoins, comme j'ai trouvé ce terme en uſage en toutes nos Hiſtoires, & même avant elles dans les Relations des Indes Orientales, j'ay crû que je pouvois m'en ſervir; puis que lors qu'il s'agit d'expliquer les choſes par les paroles, on ne doit pas avoir tant d'égard à la raiſon qu'à l'uſage, qui ſuivant le ſentiment d'Horace, eſt le maître & le ſouverain legitime des langues, & qui donne & ôte comme il lui plaît, ce rapport qui ſe forme dans l'oreille entre les mots & les choſes dont ils ſont les ſignes.

Grijalva voyant donc que les rachats avoient ceſſé, & que ſes vaiſſeaux étoient en danger, à cauſe que cet ancrage étoit traverſé du vent de Nord, il prit congé de ces Indiens, qu'il laiſſa très-ſatisfaits, & réſolut de pourſuivre ſa découverte. Avant

que de partir, il apprit à force de questions & de signes, que ces trois Indiens qui commandoient aux autres étoient sujets d'un Monarque qu'ils appelloient Motezuma : que l'Empire de ce Prince s'étendoit sur plusieurs Provinces très-riches en or, & en toute sorte de commoditez : qu'ils étoient venus par son ordre en cet équipage pacifique pour reconnoître le dessein des Espagnols, dont il sembloit que les approches donnoient du chagrin. D'autres Auteurs ajoutent plusieurs choses à cette Relation ; mais il n'est pas vrai-semblable que ces connoissances pûssent aller plus loin qu'on l'a dit : & c'étoit même en apprendre beaucoup dans une conversation où les mains seules s'expliquoient aux yeux, faisant en cette occasion l'office de la langue & des oreilles.

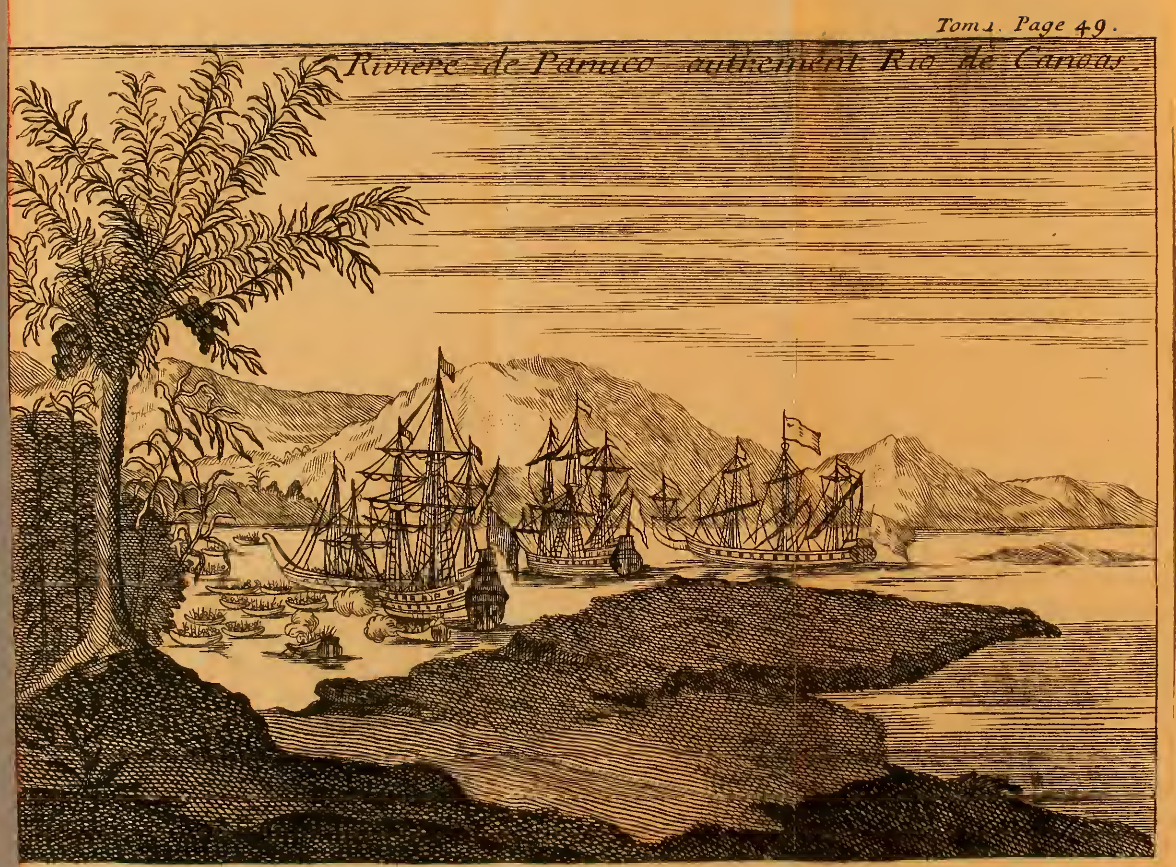
Ils suivirent la navigation sans perdre la terre de vûë : & voyant deux ou trois petites Isles au dessous du vent, ils descendirent en celle qui depuis ce tems-là fut appellé l'Isle des Sacrifices ; parce qu'un parti d'Espagnols s'étant avancé pour reconnoître quelques édifices, qui paroissoient bien au dessus de plusieurs autres, ils y rencontrerent des Idoles de differentes figures, & toutes horribles. Elles étoient posées sur des Autels, où l'on mon-

toit par des degrez proches desquels il y avoit six ou sept corps humains immolez depuis peu, & mis en quartiers après leur avoir arraché les entrailles. Ce terrible spectacle surprit nos gens, & leur inspira de l'horreur : leur esprit se trouvant partagé entre la compassion & la colere, qui les poussoit à venger de telles abominations.

Ils ne s'arrêterent pas long-tems en cette Isle, parce qu'il y avoit peu de commerce à faire avec ses habitans, que la crainte avoit écartez. Ainsi ils passerent à un autre qui n'étoit pas éloignée de la Terre-ferme, & dans une situation qui formoit entre elle & le Continent une rade fort étenduë & fort sure pour mettre les vaisseaux à l'abri des vents. Ils l'appellent l'Isle de Saint Jean, tant en considération du jour auquel ils l'avoient abordée, qui étoit celui de Saint Jean-Baptiste, qu'en l'honneur de leur General qui portoit le même nom, mêlant ainsi la dévotion avec un peu de flatterie. Un Indien donna occasion au surnom qui lui fut ajouté, parce qu'en montrant de la main la Terre-ferme, dont il sembloit vouloir apprendre le nom, il repeta plusieurs fois ce mot, *Culua*. Ensorte que pour distinguer cette Isle de la Ville de Saint Jean de Port-ric,

ils la nommerent Saint Jean d'Ulua. Elle est petite & presque toute de sable, & son terrain est si peu élevé au dessus de l'eau, qu'il en est quelquefois couvert. Cependant, malgré ces incommoditez, elle a eu l'avantage de former le port le plus fréquenté & le plus celebre de toute la Nouvelle Espagne, du côté qui regarde la Mer du Nord. Ils demeurerent quelques jours en cet endroit, parce que les Indiens de la Terre-ferme accouroient de tous côtez avec de l'or dont ils croyoient tromper nos gens en le troquant contre du verre.

Grijalva considerant alors que son instruction étoit limitée au seul pouvoir de découvrir & de trafiquer, sans faire aucun établissement, ce qui lui étoit défendu expressément, se résolut de donner avis à Diego Velasquez des grandes découvertes qu'il avoit faites, afin qu'il lui envoyât de nouveaux ordres pour fonder une Colonie, si c'étoit son dessein, & pour en tirer des secours d'hommes & de munitions. Il dépêcha pour ce sujet le Capitaine Pierre d'Alvarado sur l'un des quatres navires, qu'il chargea de tout l'or & des autres curiositez qu'ils avoient trafiquées avec les Indiens. Grijalva vouloit donner du credit à sa découverte par la montre de ces


Riviere de Panuco autrement Rio de Canoas.

richesses, croyant qu'elles feroient goûter la proposition d'un établissement, pour lequel ils avoient beaucoup d'inclination; quoique François Lopez de Gomara nous veüille persuader le contraire, & prenne ce sujet pour accuser ce General de bassesse d'esprit & de peu de courage.

CHAPITRE VIII.

Grijalva continuë à découvrir jusqu'à la Province de Ponuco. Ses avantures dans la riviere nommée Rio de Canoas. *Et la résolution qu'il prit de retourner à l'Isle de Cuba.*

AU même tems qu'Alvarado partit pour Cuba, les vaisseaux qui restoient quitterent l'Isle de Saint Jean d'Ulua, pour continuer leur voyage, en cinglant toujours à la vûë de la terre. Ils suivirent la côte, qui retournoit vers le Nord. Ils avoient alors en vûë les deux montagnes de *Tuspa* & de *Tusta*, qui s'étendent fort loin entre la Mer & la Province de *Tlascala*, après quoi ils entrerent dans la riviere de *Panuco*, qui est la derniere Province de la Nouvelle Espagne du côté qui regarde le Golfe de Mexique. Enfin les vaisseaux al-

lerent moüiller à l'entrée de cette riviere appellée *Rio de Canoas*, ou des Canots, parce qu'au moment qu'ils s'occupoient à la reconnoître, ils furent attaquez par seize canots remplis d'Indiens armez, qui à la faveur du courant de la riviere, vinrent insulter le navire qu'Alphonse d'Avila commandoit. L'attaque commença par une grêle de flêches, & puis ayant coupé un des cables du navire, ils l'aborderent avec une résolution, qui toute barbare qu'elle étoit, auroit pû passer pour une action d'extrême vigueur, si elle avoit été favorisée de la fortune. Mais les autres vaisseaux étant venus au secours, les soldats sauterent dans les chaloupes, & chargerent les Indiens si brusquement, qu'ils renverserent quelques canots, & tuerent plusieurs hommes, sans qu'on pût presque distinguer le moment de l'attaque de celui de la victoire : en sorte qu'il ne rèsta des ennemis, que ceux qui eurent assez de prudence pour connoître le peril, & assez de diligence pour l'éviter par la fuite.

On ne jugea point à propos de suivre cette victoire, à cause du peu d'avantage qu'il y avoit à esperer. Ce fut ce qui obligea à lever les ancres, & à suivre la côte jusqu'à un Cap ou pointe de terre qui se poussoit fort avant dans la Mer. Il sembloit que

cet obſtacle la mît en fureur, & qu'elle voulût éprouver ſa force contre la fermeté des rochers. Malgré tout ce que les Pilotes mirent en uſage pour doubler ce Cap, les vaiſſeaux furent toujours repouſſez par le reflux des vagues, non ſans un extrême peril d'en être renverſez, ou d'aller ſe briſer contre la côte. Cet accident obligea les Pilotes à faire des proteſtations, qui furent autoriſées par un applaudiſſement general. Cette longue navigation avoit répandu dans tous les eſprits un chagrin qui les rendoit plus attentifs à la conſideration du danger. Le General qui n'avoit pas moins de prudence que de courage, aſſembla tous ſes Capitaines & les Pilotes, pour conſulter ſur le parti qu'on devoit prendre en cette rencontre. On peſa dans ce Conſeil les difficultez qu'il y avoit d'aller plus avant, & l'incertitude du retour. On voyoit qu'un des navires étoit en mauvais état, & qu'il avoit beſoin d'être radoubé : que les vivres commençoient à ſe corrompre, & que les ſoldats étoient rebutez par tant de fatigues. D'ailleurs le deſſein d'un établiſſement étoit combattu par les ordres de Diego Velaſquez ; outre qu'il y avoit peu d'apparence de l'entreprendre ſans ſecours. Ainſi il fut conclu tout d'une voix, de retourner à Cuba, afin de prendre les meſures juſtes

& necessaires pour achever cette entreprise, qui avoit déja manqué par deux fois. Les navires prirent la même route qu'ils avoient déja faite, & on reconnut en passant d'autres endroits de la côte, sans s'y arrêter beaucoup, mais avec assez de profit sur le commerce. Enfin ils arriverent au port de Saint Jacques de Cuba le quinziéme du mois de Novembre 1518.

Alvarado y étoit arrivé quelques jours avant eux, & il fut parfaitement bien reçû du Gouverneur Velasquez. Il publia avec une extrême joye la découverte de ces grands & riches Pays, dont les quinze mille marcs d'or étoient une preuve éclatante, sans qu'il fût besoin d'appuyer la relation d'Alvarado par des exagerations.

Le Gouverneur regardoit ces richesses avec un plaisir qui lui faisoit quelquefois douter du rapport de ses yeux. Il fit repeter plusieurs fois à Alvarado les circonstances de cette découverte, qui avoient toujours pour lui la grace de la nouveauté. Mais son plaisir fut bien-tôt mêlé de quelque chagrin contre Grijalva, sur ce qu'il n'avoit point fait d'établissement en un Pays où il avoit été si bien reçû. Alvarado tâchoit de l'excuser ; mais comme il avoit été un de ceux qui proposerent de s'établir à la Riviere des Bannieres, ses raisons se

ſentoient de la foibleſſe ordinaire à ceux qui veulent ſoutenir quelque choſe contre leur inclination. Velaſquez accuſoit Grijalva de lâcheté, & ſe repentoit de l'avoir choiſi pour General en cette expedition. Il ſe propoſoit d'en commettre le ſoin à quelque homme plus ferme & plus vigoureux, ſans faire réflexion ſur le dégoût que ce choix pouvoit donner à un parent à qui il devoit le bonheur qui élevoit ſi haut ſes eſperances. Mais le premier effort de la fortune dans l'eſprit des ambitieux, eſt d'attaquer la raiſon, & d'y effacer la reconnoiſſance des ſervices qu'on a reçus. Velaſquez n'avoit plus d'autres penſées que celles d'arriver bien-tôt, & à quelque prix que ce fût, à toute la felicité qu'il ſe promettoit de cette découverte. Son imaginatien ne formoit plus que des grands deſſeins; & ſes eſperances alloient à un point où il n'avoit oſé porter ſes déſirs.

Il ne perdit pas un moment à chercher les moyens d'achever cette conquête, à qui le nom de Nouvelle Eſpagne donnoit une haute reputation. Il communiqua ſon deſſein aux Religieux de Saint Jerôme qui étoient à Saint Domingue, d'une maniere qui ſembloit ne chercher que leur approbation. Il envoya auſſi un homme à la Cour d'Eſpagne, avec une ample relation,

& tout ce qui étoit necessaire pour faire valoir cette entreprise. Il y avoit joint un memoire où ses services n'étoient ni oubliez ni affoiblis, demandant quelques graces pour récompense, & le titre d'Adelantado dans les conquêtes qu'il meditoit.

Velasquez avoit déja acheté quelques vaisseaux, & dressé l'appareil d'une nouvelle flotte, lorsque Grijalva vint moüiller au port. Il trouva dans l'esprit du Gouverneur autant de chagrin contre sa personne, qu'il en avoit esperé de reconnoissance. Il s'en vit blâmer aigrement & en public; & sa modestie ne lui permettoit pas de faire valoir ses excuses. Il représenta néanmoins à Velasquez l'instruction qu'il lui avoit donnée par écrit, où il lui défendoit de s'arrêter à faire aucun établissement; mais les hautes pensées du Gouverneur avoient tellement gâté sa raison, qu'en demeurant d'accord des ordres qu'il avoit donnez, il traitoit de crime le respect qu'on avoit eu pour eux.



CHAPITRE IX.

Difficultez qui se rencontrent au choix d'un Commandant pour la nouvelle flotte. Qui étoit Hernan Cortez, dont le merite obtient enfin la préference pour cet emploi.

VElasquez sçachant combien il importe d'executer promptement ce que l'on a résolu, & que les occasions s'échappent lors qu'on laisse passer le moment favorable, fit promptement radouber les vaisseaux qui avoient servi au voyage de Grijalva, dont avec ceux qu'il avoit achetez il composa une flotte de dix navires, depuis quatre-vingt jusqu'à cent tonneaux. Il usa de la même diligence à les armer & à les équiper ; mais il balançoit encore sur le choix de celui qu'il devoit nommer pour conduire cette expedition. Il cherchoit un homme brave, ferme, & résolu, qui sçût se demêler dans toute sorte d'occasions, & prendre son parti à propos : qui n'eût aucune attention à son interêt ni à sa propre gloire, mais seulement à celle de son Commandant : & c'étoit, selon son idée, chercher en un même sujet la grandeur du courage

avec la bassesse de l'esprit. Ainsi comme ces deux extremitez subsistent rarement ensemble, Velasquez fut quelques jours à se déterminer. La voix publique décidoit en faveur de Grijalva, & pour l'ordinaire elle rend justice au vrai merite. Ses bonnes qualitez & ses services parloient en sa faveur, outre une connoissance exacte de la route qu'il falloit tenir, & des manieres du Pays.

Ses concurrens étoient Antoine & Bernardin Velasquez, proches parens du Gouverneur, Baltasar Bermudez : Vasco Porcallo, & d'autres Cavaliers, tous d'un merite à prétendre à des emplois plus relevez : mais aucun d'eux ne vouloit reconnoître que le sien en particulier, sans rendre justice à celui des autres, & c'est ce qui arrive presque toujours, quand on differe à remplir les emplois, ce qui ne sert qu'à attirer les prétendans, & à multiplier les plaintes des malheureux.

Velasquez ne sçavoit encore à quoi se résoudre; il estimoit leur merite, mais il craignoit qu'un tel emploi ne leur fît naître des pensées d'indépendance. En cette incertitude il prit conseil d'Amador de Lariz Tresorier du Roy, & d'André de Duero qui étoit son Secretaire. Ces deux hommes, qui avoient l'entiere confiance

du Gouverneur & qui le connoiſſoient à fonds, lui propoſerent Hernan Cortez qui étoit leur intime ami. Ils parloient de ſon merite en des termes fort reſervez, afin que le conſeil ne parût point intereſſé, & de faire comprendre au Gouverneur que l'amitié n'y avoit que la moindre part. La propoſition fut bien reçûë, & ils ſe contenterent de cette bonne diſpoſition de Velaſquez laiſſant faire le reſte au tems & à la réflexion, eſperant avec ce ſecours le perſuader entierement dans une autre converſation.

Avant que de paſſer plus avant, il ſera bon de dire qui étoit Hernan Cortez, & par quels détours ſon heureuſe deſtinée le conduiſit à la gloire d'être par ſa valeur & par ſa prudence, le Conquerant de la nouvelle Eſpagne. J'appelle deſtinée ce qui n'eſt à parler Chrétiennement, que cette diſpoſition ſouveraine & impenetrable de la cauſe premiere, qui laiſſant agir les cauſes ſecondes ſubordonnées à ſa providence, comme des moyens convenables à la nature, produit, avec la liberté du choix que Dieu a donné aux hommes, tout ce qui arrive par ſa permiſſion, ou ſuivant ſes ordres. Cortez naquit à Medellin Ville de l'Eſtremadure, de Martin Cortez de Monroy, & de Catherine Pizarre Altamirano,

& ces deux noms illustres marquent assez la noblesse de son extraction. Il s'appliqua aux Lettres humaines en sa premiere jeunesse, & fit son cours à Salamanque durant l'espace de deux années, qui suffirent pour lui faire connoître qu'il forçoit son inclination naturelle, & que la vivacité de son esprit ne s'accordoit pas avec cette diligence sédentaire que l'étude demande. Il revint chez son pere, resolu de suivre la profession des armes; & ses parens l'envoyerent en Italie, où le nom du grand Capitaine Gonsalve de Cordouë, suffisoit pour donner de la réputation à ceux qui servoient sous lui. Mais étant sur le point de s'embarquer, Cortez fut attaqué d'une longue & dangereuse maladie, qui lui fit changer de dessein, mais non pas de profession. Il résolut donc de passer aux Indes, où la guerre qui se faisoit encore dans les Isles, attiroit les gens, plutôt pour faire connoître leur valeur, que pour satisfaire leur avarice. Ses parens ayant approuvé sa résolution, il y passa en l'année 1504. avec des Lettres de recommandation pour Dom Nicolas d'Obando grand Commandeur de l'Ordre d'Alcantara, qui étoit son parent, & qui commandoit alors en l'Isle de Saint Domingue. Du moment qu'il fut connu dans cette Isle, il gagna l'estime & l'ami-

tié de tout le monde, se rendit si agréable au Commandeur, qu'il lui donna une place dans sa maison, & lui offrit toute sa protection & ses soins pour lui établir une fortune considerable. Ces avantages, quelque grands qu'ils fussent, ne furent point capables d'arrêter le mouvement de son inclination. Le repos dont on joüissoit en cette Isle entierement soumise, lui paroissoit une état violent; ensorte qu'il demanda congé pour aller servir en l'Isle de Cuba, où la guerre duroit encore. Il fit ce voyage avec l'agrément de son parent, & d'abord qu'il fut arrivé il chercha les occasions de signaler sa valeur, & son exactitude à obéir, qui sont les premieres qualité d'un homme de guerre. Ainsi distingué par son courage & par sa prudence, il acquit bien-tôt la qualité de brave Soldat, & celle de bon Capitaine.

Cortez étoit bien fait de sa personne, d'une phisionomie agréable; & ce bel exterieur étoit soutenu par d'autres qualitez qni le rendoient encore plus aimable. Il parloit toujours bien des absens: sa conversation étoit sage & enjoüée, & sa generosité si grande, que ses compagnons n'avoient pas moins de part que lui en tout ce qu'il possedoit, sans souffrir qu'ils publiassent ses bienfaits comme des obliga-

tions. Il épousa dans cette Isle Catherine Suarez Pacheco, Demoiselle d'une illustre extraction, & d'une haute vertu. La recherche de cette fille lui fit plusieurs affaires, où Diego Velasquez se trouva mêlé, & le fit mettre en prison, jusqu'à ce que l'accord étant étant fait, tant avec le Gouverneur, qu'avec les parens de la Demoiselle, Velasquez lui servit de parrain; lierent une amitié si forte, qu'elle alloit jusqu'à la familiarité. Le Gouverneur lui donna un Département d'Indiens, & la Charge de Juge Royal en la Ville de S. Jacques. Cet emploi, qui ne s'accordoit qu'à des personnes distinguées donnoit rang entre les Conquerans les plus qualifiez.

Tel étoit l'état de sa fortune, lorsque Amador de Lariz & André de Duero le proposerent pour la conquête de la Nouvelle Espagne. Ils le firent avec tant d'adresse, que quand ils revinrent trouver Velasquez armez de nouvelles raisons pour le convaincre, ils le trouverent entierement déclaré en faveur de leur ami, & si fort prévenu que Cortez étoit le seul à qui il pût confier le soin de cette expedition, qu'ils reconnurent qu'ils n'avoient plus rien à faire, que d'applaudir à son choix: & qu'il leur auroit obligation d'une cho-

ſe qu'ils ſouhaitoient encore plus que lui. Ils convinrent avec lui, qu'il étoit important de déclarer promptement ce choix, pour ſe délivrer de l'importunité des prétendans; & Duero n'oublia pas d'apporter une diligence extraordinaire à dreſſer le Brevet de la Commiſſion, ce qui dépendoit de ſon emploi. Il étoit conçû en ces termes; *Que Diego Velaſquez en qualité de Gouverneur de l'Iſle de Cuba, & de Promoteur des découvertes d'Iucatan & de la Nouvelle Eſpagne, nommoit Hernan Cortez pour Capitaine General de la flotte, & des Pays découverts, ou que l'on découvriroit à l'avenir.* L'amitié que le Secretaire Duero portoit à Cortez l'obligea d'y ajouter toutes les clauſes les plus honorables & les plus avantageuſes qu'il put s'imaginer pour étendre ſes pouvoirs, ſous prétexte de garder les formalitez ordinaires en de pareils actes.



CHAPITRE X.

Les ennemis de Cortez tâchent de le broüiller avec Diego Velasquez : ils n'y réussissent pas : & Cortez sort du Port de Saint Jacques avec sa flotte.

Cortez reçut cette nouvelle Charge avec toutes les démonstrations d'une parfaite reconnoissance envers le Gouverneur ; & la ressentiment qu'il avoit de la confiance que Velasquez lui témoignoit, n'étoit pas moins vif, que celui qu'il eut depuis, lorsqu'il vint à lui marquer de la défiance. Cette nouvelle fut bien-tôt publiée, & reçûë avec autant de joye par ceux qui souhaitoient voir finir ces irresolutions, qu'elle causa de chagrin aux autres qui briguoient cet emploi. Les deux parens de Velasquez furent les plus hardis à déclarer leur mécontentement. Ils firent de grands efforts pour jetter des soupçons dans l'esprit du Gouverneur. Ils lui disoient : *Que c'étoit fort hazarder, d'accorder tant de confiance à un homme qu'il avoit si peu obligé. Que s'il jettoit ses yeux sur la conduite de Cortez, il y trouveroit peu*

Isle de Cuba Port Saint Jacques.

Tom. I. Page 62



de ſûreté, parce qu'il accordoit rarement ſes paroles avec les effets. Que ſes manieres agréables & flateuſes, & ſa liberalité, n'étoient que des artifices qui devoient le rendre ſuſpect à ceux qui ne s'attachent pas aux ſimples apparences de la vertu. Qu'il témoignoit trop d'empreſſement à gagner le cœur des Soldats; & que des amis de cette ſorte, lorſqu'ils ſont en grand nombre, on en fait aiſément des partiſans. Qu'il ſe ſouvint des dégoûts que la priſon lui avoit cauſez. Qu'on ne faiſoit jamais de veritables confidens des gens à qui on avoit donné de pareils ſujets de plainte; parce que les bleſſures de l'eſprit, ainſi que celles du corps, laiſſent des impreſſions qui reveillent le ſouvenir de l'offenſe, lorſque l'on ſe voit en pouvoir de s'en venger. Ils ajoutoient d'autres raiſons plus ſpecieuſes que ſubſtantielles, au préjudice de la bonne foi; parce qu'ils déguiſoient du nom de zele, ce qui n'étoit qu'une pure jalouſie.

On dit que Velaſquez allant un jour à la promenade avec Cortez, les deux parens du Gouverneur, & quelques-uns de ſes amis, un fou qui les divertiſſoit ordinairement par ſes plaiſanteries, lui dit aſſez bruſquement : *Seigneur Diego, vous avez fort bien fait; mais il nous faudra bientôt une autre flotte pour courir après Cortez.*

Quelques Auteurs ont traité de prédiction cette boufonnerie, sur le fondement que les fous attrapent souvent la verité, & sur l'impression que cette prophetie (puisqu'il leur plaît de lui donner ce nom) fit sur l'esprit du Gouverneur. Nous laissons aux Philosophes à décider, si la connoissance de l'avenir peut être un effet des égaremens de l'imagination; & si un jugement dont les organes sont démontez, peut s'élever à cet excès de penetration. Pour moi, je crois que c'est faire tort à l'esprit de l'homme, que de faire tant d'honneur aux noires vapeurs d'une bille déreglée, que les envieux de Cortez avoient inspiré ce discours au boufon; & que leur malice étoit bien dépourvûë de raison, puisqu'elle rechechoit le secours de la folie.

Cependant Velasquez soutint avec vigueur l'honneur de son jugement, dans le choix qu'il avoit fait; & Cortez ne songea plus qu'à hâter son départ. Il arbora son étendart, qui portoit le signe de la Croix, avec ces mots en Latin: *Suivons la Croix, nous vaincrons en vertu de ce signe.* Il parut avec un habit fort galant; & cet équipage, qui convenoit à son air noble & guerrier, s'accordoit encore mieux avec son inclination. Il employa avec profusion

tout

tout son bien, & ce qu'il emprunta de ses amis pour acheter des vivres, des armes & des munitions, afin que la flotte fût plutôt en état de partir; cherchant par même moyen à attirer des Soldats à sa suite. Il pouvoit épagner cette dépense. La réputation de cette entreprise, & celle du General, faisoient plus de bruit que tous les tambours: de sorte qu'en peu de jours on enrôla trois cens Soldats, entre lesquels étoient Diego d'Ordaz principal confident du Gouverneur, François de Morla, Bernard Diaz del Castillo qui a écrit cette Histoire, & d'autres Gentilshommes dont les noms se verront en d'autres endroits.

Le tems du départ étant arrivé, on donna les ordres pour assembler les Soldats, qui s'embarquerent en plein jour, tous le peuple étant accouru à ce spectacle. La nuit, Hernan Cortez accompagné de ses amis, alla prendre congé du Gouverneur, qui l'embrassa & lui fit plusieurs autres caresses; & le matin étant venu, Velasquez le conduisit au port, & le vit monter sur son vaisseau. Le détail de ces circonstances pouvoit être retranché, & paroîtroit ennuyeux, s'il n'étoit necessaire pour sauver la réputation de Cortez, que des Auteurs accusent d'avoir donné fort mal-

à-propos des marques d'une extrême ingratitude, en faisant revolter la flotte qu'il commandoit avant que de sortir du port. Herrera le rapporte ainsi, & il est suivi par tous ceux qui ont copié son Histoire. Ils disent, contre toute sorte d'apparence, que Cortez à la faveur de la nuit, avoit été chercher les Soldats dans leurs maisons, & que leur ayant donné un rendez-vous au port, il s'étoit embarqué secretement avec eux : Que Velasquez en ayant eu avis au matin, en avoit suivi la flotte pour sçavoir les motifs de cette action ; & que Cortez s'approchant de lui dans une chaloupe bien armée, lui avoit déclaré avec mépris, qu'il ne reconnoissoit plus ses ordres. Mais j'ai suivi Bernard Diaz, qui rapporte ce qu'il a vû, & qui paroît bien plus veritable. En effet, le bon sens peut-il souffrir qu'on croye qu'un homme aussi habile que Cortez l'étoit, quand même il auroit déja formé le dessein de se rendre absolu, eût rompu indiscretement avec Velasquez, avant que de se voir hors de sa Jurisdiction : car il devoit toucher avec sa flotte en plusieurs autres endroits de cette Isle, pour prendre des hommes & des vivres qui lui manquoient ? D'ailleurs, quand on pourroit se persuader qu'un homme aussi adroit, & aussi pénetrant, eût été capable de fai-

re cette faute, eſt-il vrai-ſemblable que dans une Ville où il y avoit alors très-peu d'habitans, Cortez eût pû durant la nuit aller par les maiſons ramaſſer trois cens hommes, entre leſquels étoit Ordaz creature du Gouverneur, & d'autres Cavaliers de ſes amis; & qu'il les eût fait embarquer, ſans qu'aucun d'eux ſe fût aviſé d'avertir Velaſquez de ce procedé extraordinaire? Le bruit de ce mouvement n'auroit-il pas éveillé ceux qui avoient tant d'interêt d'obſerver ſa conduite? ou ſi cela n'étoit pas arrivé, n'auroit-on pas ſujet d'admirer le merveilleux effet du ſilence des premiers, & de la négligence des autres? Ce n'eſt pas que je veüille nier que Cortez ne ſe ſoit écarté de l'obéiſſance qu'il devoit à Velaſquez; mais cela n'arriva que dans la ſuite, & par des motifs qui ſeront expliquez.



CHAPITRE XI.

Cortez paſſe à la Ville de la Trinité avec ſa flotte, qu'il fortifie d'un nombre conſiderable de Soldats. Velaſquez entre en défiance par les artifices des ennemis de Cortez. On fait de grandes diligences pour l'empêcher de partir.

LA flotte ſortit du Port de Saint Jacque de Cuba le 18. de Novembre 1518. & raſant la côte de l'Iſle du côté du Nord en tirant vers l'Orient, elle arriva en peu de jours à la Ville de la Trinité, où Cortez avoit quelques amis, qui le reçurent avec bien du plaiſir. D'abord il fit publier ſon deſſein ; & pluſieurs Cavaliers des principaux de la Ville s'offrirent à le ſuivre. Les plus conſiderez étoient Jean d'Eſcalante, Pierre Sanchez Farſan, & Gonzale Mexia. Peu de tems après, Pierre d'Alvarado, & Alfonſe d'Avilla vinrent le joindre ; & ce renfort lui fut très-agréable, tant parce qu'ils avoient commandé en qualité de Capitaines dans l'expedition de Grijalva ; qu'à cauſe qu'Alvarado amenoit avec ſoi ſes quatre freres Gonzale, George, Gomez, & Jean d'Al-

varado ; de ce lieu, la flotte alla reconnoître la Ville du Saint Esprit, peu éloignée de la Trinité. Cortez y augmenta sa suite des personnes d'Alfonse Hernandez Portocarrero, Gonzale de Sandoval, Rodrigue Rangel, Jean Velasquez de Leon parent du Gouverneur, & de plusieurs Gentilshommes dont les noms paroîtront plus à propos, quand on rapportera leurs exploits. Ce renfort de Noblesse, & celui de cent Soldats que l'on tira de ces deux Villes, augmenterent considerablement les forces & la reputation de cette armée, outre les munitions, les armes, les vivres, & quelques chevaux que Cortez y acheta de ses deniers, dont il faisoit encore part à tous ceux qui en avoient besoin pour faire leur équipage. Ainsi il gagnoit l'esprit & le cœur de tout le monde par sa generosité, & par les esperances que sa conduite leur donnoit, lorsqu'ils le voyoient commander en General, sans oublier dans les occasions, de leur marquer qu'il se consideroit encore comme leur compagnon.

Cependant la flotte étoit à peine sortie du port de Saint Jacques, que les envieux de Cortez firent de nouveaux efforts pour reveiller les soupçons du Gouverneur, suivant la conduite des lâches, qui n'ont de

la hardieſſe que pour déchirer les abſens. Velaſquez écoutoit leur diſcours ; & quoiqu'il en parût offenſé, ils reconnurent néanmoins dans ſon eſprit un penchant à la jalouſie, dont ils eſperoient ſe ſervir pour ruiner toute la confiance qu'il avoit en Cortez. Dans ce deſſein ils dreſſerent une intrigue avec le ſecours d'un vieillard appellé Jean Milan, qui malgré une profonde ignorance, ſe piquoit d'être un ſçavant Aſtrologue : autre ſorte de fou, atteint d'une autre eſpece de folie. Cet homme pouſſé par les ennemis de Cortez, après avoir pris de grandes précautions pour s'aſſurer du ſecret, fit au Gouverneur un diſcours en termes myſterieux ſur cette expedition *qui devoit*, diſoit-il, *avoir un ſuccès heureux & malheureux*, aſſurant que les aſtres s'expliquoient ainſi. Quoique Velaſquez eût aſſez d'entendement pour reconnoître la vanité de ces pronoſtics, cependant comme ils donnoient dans ſon foible, qui étoit le ſoupçon, le mepris qu'il avoit pour l'Aſtrologue n'empêcha pas qu'il ne reçût les impreſſions que le autres prétendoient lui donner.

Sur de ſi foibles fondemens, Velaſquez prit la réſolution de rompre avec Cortez, en lui ôtant le commandement de la flotte. Il dépêcha auſſi tôt deux Couriers à la

Ville de la Trinité, avec des lettres pour tous ses confidens, & un ordre fort exprès à François Verdugo son cousin, & Juge Royal de cette Ville, tendant à déposseder juridiquement Hernan Cortez de la Charge de Capitaine General; supposant que son emploi étoit déja revoqué, & qu'il y avoit nommé une autre personne. Cortez fut averti fort à propos de ce contre-tems: mais son courage n'en fut point abbatu, par la difficulté du remede qu'il devoit y apporter. Il se fit voir à ses amis & aux Soldats, pour reconnoître l'interêt qu'ils prenoient à l'injure faite à leur Capitaine, & pour sçavoir, par le jugement que les autres feroient de son bon droit, s'il pouvoit y fonder quelque assurance. Il les trouva tous non seulement dans ses interêts, mais encore résolus à s'opposer au tort qu'on vouloit lui faire, quand ils devroient se porter aux dernieres extrêmitez. Il est vrai que Diego d'Ordas & Jean Velasquez, comme creatures du Gouverneur, témoignerent moins de chaleur que les autres; mais ils furent aisément réduits à convenir d'une chose qu'ils ne pouvoient empêcher. Cortez ayant ces assurances, alla trouver le Juge, qui n'ignoroit pas les sujets qu'il avoit de se plaindre. Il représenta à Verdugo, *le peril qu'il couroit en se décla-*

rant protecteur de l'injustice que Velasquez lui faisoit. Qu'elle offensoit tous les Cavaliers qui l'accompagnoient en ce voyage, outre ce qu'il y avoit à craindre de la fureur des Soldats, dont il n'avoit gagné l'affection que pour être plus en état de servir le Gouverneur, & qui ne reconnoissoient encore ses ordres que par les soins qu'il se donnoit pour les retenir dans l'obéissance. Ce discours fut fait avec une sincerité, qui sans s'écarter des termes de la modestie, ne faisoit paroître aucune foiblesse d'esprit & de courage. Verdugo assez persuadé qu'on faisoit une injure à Cortez, & sentant par grandeur d'ame, beaucoup de repugnance à devenir l'instrument d'une pareille violence, lui offrit non-seulement de suspendre l'execution des ordres de Velasquez, mais encore de lui écrire, afin de l'obliger à changer de résolution, qui ne pouvoit s'executer sans causer un mouvement très-dangereux, en mutinant tous les Soldats de l'armée. Ordaz & les autres Officiers confidens du Gouverneur, offrirent à Cortez de lui rendre le même office, & écrivirent sur le champ. Cortez y joignit ses lettres dans lesquelles il faisoit des plaintes tendres & cordiales de la défiance que Velasquez lui témoignoit sans appuyer sur le chagrin qu'elle lui donnoit, dont néanmoins il conservoit le ressenti-

ment;

mens : mais comme il n'étoit pas encore tems de le faire éclater, il ne vouloit point paroître offensé, pour n'être point obligé d'entrer en des éclairciſſemens qu'il vouloit éviter.

CHAPITRE XII.

Cortez paſſe de la Trinité à la Havane, où il fait ſa derniere recruë ; & ſouffre une ſeconde perſecution de la part de Velaſquez.

APrès qu'on eût pris ces meſures, qui paroiſſoient capables de remettre l'eſprit du Gouverneur, Cortez voulant continuer ſon voyage, envoya par terre Pierre d'Alvarado avec une partie des Soldats, pour conduire les chevaux, & faire encore quelques levées ſur la route. Ainſi la flotte partit pour aller au port de la Havane, où la côte Occidentale commence à ſe tourner au Nord. Les vaiſſeaux ſortirent du port de la Trinité avec un vent favorable ; mais au lieu de ſuivre la route ou Cortez étoit, ils s'en écarterent durant la nuit, & ne s'apperçûrent de l'erreur des Pilotes, & de leur mauvaiſe manœuvre, qu'à la pointe du jour. Cependant comme ils ſe

voyoient fort avancez, ils continuerent la navigation jusqu'à la Havane, où les Soldats prirent terre. Pierre de Barba Gouverneur de la Ville sous les ordres de Velasquez, les reçut avec joye, & leur donna des marques de sa liberalité : mais rien ne les consoloit de l'absence de leur General. Ils témoignoient tous du regret de ne l'avoir pas attendu, & de n'être pas retournez pour le chercher : Enfin ils ne songeoient qu'à faire en sorte que leurs excuses fussent bien reçûës de Cortez quand il seroit arrivé. Ces sentimens se tournerent en inquiétudes, quand ils virent que ce retardement alloit si loin, qu'on avoit lieu de croire qu'il lui étoit arrivé quelque disgrace. Les opinions étoient differentes. Les uns crioient qu'on armât promptement deux ou trois chaloupes pour aller chercher le General dans toutes les Isles qui étoient sur la route qu'on avoit tenuë. Les autres proposoient qu'on élût un Commandant en son absence. Cette proposition étoit faite dans un fâcheux contre-tems. Cependant, comme personne n'étoit encore en droit de commander, tout le monde formoit des résolutions, & on n'en executoit aucune. Celui qui appuyoit le plus l'opinion d'élire un Commandant, étoit Diego d'Ordaz ; parce qu'ayant la confidence du Gouverneur,

il avoit aſſez de merite pour être choiſi. Il eſperoit que ſe trouvant en place, ce lui ſeroit un droit acquis pour être Commandant en chef: mais enfin, l'arrivée de Cortez avec ſon vaiſſeau finit toutes ces conteſtations, qui durerent ſept jours.

La raiſon de ſon retardement fut, que la flotte paſſant de nuit ſur de certains bancs qui ſe rencontrent entre le port de la Trinité & le Cap de Saint Antoine, aſſez près de l'Iſle *Pinos*, ſon navire, plus grand & plus chargé qu'aucun des autres vaiſſeaux, toucha ſur ces bancs; enſorte qu'il fut en danger de ſe renverſer. Cet accident fort perilleux, ſervit à faire connoître la vigueur & l'activité de Cortez. La vûë du danger ne l'étonna point: il courut d'abord au remede, & donna ſes ordres avec tant de préſence d'eſprit, que ſans apporter de la confuſion par un trop grand empreſſement, il ne laiſſa pas de faire travailler avec une extrême diligence. Son premier ſoin fut de faire mettre à la Mer l'eſquif, où on embarqua tout ce qui chargeoit trop le navire, pour le porter ſur une petite Iſle de ſable qui étoit en vûë du naufrage. Ainſi le navire étant alegé, on le mit à flot; & lorſqu'il fut hors des bancs, l'eſquif alla reprendre la charge, & on continua la route. Cette manœuvre conſuma ſept jours

entiers: & cet accident, dont Cortez se tira si heureusement, augmenta beaucoup l'estime qu'on avoit pour lui.

Barba lui offrit son logis; & l'on a vû peu de troupes marquer plus de veritable joye pour le repos d'un General. Le nombre des Soldats croissoit tous les jours: plusieurs des Habitans de la Havane s'enrôlerent; & entre les Gentilshommes on remarqua François de Montexo, qui fut depuis Adelantado d'Iuçatan, Diego de Soto del Toro, Garci Caro, Jean Sedeño, & d'autres personnes de qualité & fort riches, qui donnerent une grande réputation à cette entreprise, & acheverent de fournir la flotte de ce qui lui manquoit. On employa quelques jours à ces apprêts: mais comme Cortez sçavoit ménager jusqu'au tems de son loisir, il prit celui-ci pour faire mettre à terre toute l'artillerie, qu'il fit nettoyer, & éprouver les pieces, commandant aux Canoniers d'en reconnoître exactement la portée. Et comme il y avoit en ce pays-là une grande abondance de coton, il en fit faire des armes défensives. C'étoit comme des couvertures de coton piquées, taillées en forme de casaques, & qui s'appelloient *Escaupilles*. Cette armûre inventée par la necessité, & faute de fer, fut depuis fort approuvée, lorsqu'on con-

nût par experience, qu'un peu de coton piqué mollement entre deux toilles, étoit de meilleure défense que le fer, contre les fleches & les dards des Indiens; parce qu'elles perdoient leur force, par la seule raison qu'elles ne trouvoient, pour ainsi dire, qu'une molle résistance; outre qu'en demeurant attachées aux casaques, elles perdoient encore leur activité, sans aller blesser les autres, comme elles font en glissant sur les armes.

Cependant Cortez faisoit tous les jours faire à ses Soldats l'exercice, tant de l'arquebuse, que de l'arbalête & de la pique. Il leur faisoit encore pratiquer toutes les differentes évolutions, en leur enseignant à former un bataillon, à défiler en ordre, à charger l'ennemi, faire une retraite, & se saisir d'un poste. Il les instruïsoit lui-même, en donnant ses ordres & faisant le premier tous ces mouvemens, à l'exemple des plus fameux Capitaines de l'antiquité, qui donnoient de feintes batailles, & de faux assauts, afin d'apprendre aux nouveaux Soldats le métier de la guerre dans les veritables occasions: Et cette discipline que les Romains pratiquoient avec tant de soin durant la paix, leur étoit si recommandable, qu'ils donnerent à leurs armées le nom d'*Exercites*, à cause

de cet exercice, qu'ils enseignoient aux Soldats.

Il employoit la même diligence à faire les provisions dont on avoit besoin, & chacun voyoit avec plaisir approcher le terme du départ, lorsque Gaspar de Garnica domestique de Diego Velasquez, arriva à la Havane. Il portoit de nouveaux ordres à Pierre de Barba, à qui le Gouverneur commandoit absolument, qu'il ôtât à Cortez le commandement de la flotte; & qu'il l'envoyât prisonnier à Saint Jacques, avec une escorte sûre. Il lui marquoit combien il étoit offensé du procedé de Verdugo, qui avoit laissé échapper à la Trinité, l'occasion de déposseder Cortez: & son chagrin, qu'il exprimoit en des termes très-forts, faisoient voir à Barba, ce qu'il avoit à craindre, en n'obéissant pas avec plus de fermeté. Le Gouverneur mandoit encore à Diego d'Ordaz, & à Jean Velasquez de Leon, d'assister Barba pour l'execution de ce qu'il lui commandoit. Cortez fut bien-tôt averti de plusieurs endroits, de ce qui se passoit, & par Garnica même. On l'exhortoit à prendre ses mesures, puisque celui-là même qui lui avoit fait la grace de lui confier le soin de cette entreprise, l'en vouloit priver d'une maniere si préjudiciable à son honneur, & l'affran-

chiſſoit de la honte de paſſer pour ingrat en ruinant par ſa violence les droits de l'obligation, qui l'engageoit à la reconnoiſſance.

CHAPITRE XIII.

Cortez prend la réſolution neceſſaire pour s'empêcher de tomber entre les mains de Velaſquez. Les juſtes motifs de cette réſolution : & ce qui ſe paſſe juſqu'au tems de ſon départ.

QUoi qu'Hernan Cortez fût un Cavalier d'un courage invincible, il ne laiſſa pas d'être ébranlé par cette nouvelle atteinte, d'autant plus ſenſible, qu'elle étoit moins attenduë : car il s'étoit perſuadé que Velaſquez auroit été ſatisfait, de ce que tous ces amis lui avoient écrit ſur le premier ordre envoyé à la Ville de la Trinité. Mais en voyant arriver un nouveau, armé de tout ce qui pouvoit marquer une opiniâtreté ſans retour dans l'eſprit du Gouverneur, il commença à raiſonner avec un peu plus d'attention & moins de ſang froid ſur le parti qu'il devoit prendre. D'un côté il ſe voyoit élevé & loüé par tous ceux qui le ſuivoient ; & de l'autre, abbatu,

& condamné comme un criminel à une injuste prison. Il reconnoissoit que Velasquez avoit fait quelques avances de son argent pour équiper la flotte ; mais que ses amis & lui avoient fait la plus grande partie de la dépense, & attiré presque tous les Soldats par leur credit. Il rappelloit dans son imagination toutes les circonstances de l'injure qu'on lui faisoit, & s'arrêtant sur les mépris qu'il avoit soufferts jusqu'alors, il s'en vouloit du mal, & blâmoit sa patience. Ce n'étoit pas sans sujet, car cette vertu se laisse mener jusqu'à de certaines bornes qui lui sont marquées par la raison ; mais quand on la pousse plus loin, elle devient bassesse & insensibilité. Cortez étoit encore affligé de voir ruiner cette entreprise, s'il en abandonnoit la conduite. Mais ce qui le perçoit jusqu'au vif, étoit de voir que cette affaire alloit mettre en compromis son honneur, dont la conservation auprès de ceux qui en connoissoient le prix, touche encore de plus près que celle de la vie.

Ce fut sur ces réflexions, & en cette conjoncture, que l'esprit de Cortez justement irrité, prit la premiere résolution de rompre avec Diego Velasquez. Cela montre bien qu'Herrera ne lui a pas rendu justice, lorsqu'il a marqué cette pre-

miere rupture dans la Ville de Saint Jacques, & de la part de Cortez, qui venoit de recevoir une grace ſinguliere, & toute recente. Mais on s'en tient à ce qui eſt écrit par Bernard de Diaz del Caſtillo, qui n'eſt pas trop favorable à Cortez; puiſque Gonzalve Fernandez d'Oviedo aſſure, que celui-ci ſe maintint dans l'obéiſſance à l'égard du Gouverneur, juſqu'à ce qu'étant avancé dans la Nouvelle Eſpagne, il eût des raiſons pour ſe déclarer indépendant, en envoyant rendre compte à l'Empereur des premiers ſuccès de cette conquête. Le ſoin que je prens d'effacer cette premiere tache dont on a voulu noircir Cortez, ne doit point paroître une digreſſion hors du ſujet. Aucun interêt ne m'oblige à flatter ceux dont j'entreprens la défenſe, ni à blâmer la conduite des autres: cependant quand la verité me marque le chemin que je dois prendre, pour juſtifier les premieres démarches d'un homme qui a ſçû ſe donner tant d'éclat par ſes actions, j'ai crû que je devois la ſuivre, & me faire un plaiſir de rencontrer la certitude en ce qui ſert à établir ſa réputation.

Ce n'eſt pas que je ne ſois convaincu que le devoir d'un Hiſtorien eſt de marquer les actions par leur veritable caractere, ſans

déguiser, ou passer sous silence celles qui meritent d'être blâmées ; puisque les exemples qui servent à imprimer de l'horreur pour le vice, ne sont pas moins utiles, que ceux qui nous portent à imiter la vertu. Mais je crois que c'est une marque d'un esprit mal tourné, de prendre plaisir à chercher le mauvais sens dans les sentimens des hommes, & de débiter ses malignes conjonctures comme des veritez. Ce défaut se reconnoît en plusieurs Ecrivains, qui ont pris Tacite pour leur modele. Ils ont l'ambition de l'imiter ; mais comme ses agrémens sont au dessus de leurs forces, ils croyent entrer dans son esprit ; lorsqu'ils découvrent leur malice par de fausses interprétations, où l'art a beaucoup moins de part, que leur inclination corrompuë.

Pour revenir à notre Histoire, je dirai que Cortez voyant qu'il n'étoit plus tems de dissimuler les sujets de plaintes qu'il avoit, & que les ménagemens n'étoient plus d'aucun usage, puisqu'ils nuisent ordinairement aux résolutions fermes & vigoureuses ; il résolut de prendre son parti, & de se servir des forces qu'il avoit en main, selon qu'il étoit necessaire dans la conjoncture où il se trouvoit. Dans ce dessein, il prit des mesures pour éloigner

Diego d'Ordaz, avant que Barba se déterminât à publier les ordres qu'il avoit reçûs du Gouverneur. Cortez n'ignoroit pas les efforts que d'Ordaz avoit faits pour faire nommer un Commandant en son absence, & cela lui rendoit sa fidelité fort suspecte. Ainsi il lui ordonna de s'embarquer pour aller prendre des munitions qu'on avoit laissées à Guanicanico, qui est un port situé de l'autre côté du Cap de Saint Antoine, & d'attendre en ce lieu le reste de la flotte. Il pressa l'execution de cet ordre avec son activité ordinaire, sans néanmoins marquer trop de chaleur; & fut ainsi debarassé d'un homme qui pouvoit lui être fort incommode. De là il alla voir Jean Velasquez de Leon, qu'il mit aisement dans ses interêts, parce que celui-ci n'étoit pas satisfait du Gouverneur, & qu'il avoit l'esprit plus docile, & moins artificieux que d'Ordaz.

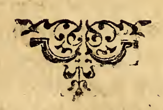
Après avoir pris ces précautions, il se montra à ses Soldats, à qui il déclara la nouvelle persecution dont il étoit menacé. Ils vinrent tous s'offrir à lui, également résolus de l'assister, quoique differens dans la maniere d'expliquer leur zele. Les Gentilshommes le marquoient, comme étant une suite naturelle de leur reconnoissance pour les obligations qu'ils lui avoient; mais

les Soldats parurent ſi échauffez, que l'émotion qui paroiſſoit en leur diſcours, & par leurs cris, donna de l'inquiétude à Cortez, quoi qu'elle ſe fît en ſa faveur : & leurs mouvemens & leurs menaces juſtifierent aſſez, que la raiſon perd beaucoup de ſes avantages, quand elle paſſe entre les mains de la multitude.

Pierre de Barba connoiſſant qu'il ne falloit point differer d'appaiſer ce mouvement avant qu'il fût en ſa derniere force, chercha Hernan Cortez ; & paroiſſant en public avec lui, calma toutes choſes en un moment, en diſant tout haut : *Qu'il n'avoit aucun deſſein d'executer l'ordre du Gouverneur ; & qu'il n'auroit jamais de part à une ſi grande injuſtice.* Ainſi les menaces ſe tournerent en applaudiſſemens : & Barba voulant témoigner la ſincerité de ſes intentions, dépêcha publiquement Garnica avec une lettre pour le Gouverneur, où il lui mandoit : *Qu'il n'étoit pas tems de ſonger à arrêter Cortez, ſuivi d'un trop grand nombre de Soldats, qui ne ſouffriroient point qu'on le maltraitât, & qui n'étoient point diſpoſez à lui donner cette marque de leur obéiſſance.* Il exageroit fort adroitement l'émotion que ſon ordre avoit cauſée entre les gens de guerre, & le peril où elle avoit jetté la Ville & tout ſon peuple. Il concluoit par

un avis qu'il donnoit à Velaſquez, de retenir Cortez par la voye de la confiance ; en ajoûtant de nouvelles graces à celles qu'il lui avoit faites : & qu'à toutes riſques, il valoit mieux eſperer de ſa reconnoiſſance, ce qu'il ne pouvoit obtenir de la perſuaſion ni de la force.

Cortez ayant fait cette diligence, ne ſongea plus qu'à preſſer ſon départ, qui étoit neceſſaire pour appaiſer entierement les eſprits des Soldats, qui n'étant pas entierement revenus de leur chagrin, témoignoient de nouvelles inquiétudes, ſur le bruit qui couroit que Velaſquez venoit en perſonne pour faire un affront à leur General. En effet, les Auteurs diſent qu'il avoit pris cette réſolution ; ſurquoi il hazardoit beaucoup, & auroit fort mal réuſſi : car l'autorité eſt un argument bien foible, pour diſputer contre ceux qui ont de leur côté la raiſon & la force.



CHAPITRE XIV.

Cortez nomme les Officiers de sa flotte. Il part de la Havane, & arrive à l'Isle de Cozumel, où il fait la revûë de ses troupes, & anime ses Soldats.

UN brigantin de mediocre grandeur s'étant joint à la flotte qui étoit de dix vaisseaux, Cortez partagea tous ses gens en onze Compagnies, une dans chaque vaisseau. Il nomma pour Capitaine Jean Velasquez de Leon, Alfonse Hernandez Portocarrero, François de Montexo, Christophe d'Olid, & Jean d'Escalante, François de Morla, Pierre d'Alvarado, François Saucedo, & Diego d'Ordaz: car le connoissant homme de merite, il ne l'avoit pas éloigné pour lui faire injustice, & il vouloit lui donner un emploi dont il lui fût obligé. Cortez se reserva le commandement de l'Amiral, & donna celui du brigantin à Gines de Nortes. Le soin de l'artillerie fut commis à François d'Orozco brave Soldat, qui s'étoit signalé dans les guerres d'Italie; & la Charge de Pilote major fut donnée à Antoine d'Alaminos, qui avoit une grande experience sur ces Mers, pour avoir eu le

même emploi dans les deux voyages de François Fernandez de Cordouë, & de Jean de Grijalva. Après cela, Cortez dressa des instructions pour ses Officiers; prevenant, par un détail fort long, mais fort exact, toutes les difficultez qui pouvoient naître dans les differentes occasions. Le jour de l'embarquement étant arrivé, on chanta avec beaucoup de solemnité la Messe du S. Esprit, que tous les Soldats entendirent fort devotement, en offrant à Dieu le commencement d'un entreprise dont ils attendoient le progrez & la fin de son divin secours. Toute la flotte ne faisant plus qu'un seul corps de troupes reglées, Cortez pour le premier acte de la Charge de General, donna le mot à l'armé, qui fut, *Saint Pierre*, afin de marquer qu'il choisissoit ce Saint Apôtre pour être le Patron de cette expedition, ainsi qu'il l'avoit déja pris pour celui de toutes ses actions dès sa plus tendre jeunesse. Après quoi il donna ordre à Pierre d'Alvarado de prendre le devant par le côté du Nord, pour aller chercher Ordaz à Guanicanico, & après leur jonction, d'attendre la flotte au Cap Saint Antoine. Les autres vaisseaux devoient suivre l'Amiral; & en cas que le vent ou quelqu'autre accident les séparât, prendre la route de l'Isle de Cozumel, décou-

verte par Grijalva, & peu éloignée de la terre qu'ils cherchoient. Cortez remettoit en ce lieu à prendre ses résolutions, & les mesures necessaires pour achever l'entreprise.

Ils partirent enfin du port de la Havane, le 10. du mois de Février de l'année 1519. Le vent fut d'abord favorable : mais suivant son inconstance ordinaire, il souleva au coucher du Soleil une furieuse tempête, qui les mit en grand désordre. La nuit étant venuë, les vaisseaux furent obligez de se séparer, de crainte de se briser en se heurtant: & ils s'abandonnerent au gré du vent qui les forçoit. Le navire où François de Morla commandoit fut le plus maltraité, un coup de Mer ayant rompu son gouvernail; en sorte qu'il fut en grand danger de perir. Il tira plusieurs coups, pour avertir du peril où il se trouvoit; ce qui mit en grande inquiétude les autres Capitaines, à qui l'attention qu'ils avoient au danger qui les menaçoit, ne faisoit pas oublier celui de leur compagnon. Chacun fit ses efforts pour s'en tenir le plus près qu'il pouvoit; tantôt en soutenant la furie du vent & des vagues, & tantôt en cedant à leur violence. Enfin la tempête cessa avec l'obscurité: & lorsque la lumiere put faire distinguer les objets, Cortez courut le pre-

mier au vaiſſeau qui étoit en danger, & tous les autres en firent de même ; en ſorte qu'avec ſe ſecours on raccommoda le gouvernail, & on remit le navire en état de pourſuivre la route.

En même tems, Alvarado, que Cortez avoit envoyé joindre Diego d'Ordaz, étant chargé par la même tempête, ſe trouva au jour bien plus enfoncé dans le Golfe qu'il ne penſoit ; car la peur de briſer contre la côte l'avoit obligé à ſe jetter en pleine Mer, ce qui étoit le parti le moins dangereux. Son Pilote connut ſur ſa bouſſole, & ſur ſa carte qu'ils étoient beaucoup déchûs de la route qui leur étoit preſcrite, & ſi éloignez du Cap Saint Antoine, que ce ſeroit une entrepriſe fort difficile de vouloir y retourner. Il propoſa donc, qu'il étoit plus à propos de paſſer en droiture à l'Iſle de Cozumel. Alvarado laiſſa cela à ſon choix : il lui repréſenta néanmoins l'ordre de Cortez ; mais d'une maniere foible, & qui paroiſſoit l'en diſpenſer. Ainſi ils continuerent leur navigation, & arriverent en cette Iſle deux jours avant l'armée. Ils mirent pied à terre, à deſſein de ſe loger dans un Bourg que le Capitaine & quelques Soldats avoient remarqué au voyage de Grijalva : mais ils le trouverent ſans habitans, parce que les Indiens ayant reconnu que les Eſpagnols pre-

noient terre s'étoient retirez plus avant dans le pays, avec le peu de hardes qu'ils avoient.

Alvarado étoit jeune & plein de feu, très-brave Soldat, & capable d'entreprendre tous les ordres d'autrui; mais ayant encore trop peu d'experience pour en donner de son chef, il crut qu'en attendant l'armée, il seroit honteux à un Commandant d'être sans actions: & sur ce principe, il marcha avec sa troupe pour reconnoître le pays. Ils trouverent un autre Village, éloigné d'une lieuë de celui où ils étoient logez. Les Indiens l'avoient abandonné, mais ils y avoient laissé quelques vivres, & des poules, que les Soldats confisquerent à leur profit, comme des dépoüilles de l'ennemi. Ils trouverent encore des joyaux autour d'une Idole, dans une espece de Temple, & quelques instrumens de sacrifices qui étoient d'or mêlé de cuivre; & tout cela parut de bonne prise. Cependant cette expedition entreprise temerairement, ne leur apporta aucun profit, & ne servit qu'à effaroucher les Indiens, & à faire un obstacle au dessein que l'on avoit de gagner leur amitié. Alvarado s'apperçut, quoi qu'un peu trop tard, que ce mouvement n'étoit pas dans les regles; & il se retira à son premier poste, après avoir pris deux Indiens

& une Indienne, qui n'avoient pû se sauver à propos.

Le lendemain, Cortez arriva avec toute la flotte, ayant envoyé ordre à Diego d'Ordaz de le venir joindre, jugeant, comme il étoit vrai, que la tempête auroit empêché Alvarado d'executer son commandement. Quoique ce General eût la joye de le voir arrivé sans aucune accident, il ne la témoigna pas: au contraire, il fit mettre le Pilote en prison, & fit une severe reprimande au Capitaine, de ce qu'il n'avoit pas suivi ses ordres & de ce qu'il avoit eu la hardiesse d'entrer dans l'Isle, & de permettre à ses Soldats d'en saccager quelques habitations. Il lui fit cette leçon en public, & d'un ton de voix ferme & absolu; voulant qu'elle servît d'instruction pour tous les autres. Après quoi, il fit venir les trois Indiens prisonniers, & par le moyen de Melchior qui lui servoit de truchement, son compagnon étant mort, il leur fit comprendre qu'il ressentoit un extrême déplaisir du tort que les Soldats leur avoient fait. Il commanda qu'on rendît l'or & toutes les hardes qu'ils voulurent choisir; & il les mit en liberté, après leur avoir fait présent de quelques bagatelles pour leurs Caciques: afin qu'à la vûë de ces témoignages d'amitié, les Indiens

perdissent la crainte qu'ils pouvoient avoir conçûë.

L'armée campa sur le bord de la Mer, & s'y reposa durant trois jours, sans faire aucune démarche, pour ne point augmenter la frayeur des Indiens. Après quoi Cortez ayant fait des bataillons de chaque compagnie, fit une revûë generale. Il s'y trouva cinq cens huit Soldats, dix-sept chevaux, & cent neuf tant Maîtres de vaisseau, que Pilotes, & Matelots. Il avoit outre cela, deux Chapelains ou Aumôniers, qui étoient le Licencié Jean Diaz, & le Pere Barthelemy d'Olmedo, Religieux de Notre-Dame de la Mercy, qui accompagnerent le General jusqu'à la fin de la conquête.

Après cette revûë, Cortez étant retourné à son logis, accompagné de tous les Capitaines, & des Soldats les plus considerables, s'assit au milieu d'eux, & leur parla en ces termes : *Mes amis & mes compagnons, quand je considere le bonheur qui nous a réunis tous dans cette Isle, & que je fais réflexion sur les traverses & les persecutions dont nous sommes échappez, & sur les difficultez qui se sont opposées à notre entreprise ; je reconnois avec respect la main de Dieu qui nous a assistez, & j'apprens par cette disposition de sa divine Providence, qu'elle nous promet un*

heureux ſuccès d'un deſſein dont elle a daigné favoriſer le commencement. C'eſt le zele que nous avons pour lui, & pour le ſervice de notre Roy, ce qui part d'un même principe; c'eſt ce zele qui nous pouſſe à entreprendre la conquête de ces pays inconnus; & Dieu combattra pour ſa cauſe en combattant pour nous. Mon deſſein n'eſt pas de vous déguiſer les difficultez qui ſe préſentent. Nous avons à ſoutenir des combats ſanglans & furieux, des fatigues incroyables dans les fonctions, les attaques d'un nombre infini d'ennemis, où vous aurez beſoin d'employer toute votre valeur. Outre que la neceſſité de toutes choſes, les injures du tems, & la difficulté des chemins exerceront votre conſtance, que l'on peut nommer une ſeconde valeur, & qui n'eſt pas un moindre effort du courage; puiſque vous ſçavez que la patience achève ſouvent à la guerre, ce que les armes n'ont pû faire. C'eſt par cette voye qu'Hercule a merité le nom d'Invincible & c'eſt ce qui a fait donner le nom de Travaux à ſes exploits. Vous vous êtes accoutumez à pâtir & à combatre dans ces Iſles que vous avez ſoumiſes; mais notre entrepriſe eſt bien d'une autre importance, & nous y devons apporter bien plus de fermeté, puiſque la réſolution ſe meſure ſur la grandeur des obſtacles. Il eſt vrai que nous ſommes en petit nombre; mais l'union faiſant

la force des armées, ſemble encore les multiplier: & c'eſt ce que nous devons attendre de la conformité de nos ſentimens. Il faut, mes amis, que nous n'ayons tous qu'un même avis, quand il s'agira de prendre des réſolutions; une même main, quand il faudra les executer; que nos interêts ſoient communs & notre gloire égale en tout ce que nous acquererons. La valeur de chacun de nous en particulier doit établir la ſûreté de tous en general. Je ſuis votre Chef, & je ſerai le premier à hazarder ma vie pour le dernier des Soldats: vous aurez à ſuivre mon exemple encore plutôt que mes ordres. Je puis vous aſſurer que dans cette confiance je me ſens aſſez de courage pour conquerir le monde entier, & mon cœur ſe flatte de cette eſperance par un de ces mouvemens extraordinaires qui ſurpaſſent tous les préſages. Je finis, car il eſt tems de faire ſucceder les effets aux paroles. Que ma confiance ne vous paroiſſe pas un excès de temerité; elle eſt fondée ſur ceux qui m'environnent maintenant: & tout ce que je n'oſe attendre de mes propres forces, je l'eſpere de vous.

Durant que Cortez leur inſpiroit ainſi par ſon diſcours cette ardeur qu'il reſſentoit en lui-même, on l'avertit que quelques Indiens ſe montroient aſſez près du camp; & encore qu'ils fuſſent ſeparez & déſarmez,

le General commanda que les Soldats prissent les armes, & qu'ils se missent en ordre de bataille derriere les lignes, jusqu'à ce qu'on eût reconnu si les Indiens s'approchoient, & quel étoit leur dessein.

CHAPITRE XV.

Les Habitans de Cozumel reçoivent la paix que Cortez leur offre. Il fait amitié avec le Cacique. On abbat les Idoles par l'ordre de Cortez, qui donne ses premiers soins à l'introduction de la Doctrine de l'Evangile parmi ces Barbares, & à retirer quelques Espagnols qui étoient prisonniers à Iucatan.

LEs Indiens étoient en petites troupes, & paroissoient consulter entre-eux, comme des gens qui observoient les mouvemens des Espagnols, dont la tranquillité leur donnoit de l'assurance. Les plus hardis s'approchoient peu à peu; & comme on ne leur faisoit point de mal, ils étoient suivis des autres: ainsi quelques-uns vinrent insensiblement jusques dans le camp, où ils furent reçus par le General, & par tous les autres si agréablement, qu'ils appellerent leurs compagnons. Dès le même jour il en

vint un grand nombre ; & ils se mêlerent parmi les Soldats avec tant de familiarité, de douceur & de confiance, qu'on avoit peine à remarquer en eux la moindre marque de surprise : & on connut bien-tôt qu'ils étoient accoutumez à voir des étrangers. Il y avoit en cette Isle une Idole fort reverée de tous les Indiens, & dont la réputation attiroit les peuples de plusieurs Provinces de la Terre-ferme, qui venoient en grandes troupes à son Temple, avec beaucoup de respect. Ainsi les Insulaires de Cozumel avoient un commerce perpetuel avec des nations differentes en langage & en habillemens : & c'est ce qui leur fit paroître moins étrange l'arrivée des Espagnols ; au moins ce qui les empêcha d'en témoigner leur étonnement.

La nuit étant venuë, ils se retirerent en leurs maisons. Le jour suivant, leur principal Cacique vint saluer le General. Il avoit plusieurs Indiens à sa suite, mais sans ordre & sans propreté : & venoit lui-même faire son Ambassade & son présent. Cortez le reçut avec joye & fort civilement. Il lui fit entendre par son Interprete : *Qu'il lui sçavoit bon gré de sa visite ; & qu'il lui offroit son amitié, & celle de tous ses Soldats.* Le Cacique répondit : *Qu'il recevoit ses offres, & qu'il étoit homme à en bien user.* On enten-
dit

dit un des Indiens de la ſuite du Cacique, qui repeta pluſieurs fois en ſon jargon le nom de *Caſtille* : & Cortez à qui tous les divertiſſemens n'ôtoient jamais l'attention, remarqua cette parole, & commanda à l'Interprete de l'éclaircir de ce qu'elle ſignifioit. Cette remarque, qui parut alors faite par hazard, fut, ainſi que nous le verrons, d'une très-grande importance, pour faciliter la conquête de la Nouvelle Eſpagne.

L'Indien diſoit que les Eſpagnols reſſembloient fort à certains priſonniers qui étoient dans la Province d'Iucatan, nez en un pays qui ſe nommoit Caſtille. Du moment que Cortez eut appris cette nouvelle, il ſe réſolut de délivrer ces priſonniers, & de les attacher à ſon ſervice. Il s'en informa plus particulierement, & ſçut qu'ils étoient au pouvoir de quelques Indiens de grande autorité, dont la réſidence étoit deux journées avant dans la Terre-ferme d'Iucatan. Cortez communiqua ſon deſſein au Cacique, pour ſçavoir ſi ces Indiens étoient guerriers, & de quel nombre de Soldats il auroit beſoin pour retirer les priſonniers. Le Cacique lui repartit ſur le champ en habile homme, *Que le plus ſûr ſeroit de les racheter par quelques préſens, parce que ſi on y alloit par la voye des armes, on les expoſeroit à être maſſacrez par leurs maîtres ; & quelque*

châtiment qu'il en fit, il les perdroit toujours sans ressource. Le General embrassa son avis avec admiration, de voir un sens si droit & si politique en un Indien, à qui le peu de participation qu'il avoit du rang de Prince, devoit avoir enseigné quelques principes de ce qu'on appelle raison d'Etat.

Il ordonna aussi-tôt à Ordaz, de passer avec son vaisseau & sa compagnie à la côte d'Iucatan, par le trajet le plus proche de l'Isle de Cozumel, qui étoit environ de quatre lieuës. Il devoit mettre à terre des Indiens que le Cacique avoit choisis, qui portoient des lettres aux prisonniers, & quelques pieces de peu de valeur pour le prix de leur rançon. Ordaz avoit ordre de les attendre durant huit jours, qui étoient le terme dans lequel ils avoient promis de rapporter la réponse.

Cependant Cortez marchoit avec toute son armée, pour reconnoître cette Isle. Il avoit ordonné qu'aucun soldat ne quittât les rangs, de peur qu'ils ne fissent quelques outrages aux Insulaires, s'ils se débandoient. Il leur disoit : *Que cette nation étoit pauvre & sans défense : Que la bonne foi qu'elle avoit témoignée meritoit bien d'être recompensée par un bon traitement, & que leur misere ne donnoit point de tentation à l'avarice. Qu'ils ne devoient point tirer de ce petit coin de terre,*

d'autres richesses qu'une bonne réputation. Ne pensez pas, ajoutoit-il, *que celle que vous acquererez ici se renferme dans les bornes étroites d'une miserable Isle : le concours des pelerins qui s'y rendent en foule, comme vous le sçavez, portera votre nom en d'autres Pays, où l'impression qu'on aura de notre douceur, & de notre équité, nous sera fort utile pour faciliter nos desseins. Ainsi nous en aurons moins à combattre aux lieux où il y aura plus à gagner.* C'est par de semblables discours qu'il retenoit ses Soldats dans le devoir sans les mutiner. Le Cacique l'accompagna par tout, suivi de plusieurs Indiens, qui accouroient en diverses troupes, à dessein de troquer des vivres & d'autres provisions contre du verre & d'autres choses pareilles, dont ils étoient si charmez, qu'ils ne croyoient jamais les payer trop cher.

Le Temple de l'Idole si reveré des Indiens n'étoit pas éloigné de la côte. Il étoit de figure quarrée, bâti de pierre, & d'une architecture qui n'étoit point méprisable. L'Idole avoit la figure d'homme : mais d'un air si terrible & si affreux, qu'il étoit aisé d'y reconnoître les traits de son original. Toutes les Idoles adorées par ces miserables peuples, avoient le même air de visage ; car bien qu'elles fussent differentes pour la matiere & la fabrique, & même pour la ré-

presentation, elles étoient toutes conformes dans leur laideur abominable; soit que ces Barbares ne connussent point d'autres modeles; ou que le Demon leur apparoissant tel qu'il est, laissât cette idée dans leur imagination. Ainsi le plus grand effort de l'habileté de l'ouvrier consistoit dans l'expression de la plus hideuse figure.

On dit que cette Idole se nommoit Cozumel, & qu'elle avoit donné à l'Isle le nom qu'elle conserve encore aujourd'hui: mal-à-propos, si c'est celui que le Demon s'étoit imposé: & cette erreur s'est glissée par inadvertance, & contre la raison, en toutes les Cartes. Quand les Espagnols arriverent à ce Temple, ils y trouverent un grand concours d'Indiens, & au milieu d'eux un Sacrificateur, dont l'équipage étoit different de celui des autres, par un certain ornement, ou espece de couverture, qui cachoit à peine la nudité. Il sembloit qu'il prêchât, ou qu'il voulût leur persuader quelque chose par des tons de voix, ou des gestes fort ridicules: car il se donnoit des airs de Prédicateur, avec toute la gravité & l'autorité que peut avoir un homme qui laisse paroître tout ce que la nature même ordonne de cacher. Cortez l'interrompit; & se tournant vers le Cacique, il lui dit, *Que pour maintenir l'amitié qui étoit entre-*

eux, il falloit qu'il renonçât au culte de ses Idoles, afin de persuader la même chose à ses sujets par son exemple. Après quoi il le tira à part avec son Interprete, & il lui fit connoître son erreur & la verité de notre Religion, par des argumens sensibles, & accommodez à la portée de son entendement; mais si convainquans, que l'Indien en fut comme étourdi, & n'osa jamais se hazarder d'y répondre, ayant assez de jugement pour connoître son ignorance. Il démanda seulement la permission de communiquer cette affaire à ses Sacrificateurs, ausquels il laissoit une autorité souveraine de décider en matiere de Religion. Cette conference aboutit à faire venir en présence du General, ce venerable Prédicateur accompagné d'autres personnes de sa profession; qui crioient tous fort haut; & ces cris déchifrez par l'Interprete, étoient des protestations de la part du Ciel, contre ceux qui seroient assez témeraires pour troubler le culte qu'on rendoit à leurs Dieux; dénonçant qu'on verroit le châtiment suivre immédiatement cet attentat. Leurs menaces ne firent qu'irriter Cortez, & ses Soldats accoutumez à interpreter les mouvemens qui paroissoient sur son visage, comprirent aussi-tôt son intention, & se jetterent sur l'Idole avec tant d'ardeur, qu'elle

fut mise en piece en un moment, aussi-bien qu'une grande quantité de petites statuës placées autour d'elle en differentes niches. Ce fracas mit les Indiens en une horrible consternation : mais quand ils virent que le Ciel étoit fort tranquille, & que la vengeance promise tardoit beaucoup, le respect qu'ils avoient pour cette Idole se tourna en mépris. Ils se fâchoient de voir leurs Dieux si pacifiques ; & cette passion fut le premier effort que la verité fit dans leurs cœurs. Les autres Temples ou Chapelles passerent par le même destin : & le plus considerable, étant nettoyé de tout ce débris de l'Idolatrie, on y éleva un Autel, sur lequel on mit une Image de la sainte Vierge : Et vis-à-vis de l'entrée du Temple, Cortez fit dresser une grande Croix, qui fut taillée par les Charpentiers de la flotte, avec autant de zele que de diligence. Le lendemain on dit la Messe sur cet Autel ; & le Cacique y assista accompagné de ces Indiens, mêlez avec les Espagnols. Ces Barbares y parurent tous dans un silence qu'on eût pris pour dévotion : & peut-être étoit-ce un effet naturel du respect qui est imprimé par la Majesté de nos saintes ceremonies ; ou un effet surnaturel du Mystere adorable contenu dans ce Sacrifice.

Cortez occupoit ainſi ſes Soldats, durant le terme de huit jours qu'il avoit donnez à Ordaz, pour attendre les Eſpagnols qui étoient eſclaves à Iucatan. Ordaz les attendit tout ce tems-là, & revint enfin, ſans avoir eu aucunes nouvelles ni des priſonniers, ni des Indiens qu'on avoit envoyez pour les chercher. Cortez en eut bien du déplaiſir; mais craignant que ces Barbares ne l'euſſent trompé par un faux rapport, afin de s'attribuer les préſens qu'on envoyoit pour la rançon, & pour leſquels ils avoient tant de paſſion, il ne voulut pas retarder ſon voyage, ni témoigner ſa défiance au Cacique. Au contraire, il prit congé de lui fort civilement, marquant beaucoup de ſatisfaction; & ſur tout lui recommandant la Croix, & cette ſainte Image qu'il lui confioit: *eſperant*, diſoit-il, *de ſon amitié, qu'il lui feroit rendre le reſpect qui lui étoit dû, juſqu'à ce qu'étant mieux inſtruit de la vérité, ſon eſprit en reçût les lumieres.*



CHAPITRE XVI.

Cortez se remet en mer avec sa flotte, & est obligé par un accident de relâcher à la même Isle. Jerôme d'Aguilar, qui étoit prisonnier à Iucatan, arrive durant ce sejour, & rend compte au General des avantures de sa captivité.

CORTEZ se mit en mer dans le dessein de suivre la route que Jean Grijalva avoit tracée, & de découvrir ces terres où son obéïssance trop exacte l'avoit empêché de s'établir. La flotte avoit le vent en poupe; & tout le monde sentoit de la joye de cette heureuse navigation, lors qu'un accident considerable vint troubler ce plaisir. Le vaisseau de Jean d'Escalante tira un coup de canon, & tous les autres Capitaines ayant jetté les yeux sur ce navire, remarquerent qu'il avoit beaucoup de peine à suivre: & un moment après, qu'il retournoit vers l'Isle d'où ils étoient partis. Cortez comprit d'abord la raison de ce mouvement: & sans s'amuser à déliberer, il manda à toute la flotte de suivre son vaisseau. La diligence qu'Escalante fit à rega-

gner l'Isle, étoit très-necessaire pour sauver le navire, qui avoit une voye d'eau si difficile à étancher, qu'il couloit à fond sans ressource, s'il eût arrivé un moment plus tard à l'Isle, quoique toute la flotte eût fait force de voiles pour venir à son secours.

On mit pied à terre, & le Cacique accourut sur la côte, un peu embarrassé de ce prompt retour : mais d'abord qu'il en eut sçû la raison, lui & ses Indiens s'employerent avec beaucoup d'ardeur à décharger le vaisseau, & à le réparer : les canots des Indiens, qu'ils manioient avec une adresse admirable, étant d'un très-grand service en cette occasion. Durant qu'on préparoit tout ce qui étoit necessaire, le General, accompagné du Cacique, & quelques Soldats, alla visiter le Temple. Il trouva la Croix & l'Image de la sainte Vierge au même état qu'il les avoit laissez : remarquant outre cela, avec beaucoup de joye, des témoignages de la veneration de ces peuples dans la propreté de ce Temple, les parfums qu'ils y avoient brûlez, outre les fleurs & les ornemens dont ils avoient paré l'Autel. Il remercia le Cacique du soin qu'il en avoit pris; & l'Indien s'en fit honneur auprès de tous les Espagnols dont il recevoit les complimens, pour avoir souffert durant

deux ou trois heures au plus ; que la Croix & l'Autel demeuraſſent ſur pied, comme ſi ç'eût été un effet de ſa bonne conduite.

Cet accident qui obligea Cortez à retarder ſon voyage, merite une conſideration particuliere ; car on voit des évenemens qui étant dans l'ordre des choſes poſſibles & dépendantes de la fortune, ont néanmoins un caractere qui les met au-deſſus de ce ce qu'on appelle hazard, ou cas fortuit. Ceux qui virent interrompre le cours de la navigation, & un navire prêt à couler bas pouvoient regarder cet embarras comme une diſgrace qui n'avoit rien d'extraordinaire : mais quand on conſiderera que le même tems qui étoit neceſſaire pour raccommoder ce navire, ne l'étoit pas moins pour donner lieu à la venuë d'un des priſonniers qui étoient à Iucatan ; que cet homme ſçavoit aſſez les differentes langues de ces peuples, pour ſuppléer au beſoin que l'on avoit d'un Truchement ; & enfin qu'il fut un des principaux inſtrumens de cette conquête ; lors donc qu'on entrera dans ces réflexions, on n'accordera point à la fortune toute la gloire de ce ſuccès : & on y reconnoîtra avec reſpect les diſpoſitions de la Providence. On employa quatre jours à donner un radoub au vaiſ-

ſeau ; & au dernier jour, comme l'armée étoit prête à s'embarquer, on découvrit de fort loin un canot qui traverſoit le Golfe d'Iucatan, & revenoit droit à l'Iſle. On reconnut bien-tôt après, qu'il portoit des Indiens armez : & tout le monde fut ſurpris de voir la diligence qu'ils faiſoient pour gagner l'Iſle, & le peu de crainte qu'ils témoignoient de notre flotte. Le General fut averti de cette nouveauté ? & il donna quelques Soldats à André de Tapia, avec ordre de ſe mettre en embuſcade ſur la rade où ce canot devoit aborder, & de reconnoître le deſſein de ces Indiens. Tapia prit un poſte à couvert ; d'où ayant vû que ces hommes deſcendoient à terre, armez d'arcs & de fleches, il les laiſſa éloigner du bord de la Mer ; & leur ayant coupé le chemin du retour, il courut ſur eux. Les Indiens prenoient déja la fuite, ſi un d'entre-eux ne les eût retenus. Il les raſſûra, & s'avançant vers nos gens, il cria en Caſtillant, qu'il étoit Chrétien. Tapia le reçut entre ſes bras, ravi de cette heureuſe avanture, & le conduiſit au General, ſuivi de ces Indiens, que l'on reconnut être les mêmes Envoyez qu'Ordaz avoit laiſſez à la côte d'Iucatan. Le Chrétien étoit preſque nud, n'ayant d'habits que ce qui ſervoit à rendre ſa nudité moins

indecente. Une de ses épaules étoit chargée d'un arc & d'un carquois : & l'autre d'une mante en maniere de cap, au bord de laquelle il avoit attaché des Heures de la Sainte Vierge, qu'il tira d'abord, en les montrant à tous les Espagnols, & attribuant à cette dévotion qu'il avoit toujours conservée, le bonheur de se revoir entre des Chrétiens. Chacun s'empressoit à lui en faire des complimens, qu'il rendoit avec tant d'émotion, qu'il ne pouvoit encore se défaire des termes qu'il avoit appris parmi les Indiens, & former une periode entiere, sans en mêler quelqu'un qu'on n'entendoit pas. Cortez lui fit de grandes caresses ; & le couvrant lui-même du capot qu'il portoit, il s'informa en gros qui il étoit, ordonnant après cela qu'on lui donnât un habit, & qu'on le regalât. Il publioit à tous les Soldats cet effet de sa bonne fortune, qui devoit se communiquer à leur entreprise, pour avoir tiré un Chrétien de ce miserable esclavage, n'ayant encore en vûë d'autre motif que celui de la charité.

Cet homme se nommoit Jerôme d'Aguillar, natif d'Ecija, où il avoit reçu quelques Ordres sacrez, & selon ce qu'il rapporta depuis de ses avantures, il avoit demeuré près de huit ans en cette captivité.

Il avoit fait naufrage ſur des bancs que les gens de Mer appellent de *los Alaçranes*, dans une caravelle, qui paſſoit de la côte de Darien à l'Iſle Saint Domingue: & comme il s'étoit jetté dans l'eſquif avec vingt de ſes Compagnons, la Mer les pouſſa ſur les côtes d'Iucatan, où ils furent pris, & menez en un pays des Indiens *Caribes*, c'eſt à-dire, mangeurs de chair humaine. Leur Cacique fit d'abord mettre à part ceux qui étoient les mieux nourris, pour les ſacrifier à ſes Idoles, & faire un celebre feſtin des miſerables reſtes de ce ſacrifice. Un de ceux qui furent reſervez pour une autre occaſion à cauſe de leur maigreur, fut ce Jerôme d'Aguilar. Il fut lié rudement, & néanmoins bien nourri, par un motif qui n'étoit pas moins barbare, puiſqu'ils ne l'engraiſſoient que pour ſervir de mets à un autre repas; brutalité ſurprenante, que la nature abhorre, & que l'on ne ſçauroit rapporter qu'avec autant d'horreur. Cependant Aguilar ſe tira le mieux qu'il put d'une cage de bois, où ils l'apâtoient, non pas tant pour ſauver ſa vie, que pour chercher un autre genre de mort. Il marcha durant quelques jours, s'écartant des habitations, & ſans autre aliment que des herbes & des racines. Enfin il tomba entre les mains de

quelques Indiens, qui le présenterent à un autre Cacique, ennemi du premier. Il le trouva moins inhumain ; soit qu'il voulût affecter de paroître plus honnête que son ennemi, ou qu'il eût en effet de l'aversion pour ces coutumes barbares. Aguilar servit ce dernier Cacique l'espace de plusieurs années. Les premieres furent fort rudes, car on l'obligeoit à des travaux au-dessus de ses forces. On le traita mieux dans la suite, son maître étant apparemment gagné par le soin qu'il prenoit de lui obéir, & plus encore par sa modestie, que le Cacique éprouva en de certaines occasions qui firent éclater sa chasteté, mais dont le recit choqueroit la bienséance : car il n'y a point d'esprit si barbare, qui ne laisse paroître quelque inclination pour la vertu. Ainsi ce Cacique lui donna de l'emploi auprès de sa personne, & Aguilar acquit en peu de jours son estime & sa confiance.

Le Cacique en mourant le recommanda à son fils, qui lui conserva son emploi, & même Aguilar trouva des occasions plus favorables d'augmenter son credit & sa faveur. Quelques Caciques voisins déclarerent la guerre à celui-ci, qui remporta sur eux plusieurs victoires, dûës à la valeur & à la conduite de l'Espa-

gnol. Il devint donc le favori de son maître, & se vit si respecté & si autorisé, que lorsqu'il reçût la lettre de Cortez, il lui fut aisé de traiter de sa liberté, qu'il demanda comme une récompense de ses services, & qu'il obtint par le moyen des présens qu'il fit comme de son chef, quoiqu'on les eût envoyez pour sa rençon.

C'est ce qu'il dit de ses avantures; ajoutant que de tous les Espagnols qui avoient été pris avec lui, il ne restoit qu'un Matelot appellé Gonzale Guerrero, natif de Palos de Moguer: Qu'il lui avoit communiqué la lettre de Hernan Cortez, & fait tous ses efforts pour l'amener avec soi, mais inutilement, parce que ce malheureux étoit marié à une Indienne fort riche, dont il avoit trois ou quatre enfans: Qu'au moins c'étoit sous ce prétexte d'amour & de tendresse, qu'il avoit voulu cacher son aveuglement, qui ne lui permettoit pas de quitter un état qui lui paroissoit si heureux, bien qu'en effet il fut très-déplorable, puisqu'il en préferoit les obligations à son honneur & à sa religion. Je n'ai point trouvé en toutes les Relations des conquêtes de notre nation en l'Amerique, qu'aucun autre Espagnol ait commis un crime semblable; &

celui-ci n'étoit pas digne que son nom passât à la posterité, mais je n'aurois pû l'effacer dans les écrits des autres; & je ne dois point oublier ces exemples, qui nous instruissent de la foiblesse de la nature humaine, puisqu'ils servent à faire connoître jusqu'à quel point de misere elle peut aller, lorsque Dieu l'abandonne.

CHAPITRE XVII.

Cortez suit sa route, & vient à la riviere de Grijalva, où les Indiens s'opposent à sa descente. Il combat contre eux, & fait débarquer ses gens.

Les Espagnols partirent pour la seconde fois de cette Isle, le quatriéme jour de Mars de l'année mil cinq cens dix-neuf, & sans qu'il leur arrivât rien de considerable, ils doublerent la pointe de Cotoché, qui ainsi qu'on l'a dit, est la partie la plus orientale de la province d'Iucatan. Ils suivirent la côte jusqu'à la rade de Champoton, où le General mit en déliberation, si l'on mettoit pied à terre. Il le souhaitoit, afin de châtier ces Indiens de

de la résistance qu'ils avoient faite à Jean de Grijalva, & avant lui à François Fernandez de Cordouë. Les Soldats qui s'étoient trouvez en l'une & en l'autre occasion, poussez d'un esprit de vengeance, appuyoient son sentiment avec chaleur: mais le Pilote major & tous les autres de sa profession, s'opposerent à cette résolution, par un raisonnement qui ne souffroit point de replique. C'est que le vent qui étoit très bon pour continuer le voyage, étoit entierement contraire pour aller à terre. Ainsi la flotte passa outre, & alla moüiller à la riviere de Grijalva. On n'eut pas besoin de déliberer en ce lieu-là: le bon accuëil que ces peuples avoient fait aux Espagnols, & l'or qu'ils en avoient tiré, étoient des charmes violens pour attirer tous les Soldats à terre. Cortez eut de la complaisance pour l'ardeur de ses gens; trouvant d'ailleurs qu'il étoit à propos de se conserver l'amitié de ces peuples. Cependant il n'avoit pas dessein de faire un long séjour en ce pays-là: & toutes ses vûës n'alloient qu'à entrer au plûtôt sur les terres qui dépendoient de l'Empire de Montezuma, dont Grijalva avoit eu la premiere connoissance en ce lieu; car la maxime du General étoit, qu'en ces expeditions il falloit aller droit à la tête,

plutôt qu'aux autres membres, afin d'entamer le plus difficile avec ses forces entieres.

Comme il connoissoit cette riviere, par le rapport qu'on lui en avoit fait, il n'eut pas de peine à faire son ordre pour l'entrée. Il laissa les plus grands navires à l'ancre, & fit embarquer tous les Soldats bien armez sur ceux que la riviere pouvoit porter, & sur les chaloupes. Ils commençoient à forcer le courant de l'eau dans le même ordre que Grijalva avoit tenu autrefois, lorsqu'ils apperçûrent un nombre infini d'Indiens qui occupoient avec leurs canots les deux bords de la riviere, sous la défense de plusieurs autres Indiens qui étoient à terre en differentes troupes. Cortez s'approchoit toujours en un ordre fort serré, ayant défendu de tirer un seul coup, ni de marquer par aucun autre mouvement, qu'on les voulût attaquer. Il imitoit en cette conduite Jean de Grijalva, ne cherchant qu'à bien réussir, sans s'arrêter à la fausse gloire de passer pour original, & sçachant ce que hazardent ceux qui prétendent se frayer de nouveaux chemins, & qui ne visent qu'à se distinguer de leurs prédecesseurs. Les Indiens poussoient des cris horribles, à dessein d'épouvanter nos gens: & lors qu'on en put en-

tendre quelques paroles, Jerôme d'Aguilar fit connoître qu'il entendoit la langue de cette nation, qui étoit la même, à peu près, que celle d'Iucatan; & Cortez rendit graces à Dieu, de ce qu'il lui avoit donné un si habile Truchement par des voyes si extraordinaires. Aguilar dit qu'entre ces cris il entendoit plusieurs menaces; & que sans doute ces Indiens n'étoient pas pacifiques. Sur quoi Cortez faisant arrêter le reste de sa flotte, fit avancer seulement un esquif qui portoit Aguilar pour demander la paix, & les remettre à la raison. Il n'alla pas bien loin, & revint dire au General, que les Indiens étoient en grand nombre, qu'ils étoient résolus de défendre l'entrée de la riviere, & si obstinez, qu'ils avoient refusé fort insolemment de l'écouter. Cortez n'avoit pas dessein de commencer ses conquêtes par ce pays-là, & il ne vouloit point se faire des embarras qui pûssent retarder son voyage; mais voyant qu'il étoit engagé, il crut qu'il seroit honteux de reculer, & qu'il seroit d'une dangereuse conséquence de laisser impunie l'insolence de ces Barbares.

On approchoit de la nuit, donc l'obscurité paroît encore plus affreuse aux Soldats en un pays inconnu. C'est pourquoi Cor-

tez ſe tint dans ſon poſte, afin d'attendre le jour : & donnant ce tems qui retardoit ſon entrepriſe à ce qui pouvoit en aſſûrer le ſuccès, il fit venir toute l'artillerie de ſes gros vaiſſeaux & commanda que les Soldats priſſent leurs eſcaupilles, ou caſaques piquées, qui reſiſtoient aux coups de fléches. Il donna pluſieurs autres ordres qu'il jugea neceſſaires, ſans augmenter ni diminuer l'idée du péril. C'eſt ainſi que Cortez mit tous ſes ſoins à faire réuſſir cette premiere action de ſes troupes, ſçachant combien il importe de bien débuter, principalement à la guerre, où les premiers ſuccès, lorſqu'ils ſont heureux, donnent de la réputation aux armées, & augmentent la valeur des Soldats : la premiere occaſion ayant l'avantage d'être comme un préjugé de celles qui la ſuivent, auſquelles il ſemble qu'elle communique quelques heureuſes influences, par une vertu ſecrette.

Auſſi-tôt que le jour parut, les vaiſſeaux ſe rangerent ſur une ligne courbe en forme de demi-lune, dont la figure alloit en diminuant juſqu'aux chaloupes, qui étoient aux deux pointes. La largeur de la riviere en cet endroit, laiſſoit aſſez d'eſpace pour s'avancer en cet ordre : ce qu'on fit avec une lenteur qui ſembloit convier les Indiens à

faire la paix. Cependant on découvrit bientôt leurs canots en la même diſpoſition qu'ils étoient le jour précedent, & d'où ils faiſoient les mêmes menaces. Le General ordonna que perſonne ne bougeât, juſqu'à ce qu'ils vinſſent à la charge : diſant aux Soldats : *Qu'en cette occaſion il falloit employer le bouclier avant que de ſe ſervir de l'épée ; parce que la juſtice ſeroit du côté de ceux qui ſe tiendroient ſimplement ſur la défenſive :* Et afin d'obtenir encore quelque choſe par la raiſon, il fit avancer Aguilar une ſeconde fois, pour offrir la paix aux Indiens, & les aſſurer que cette flotte étoit de leurs amis, qui ne demandoient à traiter avec eux, que pour leur avantage, ſous la foi de l'alliance qu'ils avoient contractée avec Jean de Grijalva : Qu'en les repouſſant ils fauſſoient leurs ſermens, & donnoient aux Eſpagnols une occaſion de s'ouvrir le chemin par les armes : Qu'ainſi le mal qu'ils en recevroient leur ſeroit imputé.

La réponſe qu'ils firent à cette ambaſſade fut le ſignal de l'attaque. Ils s'avancerent à la faveur du courant, juſqu'à la portée des fléches, dont ils tirerent tout à coup une ſi grande quantité, des canots & des bords du fleuve, que les Eſpagnols furent aſſez embaraſſez à ſe couvrir : mais ayant

attendu, ſuivant leurs ordres, la premiere décharge, ils chargerent à leur tour, avec tant de promptitude & de vigueur, que les canots leur laiſſerent bien-tôt le paſſage libre, la plus grande partie des Indiens épouvantez de la mort de leurs compagnons s'étant jettée dans l'eau. Nos vaiſſeaux s'avancerent ainſi ſans obſtacle juſqu'aux bords de la riviere à main gauche, où les Soldats deſcendirent; mais ſur un terrain marécageux, & couvert de buiſſons, en ſorte qu'ils ſe virent obligez à rendre un ſecond combat; car les Indiens qui s'étoient jettez dans les bois, & ceux qui étoient échappez du combat naval, ſe réünirent, & revinrent furieuſement à la charge. Les fléches, les dards, & les pierres qu'ils lançoient de tous côtez, augmentoient l'embarras, qui n'étoit déja que trop grand en un terrain ſi incommode. Cependant Cortez formoit un bataillon, ſans ceſſer de combattre: car les premiers rangs faiſant tête aux ennemis, couvroient ceux qui deſcendoient des vaiſſeaux, & leur donnoient la liberté de ſe ranger pour les ſoutenir.

Le bataillon étant formé à la vûë des ennemis, dont le nombre croiſſoit à tous momens, le General détacha le Capitaine Alfonſe d'Avila avec cent Soldats, pour

aller à travers le bois attaquer la Ville de Tabasco, capitale de la Province qui avoit le même nom, & qu'on sçavoit n'être pas éloignée, par ce qui avoit été reconnu aux voyages précedens. Après quoi Cortez marcha fort serré contre cette multitude effroyable d'Indiens, qu'il poussa avec autant de hardiesse que de peine, les Soldats combattant dans l'eau jusqu'aux genoux. On rapporte du General, qu'exposant sa personne comme le moindre Soldat, il laissa un de ses souliers dans la fange, & combattit long-tems en cet état, sans s'appercevoir qu'il lui manquoit un soulier ni en ressentir l'incommodité, par un genereux transport qui lui ôtoit l'attention pour sa personne, afin de l'appliquer toute entiere à son devoir.

Après que les Espagnols eurent passé le marais, les Indiens commencerent à mollir, & disparurent un moment après entre ces buissons. Leur fuite venoit, en partie de ce qu'ils avoient perdu l'avantage du terrain, & en partie aussi de la crainte de perdre leur Ville, ayant découvert la marche du Capitaine d'Avila, ainsi qu'on le reconnut depuis, par le grand nombre de ceux qui accoururent pour la défendre.

Elle étoit fortifiée d'une espece de muraille, dont ils se servoient presque dans

toutes les Indes. Ce mur étoit composé de gros troncs d'arbres enfoncez en terre en façon de palissades, & joints de telle maniere, qu'il y avoit des ouvertures pour tirer leurs fléches. L'enceinte étoit de figure ronde, sans redans, ni aucune autre défense; & l'extrêmitez des deux lignes qui formoient le cercle, étoit pratiquée en sorte, que l'une de ces lignes avançoit sur l'autre. Elles laissoient pour l'entrée un chemin étroit à plusieurs retours, où ils élevoient deux ou trois guerites, ou petits châteaux de bois, qui servoient à loger leurs sentinelles; cette fortification suffisante contre l'effort des armes de ce nouveau Monde, où par une heureuse ignorance on ne connoissoit point encore ce qu'on appelle art de la guerre, ni ces machines & ces remparts dont la malice ou la necessité ont enseigné l'usage aux hommes.



CHAPITRE XVIII.

Les Espagnols forcerent la Ville de Tabasco. Ils vont au nombre de deux cens reconnoître le pays, & sont poussez par les Indiens, qu'ils soutiennent avec beaucoup de valeur, & font leur retraite sans perte.

Cortez arriva à la Ville plutôt qu'Alfonse d'Avila, parce que ce Capitaine avoit été retardé par d'autres marais, & des lacs qu'il avoit trouvez en son chemin. Le General fit rejoindre sa troupe au bataillon; & sans donner aux ennemis le tems de se reconnoître, ni aux siens celui d'examiner le péril, il poussa tête baissée droit à la palissade. Il fit seulement distribuer quelques haches, ou autres instrumens propres à couper les pieux, & dit en peu de mots: *Mes amis, la Ville que vous voyez doit être cette nuit notre logement. Ceux que vous venez de vaincre à la campagne s'y sont retirez; & cette méchante muraille qui les couvre, leur ôte un peu de crainte, mais elle ne les défend de rien. Suivons notre victoire, avant que ces Barbares oublient leur coutume de fuir de-*

vant nous, ou que notre retardement leur laisse prendre quelque assurance.

Tous les Soldats marcherent en même tems avec une égale résolution; & écartant la grêle des fléches avec leurs boucliers, & leurs épées même, ils parvinrent bien-tôt au pied de la palissade. Les ouvertures leur servirent d'embrasures ou de canonieres pour tirer; en sorte qu'ayant éloigné les Indiens à coups d'arquebuse & d'arbalête, ceux qui ne tiroient point eurent moyen de mettre à bas une grande partie de cette sauvage fortification. Ils entrerent sans résistance, parce que les Indiens s'étoient retirez au fond de la Ville; mais on reconnut qu'ils avoient coupé les ruës par d'autres palissades de même matiere. En ces lieux ils firent tête pour quelques momens, mais sans beaucoup d'effet, parce qu'ils étoient embarassez par leur grand nombre; & ceux qui se retiroient en fuyant d'un retranchement à l'autte, mettoient en désordre les autres qui vouloient combattre.

Il y avoit au centre de la Ville une grande place, où les Indiens firent encore un furieux effort; mais nos gens l'ayant soutenu fort vaillamment, les ennemis lâcherent le pied, & s'enfuirent dans les bois en désordre, & par grosses troupes. Cor-

tez ne voulut pas qu'on les ſuivît, afin de donner aux Soldats le tems de ſe repoſer, & aux Indiens celui de ſonger à la paix, dont la frayeur pourroit leur inſpirer le déſir.

Tabaſco demeura ainſi aux Eſpagnols. Cette Ville étoit grande & fort peuplée, avec toutes les marques d'une Ville de guerre : car ils en avoient fait ſortir leurs familles & leurs meubles, & y avoient fait proviſion d'une grande quantité de vivres. Ainſi l'avidité des Soldats trouva peu dequoi ſe ſatisfaire, mais il y en avoit de reſte pour la neceſſité. Il y en eut quatorze ou quinze de bleſſez, & entre les autres notre Hiſtorien Bernard Diaz. Je l'ai ſuivi en cela même qu'il raporte de ſes exploits : car on ne peut lui refuſer la gloire d'avoir été un brave Soldat : & le ſtile de ſon Hiſtoire fait voir, qu'il s'expliquoit mieux avec l'épée, qu'avec la plume. Il mourut un nombre conſiderable d'Indiens : mais on ne put ſçavoir au vrai ce qu'il y eut de bleſſez, parce qu'ils avoient beaucoup de ſoin de les retirer ; leur plus grand point d'honneur à la guerre, étant de ne point donner à leur ennemi des ſujets de joye, en voyant la perte qu'il leur avoit cauſée.

L'armée paſſa la nuit en trois Temples

qui étoient sur la même place où l'on avoit donné le dernier combat. Cortez fit lui-même la ronde, & posa ses sentinelles avec autant de soin & d'éxactitude, que s'il avoit eu en tête un corps d'armée puissant, & composé de vieilles troupes; sçachant qu'on ne peut avoir trop de précaution à la guerre, où les plus grandes pertes naissent d'un excès de securitè, la défiance n'étant pas moins necessaire à un Capitaine, que la valeur.

Le retour de la lumiere fit voir par toute la campagne, autant que la vûë pouvoit s'étendre, un profond silence, & nulles marques de l'ennemi. On envoya reconnoître les bois voisins du quartier, où l'on trouva la même solitude. Cependant Cortez ne voulut point sortir de ses retranchemens: cette grande tranquilité lui donnoit des soupçons, qui s'augmenterent quand il eut appris que Melchior son Truchement, qui étoit venu de Cuba, s'étoit enfui cette même nuit, après avoir laissé ses habits de Chrétien pendus à un arbre. Les avis que ce déserteur alloit donner aux Indiens, pouvoient avoir de très-fâcheuses suites: & en effet on verifia depuis, que c'étoit lui qui les avoit poussez à continuer la guerre, en les instruisant du petit nombre de nos gens, qui, disoit-il, n'étoient point im-

mortels comme les Indiens ſe l'imaginoient; ni leurs armes, qui leur faiſoient tant de peur, n'étoient point des foudres. C'étoit néanmoins cette apprehenſion qui leur faiſoit ſouhaiter la paix. Mais ce perfide ne fut pas long-tems à joüir de ſon crime : les mêmes Barbares qu'il avoit obligez à prendre les armes ſe voyant encore battus, ſe vengerent de ſon conſeil, en le ſacrifiant à leurs Idoles.

Cortez ne pouvant rien apprendre de certain par des conjectures, ſe réſolut d'envoyer deux partis, chacun de cent hommes, commandés par Pierre d'Alvarado, & par François de Lugo. Ils avoient ordre de ſuivre deux chemins que l'on découvroit du quartier, de reconnoître le pays; & s'ils rencontroient les ennemis, de ſe retirer ſans s'engager à un combat au-deſſus de leurs forces. Ils partirent auſſi-tôt; & après une heure de marche, de Lugo donna dans une embuſcade d'un grand nombre d'Indiens, qui l'enveloperent de tous côtez, & l'attaquerent ſi bruſquement, que tout ce qu'il put faire, fut de mettre ſa petite troupe en un bataillon quarré, faiſant tête par tout. Ainſi tous combattoient à la fois: tout étoit avant-garde. Cependant le nomhre des ennemis croiſſant à tous momens, redoubloit la fatigue & le danger, lorſque

Dieu permit qu'Alvarado, qui s'étoit jetté dans un chemin qui l'écartoit toujours de son compagnon, rencontra un marais, qui l'obligeant à un détour, il revint en un lieu où le bruit des coups d'arquebuse l'avertit du combat. Alvarado courut droit à ce bruit, & découvrit les troupes des ennemis, dans le tems que les nôtres étoient dans la derniere lassitude. Il s'approcha autant qu'il put à couvert d'un taillis, & dépêcha un Indien de Cuba, pour donner avis au General de cette rencontre; après quoi il fondit sur la troupe qui étoit la plus proche, avec son bataillon fort serré. Cette attaque fut si déterminée, que les Indiens lui quitterent la place, en fuyant de tous côtez, sans donner aux Espagnols le tems de les joindre.

Ce secours ayant fait reprendre haleine aux Soldats de Lugo, les deux Capitaines unirent leurs troupes, & doublerent les rangs, pour charger un bataillon d'ennemis qui leur empêchoit le retour au camp, afin d'executer l'ordre qu'ils avoient de se retirer.

Ils trouverent un peu de résistance; néanmoins ils s'ouvrirent un passage l'épée à la main, étant toujours attaquez, & quelquefois envelopez par les Indiens. Pendant que les uns combattoient, les autres re-

prenoient haleine : & du moment qu'ils avançoient pour gagner du terrein, ils étoient chargez par le gros des ennemis, qu'ils ne pouvoient joindre quand ils tournoient la tête contr'eux, parce que les Indiens se retiroient avec la même vitesse qu'ils faisoient leurs attaques : & les mouvemens que cette foule de Barbares faisoit d'un côté & d'autre, paroissoient comme les flots d'une mer agitée par les vents.

Les Espagnols avoient fait ainsi trois quarts de lieuë dans un continuel exercice du corps & de l'esprit, lors que l'on découvrit le General qui venoit à leur secours avec toute l'armée, sur l'avis qu'il avoit reçû d'Alvarado. A cette vûë les Indiens firent alte, & donnerent aux deux compagnies le loisir de respirer un peu. Ils demeurerent quelque tems en vûë, faisant connoître par leurs menaces, qu'ils ne craignoient pas ; néanmoins ils se séparerent en plusieurs troupes, & abandonnerent aux nôtres le champ de bataille. Cortez se retira au camp, sans s'engager davantage à cause qu'il falloit necessairement panser les blessez, qui se trouverent au nombre d'onze dans les deux compagnies. Il en mourut deux ; & c'étoit beaucoup en une occasion de cette nature ; & l'on considera

comme une grande perte ce que cette journée avoit coûté.

CHAPITRE XIX.

Les Eſpagnols combattent contre une puiſſante armée d'Indiens de Tabaſco, & de leurs Alliez. On décrit leur maniere de combattre, & la victoire de Cortez.

ON fit en cette rencontre quelques priſonniers, que Cortez mit entre les mains de Jerôme d'Aguilar, pour les examiner ſéparément, & ſçavoir ſur quoi ces Indiens fondoient leur obſtination, & de quelles forces ils prétendoient la ſoutenir. Quoique le rapport de ces priſonniers ne s'accordât pas en quelques circonſtances, néanmoins ils convenoient, que tous les Caciques de cette contrée étoient aſſemblez pour ſecourir celui de Tabaſco : Que le jour ſuivant ils devoient venir avec une armée très-forte, afin d'exterminer tout d'un coup les Eſpagnols ; & que les troupes qui avoient attaqué les deux compagnies, n'étoient qu'un petit détachement de cette effroyable armée. Ces avis inquieterent un peu le General : cependant il jugea qu'il devoit les communiquer aux Officiers, & agir par leur conſeil, puiſqu'ils avoient part à

l'execution. Il leur exposa *le peril où ils étoient, le peu de monde qu'ils avoient, & les grands préparatifs que les Indiens avoient faits pour les accabler*, sans leur cacher aucune circonstance du rapport des prisonniers. Il leur fit considerer d'autre part *la gloire de leurs premiers exploits, en opposant à leur vigueur & à leur courage, la foiblesse & la lâcheté des Indiens, & la facilité qu'ils avoient trouvée à les battre, tant dans la Ville de Tabasco qu'au débarquement.* Sur tout il appuya ces considerations, *de la honte & du peril qui suivroient la résolution de tourner le dos pour les menaces de ces Barbares, dont le bruit se répandroit bien-tôt, à la confusion des Espagnols, par tous ces Pays dont ils entreprenoient la conquête. Que cette perte de leur reputation les mettroit à son avis, hors d'esperance de réussir en cette entreprise : qu'ainsi il falloit l'abandonner, ou se résoudre à ne quitter point le Pays, qu'ils ne l'eussent, ou pacifié, ou soumis. Cependant, qu'il ne proposoit cette résolution que comme son avis particulier, n'ayant dessein de faire que ce qu'ils jugeroient le plus avantageux.*

Ils étoient tous bien informez que cette déférence de leur General n'étoit point une mauvaise affectation ; car il prenoit plaisir à recevoir conseil, & à rendre à la

verité la soumission qui lui est dûë, lors même qu'un autre la découvre. C'est le caractere d'une ame grande & noble; car il faut moins d'élevation d'esprit pour produire la raison, que pour la reconnoître dans les autres. Ainsi tout le monde dit son avis avec liberté; & ils convinrent qu'on ne devoit pas abandonner ce Pays, avant que d'avoir soumis & châtié les Indiens. Après cette résolution, Cortez prit toutes les mesures propres à faire réussir son entreprise: il fit porter les blessez dans les vaisseaux, d'où on tira les chevaux & l'artillerie. Enfin, il ordonna que tout le monde se tînt prêt à marcher le lendemain à la pointe du jour, qui étoit celui de l'Annonciation, jour dont la memoire dure encore en ce Pays, à cause du succès de la bataille qui s'y donna.

Aussi-tôt que le jour parut, les Espagnols assisterent dévotement à la Messe: après quoi le General donnant le commandement de l'Infanterie à Diego d'Ordaz, monta à cheval avec tous les autres Capitaines, & commença sa marche en suivant l'artillerie, qui n'avançoit pas beaucoup, à cause que le terrein étoit mol & gras. Ils arriverent en cet ordre à l'endroit, où selon le rapport des prisonniers, les ennemis devoient s'assembler. Cependant ils n'y

trouverent perſonne, dont ils puſſent tirer quelque connoiſſance, juſqu'à ce qu'étant proche d'un lieu appellé *Cinthla* environ à une lieuë de leur camp, ils découvrirent de loin une armée d'Indiens ſi nombreuſe & ſi étenduë, que de quelque côté qu'on jettât la vûë, on ne voyoit que des ennemis.

Il eſt à propos de décrire en quel ordre ils marchoient, & quelle eſt leur maniere de combattre, afin de donner une idée generale des autres actions qui ſe paſſerent en cette conquête, puiſque toutes les Nations de la Nouvelle Eſpagne ont la même maniere de faire la guerre. Leurs armes les plus ordinaires ſont l'arc & la fléche. La corde de leurs arcs eſt faite de nerfs de quelques animaux, ou de poil de cerf filé. Les fléches, faute de fer, ſont armées d'os pointus, ou d'arrêtes de poiſſon. Ils avoient outre cela une eſpece de dard qu'ils lançoient dans l'occaſion; & quelquefois auſſi ils s'en ſervoient comme d'une demi-pique. Quelques-uns avoient encore des épées ou des ſabres fort larges, dont ils eſcrimoient à deux mains, à peu près comme nos eſpadons: mais ces épées ſont de bois, & ils enchaſſent & collent des pierres à fuſil aux deux côtez pour en faire le tranchant. Les plus robuſtes avoient encore des maſſuës

fort pesantes, armées au bout de pointes de cailloux. Enfin il y avoit des Indiens qui tiroient des pierres avec la fronde, avec autant de force que d'adresse. Leurs armes défensives, qui n'étoient en usage que pour les Caciques & les Capitaines, étoient des jupons de coton mal taillez, & des boucliers ou rondaches de bois, ou d'écailles de tortuë, garnies du premier métal qu'ils pouvoient trouver: l'or même étoit employé en quelques uns, par tout où nous mettons du fer. Les autres Indiens combattoient tout nuds, ayant le visage & le corps peints de diverses couleurs, dont ils se servoient par galanterie, ou afin de paroître plus affreux à leurs ennemis; croyant que cette laideur les rendoit plus redoutables: & c'est sur cette coutume de certains peuples semblables aux Indiens, que Tacite a dit, que dans les combats on doit commencer à vaincre les yeux. La plus grande partie de ces Indiens avoit autour de la tête, une espece de couronne de diverses plumes élevées: croyant que cet ornement les faisoit paroître plus grands, & donnoit plus de relief à leurs troupes. Ils ne manquoient pas d'instrumens propres à les rallier, & à les animer dans les occasions. Ces instrumens étoient des flutes faites de roseaux, de coquilles de mer, &

ıne eſpece de tambours faits d'un tronc
l'arbre creuſé, & ratiſſé juſqu'à ce qu'ils
ouſſent en tirer quelque ſon avec la baguet-
e; ce qui formoit une muſique propor-
ionnée au déréglement de leur eſprit &
le leurs oreilles.

Ils formoient leurs bataillons d'une trou-
e de Soldats en confuſion, & ſans garder
ucun ordre de rangs, ni de files; & ils laiſ-
oient quelques troupes de réſerve, afin de
outenir ceux qui étoient rompus. Leur pre-
niere attaque ſe faiſoit avec beaucoup de
érocité. Ce qui paroiſſoit le plus terrible,
toit le bruit de leurs cris & de leurs mena-
es, dont ils étonnoient leurs ennemis.
Quelques Auteurs ont attribué cette manie-
e à la brutalité des Indiens, ſans prendre
arde qu'elle étoit anciennement en uſage
armi pluſieurs nations, & que les Ro-
nains même ne l'ont pas mépriſée; car Ce-
ar, dans ſes Commentaires, approuve les
ris de ſes Soldats, & blâme le ſilence de
eux de Pompée. Et Caton le Cenſeur di-
oit, qu'il avoit remporté plus de victoires
ar les cris, que par les coups; l'un &
autre croyant que ces cris procedoient
l'un cœur ferme & aſſuré. Je ne prétens
as néanmoins juſtifier cette coutume: je
lis ſeulement, qu'elle n'étoit pas ſi barba-
e, qu'elle n'eût quelques exemples. Leurs

armées étoient composées des naturels du Pays, aſſiſtez des troupes auxiliaires qui venoient des Provinces voiſines, au ſecours de leurs confederez; conduites par leurs Caciques, ou par quelque Indien le plus autoriſé. Elles étoient partagées en diverſes compagnies, mais leurs Capitaines ne ſervoient que de guides, ſans donner aucuns ordres, que ces barbares ne prenoient que de leur paſſion. Ainſi c'étoit la fureur qui leur commandoit aux occaſions, & ſouvent auſſi la crainte: & dans leurs batailles, ainſi qu'il arrive toujours lorſqu'un grand corps de troupes combat ſans ordre, ils fuyoient tous enſemble, avec autant de lâcheté qu'ils avoient témoigné de furie en attaquant.

Telle étoit la milice des Indiens; & ce fut en cet ordre & cet appareil, que les Eſpagnols virent approcher peu à peu cette nombreuſe armée, qui paroiſſoit inonder toute la compagne. Cortez connut bien le peril où il étoit engagé; cependant il ne perdit point l'eſperance de s'en tirer avec honneur. Il anima ſes Soldats d'un air gai, & prit ſon poſte à l'abri d'une petite éminence qui l'empêchoit d'être envelopé par derriere, & d'où l'artillerie découvroit à plaiſir les ennemis. Pour lui, il monta à cheval, ſuivi de quinze autres, & ſe jetta

aſſez avant dans un taillis, à deſſein de charger les Indiens en flanc, quand il en ſeroit tems. Les ennemis étant à la portée des fléches, firent leur premiere décharge; après quoi ils fondirent ſur le bataillon des Eſpagnols avec tant de furie, & en ſi grand nombre, que les arquebuſes & les arbalêtes ne pouvant les arrêter, on en vint aux coups de main. Cependant l'artillerie faiſoit un horrible fracas dans leurs bataillons. Comme ils étoient fort ſerrez, elle en abbattoit des pelotons entiers à chaque coup: mais ils étoient ſi obſtinez, que du moment que la bale avoit fait ſon effet, ils ſe rejoignoient, pour cacher à leur maniere, le dommage qu'elle avoit cauſé; criant avec un bruit horrible, & jettant en l'air des poignées de terre, afin que les ennemis n'apperçuſſent point ceux qui tomboient, & qu'on n'entendît point leurs plaintes.

Ordaz couroit de tous côtez, s'acquitant fort bien des devoirs d'un ſage Capitaine, ſans oublier ceux d'un brave Soldat: mais le nombre des ennemis étoit ſi effroyable, que les Eſpagnols n'avoient pas peu de peine à ſoutenir leurs efforts. Déja il paroiſſoit que la partie n'étoit pas égale, lors que Cortez ſortit hors du bois, & donna à toute bride dans les bataillons les plus

épais. Il n'avoit pû venir plûtôt au secours des siens, à cause de quelques fossez qu'il avoit rencontrez. L'effort des chevaux & des Cavaliers ouvrit bien-tôt le passage. Les Indiens se voyant renversez, & blessez dangereusement, ne songerent plus qu'à fuir, jettant les armes, qu'il ne consideroient plus que comme un embarras qui les rendoit moins legers.

Ordaz reconnut l'arrivée du secours, en voyant molir la furie & l'avant-garde qui l'avoit attaqué, & qui commençoit à reculer à cause du désordre des dernieres troupes. Il s'avança avec son bataillon, & chargea ceux qui le pressoient, avec tant de vigueur, qu'il les poussa en combattant toujours, jusqu'au lieu d'où Cortez & les autres Capitaines avoient déja chassé les ennemis. Ils se joignirent ensemble pour faire un dernier effort; & il fut necessaire de doubler le pas, car les Indiens se retiroient fort vite, faisant néanmoins toujours tête, & lançant leurs dards. Cette forme de combat dura quelque tems; & ils continuerent à faire la retraite en ordre, jusqu'à ce qu'étant poussez en un lieu plus étroit, & chargez brusquement, ils se mirent en désordre, & prirent ouvertement la fuite.

Cortez commanda qu'on fît alte, se contentant

tentant de sa victoire, sans répandre encore le sang de ces miserables. Il ordonna seulement qu'on fît quelques prisonniers, ayant dessein de s'en servir à faire un traité de paix : car il n'avoit point d'autre but en cette expedition, qu'il ne regardoit que comme un moyen pour parvenir au capital de son entreprise. Il demeura plus de huit cens Indiens morts sur la place, & le nombre de leurs blessez fut beaucoup plus grand. Les nôtres ne perdirent que deux Soldats, mais il y en eut soixante & dix de blessez.

Les Auteurs qui ont parlé de cette bataille rapportent que l'armée des ennemis étoit de quarante mille hommes : & ces gens, quoi que Barbares, & nuds, suivant les réflexions de quelques Auteurs étrangers, avoient néanmoins des mains & des armes ; & quand ils n'auroient pas eu cette valeur pure qui est propre aux hommes civilisez, ils ne manquoient pas de ferocité, qui est le partage des bêtes.

Ainsi quoique l'envie en ait publié, cette action de Tabasco est vraiment digne de la memoire qui s'en est conservée, en bâtissant une Eglise sous le nom de Notre-Dame de la Victoire : ce qui marque encore le jour auquel on avoit combattu : & ce même

nom fut donné pour le même sujet à la premiere Ville que les Espagnols fonderent en cette Province. Cet heureux succès se doit attribuer principalement à la vigueur des Soldats qui suppléerent par leur fermeté & par leur courage à l'inégalité de leur nombre, comparé à celui des Indiens. Il est vrai qu'ils avoient l'avantage d'être postez & conduits avec beaucoup d'ordre, contre des ennemis sans aucune discipline militaire. Cortez ouvrit le chemin à la victoire, en rompant avec les chevaux ce grand corps d'Indiens; action dans laquelle il ne témoigna pas moins de conduite que de valeur, puisqu'on ne peut nier qu'un General n'acquiert pas moins de gloire à former un grand dessein, qu'à l'executer. Il faut avoüer que les chevaux même eurent part à l'action, les Indiens ayant conçû une frayeur horrible de voir ces animaux qu'ils ne connoissoient pas, & qui dans la premiere surprise furent pris par eux pour des monstres composez d'un homme & d'une bête; de la même maniere que l'antiquité se figura des Centaures, sur quoi elle étoit beaucoup moins excusable.

On a écrit que l'Apôtre Saint Jacques combattit ce jour-là en faveur des Espagnols, monté sur un cheval blanc: & on

ajoute que Cortez, poussé par la devotion particuliere qu'il avoit, attribuoit ce secours à un autre Apôtre, c'est-à-dire à Saint Pierre. Cependant Bernard Diaz rejetta ce miracle, en assurant que ni lui, ni aucun autre de ses compagnons ne l'avoient remarqué, & qu'il ne s'en étoit rien dit alors. C'est l'excès d'un zele pieux, d'attribuer au Ciel ces évenemens qui succedent contre l'apparence, & contre ce qu'on en esperoit: & j'avouë que je n'ai pas beaucoup de penchant à donner dans ces excès. Je laisse volontiers aux causes naturelles ce qui peut leur appartenir dans les évenemens extraordinaires; néanmoins il est certain que ceux qui liront l'histoire des Indiens, y trouveront plusieurs veritez qui leur paroîtront des exagerations, & plusieurs actions qui ne peuvent attirer la creance, que sous le titre de miracle.



CHAPITRE XX.

On fait la paix avec le Cacique de Tabaſco: Et les Eſpagnols, après avoir celebré en cette Province la Fête du Dimanche des Rameaux, ſe rembarquent & continuent leur voyage.

LE lendemain Cortez fit amener en ſa préſence tous les priſonniers, entre leſquels il y avoit deux ou trois Capitaines. Ils marquoient ſur leur viſage une extrême frayeur, croyant que le vainqueur les traiteroit avec les mêmes cruautez que celles dont ils uſoient contre leurs captifs. Cependant le General les reçut avec beaucoup de douceur, & après les avoir raſſurez par ſes diſcours & par des careſſes, il les mit en liberté. Il leur fit même quelques préſens peu conſiderables, en leur diſant: *Que comme il ſçavoit vaincre, il ſçavoit encore pardonner.* Ce témoignage d'humanité fit un ſi bon effet, que peu d'heures après quelques Indiens vinrent au camp, chargez de mayz, de poules, & d'autres proviſions, afin de faciliter par ce regale les ouvertures de la paix, qu'ils

venoient propoſer de la part du Cacique de Tabaſco, qui étoit ſuperieur aux au-tres. Ceux qui portoient cette parole étoient du dernier ordre du peuple, & mal pro-pre; ce qui fut remarqué par Aguilar: l'ordre de ce Pays étant de ne donner de ſemblables commiſſions qu'à des Indiens du premier rang, qui venoient avec tou-tes leurs parures. Ainſi encore que Cor-tez ſouhaitât la paix, il ne voulut pas re-cevoir la propoſition, qu'elle ne fût dans les formes. Il ordonna donc, qu'on ren-voyât les Indiens, ſans qu'ils l'euſſent vû: & le Truchement les avertit de dire à leur Cacique: *Que s'il ſouhaitoit la paix, & l'amitié du General, il falloit qu'il l'envoyât demander par des hommes plus raiſonnables & plus qualifiez.* Cortez ſçavoit bien qu'on ne doit pas ſe diſpenſer de ces formali-tez exterieures qui ſoutiennent l'autori-té, ni ſouffrir que des perſonnes qui viennent en état de ſupplians, fiſſent des fautes d'inadvertance contre le reſpect auquel ils ſont obligez; parce qu'en cette ſorte d'affaires, les manieres ſont preſque auſſi conſiderables que le fonds.

Le Cacique reconnut ſa faute, & pour la reparer il envoya le lendemain trente In-diens plus qualifiez, parez de plumes & de colliers, & de ces autres choſes à quoi

toute leur magnificence se réduit. Ils étoient accompagnez d'autres Indiens, qui portoient un regale semblable au premier, mais bien plus abondant.

Le General leur donna audience, environné de tous ses Capitaines, affectant un air grave & severe; parce qu'il crut que sa douceur & son agrément naturel n'étoient pas à propos en cette action. Ils se présenterent avec de grandes soumissions; & après avoir fait la ceremonie qui leur étoit ordinaire, lors qu'ils vouloient témoigner la derniere vénération, ils exposerent le sujet de leur ambassade. Cette ceremonie étoit d'encenser avec des petits brasiers où ils faisoient brûler du copalanime, & d'autres parfums. Leur discours commença par des excuses frivoles de la guerre qu'ils avoient faite, & ils le conclurent en demandant la paix. Le General leur représenta gravement les justes sujets qu'il avoit d'être offensé de leur procedé, afin que la vûë de leurs fautes donnât un plus grand lustre au pardon qu'il en accordoit, avec la paix que ces Ambassadeurs reçûrent. Ainsi ils se retirerent très-satisfaits, & même enrichis à bon marché, par des présens de peu de valeur, & qu'ils estimoient beaucoup.

Peu de tems après, le Cacique suivi de

tous ses Capitaines & de ses alliez, vint saluer le General, faisant porter un présent de mantes de coton, de plumes de diverses couleurs, & d'autres bijoux d'un or bas, & dont le travail surpassoit de beaucoup la matiere. Il commença par offrir son présent, comme s'il eût voulu s'en faire un merite, afin d'être mieux reçû. Cortez le caressa fort; & toute la visite se passa en complimens, & en des protestations reciproques d'une sincere amitié, qu'ils se firent par le moyen de l'Interprete. Les Capitaines Espagnols firent le même traitement aux Indiens qui accompagnoient le Cacique: on ne voyoit que des marques de paix, & des démonstrations de joye & de franchise, qui s'expliquoient par des gestes, au défaut de la langue.

Le Cacique prit congé du General, après avoir marqué un jour pour une autre entrevûë: & afin de signaler sa confiance & sa bonne-foi, il commanda à ses sujets de retourner incessamment à Tabasco avec toutes leurs familles, pour rendre service aux Espagnols.

Le jour suivant il revint au camp, suivi des mêmes Indiens, outre vingt Indiennes fort parées à la maniere du pays. Il dit au General, qu'il lui en faisoit

un présent, afin qu'elles eussent soin durant son voyage, d'apprêter à manger pour lui & pour ses compagnons : Qu'elles étoient des plus habiles à assaisonner délicatement tous les divers mets dont leur table étoit couverte, & particulierement à faire le pain de mayz ; ce qui étoit un emploi destiné de tout tems aux femmes.

Elles faisoient moudre ce grain entre deux pierres semblables à celles dont l'usage du chocolat nous a donné la connoissance, & lorsqu'il étoit réduit en farine, elles en faisoient de la pâte, sans avoir besoin de levûre ou de levain. Elles étendoient cette pâte sur des especes de tourtieres d'argille ou terre cuite, dont elles se servoient pour le mettre au feu, & lui donner la cuisson. C'est ce qui tenoit lieu de pain dans toute cette partie du nouveau Monde, où le mayz croissoit en abondance, par la Providence de Dieu, qui réparoit par ce moyen le défaut du froment, dont ils n'avoient aucune connoissance. Ce pain de mayz est un aliment agréable au goût, & qui ne charge point l'estomach. Il y avoit entre ces femmes une Indienne d'une condition relevée, fort bien faite, & d'une beauté qui pouvoit passer pour rare. Elle fut baptisée quelque

tems après, sous le nom de Marine : & nous verrons dans la suite ce qu'elle contribua à la conquête de la Nouvelle Espagne.

Cortez tira à part le Cacique & les principaux Indiens de sa suite, & il leur fit un discours, par le moyen de son Truchement. Il leur apprit, *Qu'il étoit Sujet & Ministre d'un Monarque très-puissant : Que son dessein étoit de leur procurer toute sorte de bonheur ; en leur proposant d'obéir à ce grand Prince, de reconnoître la veritable Religion, & de renoncer aux erreurs de leur Idolatrie.* Il appuya ces deux propositions de toute son éloquence naturelle, & de son autorité : en sorte que si les Indiens ne furent pas entierement persuadez, au moins sentirent-ils du penchant à se rendre à la raison. Ils répondirent : *Qu'ils s'estimeroient fort heureux d'obéir à un Monarque dont le pouvoir & la grandeur se faisoient connoître par des Sujets d'une valeur si extraordinaire.* Ils s'expliquerent avec plus de retenuë sur le sujet de la Religion.

La défaite de leur armée par un si petit nombre d'Espagnols, leur étoit un motif très-pressant, de douter si nos gens n'étoient point assistez par quelque Dieu superieur à ceux qu'ils adoroient. Cependant ils

ne pouvoient se résoudre à le confesser ; & quoi qu'ils sentissent ce doute, ils ne se mirent pas beaucoup en peine de rechercher la verité.

Les Pilotes pressoient le départ de la flote, disant que le retardement la mettroit en danger de se perdre, suivant leurs observations. Ainsi quoique le General eût du chagrin de quitter cette nation, sans l'avoir mieux instruite des veritez de notre Religion, il se vit obligé d'avancer son voyage. Comme on étoit proche du Dimanche des Rameaux, il marqua ce jour-là pour l'embarquement, disposant avant cela toutes choses, afin de celebrer cette Fête suivant l'usage de l'Eglise : car il donnoit toujours ses premiers soins aux devoirs de la Religion. On éleva donc au milieu du camp un Autel couvert de ramée en forme de Chapelle ; & ce Temple rustique, mais fort propre, eut le bonheur d'être la seconde Eglise de la Nouvelle Espagne. Cependant on embarquoit les vivres & les munitions necessaires pour le voyage. Les Indiens étoient d'un grand secours, & le Cacique accompagnoit toujours le General avec ses Capitaines, marquant toujours la même veneration pour lui, par une obéissance tres-soumise. Frere Barthelemi d'Olmedo,

& le Licencié Jean Diaz prirent plusieurs fois cette occasion, pour essayer de leur faire goûter les ouvertures que le General leur avoit faites par son discours. Ils se servoient adroitement de ses désirs qu'ils marquoient, d'aller à la verité. Ils trouvoient en eux une docilité de gens convaincus, & beaucoup d'inclination à recevoir un autre Dieu, mais sans vouloir laisser aucun de ceux qu'ils reconnoissoient. Ils écoutoient avec plaisir; il paroissoit même qu'ils souhaitoient se rendre capables de comprendre ce qu'on leur disoit: cependant, à peine leur volonté avoit-elle donné entrée à la raison, que leur entendement la rejettoit. Tout ce que les deux Prêtres pûrent obtenir, fut de les laisser en d'assez bonnes dispositions, & de reconnoître que cet ouvrage demandoit plus de tems, pour préparer ces esprits rudes à reconnoître leur aveuglement.

Le Dimanche au matin une foule incroyable d'Indiens accourut de tous côtez pour voir la Fête des Chrétiens. La benediction des Rameaux étant faite avec les solemnitez accoutumées, on les distribua entre les Soldats, & l'on commença la Procession, où ils assisterent tous, avec autant de modestie que de dévotion: spectacle digne de paroître aux yeux d'un peuple Chré-

tien, quoiqu'on puisse dire que la vûë de ces Infidelles en relevoit l'éclat, ainsi que la lumiere tire son lustre de l'opposition des ombres. Cependant il ne laissa pas d'édifier en quelque maniere ces Indiens : car Aguilar les entendit s'écrier plusieurs fois : *Ce Dieu à qui des hommes si braves rendent tant de respect, doit être un grand Dieu.* La verité faisoit quelque impression dans leurs esprits, mais leurs conséquences étoient mal tirées.

Après la Messe, le General prit congé du Cacique & de ses Capitaines, renouvellant la paix & l'amitié par des offres obligeantes ; après quoi il alla s'embarquer, laissant ces peuples plus obéissans, que sujets à l'égard du Roy ; & à l'égard de la Religion, en cette disposition qui consiste à désirer les remedes, ou plûtôt à ne ressentir point de repugnance pour ceux que l'on propose.



CHAPITRE XXI.

La flotte arrive à Saint Jean d'Ulua. Les Soldats descendent à terre ; & Cortez reçoit une Ambassade de la part des Officiers de Motezuma. Qui étoit Donna Marina.

LEs Espagnols mirent à la voile le jour suivant, qui étoit le Lundi après le Dimanche des Rameaux. Leur route étoit au couchant, suivant toujours la côte. Ils reconnurent, sans s'arrêter, la Province de Guazacoalco, la riviere des Bannieres, ou *Rio de Banderas*, l'Isle des Sacrifices, & les autres lieux que Grijalva avoit découverts, & abandonnez en même-tems. Les Soldats qui avoient suivi ce Capitaine, se faisoient un plaisir de pouvoir apprendre aux autres les diverses avantures de cette expedition : & le General les écoutoit lui-même avec d'autant plus d'attention, qu'il s'instruisoit encore par le recit du malheureux succès que cette entreprise avoit eu, de ce qu'il devoit suivre ou éviter dans la sienne ; par cette regle de la prudence, qui nous apprend à tourner à notre avantage les fautes mêmes

des autres. Enfin, ils aborderent à S. Jean d'Ulua le Jeudi Saint à midi. A peine avoient-ils jetté l'ancre, entre l'Isle & la terre-ferme du côté du Nord, que l'on vit venir de la côte voisine deux de ces gros canots que les Indiens appellent Piraguas. Ils en portoient quelques-uns, qui s'avançoient vers la flotte sans marquer aucune défiance. Ce procedé, avec certains signes qu'ils firent en s'approchant, fit connoître qu'ils venoient comme amis, & qu'ils demandoient audience.

Lorsqu'ils furent assez près du vaisseau du General pour s'en faire entendre, ils commencerent un discours en une langue inconnuë à Jerôme d'Aguilar. Cortez se trouva fort embarrassé, de voir que son Truchement lui manquoit, lorsqu'il lui étoit le plus necessaire. Ce défaut lui parut un obstacle considerable à ses desseins; mais Dieu, qui fait éclater les effets de sa providence sous ce que les hommes aveuglez attribuent mal-à-propos au hazard, ne lui refusa point son secours en cette necessité. Cette Indienne que nous appellerons désormais *Donna Marina*, n'étoit pas éloignée de Cortez & d'Aguilar; & elle reconnut l'embarras où ils étoient, par la surprise qui paroissoit sur leurs visages. Elle dit à Aguilar en la langue d'Iucatan, que ces Indiens

parloient celle de Mexique, & qu'ils demandoient audience au General. Cortez ayant appris cela d'Aguilar, commanda qu'on les fît monter ſur ſon vaiſſeau ; & revenant de ſa ſurpriſe, il rendit graces à Dieu ; reconnoiſſant qu'il étoit redevable à ſa bonté infinie, du bonheur de rencontrer, contre ſon eſperance, un ſujet ſi propre à ſe faire entendre dans un pays où il avoit ſouhaité d'arriver avec tant de paſſion.

Donna Marina étoit fille du Cacique de Guazacoalco, Province ſujette à l'Empereur de Mexique, & voiſine de celle de Tabaſco. Certains incidens rapportez diverſement par les Auteurs, l'avoient fait enlever dès ſes premieres années, à Xicalango, place forte ſur la frontiere d'Iucatan, où il y avoit alors une garniſon de Mexicains. Elle y étoit élevée dans un état qui ne convenoit pas à ſa naiſſance, lorſque par une nouvelle injure de la fortune, elle devint, par vente ou par conquête, eſclave du Cacique de Tabaſco, qui en fit un préſent à Cortez. On parloit à Guazacoalco & à Xicalango la langue generale de Mexique, & à Tabaſco celle d'Iucatan qu'Aguilar ſçavoit. Donna Marina parloit l'une & l'autre de ces langues : ainſi elle expliquoit aux Indiens en celle de Mexique, ce qu'Aguilar

lui faisoit entendre en celle d'Iucatan ; Cortez étant obligé d'attendre que ces paroles eussent fait ce tour, jusqu'à ce que Donna Marina eût appris le Castillan ; ce qu'elle fit en peu de jours. Elle avoit l'esprit vif, la memoire heureuse, & d'autres bonnes qualitez, qui marquoient une illustre naissance. Herrera dit qu'elle étoit née à Xalisco, l'amenant ainsi de fort loin à Tabasco ; puisque Xalisco est sur la mer du Sud au fond de la nouvelle Galice. Il pouvoit avoir pris cette vision dans Gomara : sur quoi je ne comprens pas pourquoi en cela, & en d'autres circonstances plus essentielles, il s'écarte de la Relation de Bernard Diaz del Castillo ; car Herrera avoit en main le manuscrit de cet Auteur, qu'il suit & qu'il cite en plusieurs endroits de son Histoire. Ce fut en cette occasion que Donna Marina commença d'entrer dans la confidence du General, à quoi elle appliqua toute l'adresse de son esprit, en lui servant de Truchement avec une fidelité très-rare. Il est vrai que Cortez l'y engagea par des manieres que la pureté ne permet pas, ayant eu d'elle un fils nommé Dom Martin Cortez, qui ne laissa pas d'obtenir l'habit de Chevalier de saint Jacques, en considération de la noblesse de sa mere. Les Politiques ont beau chercher des prétextes pour

déguiſer le vice de Cortez, en diſant que c'étoit pour s'aſſurer d'autant plus de la fidelité d'une perſonne dont il dépendoit neceſſairement. Bien loin de recevoir ces excuſes, on reconnoît en cette action l'emportement d'une paſſion déreglée; quoi qu'on ſoit accoutumé dans le monde à voir donner le titre ſpecieux de raiſon d'Etat, à ce qui n'eſt en effet qu'une foibleſſe de raiſon.

Les Indiens étant en préſence du General, lui dirent: *Que Pilpatoé & Teutilé, le premier Gouverneur de cette Province, & l'autre Capitaine General pour le grand Empereur Motezuma, les avoient envoyez au Commandant de la flotte, pour ſçavoir à quel deſſein il étoit venu moüiller l'ancre en ce rivage, & afin de lui offrir leur ſecours, en tout ce qui lui ſeroit neceſſaire pour continuer ſon voyage.* Cortez careſſa fort ces Envoyez: il leur fit un préſent de bijoux. On les regala par ſon ordre, de confitures & de vin d'Eſpagne; & après avoir ainſi diſpoſé leur eſprit en ſa faveur, il leur répondit: *Qu'il venoit comme ami, traiter d'affaires très-importantes à leur Prince & à tout ſon Empire: Qu'il verroit ſur ce ſujet le Gouverneur & le General; & qu'il eſperoit de leur honnêteté, un accüeil auſſi favorable que celui qu'on avoit fait l'année*

précedente à quelques personnes de sa nation. Ainsi, après avoir tiré de ces Indiens quelque connoissance generale de la puissance de Motezuma, de ses richesses, & de la maniere dont il gouvernoit son Etat, Cortez les renvoya satisfaits & pleins de confiance.

Le jour suivant, qui étoit celui du Vendredi-Saint au matin, tous les Soldats descendirent sur le rivage le plus proche de la flotte. Le General donna ordre que l'on tirât promptement hors des vaisseaux, les chevaux & l'artillerie, & que les Soldats, par brigades, allassent faire des fascines pour se retrancher, sans oublier de mettre de bons corps de garde sur les avenuës. Il fit dresser des barraques en nombre suffisant pour défendre les Soldats des ardeurs du Soleil, qui étoient insupportables. On mit l'artillerie en un poste qui commandoit sur toute la campagne; & chacun fut bien-tôt logé, parce que plusieurs Indiens envoyez par Teutilé, vinrent aider aux Espagnols, & leur apporterent beaucoup de vivres, par l'ordre exprès du General. Ces Indiens furent d'un grand secours à nos gens avec leurs haches & leurs autres instrumens garnis de pierres à fuzil. Ils en coupoient des arbres propres à faire des palissades, & après

es avoir enfoncez fort avant dans la ter-
e, ils entrelaçoient des branches & des
euilles de palmier, & élevoient ainsi en
peu de tems les murailles & le toit même
d'un logis, avec une adresse & une dili-
gence surprenante; car ils étoient grands
maîtres en cet art, n'ayant point, en plu-
sieurs endroits, d'autre architecture pour
leurs bâtimens, dont ils regloient la stru-
cture & la capacité sur leurs besoins; peut-
être moins barbares en cela, que ceux qui
élevent de vastes Palais, où néanmoins
leur vanité se trouve encore trop à l'étroit.
Les Indiens apporterent aussi des mantes de
coton, dont ils couvrirent les barraques des
Officiers, afin qu'elles fussent encore moins
pénetrables aux ardeurs du Soleil. Cortez
choisit celle qui étoit la mieux bâtie & la
plus grande, pour y faire élever un Autel
fort paré, sur lequel il mit une Image de
la très-sainte Vierge, & il fit planter une
grande Croix devant la porte de cette Cha-
pelle. C'est ainsi qu'il se préparoit à cele-
brer la Fête de Pâques, & ses soins pour
le Service Divin, ne le cedoient en rien à
ceux des Ecclesiastiques. Bernard Diaz as-
sure, que le jour même du débarquement
on dit la Messe sur cet Autel; mais je ne
croi pas que le Pere Barthelemi & le Li-
cencié Diaz fussent si mal instruits de l'Of-

fice de l'Eglise, qu'ils ignoraſſent qu'on ne dit point de Meſſe le jour du Vendredi-Saint. Cet Auteur avance quelquefois les choſes fort temerairement, parce qu'il ſe fie trop à ſa memoire : mais cela ne ſurprend pas tant, que de voir que cet article ait été copié mot à mot par Herrera ; & c'eſt en tous les deux une mépriſe, que je ne rapporte pas tant à deſſein de cenſurer, que pour m'en faire une leçon ſur ce qu'on doit apprehender des libertez que l'on ſe donne dans la chaleur de la compoſition.

Cortez apprit cependant par ces Indiens, que Teutilé étoit en cette Province, en qualité de General d'une armée très-forte, afin d'achever de ſoumettre par les armes à l'Empire de Motezuma quelques places conquiſes depuis peu dans ce Gouvernement, dont Pilpatoé avoit la conduite pour ce qui regardoit le civil. Les offices qu'ils firent d'envoyer des vivres, & des hommes pour travailler, n'étoient point volontaires, ainſi qu'on en put juger par la ſuite, mais de gens étonnez, & pour ainſi dire étourdis par les nouvelles qui s'étoient repanduës de l'action de Tabaſco. Ces deux Mexicains conſideroient prudemment, qu'ils ſe trouvoient avec des forces bien moindres que celles des Caciques qui

étoient assemblez contre nous : c'est pour-
uoi ils eurent recours aux présens & aux
onnêtetez, afin de se créer quelque obli-
ation, sur des gens qu'ils ne pouvoient
hasser par la force ; & c'est ainsi que la
rainte sçait prendre ses précautions, &
u'elle inspire la liberalité à ceux qui
'ont pas la hardiesse de déclarer leur
aine.

Fin du premier Livre.





HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Teutilé General des troupes de Motezuma, & Pilpatoé Gouverneur de la Province, viennent visiter Cortez de la part de Motezuma. Ce qui se passe entr'eux, & avec les Peintres qui tirent le portrait des Espagnols, & dessinent leur armée.



CETTE nuit & le jour suivant se passa dans une grande tranquillité, qui n'empêcha pas qu'on ne se tînt fort sur ses gardes. Les Indiens venoient toujours au

:amp; les uns pour travailler, les autres
our troquer des vivres contre des mer-
eries, ſans qu'il arrivât rien de nouveau,
ıſqu'au jour de Pâques, que Teutilé &
'ilpatoé arriverent, ſuivis d'un grand cor-
ege, pour ſaluer le General. Il les reçut
u milieu de tous ſes Capitaines, & des
utres Officiers qui étoient autour de lui
ans un grand reſpect, parce qu'ayant à
aiter avec les Miniſtres d'un Prince bien
u deſſus des ſimples Caciques, il étoit
e la bienſéance de marquer plus d'auto-
té. Après les premiers complimens, dont
s Indiens furent prodigues & Cortez
us reſervé, il les conduiſit à cette bar-
que qui ſervoit de Chapelle, parce qu'il
oit tems de celebrer le Service Divin.
guilar & Marine dirent aux Mexicains,
u'avant que de traiter du ſujet de ſon voya-
, le General vouloit s'acquitter des devoirs
ſa Religion, & recommander à ſon Dieu,
igneur de tous leurs Dieux, le bon ſuccès
ſa propoſition.

La Meſſe fut dite avec toute la ſolem-
té que le tems & le lieu pûrent permet-
e. Le Pere Olmedo officia, aſſiſté du Li-
ncié Diaz, & de Jerôme d'Aguilar.
uelques Soldats inſtruits dans le chant de
:gliſe tinrent le chœur, & les Indiens
iſterent à toutes ces ceremonies avec

une attention, qui n'étant qu'un effet de la nouveauté, avoit néanmoins l'air de devotion. On revint de l'Eglise au logis du General, qui traita superbement les deux Officiers de Motezuma, croyant qu'il falloit donner quelque chose à l'ostentation.

Après le repas, Cortez prenant un air grave & fier, dit aux Mexicains par l'organe de ses Truchemens: *Qu'il venoit de la part de Dom Charles d'Autriche Monarque de l'Orient, traiter avec l'Empereur Motezuma de matieres de grande importance, non seulement à la personne de l'Empereur & à son Etat, mais encore à tous ses Sujets en particulier: Que cette affaire ne pouvoit être proposée qu'en présence de l'Empereur même: Qu'ainsi il falloit necessairement qu'il le vît, & qu'il esperoit en être reçû avec toute la civilité & la consideration qui étoient duës à la grandeur du Prince qui l'envoyoit.* La proposition de Cortez donna à ces deux Officiers un chagrin qui parut jusques sur leur visage: mais avant que d'y répondre, Teutilé commanda qu'on apportât un regale qu'il avoit préparé; & aussi-tôt on vit entrer trente Indiens, ou environ, chargez de vivres, de robes de coton très-fin, de plumes de differentes couleurs, & d'une grande caisse ou

ou corbeille pleine de divers bijoux d'or, travaillez avec la derniere délicatesse. Teutilé présenta ces choses au General de fort bonne grace ; & voyant que Cortez les recevoit agréablement, & qu'il les estimoit, il se tourna vers lui, & lui dit, par les mêmes voyes des Interpretes : *Qu'il le prioit d'agréer ces témoignages de l'affection de deux esclaves de Motezuma, qui avoient ordre de regaler ainsi les étrangers qui abordoient sur les terres de son Empire, pourvû qu'ils fussent dans la résolution de continuer leur voyage, le plûtôt qu'ils le pourroient faire : Que le dessein de voir l'Empereur souffroit trop de difficultez, & qu'ils ne croyoient pas lui rendre un mediocre service de lui ôter cette pensée avant qu'il en eût éprouvé tous les inconveniens.*

Cortez d'un air encore plus fier, répliqua : *Que les Rois ne refusoient jamais audience aux Ambassadeurs des autres Souverains ; & que leurs Ministres ne devoient point se charger du succès d'un refus si dangereux, sans en avoir des ordres bien précis. Que leur devoir en cette occasion, étoit d'avertir Motezuma de son arrivée : Qu'il leur accordoit du tems pour faire cette diligence, pourvû qu'ils assûrassent en même tems leur Empereur, que le General des étrangers avoit résolu fortement de le voir, & de ne*

point sortir de son Pays avant cela, ne devant pas endurer qu'on fît cet affront à la personne du Roy qu'il représentoit. Les deux Indiens furent si étonnez de la maniere dont Cortez leur expliqua ses intentions, qu'ils n'oserent lui contredire. Ils le prierent seulement, avec beaucoup de soumission, de ne faire aucun mouvement avant qu'ils eussent reçû la réponse de Motezuma, offrant cependant de l'assister des choses dont il auroit besoin.

Ces Officiers de Motezuma avoient amené avec eux des Peintres Mexicains, qui travailloient durant cet entretien avec une diligence admirable, à représenter les vaisseaux, les soldats, les chevaux, l'artillerie, & generalement tout ce qui étoit dans le camp. Pour cet effet, ils avoient apporté des toiles de coton préparées & imprimées, où ils traçoient des figures, des paysages & d'autres sujets, d'un dessein & d'un coloris qui pouvoient meriter quelque approbation des connoisseurs.

Bernard Diaz s'est diverti à exagerer l'habileté de ces Peintres, lors qu'il dit qu'ils tirerent les portraits au naturel de tous les Capitaines Espagnols. Cela s'appelle outrer la verité; car quand les Indiens auroient possedé à fond l'art de la Peinture,

ils n'eurent pas aſſez de tems pour prendre toute la diverſité des traits, qui eſt néanmoins neceſſaire à donner une parfaite reſſemblance.

Les peintures ſe faiſoient par l'ordre de Teutilé, qui vouloit donner à Motezuma une connoiſſance entiere de tout ce qui regardoit les Eſpagnols. Les Peintres y ajoutoient en certains endroits, quelques caracteres, à deſſein, comme il ſembloit, d'expliquer ce qui pouvoit manquer aux figures. C'étoit leur maniere d'écrire ; car ils n'avoient point encore l'uſage des lettres, ni cet art qui par des ſignes ou des élemens que les autres nations ont inventez, peint la voix & rend viſibles les ſons.

Ils ne laiſſoient pas néanmoins de ſe faire entendre avec le pinceau, en repréſentant les objets materiels par leurs propres images, & le reſte par des nombres, ou par d'autres ſignes, avec une diſpoſition ſi juſte, que le nombre, le caractere & la figure s'entr'aidoient reciproquement à exprimer la penſée, & formoient un raiſonnement entier. On peut juger du genie de ces peuples, par la ſubtilité de cette invention, ſemblable aux hieroglyfes des Egyptiens ; mais avec cette difference, que ces derniers peuples ne s'en ſervoient que

par ostentation, & pour faire parade de leur esprit; au lieu que les Mexicains en faisoient un usage ordinaire, & qu'ils pratiquoient cette maniere d'écrire avec tant d'habileté qu'ils avoient des livres entiers de ce stile, où ils conservoient la memoire de leurs antiquitez, & donnoient à la posterité les annales de leurs Rois.

On avertit Cortez du travail de ces Peintres. Il sortit pour les voir, & fut surpris de la facilité avec laquelle ils executoient leurs desseins. On lui dit qu'ils exprimoient sur ces toiles non seulement les figures, mais encore la conversation qu'il avoit euë avec Teutilé, afin que Motezuma fût instruit de tout, & sçût en même-tems le dessein & les forces de l'armée Espagnole. Sur quoi Cortez, qui vouloit soutenir la fierté qu'il avoit témoignée, & qui avoit l'esprit vif & présent, comprit d'abord, que ces images sans action & sans mouvement, donneroient une idée qui ne seroit pas avantageuse à ses desseins. Il résolut d'animer la représentation en faisant faire l'exercice à ses Soldats, pour faire paroître leur adresse & leur valeur, & donner en même-tems une grande vivacité à la peinture.

Il ordonna donc de prendre les armes

& ayant formé un bataillon, & mis toute son artillerie en batterie, il dit aux Mexicains : *Qu'il vouloit leur faire les mêmes honneurs que l'on faisoit en son Pays aux personnes de distinction.* Après quoi étant monté à cheval avec tous les Capitaines, il commença par des courses de bagues ; & puis ayant partagé sa troupe en deux escadrons, ils firent entr'eux une espece de combat, en caracolant, & faisant tous les differens mouvemens de la Cavalerie. Les Indiens surpris, & comme enlevez hors d'eux-mêmes, regarderent d'abord avec frayeur la fierté de ces animaux, qui leur paroissoient si terribles ; & voyant en même-tems leur docilité & ces effets de leur obéïssance, qu'ils ne comprenoient pas, ils conclurent, que des hommes qui les rendoient si soumis à leurs volontez, avoient quelque chose de surnaturel. Mais quand Cortez ayant donné le signal, les Arquebusiers firent deux ou trois décharges, suivies du tonnerre de l'artillerie, la peur fit une si forte impression sur leurs esprits, que quelque-uns de ces Indiens se jetterent par terre ; les autres s'enfuirent, sans sçavoir où ils alloient, & les plus assurez cacherent autant qu'ils purent leur frayeur, sous le masque de l'admiration.

Cortez les rassura bien-tôt. Il s'approcha d'eux d'un air galant & agréable; & leur dit en riant: *Que c'étoit ainsi que les Espagnols faisoient des fêtes militaires, pour honorer leurs amis.* Cependant il ne visoit qu'à leur faire comprendre, à quel point ses armes étoient redoutables dans une veritable action, puisqu'un divertissement, qui n'en étoit que l'image, causoit tant de frayeur. On vit alors les Peintres Mexicains inventer de nouvelles figures & de nouveaux caracteres, pour donner de nouvelles expressions de ce qu'ils venoient de voir. Les uns dessinoient les Soldats armez, & rangez en bataille; les autres peignoient les chevaux dans le mouvement du combat. Ils figuroient un coup de canon par du feu & de la fumée; & même le bruit, par quelque chose qui répresentoit un éclair, sans oublier aucune de ces terribles circonstances qui pouvoient exciter les soins, ou satisfaire la curiosité de leur Empereur.

Après l'exercice, Cortez ramena à son logis les deux Officiers Mexicains, qu'il regala d'un présent de ces bijoux qui se font en Castille, pendant qu'on en préparoit un bien plus considerable pour être offert de sa part à Motezuma. Ce présent consistoit en diverses pieces curieuses de verre ou de

criftal, une chemife de toile de Hollande, un bonnet de velours cramoifi, enrichi d'une médaille d'or qui repréfentoit Saint George, & une chaife de tapifferie, d'un ouvrage dont les Indiens firent tant d'eftime, qu'elle fut mife entre les meubles les plus précieux de l'Empereur. Par ce témoignage de liberalité, quoi que peu confiderable, & néanmoins magnifique aux yeux des Mexicains, Cortez voulut adoucir en quelque maniere le chagrin que sa réfolution leur donnoit; & il les renvoya auffi fatisfaits de fon honnêteté, que furpris & embarraffez du deffein qu'il témoignoit.

CHAPITRE II.

La réponfe de Motezuma arrive avec un très-riche préfent; mais il refufe la permiffion que Cortez lui demandoit d'aller à Mexique.

LEs Mexicains s'arrêterent affez près du camp des Efpagnols; & fur ce qui arriva depuis, on jugea que c'étoit pour déliberer de la maniere dont ils devoient fe conduire en cette rencontre: car après la conference, Pilpatoé s'arrêta en ce lieu,

ſans doute afin d'obſerver de plus près les démarches des Eſpagnols. Le champ fut partagé en un inſtant. Auſſi-tôt on vit élever un grand nombre de barraques ; & en peu d'heures cette campagne déſerte devint un gros bourg fort peuplé. Pilpatoé prit des meſures afin de prévenir la jalouſie que cette nouveauté pouvoit cauſer à Cortez, en lui mandant qu'il ne prenoit ce poſte que pour être plus en état de lui fournir des régales pour ſa perſonne, & des proviſions pour ſon armée. Quoi qu'on eût pénetré facilement l'artifice de cet Indien, on lui laiſſa tout le plaiſir de croire qu'il nous l'avoit fort bien caché, puiſqu'on en tiroit tout le profit; car ils nous apportoient des vivres en abondance : & la crainte qu'ils avoient que leur défiance & leurs ſoupçons ne fuſſent découverts, redoubloit encore les ſoins qu'ils prenoient de ne laiſſer manquer d'aucune choſe.

Teutilé alla juſqu'à ſon camp, d'où il envoya en diligence à Motezuma, les avis de tout ce qui ſe paſſoit en cet endroit-là, avec les tableaux faits par ſon ordre, & le préſent de Cortez.

Les Rois de Mexique tenoient pour cet effet un grand nombre de couriers diſpoſez ſur tous les grands chemins de leur Empire. On choiſiſſoit pour cet emploi les plus legers

gers entre les Indiens, & on les exerçoit avec beaucoup de ſoins dès leur premiere jeuneſſe. Il y avoit des prix tirez du tréſor public, pour celui qui arriveroit le plûtôt à un lieu déſigné. Le Pere Joſeph d'Acoſta, qui a obſervé & rapporté très-exactement les coutumes des Mexicains, dit que la principale école où on dreſſoit ces couriers, étoit le premier Temple de la Ville de Mexique, où étoit une Idole au haut d'un eſcalier de ſix-vingt dégrez de pierre, & que celui qui arrivoit le premier aux pieds de l'Idole, emportoit le prix. Cet exercice pouvoit être enſeigné ailleurs que dans un Temple: néanmoins c'etoit le plus doux & le plus raiſonnable qui fût pratiqué au lieu qui ſervoit à cette carriere, je veux dire ſur ces degrez, qu'ils ſoüilloient fort ſouvent du ſang des victimes humaines. Ces couriers ſe relevoient de diſtance en diſtance, à peu près comme nos chevaux de poſte: mais ils alloient encore plus vîte; car en ſe ſuccedant les uns aux autres ſans aucun retardement, avant qu'ils fuſſent hors d'haleine, la viteſſe de la courſe duroit ſans interruption juſqu'à la fin de la carriere.

L'Hiſtoire generale rapporte, que Teutilé porta lui-même ſes dépêches, & qu'il revint au bout de ſept jours. Ce ſeroit une

belle dilligence pour un General, mais cela choque un peu la bienséance, outre qu'il y a soixante lieuës de Mexique à Saint Jean d'Ulua par le chemin le plus court. On n'a pas moins de peine à croire, que cette réponse fut apportée par un Ambassadeur exprès, que Bernard Diaz nomme Quintalbor, & que le Recteur de Villahermosa qui a publié cette Histoire de Diaz, fait accompagner par cent Nobles Mexicains: mais cela n'est pas important. Au fond, tous les Auteurs conviennent que la réponse vint en sept jours, & que Teutilé l'apporta au camp des Espagnols. Il la faisoit préceder par un présent de Motezuma, porté sur les épaules de cent Indiens, & avant que de prendre audience, il fit étendre contre terre des nattes qu'ils appellent *Petates* en leur langue, faites de feüilles de palmier, sur quoi on étala par son ordre, comme sur un buffet, toutes les differentes pieces qui composoient ce présent.

Ces pieces étoient des mantes de coton, si fines & si bien travaillées, que leur difference avec la soye ne se reconnoissoit qu'en les maniant; plusieurs garnitures de plumes, & d'autres curiositez de même matiere, dont les diverses couleurs produites par la nature, & recherchées avec

beaucoup de choix sur des oiseaux que ce pays nourrit, étoient alliées ensemble avec tant d'adresse & de science, qu'en ménageant tous les differens jours, & mêlant les clairs & les bruns, ces Indiens osoient en former des tableaux, & représenter les objets au naturel, sans avoir besoin du pinceau ni des couleurs artificielles. Après cela on produisit diverses sortes d'armes, comme des arcs, des fléches & des rondaches, tous cela d'un bois precieux & rare, & suivi de deux grandes plaques rondes d'un travail singulier. La premiere, représentant le Soleil en bosse, étoit d'or: & l'autre d'argent, représentoit la Lune. Après quoi on vit paroître quantité de joyaux d'or, & quelques-uns enrichis de pierreries. Ces pieces étoient des colliers, des bagues, & des pendans d'oreilles à leur maniere: mais il y en avoit encore d'un plus grand poids, & toutes d'or travaillées en figures d'oiseaux & d'autres animaux, si délicatement, que le merite de l'ouvrage surpassoit de beaucoup le prix du métal.

Après que Teutilé eut exposé ces richesses aux yeux de tous les Espagnols, il se tourna vers leur General, & lui dit, *Que le grand Empereur Motezuma lui envoyoit ces curiositez, pour lui témoigner sa reconnoissan-*

ce du présent qu'il lui avoit envoyé, & l'estime qu'il faisoit de l'amitié de son Roy : mais qu'il ne jugeoit pas à propos d'accorder la permission qu'il demandoit d'aller à sa Cour, parce que l'état de ses affaires ne le permettoit pas. Teutilé fit tout ce qu'il put pour donner des prétextes honnêtes à ce refus, disant que les chemins étoient très-difficiles; qu'on rencontroit sur la route des Nations barbares & indomtables, qui ne manqueroient pas de prendre les armes, afin de s'opposer au passage des Espagnols; alleguant encore d'autres raisons tirées de si loin, qu'il étoit aisé de comprendre qu'il y avoit du mystere, & quelque motif bien pressant, qui empêchoit Motezuma de se laisser voir aux Espagnols.

Cortez reçut le présent avec des marques d'un profond respect; après quoi il répondit au General Mexicain : *Qu'il n'avoit pas dessein de déplaire à Motezuma en négligeant ses commandemens; mais qu'il lui étoit impossible de retourner en arriere, sans blesser l'honneur de son Roy; & qu'il devoit poursuivre l'execution des ordres qu'il lui avoit donnez, avec tout l'empressement qu'il étoit obligé d'avoir, pour la gloire d'une Couronne reverée par les plus grands Princes du Monde.* Il s'étendit un peu sur cet article avec tant de vivacité & de résolution, que les Mexicains

n'oserent lui repliquer. Ils offrirent seulement de redoubler leurs instances auprès de l'Empereur ; & le General, en leur donnant congé, les chargea d'un autre présent de même valeur que le premier qu'il avoit fait. Il les assura qu'il attendroit encore en ce lieu la réponse de leur Maître ; mais qu'il auroit beaucoup de chagrin si elle tardoit à venir, & s'il se voyoit obligé à la solliciter de plus près.

Tous les Espagnols admirerent également la richesse du présent de Motezuma ; mais les jugemens qu'ils en firent furent bien differens ; & cette contrarieté s'augmentoit tous les jours dans la chaleur de la dispute. Les uns concevoient de hautes esperances d'une fortune avantageuse, & d'un heureux succès, fondé sur de si beaux commencemens. Les autres mésuroient la puissance de Motezuma sur la valeur de son présent ; d'où ils passoient aux raisonnemens sur la difficulté de cette entreprise, condamnant de temerité le dessein de la pousser plus avant avec si peu de forces. On opposoit à ces raisons, la valeur & la fermeté du General, qui les assuroit du succès. Enfin, chacun parloit suivant le mouvement de ses passions, avec des exagerations ordinaires aux gens de guerre, entre lesquels on connoît mieux qu'ail-

leurs, ce que peut la vigueur de l'esprit, lorsqu'elle est soutenuë par celle du cœur. Cortez les laissa discourir, sans déclarer son sentiment, jusqu'à ce que le tems eût calmé ces premiers mouvemens ; après quoi, afin d'occuper les Soldats, ce qui est la meilleure voye pour faire cesser leurs raisonnemens, il commanda deux vaisseaux pour aller reconnoître la côte, & chercher un port ou un ancrage plus sûr ; car la rade où il se trouvoient étoit battuë du vent du Nord. Ils avoient encore ordre de choisir un lieu plus fertile que celui où ils étoient postez, afin d'y transporter le camp, en attendant la réponse de Motezuma. Il disoit que les Soldats souffroient trop sur ces sables brûlans, où la reverberation du Soleil rendoit la chaleur insupportable, & où leur repos étoit troublé durant la nuit, par une infinité de mosquites, ou cousins, qui les persecutoient horriblement. Cortez nomma pour Commandant de ces deux vaisseaux François de Montexo ; & il choisit lui-même les Soldats qui devoient l'accompagner, mêlant adroitement entre les autres, ceux qui avoient paru les plus grands raisonneurs sur les difficultez de cette expedition. Il ordonna à Montexo d'aller le plus loin qu'il se pourroit, sur la route qu'il avoit déja tenuë avec Jean de Gri-

jalva ; qu'il marquât les lieux peuplez qu'il découvriroit au long de cette côte, sans les reconnoître de près ; & qu'il revînt au bout de dix jours. Ainsi le General pourvût à ce qui étoit necessaire : il donna de l'occupation aux esprits inquiets, & entretint les autres dans l'esperance de se voir bien-tôt soulagez. Cependant il n'étoit pas lui-même sans inquiétude, lors qu'il consideroit la grandeur de cette entreprise, & la foiblesse des moyens qu'il se trouvoit entre ses mains pour la pousser à bout, sans néanmoins que rien pût ébranler la résolution qu'il avoit prise d'aller jusqu'au fond, malgré tous les perils qui se présentoient ; sçachant d'ailleurs si bien se posseder, que les differens mouvemens qui agitoient son esprit, ne troubloient point cet air tranquille & gracieux, qui paroissoit sur son visage.



CHAPITRE III.

La propoſition de Cortez eſt très-mal reçûe à Mexique. Qui étoit Motezuma, la grandeur de ſon Empire, & l'état où il ſe trouvoit lorſque les Eſpagnols arriverent en ce pays-là.

LA ſeconde nouvelle de la réſolution de Cortez, allarma terriblement la Cour de Mexique. Motezuma dans les premiers tranſports de ſa colere, ſe propoſoit d'exterminer ces Etrangers qui avoient l'inſolence de s'oppoſer à ſes volontez : mais après avoir examiné de ſang froid un deſſein ſi violent, ce Prince tomba dans un accablement horrible, & la triſteſſe & l'irreſolution ſuccederent à ſa colere. Il aſſembla tous ſes Miniſtres & ſes parens, & tint avec eux des conſeils dont on cachoit les déliberations avec beaucoup de myſtere. On fit des ſacrifices publics dans tous les Temples ; & le peuble à ſon ordinaire, prit l'effroi de cette déſolation dans l'eſprit du Roy & de ceux qui avoient part au gouvernement. De-là il paſſa à des murmures, & enfin à des diſcours trop libres ſur la ruine dont l'Empire étoit

menacé par des présages qui l'annonçoient, suivant leurs anciennes traditions. Mais il est tems de faire voir quel étoit Motezuma ; en quel état son Empire se trouvoit alors ; & encote le sujet de ce trouble que la venuë des Espagnols jetta dans son esprit, & dans celui de ses Peuples.

L'Empire de Mexique étoit alors au plus haut point de sa grandeur, puisque toutes les Provinces qui avoient été découvertes jusqu'à ce tems-là dans l'Amerique Septentrionale, étoient gouvernées par ses Ministres, ou par des Caciques qui lui payoient tribut. Sa grandeur, du Levant au Couchant, étoit de plus de cinq cens lieuës ; & sa largeur, du Midi au Septentrion, s'étendoit jusqu'à deux cens lieuës en quelques endroits. Le Pays fort peuplé par tout, riche, & abondant en toute sorte de commoditez. Ses bornes étoient du côté du Septentrion, la mer Atlantique, que l'on appelle maintenant Mer du Nord, qui lave ce long espace de côtes qui s'étend depuis Panuco jusqu'à Iucatan. L'Ocean que l'on nomme Asiatique, ou Golfe d'Anian, bornoit cet Empire du côté du Couchant, depuis le Cap Mindorin jusqu'aux extremitez de la Nouvelle Galice. Le côté du Sud, ou Midi, occupoit cette vaste côte

qui court au long de la mer du Sud, depuis Acapulco jusqu'à Guatimala, & revient auprès de Nicaragua, vers cet Isthme ou détroit de terre qui divise l'Amerique en deux parties, attachées ensemble par cet Isthme. Celui du Nord, ou Septentrion, s'étendoit jusqu'à Panuco, comprenant cette Province entiere : mais ses limites étoient resserrées considerablement en quelques endroits, par les montagnes dont les Chichimeques & les Otomies s'étoient emparez. Ces peuples farouches & barbares, sans avoir entr'eux aucune forme de Gouvernement, habitoient ou dans quelques trous sous terre, ou dans les cavernes des rochers, vivant de ce que la chasse leur fournissoit, & des fruits que leurs arbres produisoient sans culture. Cependant ils se servoient de leurs fléches avec tant d'adresse & de force, & ils sçavoient si bien se prévaloir de l'avantage qu'ils tiroient de la situation & des défilez de leurs montagnes, qu'ils avoient soutenu & répoussé plus d'une fois toutes les forces des Empereurs de Mexique; mais ils n'aspiroient à vaincre, que pour ne devenir pas sujets, & pour conserver leur liberté entre les bêtes sauvages.

L'Empire de Mexique avoit commencé, ainsi que plusieurs autres, sur des fonde-

mens peu confiderables, & étoit néanmoins parvenu à cette grandeur en l'efpace de cent trente années ; parce que les Mexicains, adonnez aux armes, & portez à faire la guerre par leur inclination, avoient affujetti par force les autres Nations qui peuploient cette partie du nouveau Monde. Le premier de leurs Capitaines fut un homme très-habile & très-brave, qui en fit de bons Soldats, en leur infpirant la connoiffance & l'amour de cette gloire qui s'acquiert par les armes. Depuis ils élurent un Roy, donnant l'autorité fouveraine à celui qui étoit eftimé le plus vaillant ; parce qu'ils ne connoiffoient point d'autre vertu que la valeur ; ou s'ils en connoiffoient quelqu'autre, ils ne lui accordoient que le fecond rang. Ils obferverent toujours inviolablement cette coutume, de prendre le plus brave pour leur Roy, fans avoir égard au droit de fucceffion acquis par la naiffance : néanmoins lorfque le mérite étoit égal, ils adjugeoient la préference à celui qui étoit du fang Royal. C'eft ainfi que la guerre, qui faifoit leurs Rois, élevoit auffi peu à peu & augmentoit leur Empire. D'abord l'emploi de leurs armes fut foutenu par la juftice d'une legitime défenfe contre les attaques de leurs voifins, qui vouloient les opprimer ; & le Ciel les favorifa par des fuc-

cès avantageux ; mais à meſure que leur puiſſance s'accrut, ils renoncerent à la juſtice, & s'érigerent en Tyrans.

Nous verrons les progrez & les conquêtes de cette Nation, quand nous parlerons de la ſuite de leurs Rois, & que celle de notre Hiſtoire en ſera moins interrompuë. Motezuma, ſelon les peintures de leurs Annales, fut l'onziéme entre ces Rois, & le ſecond de ce nom : & même avant qu'il fût élû, ſes grandes qualitez lui avoient acquis l'eſtime & la veneration de tous les Mexicains.

Il étoit du ſang Royal, & dès ſa plus tendre jeuneſſe il avoit fait la guerre, où par de grandes actions il s'étoit élevé juſqu'aux premiers emplois, avec l'approbation generale. Comme ſa vanité trouvoit ſon compte en cette haute reputation, il revint à la Cour ; où ſe voyant applaudi, & conſideré comme le plus grand Capitaine de l'Etat, il crut qu'on ne pouvoit lui refuſer le Sceptre à la premiere élection ; & il commença de ſe regarder comme un homme digne de la Couronne, parce qu'il avoit oſé y porter ſes penſées & ſes deſſeins.

Dès ce moment il employa tout ce qu'il avoit d'adreſſe à ſe faire des amis, qu'il conſideroit alors comme le plus grand bon-

ıeur de la vie ; ſuivant en cela les maximes le la plus fine politique, qui, toute ſcience ju'elle eſt, ne dédaigne pas quelquefois de e mêler entre les Barbares, ou plûtôt qui n fait elle-même, lorſque ce qu'ils appelent Raiſon d'Etat prend le deſſus ſur la lroite raiſon. Il affectoit en toute ſorte de encontres, de marquer une grande obéïſance, & beaucoup de veneration pour ſon Roy. Sa conduite étoit ſage & modeſte ; outes ſes actions & ſes paroles étoient comoſées ; ſes manieres graves & ſon procedé toujours égal ; en ſorte que les Indiens iſoient, que le nom de Motezuma lui onvenoit fort bien, parce qu'en leur lanue il ſignifie *le Prince ſevere* ; mais il ſçaoit fort bien temperer cette ſeverité, en agnant les cœurs par ſes liberalitez.

Cette conduite lui attiroit une grande onſideration, qui étoit encore beaucoup elevée par le zele qu'il témoignoit pour ſa eligion, le plus ſûr & le plus puiſſant des ıoyens dont on ſe ſert pour ſe rendre le ıaître des eſprits, qui ne s'attachent qu'aux pparences. Pour cet effet Motezuma choit le Temple le plus frequenté, où il fit onſtruire un appartement en maniere de ibune, expoſé à la vûë de tout le peuple, rſqu'il employoit pluſieurs heures à receoir les applaudiſſemens qu'on donnoit à

ſa fauſſe pieté, & à conſacrer entre ſes Dieux l'Idole de ſon ambition.

Des manieres ſi concertées lui attirerent l'eſtime & la veneration de tout le monde; en ſorte qu'après la mort du Roy, il fut choiſi tout d'une voix par les Electeurs, & le peuple confirma leur choix par des démonſtrations d'une exceſſive joye. Toutes les grimaces de l'hipocriſie ne lui manquerent pas, pour colorer une feinte réſiſtance: il ſe fit chercher long-tems, en mourant de peur qu'on ne le trouvât pas, & il ne donna ſon conſentement à l'élection, qu'après toute la repugnance qui pouvoit le faire valoir. Mais à peine ſe vit-il ſur le Trône, que l'artifice ceſſant tout à coup, il ſortit d'un état qui faiſoit tant de violence à ſon naturel, & il laiſſa paroître tous les vices qui s'étoient revêtus juſqu'alors des apparences de la vertu.

La premiere action où ſon orgueil ſe déclara, fut en renvoyant tous les Officiers qui compoſoient la Maiſon du Roy, & qui étoient tirez des familles populaires, ou d'une médiocre condition. Motezuma ne voulut plus que des Nobles pour entrer dans toutes les Charges de ſon Palais, même pour les plus vils emplois, ſous le prétexte de la bienſéance. Il ne ſe laiſſoit voir par ſes Sujets que très-rarement, & par ſes

Miniſtres & ſes Domeſtiques, qu'autant qu'il étoit neceſſaire de ſe communiquer; faiſant entrer ainſi le chagrin de la ſolitude dans la compoſition de la Majeſté. Il inventa de nouvelles reverences, & des ceremonies inuſitées, pour ceux qui approchoient de ſa perſonne, en pouſſant inſolemment le reſpect juſqu'aux bornes de l'adoration; & ſe figurant que la vie & la liberté de ſes Sujets dépendoient ſouverainement de ſon caprice, il exerça contre quelques-uns des cruautez horribles, afin que perſonne ne pût douter de ſon pouvoir.

Il créa de nouveaux impôts, ſans que la neceſſité des affaires de l'Etat l'y obligeât. Ces impôts ſe levoient par tête, ſur cette prodigieuſe multitude de peuple, & avec tant de rigueur, qu'on forçoit juſqu'aux pauvres mandians à reconnoître leur dépendance, par le miſerable tribut de quelques baillons, ou d'autres choſes de cette nature, qu'ils venoient jetter à ſes pieds, & que l'on portoit à ſon tréſor.

Ces violences avoient jetté une grande frayeur dans l'eſprit de tous les Sujets de Motezuma: mais comme la crainte & la haine ne ſe ſéparent gueres, quelques Provinces ſe revolterent; & Motezuma voulut aller en perſonne châtier leur rebellion; car

la jalousie qu'il avoit de son autorité, ne lui permettoit pas de mettre quelqu'autre que soi à la tête des armées; & l'on ne peut douter qu'il n'eût tous les talens necessaires pour les commander. Les seules Provinces de Mechoacan, de Tlascala & de Tepeaca se maintinrent dans la revolte: & Motezuma disoit qu'il avoit differé de les soumettre, parce qu'il avoit besoin d'ennemis pour se fournir d'esclaves, dont il faisoit les miserables victimes de ses cruels sacrifices; l'inhumanité de ce Prince paroissant jusques dans sa tolerance, & lors même qu'il épargnoit les châtimens.

Il y avoit quatorze années qu'il regnoit suivant ces maximes, lorsque Hernan Cortez aborda sur les côtes de son Empire. La derniere de ces années fut toute remplie de présages & de prodiges affreux, que le Ciel envoya ou permit, pour amollir la ferocité de ces Barbares, & pour rendre moins difficiles aux Epagnols ce grand ouvrage, auquel la Providence les conduisoit par des voyes si cachées, & avec des moyens si disproportionnez à la grandeur de l'entreprise.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

)n rapporte les divers prodiges, & autres signes qui parurent à Mexique avant l'arrivée de Cortez, & qui firent connoître aux Indiens que la ruine de cet Empire étoit proche.

APrès avoir donné cette connoissance de la personne & de l'Empire de Mo-ezuma, il faut encore apprendre les raisons le la résistance opiniâtre que ce Prince & es Ministres témoignerent à rejetter les ropositions de Cortez; cette premiere lifficulté qui traversa son entreprise, étant in des premiers efforts que le Démon fit our s'y opposer. Lorsque Jean de Grijal-a aborda les côtes de Mexique, & que l'on eçut dans la ville capitale la premiere con-oissance de cette nouveauté, tant de dif-erens prodiges parurent en même tems par out l'Empire, que Motezuma en pré-oyant la ruine prochaine & comme assu-ée, tomba dans un terrible abbattement, qui se communiqua bientôt à tous ses Su-ets.

Une effroyable comete parut durant plusieurs nuits, comme une piramide de

feu, commençant à minuit, & s'avançant jusqu'au plus haut du Ciel, où la venuë du Soleil la faisoit disparoître. Elle fut suivie d'une autre comete, ou nuée claire, en figure d'un serpent de feu à trois têtes, qui se levant en plein jour du lieu où le Soleil se couche, couroit avec une extrême rapidité jusqu'à l'autre horison, où elle disparoissoit, après avoir marqué la trace de son chemin dans toute cette étenduë par une infinité d'étincelles, qui s'évanoüissoient en l'air.

Le grand Lac de Mexique rompit ses digues, & inonda les terres qui sont sur ses bords, avec une impetuosité que l'on n'avoit point encore remarquée. Quelques maisons furent emportées par ce torrent, d'où l'on voyoit sortir comme des boüillons à plusieurs reprises, sans qu'il fût arrivé aucune tempête de vent, ou d'autre mauvais tems, à quoi l'on pût attribuer un mouvement si extraordinaire. Un temple de la Ville s'embrasa, sans qu'on pût découvrir la cause de cet incendie, ni trouver des moyens pour en appaiser la fureur, qui consuma jusqu'aux pierres; & le réduisit tout entier en cendres. On entendit dans l'air, en differens endroits, des voix plaintives qui annonçoient la fin de cette Monarchie, & toutes les réponses des Idoles re-

>etoient ce funeſte pronoſtic, le Demon
>rononçant par leurs organes ce que la
ſcience qu'il a des cauſes naturelles, qui
étoient alors en grand mouvement, lui peut
découvrir par conjectures dans l'avenir,
ou peut-être ce qu'il avoit appris par l'Au-
teur même de la Nature, qui lui donne
quelquefois pour ſupplice, d'être l'inſtru-
ment de la verité. On apporta à Motezuma
plusieurs monſtres de differentes eſpeces,
& tous horribles à voir, qu'il regarda com-
me de malheureux préſages: En effet, ſi
ces ſignes ont été nommez monſtres par
les Anciens, à cauſe qu'ils montrent ou
déſignent quelque choſe, on ne doit
pas s'étonner qu'ils paſſaſſent pour pré-
ſages entre des Barbares, dont l'igno-
rance n'étoit par moindre que la ſuperſti-
tion.

Deux prodiges fort remarquables entre
les autres, rapportez par les Hiſtoriens de
Mexique, acheverent d'accabler l'eſprit de
Motezuma; & l'on ne doit pas les oublier,
puiſque le Pere Joſeph d'Acoſta, Jean Bo-
tero, & d'autres Auteurs graves & judi-
cieux, ne les ont pas jugez indignes d'être
remarquez. Quelques Pêcheurs rencontre-
rent au bord du Lac de Mexique, un oi-
ſeau d'une grandeur extraordinaire & d'u-
ne figure monſtrueuſe. Ils s'en ſaiſirent, &

crûrent qu'ils devoient le présenter à l'Empereur, à cause de la rareté du fait. L'oiseau étoit hideux à voir, & il avoit sur la tête comme une lame luisante en façon de miroir, où la reverberation des rayons du Soleil produisoit une lumiere triste & affreuse. Motezuma attacha d'abord ses yeux sur cette lame; & en s'approchant pour l'éxaminer de plus près, il apperçut au dedans la représentation d'une nuit, & des étoiles qui brilloient en quelques endroits, d'espace en espace, à travers l'obscurité; le tout si naturellement, qu'il se retourna vers le Soleil, comme s'il eût douté qu'il fût jour en ce moment. Mais quand il revint au miroir, il y trouva d'autres objets bien plus effroyables, au lieu de la nuit. Il vit des gens inconnus & armez, qui venoient du côté de l'Orient, & qui faisoient un horrible carnage de ses sujets. Il fit appeller ses Prêtres & ses Devins, pour les consulter sur ce prodige; & l'oiseau demeura immobile, jusqu'à ce que plusieurs d'entr'eux eussent fait la même experience, & puis il s'échappa en un moment d'entre leurs mains, leur laissant un nouveau sujet de frayeur, par une fuite si prompte & si brusque.

Peu de jours après, un Laboureur, homme simple & grossier, vint au Palais,

demanda d'être introduit à l'audience de l'Empereur, avec tant d'inſtance & d'empreſſement, qu'il parut qu'il y avoit du myſtere. On tint conſeil ſur ce ſujet, & on conclut qu'il falloit l'écouter. Après qu'il eût fait ſes reverences, cet homme, ſans paroître ni étonné, ni embaraſſé, fit un diſcours en ſon langage ruſtique; mais avec une liberté & une éloquence qui parurent être l'effet d'un tranſport ſurnaturel, comme ſi quelqu'autre eût parlé par ſa bouche : *Seigneur*, dit-il au Roy, *j'étois hier au ſoir occupé à cultiver mon heritage, lorſque je vis fondre ſur moi avec impetuoſité, un aigle d'une groſſeur extraordinaire. Il me prit entre ſes ſerres, & m'enlevant durant un aſſez long eſpace, il me mit enfin à l'entrée d'une grotte, où un homme étoit en habit Royal, dormant entre des fleurs & d'autres parfums, & tenant en ſa main une paſtille allumée. Je pris la hardieſſe de m'approcher, & je vis ou votre figure, ou votre propre perſonne; ſur quoi je n'oſerois rien aſſurer, ſinon qu'il me paroît encore que j'étois alors d'un ſens raſſi & fort libre. La crainte & le reſpect me pouſſoient à me retirer promptement, lorſque je fus arrêté par le commandement d'une voix, qui me parlant avec beaucoup d'autorité, ne me cauſa pas moins de frayeur, en m'ordonnant de prendre la paſtille de votre*

main, & de l'appliquer en un endroit de votre cuisse qui étoit à découvert. Je me défendis autant que je le pûs de commettre une action qui me paroissoit si insolente; mais la même voix d'un ton effroyable, me força d'obéir. Moi-même, Seigneur, sans pouvoir résister à cet ordre, la frayeur me rendant hardi, j'appliquai la pastille brûlante à votre cuisse, & vous souffrites la brûlure sans vous éveiller, ni faire aucun mouvement. J'aurois crû que vous étiez mort, si au milieu de la tranquilité de votre sommeil qui vous ôtoit le sentiment, le mouvement de la respiration ne m'eût assuré de votre vie. Alors la voix, qui paroissoit se former dans le vent, me dit: C'est ainsi que ton Roy s'endort, en s'abondonnant aux delices & aux vanitez, lorsque le courroux des Dieux gronde sur sa tête, & que tant d'ennemis viennent d'un autre Monde, pour détruire son Empire & sa Religion. Dis-lui qu'il s'éveille, pour apporter, s'il se peut, du remede aux malheurs qui le menacent. A peine la voix eut-elle fini ce discours, qui a fait une si forte impression dans mon esprit, que l'aigle me reprit dans ses serres, & me rapporta dans mon champ; sans me faire aucun mal. C'est l'avertissement que je vous donne, suivant l'ordre des Dieux. Reveillez-vous, Seigneur, votre orgueil & votre cruauté les irritent. Reveillez-vous, encore une

ois, & regardez combien votre assoupissement st dangereux, puisque ce feu, que votre consience y applique en maniere de cautere, n'a as la force de vous en faire revenir. Cependant, vous ne pouvez plus ignorer, que es cris de vos Peuples ne soient parvenus usqu'au Ciel, avant que d'arriver à vos reilles.

Après ces paroles, ou d'autres semblables prononcées par ce Paysan, ou par l'esrit qui l'inspiroit, il tourna le dos, & ortit si brusquement, qu'aucun des Officiers de Motezuma n'eut la hardiesse de 'arrêter. Le Prince néanmoins, suivant e premier mouvement de sa ferocité naurelle, alloit ordonner qu'on taillât en ieces cet insolent, s'il n'eût été empêché ar le mouvement d'une douleur extraordiaire qu'il sentit à sa cuisse. Il y fit regarer, & tous ceux qui étoient présens aperçûrent les marques d'une brûlure reente, dont la vûë effraya Motezuma, & ui fit faire plusieurs réflexions, sans quitter e dessein de châtier le Paysan, en le faisant ervir de victime pour appaiser la colere de es Dieux : D'où l'on voit ces avertissemens ui venoient du Demon, marquez du vice e leur origine, puisqu'ils portoient plutôt la colere & à l'obstination, qu'à la corection, & à la connoissance de sa faute.

Deux évenemens si extraordinaires peuvent avoir été exagerez par la credulité de ces Barbares, qui les ont rapportez aux Espagnols. La foi, en ces occasions, a toujours son recours à la verité, qui ne nous défend pas de croire que le Démon ne mît toute sorte d'artifices en usage, pour irriter Motezuma contre les Espagnols, & pour susciter des obstacles à la prédication de l'Evangile: car supposant que Dieu lui donne le pouvoir de se servir de toute l'étenduë de sa connoissance, il est certain qu'il a pû feindre ou former ces fantômes, ou apparences de monstres, soit en leur donnant des corps visibles d'un air épaissi & mêlé avec les autres élemens, soit en corrompant les sens, & en trompant l'imagination; ce qui lui est plus ordinaire, & dont nous avons dans la Sainte Ecriture des exemples, qui autorisent ce qui se trouve de même nature dans les Histoires profanes.

Ces signes, ou plutôt ces prodiges qui parurent, tant dans la Ville de Mexique, qu'en plusieurs autres lieux de cet Empire, avoient tellement abbatu l'esprit de Motezuma, & si fort étonné les plus sages de son Conseil, quand la seconde nouvelle de la résolution de Cortez arriva, qu'ils crûrent voir fondre en ce moment sur leurs têtes

ous les malheurs dont ils étoient menacez. ls tinrent plusieurs assemblées extraordi-aires, où les avis furent differens. Les uns ouloient que l'on traitât comme ennemis, es Etrangers qui entroient armez sur les erres de l'Empire, en un tems où tant de rodiges éclatoient de tous côtez ; parce u'en les recevant, & en leur témoignant e la confiance, c'étoit s'opposer à la vo-onté des Dieux, qui n'avoient envoyé ces vertissemens avant de les frapper, qu'afin e leur marquer ce qu'ils devoient faire our éviter le châtiment. Les autres, plus rudens ou plus timides, voulant prévenir es malheurs qui pouvoient naître de la uerre, exageroient la valeur de ces Etran-ers, la violence de leurs armes, & la erté de leurs chevaux. Ils représen-oient le furieux carnage qu'ils avoient fait Tabasco, dont l'Empereur avoit eu des vis bien assûrez ; & quoi qu'ils n'accor-assent point une foi entiere à ce que les aincus publioient, que les Espagnols toient immortels, néanmoins ils n'osoient ncore les considerer comme des hom-nes ordinaires. Ils trouvoient même en ux quelque ressemblance avec leurs Dieux, ondée sur ces foudres qui partoient de eurs mains, pour aller terrasser leurs en-emis ; outre l'empire qu'ils avoient sur ces

bêtes si feroces, qui entendoient leurs commandemens, & qui combattoient en leur faveur.

Après avoir écouté ces differentes opinions, Motezuma prenant le milieu entre l'une & l'autre, conclut qu'il falloit refusér absolument à Cortez la permission de venir à la Cour, & lui mander qu'il eût à se retirer au plûtôt de dessus les Terres de l'Empire; & pour l'obliger à obéïr de meilleure grace, il résolut de lui envoyer un présent de même valeur que le premier; ajoutant que si les voyes douces ne réüssissoient pas, on auroit recours aux violentes, en levant une armée si forte, & de si bons Soldats, qu'on n'eût pas sujet d'apprehender la même disgrace que celle qui étoit arrivée au Cacique de Tabasco. Qu'il ne falloit pas que la vûë du petit nombre de ces Etrangers fît naître du mépris pour eux, ou une vaine confiance; puisque leur valeur extraordinaire & leurs armes épouvantables, étoient des avantages très-considerables, sur tout après leur arrivee en ce Pays, en un tems funeste & malheureux, par l'apparition de ces divers prodiges qui devoient redoubler l'attention que l'on faisoit sur les forces de ces Etrangers, redoutables jusqu'à ce point, que les Dieux employoient

leurs ſoins à en prévenir les effets, en les annonçant.

CHAPITRE V.

François de Montexo revient, après avoir reconnu la Ville de Quiabiſlan. Les Ambaſſadeurs de Motezuma arrivent, & s'en retournent avec peu de ſatisfaction. Les Soldats Eſpagnols ſe mutinent, & Cortez les appaiſe par ſon adreſſe.

DUrant que la Cour de Motezuma étoit occupée à ces triſtes réflexions, Hernan Cortez s'employoit à acquerir tous les jours des connoiſſances plus particulieres de ce Pays-là, à gagner l'affection des Indiens qui venoient à ſon camp, & à élever le cœur de ſes Soldats, par l'eſperance de cette haute fortune que le ſien lui promettoit. François de Montexo revint alors de ſon voyage, après avoir ſuivi la côte durant quelques lieuës, & découvert un Bourg d'Indiens, ſitué en un endroit où la terre étoit fertile & cultivée, & où la mer formoit une eſpece d'anſe ou de Port, que les Pilotes jugerent être propre pour mettre les vaiſſeaux en ſureté, à l'abri de quelques rochers fort élevez qui rompoient

la force du vent. Ce lieu étoit éloigné de Saint Jean d'Ulua d'environ douze lieuës, & Cortez le regardoit déja comme un poste où son armée seroit campée plus commodément ; mais avant qu'il eût pris la résolution d'y aller, il reçut la réponse de Motezuma.

Teutilé arriva suivi de deux Officiers Generaux de l'armée qu'il commandoit. Ils portoient des brasiers, où ils faisoient brûler un baume aromatique appellé Copal. Après que leurs cérémonies se furent exhalées, pour ainsi dire, en fumée, Teutilé fit produire le présent, un peu moindre que celui qui fut fait à la premiere Ambassade, mais composé de pieces de même espece & valeur, excepté quatre pierres vertes, en façon d'émeraudes, qu'ils appelloient *Chalcuites*. Le Mexicain appuyant sur cet article du présent, dit à Cortez avec beaucoup de gravité : *Que Motezuma envoyoit ces pieces expressément pour le Roy des Espagnols, & qu'elles étoient d'un prix inestimable.* Mais on devoit faire peu de cas de ces exagerations, en un pays où le verre passoit pour quelque chose de fort rare.

La harangue des Ambassadeurs fut courte & désagréable ; & la conclusion de renvoyer leurs hôtes sans replique. Il étoit déja

tard : & comme Cortez alloit leur répondre, on ſonna l'*Ave Maria* à la barraque qui ſervoit d'Egliſe. Auſſi-tôt le General ſe mit à genoux, & tous les autres Eſpagnols firent la même choſe à ſon imitation. Leur ſilence, & cette marque de dévotion ſurprirent Teutilé, & il pria Marine de lui apprendre ce que c'étoit que cette cérémonie. Cortez comprit ce qu'il démandoit, & crut qu'en ſatisfaiſant à la curioſité de l'Indien, il ſeroit fort à propos de lui dire quelque choſe de notre Religion. Le Pere Barthelemi d'Olmedo embraſſa cette occaſion avec beaucoup de joye ; & tâchant de s'accommoder à la foibleſſe des yeux de ces Infideles, il leur découvrit quelques lumieres des myſteres de notre Foi. Il employa ſon éloquence à leur faire concevoir : *Qu'il n'y avoit qu'un Dieu, qui étoit le principe & la fin de toutes choſes ; & qu'en adorant leurs Idoles, ils rendoient ce culte au Demon, mortel ennemi du genre humain.* Il appuya ſa propoſition de quelques-unes de ces raiſons que l'on comprend aiſément, & que les Indiens écouterent avec cette eſpece d'attention, qui marque que la force de la verité ſe fait ſentir à l'eſprit. Ce fut ſur ce principe que Cortez répondit à Teutilé : *Qu'un des ſujets de ſon Ambaſſade, & le principal motif qui obligeoit ſon Roi d'offrir*

son amitié à Motezuma, étoit l'obligation que les Princes Chrétiens ont de s'opposer aux erreurs de l'Idolatrie. Qu'un de ses plus ardens désirs étoit de lui faire recevoir ces instructions, qui conduisent à la connoissance de la verité, & de lui aider à sortir hors de la servitude du Demon, invisible tyran de son Empire, qui exerçoit une tyrannie réelle sur l'Empereur même, dont il faisoit son esclave, quoi qu'à l'exterieur il fût un si puissant Monarque. Que comme il venoit d'un pays si éloigné pour des affaires de telle importance, de la part d'un Roy plus puissant encore que Motezuma, il ne pouvoit se défendre de faire de nouveaux efforts, & de poursuivre fortement les instances qu'il avoit faites, jusqu'à ce qu'il eût obtenu une audience favorable, puisqu'il n'apportoit que la paix, ainsi qu'il étoit aisé de le juger par ceux qui l'accompagnoient, dont le petit nombre ne pouvoit donner aucun ombrage, ni faire croire qu'il eût d'autres desseins.

Teutilé eut peine à attendre la fin de ce discours: il se leva brusquement, & marquant sur son visage de l'impatience mêlée de chagrin & de colere, il dit: *Que jusqu'alors le grand Motezuma avoit mis la douceur en usage, en le traitant comme son hôte; mais que s'il s'opiniâtroit*

à faire toujours la même réponse, ce seroit sa faute s'il se trouvoit traité comme un ennemi. Alors, sans attendre d'autre replique, ni prendre congé, il sortit à grands pas, suivi de Pilpatoé, & des autres Indiens de son cortege. Un procedé si cavalier embarassa un peu Cortez; mais il revint en un moment; & en s'adressant à ses Officiers il leur dit en riant: *Nous verrons comment ils soutiendront la gageure. En tout cas, nous sçavons la maniere dont ils se battent; & les menaces ne sont souvent que des marques d'une prudente crainte.* Et pendant qu'on serroit les diverses pieces du présent, il railloit encore, en disant: *Que des Barbares n'achetoient pas à si juste prix la retraite d'une Armée Espagnole, & que ces richesses offertes à contre-tems, étoient des gages de foiblesse, bien plus que de liberalité.* C'est ainsi qu'il sçavoit saisir jusqu'aux moindres occasions d'animer les Soldats, & cette même nuit il doubla par tout ses corps-de-gardes, quoi qu'il ne fût pas vrai-semblable que les Mexicains eussent une Armée toute prête pour attaquer son camp; mais il regardoit comme possible tout ce qui pouvoit arriver. Et en effet, jamais un Capitaine n'eut trop de ces soins que la vigilance inspire; & souvent les heures qu'on

croit qu'il donne au repos dans son Cabinet, sont celles qui paroissent le mieux employées quand il en sort.

Le retour du Soleil découvrit une nouveauté considerable, qui fit naître quelque alteration dans notre camp. Les Indiens qui peuploient les barraques construites auprès des Espagnols sous l'ordre de Pilpatoé, s'étoient retirez plus avant dans les terres, & il ne paroissoit pas un seul homme en toute cette campagne. Ceux des Villages ou des Bourgs voisins qui apportoient des vivres tous les jours, cesserent aussi tout d'un coup d'en apporter; & ces commencemens d'une necessité que la crainte fit sentir plutôt que l'effet, furent neanmoins suffisans pour dégoûter quelques Soldats, qui commencerent à regarder comme une témerité mal concertée, le dessein de peupler un Pays si sterile. Ces murmures hausserent le ton à quelques partisans de Diego Velasquez : ils ne se cachoient plus pour dire dans les conversations; *Que Cortez joüoit à les perdre, & que son ambition prenoit un vol que ses forces ne pouvoient soutenir. Qu'on ne pouvoit sauver du blâme de témerité, le dessein de se maintenir avec si peu de monde, sur les terres d'un si puissant Monarque. Qu'il falloit que tout le monde s'unît, pour crier que*

le retour étoit necessaire en l'Isle de Cuba, afin de fortifier la flotte & l'armée, & donner un fondement plus assuré à cette entreprise.

Cortez bien averti de ces bruits, employa tous ses amis & ses confidens pour pénétrer les sentimens des Soldats en general ; & il trouva que le plus grand nombre & les plus braves étoient de son parti. Sur cette confiance, il permit aux malcontens de venir le trouver, pour lui représenter leurs raisons. Diego d'Ordaz porta la parole pour tous les autres, & d'un air assez déconcerté & chagrin, il dit au General : *Que les Soldats étoient désesperez, & en termes de franchir les bornes de l'obéïssance & de la discipline, parce qu'ils avoient entendu dire, qu'on parloit de suivre cette entreprise où ils se voyoient engagez : & qu'il falloit avouer que leur chagrin n'étoit pas tout-à-fait déraisonnable, puisque ni le nombre des Soldats, ni l'appareil des vaisseaux, ni le fonds des vivres & des munitions n'avoient aucune proportion avec le dessein de conquerir un Empire si puissant, & d'une si vaste étenduë. Que personne n'étoit assez ennemi de soi-même, pour vouloir se sacrifier au caprice d'autrui ; & qu'il étoit necessaire que l'on songeât à se retirer à Cuba, afin que Diego Velasquez pour-*

vût la flotte d'un renfort considerable, & reprît le dessein de cette conquête avec plus d'ordre & de forces.

Cortez écouta la harangue, sans paroître choqué, ni de la dureté de cette proposition, ni de celle du stile dont on lui parloit: & répondit à Ordaz d'un sang froid admirable: *Qu'il lui étoit obligé de son avis, parce qu'il n'avoit point encore appris le dégoût de ses Soldats; qu'au contraire il croyoit qu'ils devoient être contens, & pleins de confiance, puisqu'en cette expedition ils n'avoient point encore eu de sujet de se plaindre de la fortune; si ce n'étoit qu'ils fussent fatiguez de l'excès de ses caresses. Qu'un voyage sans traverses, favorisé de la mer & des vents, des succès tels que leurs désirs même ne pouvoient s'en figurer de plus heureux, l'assistance du Ciel qui s'étoit déclaré pour eux à Cozumel, une grande victoire à Tabasco, le bon accueïl & les regales qu'on leur avoit faits en ce Pays-là, n'étoient pas des principes dont on dût attendre une conclusion si désagréable: attendu même que l'éloignement fait paroître les obstacles plus grands qu'ils ne sont, & que ces monstres de l'imagination se dissipent souvent, quand on y porte la main. Néanmoins, que si les Soldats avoient si peu de confiance & de courage, comme on*

lui disoit, ce seroit une grande folie de competer sur leur secours, dans une entreprise de cette nature. Qu'il falloit donc prendre ses mésures pour retourner à l'Isle de Cuba, ainsi qu'ils lui proposoient : mais qu'il vouloit bien leur avoüer, qu'il se trouvoit forcé à cette résolution par le conseil de ses amis, bien plus que par l'inclination des Soldats & du menu Peuple. Il ajouta encore d'autres paroles, par lesquelles il désarma la malice de cette faction de mutinez, sans leur laisser aucun sujet de la faire éclater, jusqu'à ce qu'il prît son tems pour les désabuser, & cet art de dissimuler, dont on permet quelquefois le bon usage à la prudence, fit voir qu'il sçavoit se relâcher quand il étoit necessaire, pour revenir avec de plus grandes forces à l'execution de ses desseins.



CHAPITRE VI.

On publie le retour en l'Isle de Cuba. Les Soldats que Cortez avoit mis dans ses interêts font des protestations contre ce retour. Le Cacique de Zempoala recherche l'amitié des Espagnols ; & on fonde la Ville de Vera-Cruz.

QUelques heures après qu'Ordaz & ceux de sa cabale eurent présenté leur requête à Cortez, il fit publier par le camp, que tout le monde se tînt prêt à s'embarquer le lendemain au matin, pour retourner à Cuba ; & il donna pour cet effet des ordres aux Capitaines, de remonter avec leurs compagnies sur les mêmes vaisseaux qu'ils avoient déja commandez. Cette résolution ne fut pas plutôt divulguée parmi les Soldats, que ceux qui étoient prévenus & gagnez en faveur du General, s'émûrent en criant : *Que Cortez les avoit trompez, en leur faisant croire qu'ils alloient s'établir en ce Pays-là, & le peupler. Qu'ils ne vouloient ni le quitter, ni retourner à Cuba : ajoûtant, que s'il avoit dessein de se retirer, il pouvoit l'executer, avec ceux qui avoient pris leurs mesures pour le suivre. Que pour*

ux, ils ne manqueroient point de Com-andant ; & qu'il se trouveroit encore uelque brave Cavalier qui voudroit bien prendre la charge. Le bruit de ces dis-ours s'augmenta jusqu'à ce point, que plu-eurs de ceux que la faction contraire avoit ntraînés dans ses sentimens, revinrent au rti du General. Ces gens crierent plus aut que les autres ; & les amis de Cortez, ui avoient soulevé ce premier mouvement, trouverent embarassez à appaiser le der-er. Ils approuverent leur résolution, & frirent d'en parler à Cortez, afin de l'o-iger à suspendre celle qu'il avoit prise our le retour. En effet, ils partirent aussi-t pour aller le chercher, afin de ne laisser oint refroidir cette nouvelle ardeur. Ils y lerent accompagnez de la plus grande par-e des Soldats ; & lorsqu'ils furent en sa ésence, ils lui dirent : *Que toute l'armée oit prête à se soulever à cause d'une nou-auté si surprenante.* Ils se plaignirent ou feignirent qu'on se plaignoit : *} u'une résolution de cette consequence eût é prise sans demander l'avis des Capitai-s.* Ils appuyoient *sur la honte & l'injure e le nom des Espagnols souffriroit, en andonnant une entreprise, au seul bruit s difficultez qui pouvoient s'y rencontrer, en tournant le dos sans tirer l'épée.* Ils

representoient à Cortez ce qui étoit arrivé à Grijalva : *Que le chagrin de Velasquez avoit été fondé sur ce que Grijalva n'avoit pas fait d'établissement dans le Païs qu'il avoit découvert : Que c'étoit le sujet que Velasquez avoit pris pour traiter ce Commandant de lâche, & pour lui ôter la conduite de la flotte* Enfin, ils n'oublierent rien de tout ce qu'il leur avoit lui-même dicté ; & il les écouta comme des gens qui le surprenoient, en lui apprenant un incident tout nouveau. Cependant Cortez fit toutes les façons qui étoient necessaires. Il se fit beaucoup prier d'accorder une chose qu'il souhaitoit passionnément : à la fin, témoignant qu'il se rendoit, il dit : *Qu'il avoit été mal informé, par quelques personnes engagées bien avant dans l'intrigue d'une certaine faction.* (Il ne nomma personne, afin de paroître discret.) *Ces gens lui avoient assuré que les Soldats étoient désolez, & crioient qu'il falloit absolument abandonner ce Païs, & retourner à Cuba. Que comme il avoit donné dans cette résolution contre son goût, & par pure complaisance pour les Soldats, il demeureroit en ce Païs avec une satisfaction d'autant plus grande, qu'il les voyoit en des sentimens qui s'accordoient parfaitement avec le service du Roy, & l'obligation que de veritables Espagnols se*

ont, d'aimer l'honneur plus que la vie : mais u'ils devoient comprendre qu'il ne vouloit que es Soldats de bon gré ; & que la guerre n'é-oit point un emploi de forçats. Qu'ainsi, qui-onque trouveroit bon de se retirer à Cuba, pouvoit faire sans aucun obstacle ; & que ès ce moment il donneroit ordre qu'il y eût ne embarcation sûre, & des vivres pré-arez pour tous ceux qui ne se sentiroient as disposez à suivre volontairement sa for-une. Cette résolution fut reçûë avec de rands applaudissemens. Le nom de Cor-ez retentit par tout ; & on vit des cha-eaux voler en l'air de tout côtez, qui est ne maniere dont les Soldats expliquent ur joye. Les uns la produisoient comme s la sentoient : les autres la montroient, our ne se pas marquer par une mauvaise istinction ; & personne n'osa contredire proposition d'un établissement. Ceux êmes qui avoient appuyé les plaintes des écontens, n'eurent plus la hardiesse de declarer. Ils firent des excuses à Cortez, ui reçut leurs raisons sans les approfondir, eservant à s'en plaindre à une meilleure ccasion.

Il arriva en ce même tems, que Bernard iaz étant en sentinelle sur les avenuës du amp, avec un autre Soldat, ils virent nq Indiens qui descendoient d'une colline

du côté du rivage de la mer, & qui s'avançoient vers le camp. Comme ils parurent à ces deux Soldats en trop petit nombre pour donner l'alarme, ils les laisserent approcher. Les Indiens s'arrêterent à quelque distance, & firent les signaux ordinaires pour marquer qu'ils venoient comme amis, & comme Ambassadeurs vers le General de l'armée. Diaz les prit sous sa conduite, laissant son compagnon au même poste, à dessein d'observer si ces Indiens n'étoient point suivis de quelques troupes. Cortez les reçut agréablement, & donna ordre qu'on les regalât, avant que de leur donner audience. Il remarqua qu'ils paroissoient être d'une Nation differente des Mexicains, à l'air & aux habits, quoi qu'ils eussent comme ces derniers les oreilles & la levre percées, où ils faisoient passer de gros anneaux & des pendans, qui pour être d'or, ne laissoient pas de les enlaidir. Leur accent étoit encore different; ensorte que Marine & Aguilar étant arrivez, on reconnut qu'ils parloient une autre langue que celle de Mexique: & ce fut un grand bonheur qu'un d'entre ces Indiens entendît & parlât cette derniere, avec quelque difficulté. Ce fut par son organe qu'on apprit, qu'ils étoient envoyez par le Seigneur de Zempoala, Province qui n'étoit pas fort

éloignée

éloignée, pour visiter de sa part le Chef de ces braves hommes, dont ils avoient sçû les exploits si admirables dans la Province de Tabasco. Que leur Cacique étant Prince guerrier, & aimant les hommes de cœur, lui demandoit son amitié, insistant fort sur cette estime que son Maître faisoit des Soldats valeureux, comme s'il eût apprehendé que l'on n'eût attribué à la peur, des avances qui n'étoient que l'effet d'une inclination genereuse.

Cortez reçut avec des démonstrations d'estime & de joye, les offres d'amitié & de bonne correspondance qu'ils lui faisoient de la part de leur Cacique. Il regardoit comme une grace singuliere du Ciel l'arrivée de ces Ambassadeurs, en un tems où il y avoit sujet de se défier des Mexicains; & elle lui parut d'autant plus signalée, qu'il apprit que la Province de Zempoala étoit sur le chemin qu'il falloit prendre pour aller en ce lieu que François de Montexo avoit découvert au long de la côte, & où il avoit dessein de porter son camp & de s'établir. Il fit quelques questions à ces Indiens, pour s'informer plus particulierement du dessein & des forces de leur Cacique: & entr'autres choses, il leur demanda: *Pourquoi étant si voisins, ils avoient tardé si long-tems à lui envoyer cette Ambassade?* A quoi ils répon-

dirent : *Que ceux de Zempoala ne communiquoient pas volontiers avec les Mexicains, dont ils ne souffroient les cruantez qu'avec horreur.*

Cette nouvelle plut fort à Cortez ; & en poussant plus avant la recherche, il apprit que Motezuma étoit un Prince violent, & extrêmement haï à cause de son orgueïl insuportable, & de sa tyrannie, qui tenoit ses peuples soumis par la crainte, bien plus que par le devoir, & qu'en cette partie de son Empire il y avoit quelques Provinces qui ne cherchoient qu'à secoüer le joug. Dès ce moment, cet Empereur parut moins formidable au General : tous les artifices, & les voyes par lesquelles il pourroit accroître ses forces par le nombre des Alliez, se présenterent confusement à son imagination, & l'animerent extrémement. Le premier moyen qui s'offrit, fut de se mettre du côté de ces Peuples affligez ; jugeant qu'il ne seroit ni difficile, ni deraisonnable, de former un parti contre un Tyran, entre des revoltez contre ses injustices. C'est ce qu'il se proposoit alors, & qu'il executa ensuite ; confirmant par cet exemple cette importante verité : Que les plus grandes forces des Monarques sont fondées sur l'amour de leurs Sujets. Cortez depêcha donc promptement ces Indiens, à qui il

fit des préſens, pour marques de ſon amitié, en leur promettant qu'il iroit bientôt lui-même rendre viſite à leur Maître, afin d'établir entr'eux une confiance reciproque, & combattre à ſon côté, autant de fois qu'il auroit beſoin de ſon aſſiſtance.

Le General avoit deſſein de paſſer par cette Province, pour aller reconnoître celle de Quiabiſlan, où il vouloit fonder ſon premier établiſſement, ſuivant le rapport qu'on lui avoit fait de la fertilité de ce Païs-là. Mais il avoit encore un autre but, où il conduiſoit inſenſiblement les eſprits; ſur quoi il étoit important d'avancer la réſolution qu'il avoit priſe, de donner une forme au gouvernement de la Colonie, ſur le lieu même où ils étoient campez. Il communiqua cette penſée aux Capitaines qui étoient attachez à ſes interêts; & ayant réglé avec eux tout ce qui pouvoit adoucir cette propoſition, on aſſembla les Eſpagnols, afin de nommer les Officiers qui devoient leur rendre la juſtice. La Conference fut courte; & ceux qui ſçavoient le ſecret du General emporterent les voix. On nomma pour Alcaldes, ou Chefs du Conſeil ſouverain, Alonſe Hernandez Portocarrero, & François de Montexo; pour * Conſeillers

* *Regidores.*

Alonse d'Avila, Pierre & Alonse d'Avarado, & Gonzale de Sandoval. Jean d'Escalante fut Alguazil Major, ou Lieutenant Criminel; & on fit Procureur General François Alvarez Chico. On nomma aussi un Greffier pour tenir les Registres du Conseil, & d'autres petits Officiers. Sur quoi, après qu'ils eurent tous fait le serment ordinaire, de garder la raison & la justice, suivant qu'ils y étoient obligez, par le service qu'ils devoient à Dieu & au Roy, ils prirent possession de leurs Charges avec les solemnitez accoûtumées; & ils commencerent à les exercer, en donnant à la nouvelle Colonie le nom de la *Villa Rica de Vera-Cruz*, qu'elle a toujours conservé, au lieu où on fonda la Ville. Ils l'appellerent Ville riche, à cause de l'or qu'ils avoient vû en ce païs-là; & le nom de la Vraye-Croix lui fut donné, parce qu'ils étoient descendus en terre le jour du Vendredi Saint, auquel on adore la Croix.

Cortez assista à ces fonctions comme un particulier, entre les autres Habitans ou Bourgeois de la Colonie: & quoi qu'il lui fût difficile de séparer de sa personne cette espece de superiorité, qui consiste en la veneration que le merite attire, il vouloit autoriser les nouveaux Officiers, par le ref-

pect qu'il leur rendoit, afin de donner à tout le Peuple un exemple de l'obéissance qu'on leur devoit. Sa déference étoit encore fondée sur une raison de politique. Il avoit besoin de l'autorité de ce Conseil, & de la dépendance des Sujets, afin que le bras de la Justice, & la voix du Peuple pûssent remplir les vuides de la Jurisdiction militaire, qui residoit en sa personne, en vertu de la délegation de Diego Velasquez. Mais comme ce Gouverneur l'avoit revoquée, il trouvoit son pouvoir appuyé sur de trop foibles fondemens, pour en user comme il le souhaitoit dans une entreprise de cette consequence. Ce défaut donnoit lieu à plusieurs réflexions, parce qu'il étoit obligé de dissimuler souvent avec ceux qui étoient sous son commandement; & il avoit un double embarras, de songer à ce qu'il devoit commander, & aux moyens de se faire obéir.



CHAPITRE VII.

Cortez, dans la premiere Assemblée qui se tient à Vera Cruz, renonce à la Charge de Capitaine General que Diego Velasquez lui avoit donnée. La Ville & les Habitans font une nouvelle élection de sa personne pour commander l'armée.

AU matin du jour suivant, on assembla le Conseil, sous prétexte de traiter des moïens de conserver & d'augmenter la nouvelle Colonie. Quelques momens après, Cortez demanda la permission d'y entrer, disant qu'il vouloit proposer une affaire qui regardoit le bien public. Les Juges se leverent tous pour le recevoir; & lui après avoir fait une profonde reverence à ces Seigneurs, qui representoient le Corps de Ville, alla prendre sa place après le premier Conseiller, & fit un discours à peu près en ces termes:

SEIGNEURS, ce Conseil, que Dieu par sa bonté nous a permis d'établir, represente la personne de notre Roy, à qui nous devons decouvrir nos cœurs & nos pensées, & dire sans deguisement la verité, qui est de tous les hommages celui que les gens qui aiment l'hon-

neur & la vertu, lui rendent le plus volontiers. Je parois donc devant vous comme si j'étois en sa presence, sans avoir d'autre vûë que celle de son service, sur quoi vous me souffrirez l'ambition que j'ai de ne le ceder à personne. Vous êtes assemblez pour deliberer des moyens d'établir cette nouvelle Colonie, trop heureuse de dépendre de votre conduite; & j'ai crû que je ne vous importunerois pas, en vous proposant ce que j'ai medité sur ce sujet, afin que vous ne vous arrêtiez pas à des suppositions mal fondées, dont le défaut vous obligeroit à prendre de nouvelles conclusions. Cette Ville, qui commence aujourd'hui à s'élever sous votre Gouvernement, est fondée en un pais peu connu & fort peuplé, où nous avons trouvé des marques de resistance, qui suffisent pour nous persuader que nous sommes engagez en une entreprise perilleuse, où nous aurons également besoin de la tête & des mains, & où souvent il faudra que la force acheve ce que la prudence aura commencé. Il n'est pas tems d'employer la seule politique & les conseils désarmez: Votre premier soin doit être de conserver l'armée, qui nous sert de rempart; & mon premier devoir est de vous avertir, qu'elle n'a pas tout ce qui lui est necessaire pour établir notre sureté, & soutenir nos esperances. Vous sçavez que je l'ai commandée, sans autre titre que la nomination de Velasquez,

qui n'a pas été plutôt expediée en ma faveur, qu'il l'a revoquée. Je n'examine point ici l'injustice de ses soupçons & de sa défiance; il ne s'agit pas de cela : mais on ne peut nier que la Jurisdiction militaire dont nous avons tant de besoin, ne subsiste plus en ma personne, que contre la volonté de celui qui pouvoit en disposer : ainsi elle n'est plus fondée que sur un titre forcé, qui porte avec soi la foiblesse du principe dont il vient. Les Soldats n'ignorent pas ce défaut. Je n'ai point le cœur assez bas, pour exercer en commandant, une autorité sans vigueur & pleine de scrupules; & l'entreprise que nous avons faite, ne doit point s'entamer avec une armée qui ne se maintient dans l'obéïssance que par habitude, plutôt que par raison. C'est à vous, Seigneurs, qu'il appartient d'apporter le remede necessaire à cet inconvenient. Votre Assemblée, qui répresente la personne du Roy, peut en son nom, pourvoir au commandement de ses troupes, en choisissant un sujet qui n'ait point contre soi ces défauts de pouvoir. Il y en a plusieurs en cette armée digne d'un si bel emploi; & il sera plus legitime, en quelque personne que ce soit, qui tiendra son autorité par une autre voye, ou qui le recevra de votre main. Pour moi, dès ce moment je me dépoüille de tout le droit, qui a pû m'en investir; je re-

nonce

nonce entre vos mains au titre qui me l'a acquise, afin de vous laisser toute la liberté du choix que vous devez faire, & de vous assurer que toute mon ambition se borne au bon succès de cette entreprise, & que sans me faire aucune violence, cette main qui a porté le bâton de General, sçaura fort bien se servir de la pique ou de la lance; puisque si on apprend à commander en obéissant à la guerre, il y a aussi des occasions où le commandement est l'école de l'obéissance. Il finit en jettant sur la table les Provisions qu'il avoit de Diego Velasquez; & après avoir baisé le bâton de General, qu'il mit entre les mains d'un des Chefs du Conseil, il se retira à sa baraque.

L'incertitude de l'évenement ne devoit pas lui causer beaucoup d'inquietude en cette action; car il avoit pris ses mesures d'une maniere qui laissoit peu de prise au hazard: neanmoins, il faut avoüer qu'il y a quelque chose de noble & de fier en cette adresse dont il se servit, pour rejetter une autorité qui n'avoit plus ni force ni bienseance. Le choix d'un General ne balança pas long-tems dans le Conseil: quelques-uns y étoient entrez fort bien préparez sur ce sujet; & les autres n'avoient rien à opposer. Toutes les voix allerent donc à recevoir la démission de Cortez; mais à

condition de l'obliger à reprendre le Commandement general de l'armée ; que le Conseil souverain de la Ville lui en donneroit les Patentes au nom du Roy, jusqu'à ce que sa Majesté eût declaré sa volonté ; & qu'on feroit part au Peuple de cette élection, pour voir comment il la recevroit ; ou plutôt, parce qu'on ne doutoit pas que ce ne fût avec agrément. Le Peuple assemblé par la voix du Crieur public, apprit la renonciation de Cortez au titre de General, & l'arrêté du Conseil sur ce sujet. Ce dernier article fut reçu avec tout l'applaudissement que l'on avoit où esperé, ou pratiqué. Quoi qu'il en soit, la joïe éclata par de grandes acclamations : les uns felicitoient les Seigneurs du Conseil de leur bon choix : les autres demandoient Cortez pour General, comme si on le leur eût refusé ; & s'il y en eut quelques-uns qui ne prissent point de part à la joïe publique, leurs cris ne laissoient pas d'en donner des marques, quoique feintes, ou du moins ils cherchoient quelque prétexte à leur silence. Après cette diligence, les Chefs du Conseil & les Conseillers, accompagnés de la plus grande partie des Soldats, qui répresentoient le Peuple, allerent à la baraque d'Hernan Cortez, où ils lui signifierent : *Que la Ville de Vera-Cruz,*

au nom du Roy Dom Charles, l'avoit élû & nommé pour Gouverneur & General de l'Armée qui étoit en la nouvelle Espagne en pleine assemblée de son Conseil, avec la connoissance & l'approbation de tous ses Habitans; & en tant que besoin seroit, elle requeroit, & lui ordonnoit de se charger de cet emploi, puisque cela importoit au bien public de la Ville, & au service de sa Majesté.

Cortez reçut cette nouvelle Charge avec beaucoup de civilité, & même de respect. Il l'appella toujours nouvelle, afin de marquer par le nom même la difference qu'il faisoit de celle-ci à l'autre, à laquelle il avoit renoncé. Dès ce moment il commença à donner les ordres, avec un certain caractere de grandeur & de confiance, qui fit bien-tôt impression sur l'esprit des Soldats, pour les porter à l'obéissance.

Les Partisans de Valasquez témoignerent peu de prudence en cette occasion : ils ne prirent aucunes mesures pour couvrir leurs passions, & ils ne sçûrent pas ceder au torrent qu'ils ne pouvoient retenir. Ils tâchoient de ruiner l'autorité du Conseil, & en même tems le credit du General, en blâmant son ambition, & parlant avec mépris de ces miserables abusez, qui n'en penetroient pas le fond. Comme le murmure a un venin caché, & je ne sçai quel

droit d'autorité sur l'esprit de ceux qui l'écoutent, celui-ci faisoit un progrès fort dangereux dans les conversations, où il ne manquoit pas de gens qui le recevoient, & le poussoient en avant. Cortez fit ce qu'il put afin d'arrêter ce mal dès sa naissance, apprehendant qu'il n'entraînât les esprits qui étoient en mouvement, ou qu'il n'y mît ceux qui étoient aisez à ébranler. Il avoit éprouvé que sa patience n'étoit d'aucun usage en ces occasions, & que les voyes de la douceur produisoient un effet tout contraire, & rendoient le mal plus dangereux : ainsi il se résolut à suivre celles de la rigueur, qui sont toujours les plus puissantes contre les insolens. Il fit donc arrêter & mettre aux fers dans les vaisseaux, où ils furent conduits, Diego d'Ordaz, Petro Escudero & Jean Velasquez de Leon. Ce châtiment porta la terreur dans l'esprit de tous les Soldats ; & Cortez trouva bon de l'augmenter, en disant avec une fermeté intrepide: *Qu'il les avoit fait prendre comme des seditieux & perturbateurs du repos public, & qu'il leur feroit faire leur procès, jusqu'à ce que leur tête eût répondu de leur opiniâtreté.* Il se maintint durant quelques jours dans cette severité feinte, ou veritable, sans les pousser en justice, parce qu'il souhaitoit de les corriger, plutôt que

de les punir. D'abord on leur retrancha toute ſorte de communication, qu'on leur permit au bout de quelques jours, par la permiſſion du General, qui ne paſſoit neanmoins que pour une ſimple tolerance. Il ſe ſervit adroitement de cette voye pour leur détacher quelques-uns des ſes confidens, qui les ramenerent inſenſiblement à la raiſon; enſorte que les chagrins étant diſſipez de toutes parts, ils devinrent les plus fideles amis de Cortez, & des plus ardens à combattre auprès de ſa perſonne, en toutes les occaſions qui ſe préſenterent.

CHAPITRE VIII.

L'Armée marche pour aller à Quiabiſlan, & paſſe par Zempoala, où le Cacique reçoit les Eſpagnols avec beaucoup d'honneur. On a de nouvelles connoiſſances de la tyrannie de Motezuma.

AUſſi-tôt que le General eut fait arrêter ces priſonniers, il commanda Pierre d'Alvarado avec cent hommes, pour aller reconnoître le païs, & chercher des vivres, parce qu'on commençoit à ſentir le beſoin qu'on avoit de ceux que les Indiens

apportoient à l'armée. Ce Capitaine avoit ordre de ne faire aucune hostilité, & de n'en venir point aux armes, à moins que de s'y voir forcé par la necessité de se défendre. Il eut le bonheur d'executer ces ordres sans beaucoup de peine, parce qu'il n'alla pas loin sans trouver quelques Villages ou Hameaux, dont les Habitans avoient laissé l'entrée libre, en se retirant dans les bois. Les maisons abandonnées de leurs maîtres étoient fort bien garnies de mayz, de poules & d'autres provisions : & les Soldats sans faire tort aux édifices ni aux meubles, prirent seulement les vivres, dont ils avoient besoin, comme chose acquise par le droit de la necessité; & ils revinrent au camp chargez & contens.

Cortez, sans perdre de tems, donna ses ordres pour faire marcher l'armée, suivant le dessein qu'on avoit pris. Les vaisseaux mirent à la voile, pour aller à Quiabislan; & l'armée suivit par terre le chemin de Zempoala. Elle avoit à droite la côte de la mer; & l'on fit quelques détachemens pour reconnoître la campagne, afin de prévenir tous les accidens qui pouvoient arriver en un Païs, où la confiance étoit une négligence condamnable.

Ils se trouverent en peu d'heures sur les

bords de la riviere de Zempoala, proche de laquelle on bâtit depuis la Ville de Vera-Cruz. Comme cette riviere étoit profonde, il fallut rassembler quelques canots ou bateaux de pêcheurs, que l'on trouva sur la rive, où l'armée passa en laissant nager les chevaux. Cette premiere difficulté étant surmontée, les Espagnols arriverent à un Bourg qu'ils reconnurent dans la suite être de la Province de Zempoala. Ils prirent à mauvais augure de voir que les maisons étoient vuides, non-seulement d'Habitans, mais encore de vivres, & de meubles; ce qui marquoit une retraite préméditée, & faite avec ordre. Ils avoient seulement laissé dans leurs Temples quelques Idoles, avec des instrumens, ou coûteaux de bois garnis de pierres à fuzil; & en quelques endroits, de miserables restes de la peau des victimes humaines qu'ils avoient sacrifiées, & qui causoient en même tems de la pitié & de l'horreur.

Ce fut en ce lieu que l'on vit pour la premiere fois, non sans admiration, les livres des Mexicains dont nous avons déja parlé. Il y en avoit trois ou quatre dans ces Temples, qui contenoient sans doute les ceremonies de leur Religion. Ces livres étoient de toile, enduite d'une espece de gomme, ou de vernis. Leur figure étoit

comme celle des anciens titres, composez de plusieurs peaux de parchemins fort larges, & collées ensemble. Ils plioient cette toile, ensorte que chaque double faisoit une feüille, & tous ensemble composoient le volume. Ils paroissoient, autant qu'on en put juger à la vûë, écrits de tous côtez, ou plutôt grifonnez de cette espece d'images & de chiffres dont les Peintres de Teutilé avoient donné une connoissance bien plus parfaite.

L'armée logea dans les maisons les mieux bâties. On passa la nuit avec quelque incommodité, ayant les armes prêtes, & sur toutes les avenuës de bonnes sentinelles, qui pussent assurer le repos des autres par leur vigilance. Le lendemain on reprit le même ordre de marche par le chemin le plus frayé, qui descendoit vers le couchant, en s'écartant un peu de la côte de la mer. On ne trouva en toute la matinée, personne dont on pût prendre langue, & rien qu'une solitude suspecte dont le silence donnoit beaucoup à penser. Enfin, à l'entrée d'une très-belle prairie, on découvrit douze Indiens qui venoient chercher le General, chargez d'un regale de poules, & de pain de mayz, que le Cacique de Zempoala lui envoyoit, avec de très-humbles prieres de ne laisser pas de venir

dans ſon Bourg, où il avoit fait préparer des logemens pour toute l'armée, & où il eſperoit le traiter avec plus d'abondance & d'honneur. On apprit de ces Indiens, que le lieu de la réſidence du Cacique étoit éloigné de celui où ils étoient d'un Soleil, c'eſt-à-dire dans leur langue, d'une journée de marche : car ils ne connoiſſoient point la diviſion de l'eſpace en lieuës ; & ils meſuroient les diſtances par le mouvement du Soleil, en comptant le tems, & non les pas du chemin. Cortez témoigna qu'il eſtimoit extrêmement le regale du Cacique ; & il lui renvoya ſix Indiens, retenant les autres pour lui ſervir de guides, & pour tirer d'eux quelques lumieres de ce qu'il deſiroit ſçavoir, ne ſe fiant pas encore à ces démonſtrations d'honnêteté, qui paroiſſoient d'autant moins aſſurées qu'elles étoient imprévûës.

L'armée paſſa la nuit dans un Village de peu de maiſons, dont les Habitans parurent fort empreſſez à bien traiter les Eſpagnols. Leur confiance & leur tranquillité firent juger que cette Nation ſouhaitoit la paix, & les conjectures ne ſe trouverent pas fauſſes, quoique l'eſperance ſe flatte quelquefois en de pareilles occaſions. L'armée partit le matin, marchant vers Zempoala, ſous la conduite de ſes guides,

qu'on ne suivoit pourtant qu'avec toutes les précautions necessaires. Sur le soir, à la vûë du Bourg, vingt Indiens équipez fort galamment à leur maniere, sortirent pour recevoir le General; & après avoir fait toutes leurs ceremonies, ils lui dirent: *Que leur Cacique n'avoit pû venir avec eux, parce qu'il étoit incommodé; qu'il les avoit envoyez pour lui en faire ses complimens, & qu'il l'attendoit, avec beaucoup d'impatience de connoître des hôtes, dont la valeur faisoit tant de bruit, & de les recevoir dans son amitié, comme ils étoient déja dans son inclination.*

Le Bourg étoit grand & peuplé, en une très-belle situation, entre deux ruisseaux qui arrosoient une campagne très-fertile. Ces ruisseaux venoient d'une montagne peu éloignée, d'une descente aisée & couverte d'arbres. Les maisons étoient de pierre, couvertes & crépies d'une maniere de chaux blanche, luisante & polie, dont l'éclat faisoit un spectacle fort brillant aux yeux: ensorte qu'un des Soldats détachez revint avec précipitation au gros, criant; *Que les murailles étoient d'argent.* Cette vision réjoüit beaucoup toute l'armée; & tel donna dedans de tout son cœur, qui fut après cela le premier à se railler de la bévûë de cet homme.

Toutes les ruës & les places publiques

étoient remplies d'Indiens, accourus pour voir l'entrée, en très-grand nombre, sans aucunes armes qui puſſent donner du ſoupçon, & ſans faire d'autre bruit que celui qui naît ordinairement d'une grande multitude de peuple aſſemblé. Le Cacique ſortit à la porte de ſon Palais. Son incommodité étoit une groſſeur prodigieuſe, qui ne l'embarraſſoit pas moins qu'elle le défiguroit. Il s'approcha avec peine, appuyé ſur les bras de quelques Indiens des plus nobles, du ſecours deſquels il paroiſſoit tirer tout ſon mouvement. Sa parure étoit une mante de coton ſur ce gros corps tout nud : la mante enrichie de pluſieurs joyaux & pierres fines qui pendoient en pluſieurs endroits, ainſi que de ſes oreilles & de ſes levres ; Prince d'une très-curieuſe figure, dont le poids s'accordoit fort bien avec la gravité. Cortez eut beſoin de toute la ſienne pour empêcher les Eſpagnols d'éclater de rire ; & comme il avoit auſſi à travailler ſur ſoi, il ajoûta une ſeverité forcée, en donnant cet ordre. Mais à peine eut-on entendu le raiſonnement du Cacique, lorſqu'il embraſſa le General, & qu'il ſalua les autres Capitaines, qu'on reconnut ſon bon eſprit, & qu'il gagna par les oreilles ce que les yeux lui refuſoient. Son diſcours étoit juſte & concerté. Il trancha

ses complimens en peu de paroles, qui marquoient beaucoup d'honnêteté & de discretion, & conclut en disant au General: *Qu'il se retirât en son quartier pour prendre du repos, & faire les logemens de son armée: Qu'il iroit lui rendre visite, afin de conferer ensemble plus commodément de leurs interêts communs.*

Ces logemens étoient preparez sous des portiques ou vestibules de plusieurs maisons, qui occupoient un assez grand espace, où tous les Espagnols trouverent moyen de se loger sans embarras, & où on leur fournit abondamment les choses dont ils avoient besoin. Le Cacique envoya annoncer sa visite par un present de bijoux d'or, & d'autres curiositez, qui valoient bien deux mille marcs d'or. Il suivit de près son present, accompagné d'un superbe cortége, sur une espece de lit de repos que ses principaux Officiers portoient sur leurs épaules; & sans doute les plus robustes étoient alors les plus dignes de cette marque d'honneur. Cortez accompagné de tous ses Capitaines, alla le recevoir hors la porte de son logis; & lui donnant par tout le pas & la main, il le conduisit en son appartement, où il ne retint que ses Truchemens, parce qu'il vouloit lui parler en secret. Après le discours accoûtumé

ır les motifs de ſon arrivée en ce Pays, grandeur de ſon Roy, & les erreurs e l'Idolatrie, il ajouta : *Qu'un des prin-ſpaux emplois de la valeur des Soldats qu'il ɔnduiſoit, étoit de détruire l'injuſtice, de ɔâtier la violence, & de ſe ranger du parti e la juſtice & de la raiſon.* Il toucha cet rticle de propos déliberé, parce qu'il pré-ɛndoit mettre le Cacique ſur la plainte con-re Motezuma, & voir ce qu'il pouvoit ɛtendre de ſon mécontentement, ſuivant e qu'il en avoit appris. D'abord le chan-ement qui parut ſur le viſage de l'Indien, t connoître au General, qu'il avoit mis doigt dans la playe : mais avant que de épondre, il fit paroître par ſes ſoupirs, u'il avoit de la peine à déclarer ſes maux. nfin la douleur l'emporta ; & en déplo-ant ſa miſere, il dit : *Que tous les Caci-ues de cette contrée ſe trouvoient dans un ſclavage honteux & miſerable, gemiſſant us le poids des cruautez & de la tyrannie de Motezuma, ſans avoir ni aſſez de force pour en tirer, ni aſſez de raiſon pour imaginer remede qu'il y falloit apporter. Qu'il ſe iiſoit adorer & ſervir par ſes vaſſaux com-e un de leurs Dieux ; & qu'il vouloit qu'on ɛverât ſes injuſtices & ſes violences com-e des arrêts du Ciel. Qu'il n'oſoit pour-ant pas lui propoſer une entrepriſe auſſi dan-*

gereuse qu'étoit celle de secourir ces pauvres affligez; parce que Motezuma avoit trop de forces, & que Cortez avoit trop peu de sujet de leur être obligé, pour se déclarer ennemi d'un Prince si puissant; & que ce seroit ignorer les loix de l'honnêteté, que de prétendre acquerir son amitié, en lui vendant à un si haut prix le petit service qu'il lui avoit rendu.

Cortez entreprit de le consoler, en lui disant: *Qu'il craignoit peu les forces de Motezuma, parce que les siennes étoient favorisées du secours du Ciel, & avoient un avantage naturel sur les Tyrans: mais que comme il étoit obligé d'aller à Quiabislan, ceux qui se sentoient opprimez par quelque violence le trouveroient en cet endroit, en cas qu'ils eussent la raison de leur côté, & qu'ils voulussent l'appuyer du secours de ses armes. Qu'il pourroit cependant communiquer cette proposition à ses amis & à ses confederez, en les assurant que Motezuma cesseroit de les insulter ou ne le pourroit faire, lorsque lui & ses Soldats auroient entrepris de le proteger.* Ils se séparerent sur cette assurance, & Cortez donna aussi-tôt les ordres pour suivre sa marche, ayant gagné le cœur & l'esprit du Cacique, & sentant en lui-même une extrême joye de voir cet heureux acheminement à ses desseins, qui sortant alors, pour ainsi

dire, des efpaces imaginaires, commençoient à paroître poffibles.

CHAPITRE IX.

Les Efpagnols vont de Zempoala à Quiabiflan. Ce qui fe paffe à leur entrée dans cette Ville, où l'on eft encore informé du mécontentement de ces Peuples. Cortez fait arrêter fix Officiers de Motezuma.

LEs Efpaguols étoient fous les armes, prêts à partir, lorfque quatre cens Indiens fe préfenterent pour porter leurs valifes & leur bagage, & pour aider à conduire l'artillerie. Ce fecours fut d'un grand foulagement aux Soldats; & ils le regarderent comme une grace particuliere du Cacique, jufqu'à ce que l'on apprit de Marine, que c'étoit un ufage reglé, que les Seigneurs affiftaffent les Armées de leurs Alliez de cette efpece de fommiers, qu'ils appelloient *Tamenes*, qui étoient accoutumez à marcher cinq ou fix lieuës avec leur charge. Le Pays que l'on découvrit en marchant, étoit fort agréable & riant, couvert en quelques endroits d'arbres, dont l'extrême hauteur faifoit un fpectacle admirable; & en d'autres, de

toutes sortes de grains, semez & cultivez avec soin. Cette vûë réjoüit les Espagnols, qui s'estimoient trop heureux de voyager en un si beau pays. Au coucher du Soleil ils trouverent un hameau abandonné, où ils se logerent, afin d'éviter l'inconvenient d'entrer de nuit dans Quiabislan, où ils arriverent le lendemain à dix heures du matin.

On découvroit de loin les maisons de ce Bourg, assez étendu, sur une hauteur de rochers qui sembloient lui servir de murailles, dans une situation tres-forte par sa nature, dont toutes les avenuës étoient étroites & en pente fort roide : & quoi qu'elles ne fussent défenduës de personne, on ne laissa pas d'y monter avec assez de peine. Le Cacique & les Habitans s'étoient retirés, pour s'éclaircir de loin de l'intention de nos gens, & l'armée s'empara de tous les postes, sans trouver personne dont on pût tirer quelque connoissance, jusqu'à ce qu'une compagnie arrivant à la place où les Temples étoient bâtis, il en sortit quatorze ou quinze Indiens, en équipage de grands Seigneurs à leur maniere. Ces gens, après un long prélude de reverences & de parfums, s'approcherent, affectant de paroître en même tems civils & assurez, & de déguiser leur crainte en respect,

pect, mouvemens aisez à confondre, par leur ressemblance. Cortez les rassura entierement par ses caresses. Il leur fit présent de quelques bagatelles de verre peint de bleu ou de verd, dont ceux qui en connoissoient la juste valeur, ne laissoient pas alors d'en estimer beaucoup l'usage. Après que ce regale leur eût ôté toute la frayeur qu'ils dissimuloient, ils dirent : *Que leur Cacique s'étoit retiré par un dessein prémedité, de crainte d'attirer la guerre en défendant l'entrée de sa Ville, ou de hazarder sa personne, en la confiant à une Nation qu'il ne connoissoit pas, & qui venoit le trouver les armes à la main. Qu'il n'avoit pû retenir ses Sujets épouvantez par cet exemple, & moins obligez que lui d'attendre le peril. Que pour eux, qui étoient bien au dessus du vulgaire, & qui devoient avoir plus de cœur, ils avoient offert de s'y exposer ; mais qu'au moment que le Cacique & ses Sujets apprendroient la douceur & l'honnêteté de leurs hôtes, qu'ils honoroient déja beaucoup, ils reviendroient dans leurs maisons, & se feroient un honneur & un plaisir de servir de si braves gens, & de leur obéir en tout.* Le General leur donna toute sorte d'assurance ; & d'abord qu'ils furent partis, il commanda à tous les Soldats de laisser passer librement les Indiens, dont la confiance parut bien-tôt, en ce

que quelques familles revinrent dès la même nuit ; & peu de tems après la Ville fut repeuplée de tous ses habitans.

Le Cacique arriva le dernier. Il amenoit celui de Zempoala pour être son protecteur ; & ils étoient tous deux portez par leurs Courtisans, sur une espece de lit de repos. Zempoala fit des excuses fort adroites pour son voisin ; après quoi ils tomberent d'eux-mêmes sur les plaintes contre Motezuma, représentant vivement, & quelquefois avec des larmes, *les tyrannies & les cruautez de ce Prince, l'oppression de ses Peuples, & le désespoir de sa Noblesse.* A quoi Zempoala ajouta cette conclusion : *Ce monstre est si superbe & si fier, qu'après nous avoir appauvris & épuisez par ses impôts, s'enrichissant de notre misere, il veut encore entreprendre sur l'honneur de ses Vassaux, en nous ôtant par force nos filles & nos femmes, afin de soüiller de notre sang les Autels de ses Dieux: après avoir sacrifié ces infortunées victimes à d'autres usages plus cruels & moins honnêtes.*

Cortez tâcha de les consoler, & de les disposer à faire une étroite alliance avec lui. Comme il s'informoit de leurs forces, & du nombre de ceux qui prendroient les armes pour maintenir la liberté, il vit entrer deux ou trois Indiens fort effrayez, qui

parlerent à l'oreille aux Caciques ; ce qui les jetta dans un trouble si violent, qu'ils se leverent aussi-tôt, pâles & épeidus, & sortirent sans prendre congé, ni achever leurs discours. La cause de leur émotion parut bien-tôt, lors qu'on vit passer par le quartier même des Espagnols, six Ministres de Motezuma, de cette espece de Commissaires ou Intendans qu'il envoyoit par tout son Royaume pour recueillir les tributs. Ils étoient richement parez de plumes, & de joyaux d'or en pendans, sur des mantes de coton très-propres & très-fines, suivis d'un grand cortege de serviteurs, dont quelques-uns tenoient au dessus d'eux des parasols de plumes, qu'ils remuoient suivant qu'il étoit necessaire, pour donner à leurs Maîtres, par ce mouvement officieux, l'air & l'ombre en même tems. Cortez, accompagné de ses Capitaines, sortit pour les voir, à la porte de son logis ; & ces Indiens passerent sans lui faire aucune civilité, d'un air mêlé de colere & de mépris. Cette fierté émut la bile des Soldats ; & ils l'auroient châtiée sur le champ, si le General ne les avoit retenus, se contentant alors d'envoyer Marine, avec une escorte suffisante, afin qu'elle s'informât des intentions de ces Ministres.

On apprit par cette voye, que les Mexicains avoient établi le Siége de leur Au-

dience en une des maisons de la Ville, où ils avoient fait citer les Caciques. Qu'ils leur avoient fait en public des reprimandes très aigres de leur insolence, pour avoir reçû dans leurs Villes une Nation étrangere, ennemie de leur Roy. Qu'afin d'expier cette faute énorme, il leur commandoit de fournir, outre le tribut ordinaire, vingt Indiens propres à être sacrifiez aux Dieux.

Sur cet avis, Cortez envoya querir les deux Caciques par quelques Soldats, qui avoient ordre de les amener sans bruit. Lors qu'ils furent arrivez, il leur fit croire qu'il avoit penetré le fond de leurs pensées, afin d'autoriser par ce mystere, la proposition qu'il vouloit leur faire, en ces termes: *Qu'il sçavoit déja la violence de ces Intendans, qui prétendoient leur imposer un nouveau tribut sur le sang humain, sans qu'ils eussent commis aucun crime, mais seulement reçû & logé son Armée. Qu'il n'étoit plus tems d'endurer de semblables abominations; & que pour lui, il ne souffriroit pas qu'on executât devant ses yeux, des commandemens qui donnoient tant d'horreur; au contraire, qu'il leur ordonnoit absolument, d'assembler leurs troupes, & d'aller prendre ces infâmes Ministres. Qu'il prenoit sur son compte, & sur la valeur de ses Soldats, la défense d'une action qu'ils entreprenoient par son ordre.*

Les Caciques furent embaraſſez. Ils refuſoient de prendre part à cette execution, ayant le cœur & l'eſprit abbatus par l'habitude des ſouffrances, prêts à baiſer les verges dont on les foüetoit. Neanmoins Cortez redoubla ſon commandement, avec tant d'autorité, qu'ils n'oſerent déſobéïr; & ils allerent ſe ſaiſir des Miniſtres de Motezuma, avec uue extrême joye de tous les Indiens, qui applaudiſſoient à cette action. On leur donna une eſpece d'entraves ou de fers, dont ils ſe ſervoient dans leurs priſons, & qui étoient fort incommodes; car ils ſerroient la gorge du priſonnier, & l'obligeoient à ſoulever à tous momens les épau-
geoient à ſoulever à tous momens les épau-
les, contre la peſanteur du fardeau, afin de ſe donner la liberté de reſpirer. Les Caciques vinrent étaler à Cortez leur zele & leur vigueur en cette action, d'une maniere qui avoit quelque choſe de fort plaiſant. Ils proteſtoient de leur faire ſouffrir ce jour-là même, le ſupplice qui étoit ordonné contre les traîtres; & voyant qu'on ne vouloit pas le leur permettre, ils demanderent au moins, qu'ils pûſſent les ſacrifier à leurs Dieux, comme s'ils leur euſſent fait une grande grace.

Cortez s'aſſura des priſonniers par un bon corps de garde de Soldats Eſpagnols,

& revint à son logis. Il fit de longues réflexions sur les moyens qu'il devoit choisir, pour se tirer de l'embarras dans lequel il étoit entré, en promettant aux deux Caciques de les proteger contre le peril qui les menaçoit, pour avoir obéï à ses ordres, car il ne vouloit pas rompre absolument avec Motezuma, ni perdre entierement sa confiance, mais seulement lui donner de la crainte & de la jalousie. Ce n'étoit pas une bonne voye pour arriver à ce but, que d'appuyer de ses armes la delicatesse de quelques Vassaux mécontens de leur Prince, sans être provoqué par un nouvel outrage, & de fermer toutes les ouvertures au raccommodement sans aucun prétexte. D'ailleurs, il regardoit comme un point de la derniere importance, la necessité de maintenir un parti formé contre l'Empereur, afin d'en être assisté en cas de besoin. Il jugea enfin que le parti le plus sûr étoit de se menager avec Motezuma, en se faisant un merite auprès de lui; & de suspendre les effets de cette rebellion, en lui faisant connoître qu'au moins il lui rendroit le bon office, de n'appuyer point les revoltez, & de ne point profiter de leur désobéïssance, jusques à ce qu'il s'y vît forcé. La conclusion de ses réflexions, qui lui déroberent quelques heures de sommeil, fut donc, d'ordonner sur le

minuit, qu'on lui amenât deux des Minif-tres prifonniers, fans les maltraiter. Il les reçut fort bien; & comme il ne vouloit pas qu'ils puffent lui attribuer le mauvais traitement qu'on leur avoit fait, il leur dit: *Qu'il avoit deffein de les mettre en liberté, & pour leur témoigner qu'ils la recevoient uniquement de fa main, qu'ils pouvoient affurer leur Prince, qu'il travailleroit au plûtôt qu'il lui feroit poffible, à lui envoyer leurs compagnons qui étoieut entre les mains des Caciques; & qu'il feroit tout ce qui feroit le plus avantageux à fon fervice, afin de les obliger à reconnoître leur faute, & les reduire à fon obéiffance, parce qu'il fouhaitoit la paix, & qu'il vouloit meriter par fon refpect & par fes actions, toute la civilité qui lui étoit dûë, comme Ambaffadeur & Miniftre d'un très-grand Prince.* Les Mexicains n'ofoient fe mettre en chemin, de crainte que les Caciques ne les fiffent tuer, ou remettre en prifon; & Cortez fut obligé de leur donner une efcorte de Soldats, qui les conduifirent à la rade, où etoient fes vaiffeaux, avec ordre au Commandant, de les faire mener dans un efquif hors des limites de la Province de Zempoalá.

Les Caciques vinrent au point du jour voir le General, fort allarmez & affligez, de ce que deux de leurs prifonniers s'étoient

échappez. A cette nouvelle, Cortez témoigna de la surprise & du chagrin. Il blâma la negligence des Indiens, & prit cette occasion pour commander en présence des Caciques, que les autres Ministres de Motezuma fussent menez à la flotte. Il dit qu'il se chargeoit de les garder, & ordonna aux Capitaines des vaisseaux de les bien traiter, & de les divertir autant qu'ils pourroient. C'est ainsi qu'il se conserva la confiance des Caciques, sans perdre celle de Motezuma, dont le pouvoir si reveré & si rédoutable entre les Indiens, lui paroissoit très-considerable. Il voulut donc, afin de prendre des mésures sur tout, soutenir le parti des revoltez, sans s'y engager trop avant, & aussi sans perdre de vûë les occasions qui pouvoient l'obliger à s'y jetter, sçachant fort bien ajuster les desseins qu'il se proposoit, avec le secret qui leur étoit necessaire, & qu'un habile General doit aller au devant de tous les accidens, & leur ôter par la prévoyance, la force qu'ils peuvent tirer de la surprise & de la nouveauté.



CHAPITRE

CHAPITRE X.

Les Caciques de la montagne viennent assurer Cortez de leur obéissance, & lui offrir leurs troupes. On fortifie la Ville de Vera-Cruz, où l'on reçoit une nouvelle Ambassade de la part de Motezuma,

LE bruit de la douceur des Espagnols, & du bon traitement qu'ils faisoient à leurs Alliez, se répandit bien-tôt par toute cette contrée. Les Caciques de Zempoala & de Quiabislan donnerent des avis certains à leurs Confederez, du bonheur dont ils joüissoient, publiant qu'ils se trouvoient affranchis de toute sorte de tributs, & en possession d'une entiere liberté, sous la protection d'une Nation invincible, qui penetroit jusqu'au plus secretes pensées des hommes, & dont l'espece paroissoit fort élevée au dessus d'eux. Ces discours coururent par tout, & furent encore augmentez par la renommée, dont le langage sert toujours de commentaire à la verité, qu'elle mêle souvent avec l'exageration. Deja on disoit publiquement dans toutes les Bourgades de ces Indiens, que leurs Dieux étoient arrivez à Quiabislan,

d'où ils lançoient des foudres contre Motezuma ; & cette imagination se conserva long-tems entre ces Peuples, dont la veneration, fondée sur ce faux principe, contribua beaucoup à la facilité de cette conquête. Cependant ils ne s'éloignoient pas entierement de la verité, en regardant comme envoyez du Ciel, des hommes qui par un decret admirable de sa Providence, venoient pour être les instrumens de leur salut éternel : Et il y a beaucoup d'apparence que leur imagination, toute rude & toute grossiere qu'elle étoit sur ce sujet, fut néanmoins éclairée alors de quelque lumiere que le Ciel leur envoya, en faveur de leur bonne foi.

Cette opinion qu'on avoit des Espagnols, fit un si grand bruit, & le nom de liberré est si doux à ceux qui se croyoient opprimez, qu'en peu de jours on vit à Quiabislan plus de trente Caciques. Ils commandoient aux Peuples qui habitent les montagnes à la vûë de Quiabislan. Ces Indiens, appellez *Totonagues*, avoient plusieurs Bourgades fort peuplées. Leur langage & leurs coutumes étoient bien differentes de celles des autres Peuples de cet Empire. Ceux-ci étoient extrêmement robustes, endurcis à la fatigue, & propres à faire de bons Soldats. Les Caciques venoient offrir leurs troupes & leur

obéïſſance, & firent le ſerment de fidelité & d'hommage au Seigneur des Eſpagnols, en la forme qu'on le leur propoſa, dont on dreſſa un Acte autentique reçû par le Greffier du Conſeil. Herrera ſoutient que le nombre des Soldats qu'ils offrirent alloit au de-là de cent mille; mais Bernard Diaz n'en dit rien, & on n'eut point d'occaſion d'aſſembler ni de compter leurs forces. On ne doute point que le nombre n'en fût grand, ce Païs étant extrêmement peuplé d'hommes aiſez à ſoulever contre Motezuma, ſur tout ceux des montagnes, portez naturellement à la guerre, & qui n'étoient aſſujettis à ſon Empire que depuis peu de tems.

Après cette eſpece de confédération, les Caciques ſe retirerent en leurs Provinces, prêts à ſuivre les ordres de Cortez. Alors le General ſe réſolut de donner une aſſiette fixe à la Ville de Vera-Cruz, qui juſqu'à ce tems-là avoit été, pour ainſi dire, errante avec l'armée qui la compoſoit, quoi qu'elle en fût diſtinguée par les fonctions qu'elle faiſoit à part. L'aſſiette de la Ville fut choiſie en une plaine, entre la Mer & Quiabiſlan, à demi-lieuë de ce Bourg. La qualité de la terre ſembloit convier à faire ce choix, par ſa fertilité, l'abondance de ſes eaux, & la beauté des arbres qu'el-

le portoit, propres à fournir commodément le bois necessaire aux bâtimens. On creûsa les fondemens de l'enceinte, en commençant par l'Eglise. Les Officiers de la Ville se partagerent, assistez de tout ce qu'il y avoit de Charpentiers & de Massons, qui avoient néanmoins place de Soldats; & avec le secours des Indiens de Zempoala & de Quiabislan, qui travailloient avec autant d'adresse & d'ardeur que les Espagnols, on éleva les maisons de basse architecture, qui avoit plus d'égard au couvert qu'à la commodité. L'enceinte de la muraille fut bien-tôt achevée, & faite de mortier; rempart suffisant contre les armes des Indiens, & qui soutient fort bien en ce pays-là, le nom de fortification, qu'on lui donna. Tous les Commandans travaillerent à l'ouvrage, de la main, & des épaules même. Le General ne s'en exemta pas, croyant que le succès de cette fondation rouloit sur son compte, & n'étant point satisfait de quelques legeres marques de diligence, que plusieurs Commandans croyent suffire pour donner exemple.

Cependant on recevoit à Mexique les premiers avis de l'entrée des Espagnols à Zempoala. On assuroit qu'ils avoient été accueillis favorablement par le Cacique,

dont on tenoit la fidelité fort suspecte, &
es Peuples peu obéïssans. Cette nouvelle
mut Motezuma jusqu'à ce point, qu'il
propofa d'assembler ses forces, & de mar-
cher en personne, pour châtier cette inso-
ence des Zempoales, soumettre toutes les
utres Nations des montagnes, & prendre
vifs les Espagnols, que son imagination
destinoit déja à servir de rares victimes au
sacrifice solemnel dont il vouloit remercier
es Dieux.

On commençoit à préparer ce qui étoit
necessaire pour cette expedition, lorsqu'on
vit arriver à la Cour les deux Intendans que
Cortez avoit renvoyez de Quiabislan, qui
firent leur rapport des avantures de leur
prison, publiant qu'ils étoient redevables
de leur liberté au General des Etrangers,
qui les avoit fait escorter jusqu'en un en-
droit, d'où ils pussent se rendre en fureté
la Cour, afin de témoigner l'inclination
qu'il avoit à la paix, & à rendre service à
l'Empereur; celebrant d'ailleurs la dou-
ceur & l'honnêteté de leur liberateur, par
de si grands éloges, qu'il étoit aisé de ju-
ger qu'ils avoient conçû autant de respect
pour Cortez, que de crainte pour les Ca-
ciques qui les avoient pris.

Cette nouvelle fit prendre d'autres mé-
sures. La colere de Motezuma s'appaisa;

on ceſſa les préparatifs de la guerre, & on en revint à la voye de la négociation, tentant par une nouvelle Ambaſſade & un nouveau préſent, de détourner Cortez de ſa réſolution. Le Prince prit ce temperament d'autant plus aiſément, que ſon orgueïl & ſa colere n'effaçoient point le ſouvenir des marques du couroux du Ciel, ni des réponſes de ſes Idoles, qu'il regardoit comme des préſages funeſtes à ſon entrepriſe, ou du moins qui l'obligeoient à differer la rupture; gouvernant ſa crainte de maniere, qu'elle parut aux hommes un effet de ſa prudence, & aux Dieux un témoignage de ſon reſpect.

Les Ambaſſadeurs de Mexique arriverent au camp des Eſpagnols, juſtement comme on achevoit de fortifier la nouvelle Ville de Vera-Cruz. Ils amenoient avec eux, deux enfans couſins de Motezuma, gouvernez pat quatre anciens Caciques, qui les aſſiſtoient de leur conſeil, & les honoroient par leur reſpect. Leur cortége étoit magnifique; & ils apportoient un régale de diverſes pieces d'or, de plumes, de coton, qui valoit bien deux mille piſtoles. Le diſcours des Ambaſſadeurs fut: *Que le grand Empereur Motezuma ayant appris la déſobéiſſance de ces Caciques, & leur inſolence, pouſſée juſqu'à prendre &*

naltraiter ſes Miniſtres, avoit mis ſur ied une armée formidable, pour venir en erſonne châtier ces criminels; mais qu'il voit ſuſpendu l'effet de cette réſolution, our ne ſe voir pas obligé de rompre avec les Eſpagnols, dont il ſouhaitoit l'amitié, & lont il avoit ſujet d'eſtimer le Commanlant, & de lui témoigner ſa reconnoiſſance les ſoins qu'il avoit pris, de lui renvoyer es deux Serviteurs en les tirant d'une ſi ude priſon. Que l'offre qu'il lui avoit aite, d'en uſer avec la même generoſité à 'égard des autres, avoit été reçûë de ſa art avec une extrême confiance. Néannoins, qu'il ne pouvoit s'empêcher de ſe laindre amiablement, de ce qu'un homme brave & ſi raiſonnable pouvoit s'accommoler à vivre entre des revoltez, dont l'inolence croiſſoit à l'ombre de ſes armes. Qu'appuyer la hardieſſe des traîtres, étoit peu près la même choſe qu'approuver la rahiſon. C'eſt pourquoi l'Empereur lui deandoit qu'il s'éloignât du Pays, afin qu'il pût faire tomber le châtiment que des reelles meritent. Que l'amitié qu'il lui portoit l'obligeoit encore à lui donner un avis; Qu'il ne ſongeât pas à venir à ſa Cour, à auſe de la grandeur des obſtacles & des erils qui traverſoient cette entrepriſe. Ils 'étendirent ſur cette derniere conſidera-

tion, avec une abondance de raisons qui avoient toujours l'air mysterieux : & l'on voyoit bien que c'étoit-là le principal article de leur instruction.

Cortez fit de grands honneurs à ces Ambassadeurs, & témoigna qu'il estimoit beaucoup la richesse du present. Avant que de faire reponse, il commanda qu'on amenât les quatre Intendans prisonniers, qu'il avoit eu la précaution de faire venir. Ils le remercierent du bon traitement qu'on leur avoit fait sur les vaisseaux; & le General les remit entre les mains des Ambassadeurs, afin de les disposer par cette action, à lui donner une audience favorable. Après quoi il leur dit : *Que par la liberté qu'il donnoit aux Ministres de Motezuma, la faute des Caciques de Zempoala & de Quiabislan devoit être expiée, & lui fort heureux de trouver cette occasion de signaler son zele pour l'Empereur, & lui donner ce premier témoignage de son obéissance. Qu'il avoüoit de bonne-foi, que la prise des Intendans avoit été une action trop hardie, quoiqu'elle se pût excuser par la violence de ces Ministres, qui non contens des tributs ordinaires dûs à sa Couronne, demandoient de leur propre autorité vingt Indiens, destinez à mourir miserablement dans leurs sacrifices. Qu'une si cruelle proposition étoit un abus qui ne pouvoit être toleré par les Espa-*

gnols, enfans d'une autre Religion, plus amie de la pieté & de la nature. Qu'il se sentoit extrêmement obligé à ces Caciques, qui lui avoient accordé de fort bonne grace une retraite sur leurs terres, lorsque Teutilé & Pilpatoé, qui gouvernoient ces Provinces, l'avoient abandonné si incivilement, en pechant contre le devoir de l'hospitalité & le droit des gens, sans ordre de leur Prince, qui n'aprouveroit pas leur procedé. Qu'il lui en donnoit seulement avis, parce que n'ayant en vûë que la paix, il ne cherchoit point à aigrir les choses par ses plaintes. Que le Païs & les Montagnes des Totonagues ne feroient aucun mouvement contraire au service de Motezuma, & que lui-même ne le permettroit pas, parce que ces Caciques étoient ses amis, & ne mépriseroient point ses ordres. C'est pourquoi il se trouvoit obligé d'interceder pour eux, afin que l'Empereur leur pardonnât ce qu'ils avoient fait contre ses Ministres : n'ayant d'ailleurs point de tort, d'avoir reçu & logé son armée. Qu'il n'avoit rien à repondre au reste de leur harangue : mais lorsqu'il auroit le bonheur de se trouver aux pieds de l'Empereur, on connoîtroit les motifs & l'importance de son Ambassade. Que les obstacles & les perils qu'ils lui répresentoient, n'auroient pas le pouvoir de le detourner de ce dessein; parce que les Espagnols bien loin de connoître

la peur, ſentoient redoubler leur courage & leur ardeur à la vûë des dangers, ayant appris dès leur enfance à les affronter, & à chercher la gloire au milieu de ceux qui ſont les plus redoutables.

C'eſt ainſi que Cortez répondit aux Envoyez de Mexique, en des termes qui découvroient aſſez ſa fermeté, & l'adreſſe qu'il avoit, de ſoûtenir & d'accroître toujours l'eſtime & la réputation. Il renvoya les Ambaſſadeurs, fort riches de toutes ces bagatelles que l'on fait en Caſtille, avec un preſent plus magnifique, mais de même eſpece, pour leur Prince.

On remarqua aiſément le chagrin qu'ils avoient, de n'avoir pû obtenir que l'armée ſe retirât de deſſus les terres de l'Empire; ce qui étoit l'unique but de leur negociation. Cependant leur envoi donna une très-haute eſtime à Cortez & aux Eſpagnols, entre ces Peuples. Ils crûrent que ce General devoit être quelqu'un de leurs Dieux, & même des plus puiſſans, puiſque Motezuma, dont l'orguëil dédaignoit de plier le genoüil dans les Temples même, le recherchoit avec tant de ſoumiſſion, & ſollicitoit ſon amitié par des preſens, qui dans leur imagination n'étoient gueres moins que des ſacrifices. Il reſulta de cette idée, qu'ils perdirent une grande partie de la

trainte qu'ils avoient de leur Prince, & qu'ils se donnerent aux Espagnols avec plus de soumission ; & jusqu'à cette haute extravagance, tout fut necessaire, pour rendre possible un ouvrage si admirable, entrepris sur de si foibles fondemens : Dieu permettant ces choses, afin que ce dessein ne parût pas n'attendre son succès que d'un miracle, ou qu'il ne vînt à se décrier par la temerité.

CHAPITRE XI.

Les Zempoales trompent Cortez, en lui faisant prendre les armes contre les Habitans de Zimpazingo, qui étoient leurs ennemis. Cortez les oblige à faire la paix, & soûmet cette Province.

QUelque tems après le Cacique de Zempoala vint à Vera-Cruz, accompagné de quelques Indiens des plus considerables, qu'il amenoit comme pour être témoins de la proposition qu'il vouloit faire. Il dit à Cortez : *Que l'occasion se presentoit de proteger & de défendre le Pays qui lui appartenoit, parce que des troupes de l'Armée de Mexique s'étoient emparées de Zimpazingo, Place forte, éloignée de deux Soleils, d'où ils faisoient des courses sur ses Sujets,*

pour ruiner les moissons, & faire d'autres hostilitez, par où ils sembloient vouloir commencer à se venger. Le General se trouvoit engagé à soûtenir les Zempoales, afin de conserver son credit & son honneur. Il crût donc, qu'il lui seroit honteux de laisser impunie cette hardiesse des Mexicains; & qu'en cas que ce fût un détachement de leur armée, il seroit bon de leur imprimer de la terreur, qui feroit perdre le courage aux autres Soldats de leur Nation. Sur quoi il résolut de marcher en personne à cette faction, où il s'embarqua un peu legerement, parce qu'il ne connoissoit pas encore & les déguisemens & les menteries de ces Peuples, qui ont un penchant naturel & invincible à ce vice. Cortez s'arrêta donc au vrai-semblable, sans chercher à penetrer le vrai; & il offrit au Cacique de marcher avec son armée, pour châtier ces ennemis qui troubloient le repos de ses alliez. Il ordonna qu'on lui tînt prêts des portes-faix Indiens, afin de porter le bagage, & conduire l'artillerie. Ainsi après avoir reglé l'ordre de sa marche, le General prit la route de Zimpazingo, suivi de quatre cens Soldats Espagnols. Le reste fut laissé pour défendre la Ville de Vera-Cruz.

En passant à Zempoala, les Espagnols trouverent deux mille Indiens de guerre,

que le Cacique avoit mis ſur pied pour ſervir ſous le General en cette expedition. Cette troupe étoit partagée en quatre eſcadres ou compagnies, avec leurs Chefs, leurs enſeignes, & leurs armes, ſuivant leur diſcipline militaire. Cortez lui ſçut fort bon gré de ſa prévoyance & de ſon ſecours: & quoiqu'il eût fait comprendre au Cacique qu'il n'avoit pas beſoin de ſes Soldats, pour une entrepriſe de ſi peu de conſequence, il les laiſſa venir à tout hazard; faiſant valoir cette permiſſion, comme s'il ne l'eût accordée que pour leur faire partager l'honneur de la victoire.

L'armée paſſa la nuit en des maiſons à trois lieuës de Zimpazingo; & le lendemain, à trois heures après-midi, on découvrit la Ville, ſur le haut d'une colline détachée de ces montagnes entre des rochers qui cachoient une partie des bâtimens, & qui menaçoient de loin d'un accès très difficile. Les Eſpagnols commencerent neanmoins à ſurmonter la fierté de ces rochers, avec beaucoup de fatigue, parce qu'ils craignoient de tomber en quelque embuſcade; ce qui les obligeoit à doubler les rangs, ou à défiler, ſuivant que le terrein le permettoit, pendant que les Zempoales, ou plus legers, ou moins embaraſſez dans ces ſentiers, s'avancerent avec

une impetuosité qui auroit pû passer pour valeur, quoiqu'elle ne fût en effet qu'un desir de se venger, & de voler. Les troupes de l'avantgarde étoient déja dans la Ville, lorsque Cortez leur manda qu'ils fissent alte, afin d'attendre ses gens.

Il s'avança sans resistance jusqu'aux portes, où il déliberoit d'attaquer la place en même-tems par plusieurs endroits, lorsqu'il en sortit huit Sacrificateurs fort âgez, qui dirent qu'ils cherchoient le General de cette armée. On les mena en sa presence, où ils firent de profondes soûmissions; on n'entendoit sortir de leur bouche que des sons pitoyables, qui sans avoir besoin d'interpretes, ne marquoient que des protestations d'obéissance. Leur habit, ou leur ornement, étoit une mante noire, dont le bord traînoit à terre, repliée en haut à l'entour du col, ensorte qu'il en sortoit par derriere une piece en forme de capuchon, dont ils se couvroient la tête. Les cheveux qui leur descendoient jusques sur les épaules, étoient horriblement mêlez, & endurcis par le sang des hommes qu'ils immoloient dans leurs sacrifices, & dont par une étrange & abominable superstition, ils conservoient les taches sur leur visage & leurs mains, qu'il ne leur étoit pas permis de laver; vrais Ministres de ces

ales & impures Divinitez, dont l'ordu-
e se découvroit par cette affreuse diffor-
nité.

Ils commencerent leur harangue, en
lemandant à Cortez : *Par quelle resistance*
u par quel crime les pauvres Habitans de
ette innocente Ville avoient merité le châti-
nent & l'indignation de ces braves gens, si
ameux par toutes ces Provinces, par la répu-
ation de leur clemence & de leur douceur. Le
General répondit : *Qu'il n'avoit pas dessein*
le faire tort aux Habitans de cette Ville,
nais qu'il prétendoit châtier les Mexicains
ui s'en étoient emparez, & qui en faisoient
es sorties pour ravager les terres de ses amis.
es Indiens repliquerent : *Que les troupes de*
Mexique qui étoient en garnison à Zimpazin-
o, s'étoient retirées par une espece de fuite,
rsqu'on publia la nouvelle de la prise des Mi-
istres de Motezuma à Quiabislan : Que s'il
voit été poussé à leur faire la guerre par la
ersuasion des Indiens qui l'accompagnoient, il
evoit sçavoir que les Zempoales étoient leurs
nnemis : Qu'ils l'avoient surpris, en feignant
es irruptions des Mexicains, afin de le ren-
re l'instrument de leur vengeance, par la
uine de Zimpazingo.

Le discours de ces Sacrificateurs avoit
n air de verité, que le trouble & les mé-
hantes excuses de ceux qui commandoient

les Zempoales, découvrirent aisément ; & Cortez ressentit leur imposture, comme un affront fait à ses armes. Il ne se chagrinoit pas moins de sa simplicité, que de la malice des Indiens : cependant sa raison se portant à ce qui étoit les plus necessaire en cette occasion, il commanda d'abord à Christophe d'Olid & à Pierre d'Alvarado, d'aller avec leurs compagnies ramasser tous les Indiens qui s'étoient avancés dans la Ville, & qui étant gorgez de pillage, avoient presque tous fait quelque butin considerable, en or ou en meubles, & enchaîné plusieurs prisonniers. Les deux Capitaines amenerent tous ces pillards à l'armée, chargez honteusement de ce qu'ils avoient dérobé. Les miserables qu'ils avoient dépoüillez les suivoient, chacun reclamant son bien par de hauts cris ; ensorte que le General, pour les satisfaire & les consoler, fit détacher sur le champ tous les prisonniers, & donner le butin aux Sacrificateurs, afin qu'ils prissent le soin de le rendre à ceux à qui il appartenoit. Après quoi il fit venir les Chefs des Zempoales, qu'il reprit publiquement de leur insolence, en des termes rudes & fâcheux ; en leur declarant : *Qu'ils avoient merité la mort, pour l'avoir obligé par un crime punissable, à conduire son armée afin d'exercer leur vengeance*

geance. Sur quoi les Capitaines Eſpagnols, qui étoient avertis, vinrent tous lui demander la grace de ces coupables ; ce qu'il leur accorda pour cette fois, après avoir fait aſſez de reſiſtance, afin d'encherir la faveur ſinguliere qu'ils tenoient de ſa bonté : quoiqu'en effet il n'oſât pas les châtier alors par la rigueur comme ils le meritoient, jugeant qu'on retient bien plus ſûrement les nouveaux amis par les voyes de la douceur, que par celles de la juſtice.

Cette action augmenta beaucoup l'eſtime & le credit de Cortez entre les Peuples de l'un & de l'autre Cacique. Il commanda aux Zempoales de s'éloigner de Zimpazingo, où il entra avec les Eſpagnols, au bruit des acclamations de tous les Habitans, qui publioient qu'ils devoient la vie & la liberté au General des Etrangers. Le Cacique, ſuivi de pluſieurs autres de cette Contrée, le viſita dans ſon quartier, avec un grand appareil ; & ils lui jurerent tous une amitié inviolable ; offrant de lui obéïr, & de reconnoître pour leur Prince le Roy d'Eſpagne, dont le nom, aimé & reveré entre les Indiens, leur donnoit une extrême paſſion de devenir ſes Sujets : & l'horreur qu'ils avoient alors pour la tyrannie de Motezuma, fut un puiſſant motif pour leur inſpirer ces ſentimens.

Avant que de partir, Cortez voulut accommoder les differends que ces Indiens avoient avec ceux de Zempoala. La jalousie des Caciques sur les bornes de leurs Provinces, & sur la jurisdiction, avoit fait naître ces differends, qui avoient passé jusques dans le cœur de leurs Sujets, & les entretenoit dans une haine, qui donnoit lieu à des hostilitez reciproques. Cortez dressa une espece de traité de paix, qu'il proposa au Cacique de Zimpazingo; & prenant sur soi l'agrément de celui de Zempoala, il termina toutes leurs querelles, & les rendit amis; après quoi il reprit la route de Vera-Cruz; ayant fortifié son parti par l'alliance de ces nouveaux Caciques, & appaisé entre ses alliez, une division qui pouvoit être préjudiciable au service qu'il en attendoit. Ainsi il ne laissa pas de tirer un grand avantage de cette entreprise, qu'il n'avoit pas concertée d'abord avec la prudence; & c'est le fruit que cette vertu sçait recueïllir de l'erreur même où elle tombe quelquefois, & qui sert au moins à lui faire connoître sa foiblesse; puisqu'il arrive souvent que toutes les mesures qu'elle ajuste avec tant de soin, demeurent dans la premiere region des êtres. C'est ainsi que l'Espagnol s'explique, & ce qu'on appelle en François la simple speculation.

CHAPITRE XII.

Les Eſpagnols retournent à Zempoala où ils viennent à bout d'abattre les Idoles, après quelque reſiſtance de la part des Indiens: Et le principal Temple de la Ville eſt changé en une Egliſe de la très-ſainte Vierge.

LE Cacique de Zempoala attendoit le General à quelques maiſons qui n'é-oient pas éloignées de ſon Bourg, & ces naiſons étoient fournies, par l'ordre du Cacique, de toutes ſortes de vivres & de afraichiſſemens pour l'armée. Il avoit ce-pendant beaucoup d'inquietude & de hon-e, de ce que la fourbe avoit éclaté à ſa onfuſion. D'abord il voulut s'excuſer; mais Cortez ne le permit pas, & lui dit: *Que out ſon chagrin ſur ce ſujet étoit diſſipé, & u'il ne ſouhaitoit que l'amendement, l'unique atisfaction qui ſoit dûë aux pechez pardon-ez.* De là ils allerent au Bourg, où le Cacique avoit préparé une autre preſent, e huit filles parées fort galamment, en-re leſquelles étoit ſa couſine, qu'il deſti-oit au General, afin qu'il lui fît l'hon-eur de l'épouſer. Les autres étoient pour

les Capitaines, à qui le General devoit les distribuer comme il lui eût plû, *afin*, disoit l'Indien, *que les liens de l'amitié qu'ils avoient contractée entr'eux, fussent encore plus étroitement serrez par ceux du sang.* Cortez lui témoigna; *Que les marques de son affection & de sa bonne volonté leur étoient très-agréables; mais qu'il n'étoit pas permis aux Espagnols d'épouser des femmes qui n'étoient pas de leur Religion: qu'ainsi il differoit de les recevoir, jusqu'à ce qu'elles fussent Chrétiennes.* Il prit encore cette occasion pour le presser d'abandonner le culte des Idoles, parceque un homme ne pouvoit être parfaitement son ami, lorsqu'il lui étoit contraire sur un point si essentiel. Comme le General avoit trouvé beaucoup de raison en cet Indien, il avoit entamé ce discours, avec quelque confiance de le convaincre & de le réduire: mais le Cacique étoit si mal disposé à recevoir la lumiere de l'Evangile, & à sentir la force de la verité, qu'il osa bien prendre la défense de ses fausses Divinitez, sur la vaine présomption qu'il tiroit de la force prétenduë de son raisonnement, qui chagrina bien-tôt Cortez; ensorte que se laissant emporter au zele de la Religion, il lui tourna le dos avec quelque sorte de mépris.

Une de leurs plus grandes fêtes arriva

uftement en ce tems-là ; & les Zempoa-
es s'aſſemblerent dans le plus celebre de
eurs Temples, le plus ſecretement qu'ils
pûrent, à cauſe des Eſpagnols. En ce lieu
ls firent un ſacrifice d'hommes, qu'ils im-
nolerent par les mains de leurs Prêtres,
qui faiſoient cette horrible fonction, avec
es ceremonies que l'on rapportera en un
utre endroit. On vendoit ces miſerables
victimes par pieces, que les Indiens ache-
oient & recherchoient comme une viande
acrée : le ragoût n'étant pas moins beſtial
& moins abominable que la dévotion.
Quelques Eſpagnols, qui virent par hazard
ette exécrable boucherie, en eurent tant
d'horreur, qu'ils en donnerent avis à leur
General. Sa colere éclata d'abord, par l'é-
motion qui parut ſur ſon viſage. Les rai-
ons qu'il croyoit avoir de conſerver ſes al-
iez, cederent à la conſideration d'un de-
voir plus juſte & plus preſſant ; & comme
a colere eſt une paſſion toujours impe-
ueuſe, quand même elle eſt conduite par
a raiſon, il ne put retenir les menaces qui
ui échaperent dans le premier emporte-
ment. Cependant il fit prendre les armes à
ous les Eſpagnols ; & ayant commandé
qu'on amenât le Cacique & les principaux
Indiens qui l'accompagnoient, il marcha
avec eux & toute ſa troupe en ordre de

combat, vers cet abominable lieu, qu'ils appelloient leur Temple.

Les Ministres des sacrifices parurent à la porte; & comme ils avoient des soupçons de ce qui leur devoit arriver, ils pousserent des cris effroiables, à dessein d'appeller le Peuple au secours de leurs Dieux. Au même-tems on vit quelques troupes d'Indiens armez, que ces Sacrificateurs avoient apostez à tout évenement, ainsi qu'on l'apprit depuis : car ils sçavoient que les Espagnols avoient penetré le mystere de leur sacrifice, ce qui leur donnoit de la crainte. Le nombre des Indiens, qui s'étoient saisis de toutes les avenuës, s'augmentoit considerablement; mais le General, qui n'avoit jamais l'esprit plus present qu'en ces occasions, fit crier par Marine : *Qu'à la premiere fléche qui seroit tirée, il feroit égorger le Cacique & tous ses Courtisans, qu'il tenoit en son pouvoir; & puis qu'il lâcheroit la main à ses Soldats pour châtier cette insolence par le fer & par le feu.* Cette ménace fit trembler tous les Indiens; & le Cacique tremblant encore plus que les autres, cria de toute sa force : *Que l'on mît bas les armes, & qu'on se retirât.* Cet ordre fut exécuté avec tant d'empressement, qu'il fut aisé de connoître, que les Indiens étoient trop heureux de faire passer pour

béïssance ce qui n'étoit qu'une veritable
crainte.

Cortez demeura avec ce Cacique & les
Indiens de sa suite, qui par son ordre
amenerent les Sacrificateurs. Il leur fit un
discours contre l'Idolatrie, avec une élo-
quence au dessus de la militaire. D'abord
il leur ôta la crainte dont il les voyoit sai-
sis, en les rassurant par des termes qui ne
marquoient que de la douceur & de l'hu-
manité, voulant les persuader par la rai-
son, sans employer la violence. Il leur té-
moigna: *Combien les erreurs où ils les voyoit
plongez, lui donnoient de compassion. Il se
plaignit, de ce qu'étant ses amis, ils refusoient
de suivre son conseil en une affaire de cette im-
portance. Il leur fit connoître qu'il ne cherchoit
en cela que leur bien & leur avantage:* Et
après leur avoir touché le cœur par ses ca-
resses, il passa aux raisons qui pouvoient
convaincre l'entendement. Il leur rendit
sensibles les abus énormes de leur fausse
Religion; & après avoir exposé la verité
presque en forme visible, il leur dit enfin:
*Qu'il avoit résolu de ruiner tous ces simulacres
du Demon; & que s'ils vouloient executer
par leurs propres mains un si saint ouvrage,
il leur en seroit éternellement obligé.* Il voulut
alors leur persuader de monter les dégrez
du Temple pour aller abattre les Idoles;

mais ils ne répondirent à cette proposition, que par des cris & par des larmes ; jusques-là, que s'étant tous jettez à terre, ils protesterent : *Qu'ils se laisseroient plutôt hacher en mille pieces, que de mettre la main sur leurs Dieux.* Cortez ne voulut pas insister davantage sur un point qui leur faisoit tant de peine ; il commanda des Soldats pour en faire l'execution, & ils y travaillerent de si bon courage, qu'en un moment on vit sauter en pieces, du haut en bas des degrez, la principale Idole & toute sa suite, accompagnée des Autels mêmes, & de tous les détestables instrumens de ce culte impie. Les Indiens virent ce débris avec beaucoup d'émotion & d'étonnement. Ils se regardoient, comme s'ils eussent attendu à tous momens le châtiment que le Ciel devoit faire de cette action ; mais comme ils virent le Ciel fort tranquille, ils tomberent bien-tôt dans les mêmes pensées des Indiens de Cozumel ; car voyant leurs Divinitez en pieces, sans qu'elles eussent ni la force ni le pouvoir de se venger, ils cesserent de les redouter, & mépriserent leur foiblesse, comme le monde reconnoît par la ruine de ses Puissances, combien il étoit abusé lorsqu'il en faisoit les objets de son adoration.

Cette

Cette experience rendit les Zempoales
plus dociles, & plus ſoumis aux ordres
du General: parce que s'ils avoient juſ-
qu'alors conſideré les Eſpagnols comme
des hommes d'une eſpece fort au-deſſus
de la leur, ils ſe trouvoient maintenant
obligez d'avoüer qu'ils étoient encore au
deſſus de leurs Dieux. Cortez ſçachant ce
qu'il avoit acquis d'autorité ſur leurs eſ-
prits par cette execution, leur comman-
da de nettoyer le Temple; ce qu'ils firent
avec tant de joye & de zele, qu'ils jette-
rent au feu toutes les pieces de leurs Ido-
les, afin de faire voir qu'ils en étoient en-
tierement déſabuſez. Le Cacique ordonna
à ſes Architectes de laver les murailles du
Temple, afin d'en effacer toutes ces fu-
neſtes taches du ſang des hommes ſacri-
fiez, qui en faiſoient le plus bel ornement.
On leur donna enſuite une couche de ce
gez ſi blanc & ſi brillant, dont ils ſe ſer-
voient pour embellir leurs maiſons; & on
y bâtit un Autel, où l'image de la très-
ſainte Vierge fut placée, parée d'une gran-
de quantité de fleurs, & de quelques lu-
mieres. Le jour ſuivant on y celebra le ſaint
Sacrifice de la Meſſe, avec toute la ſolem-
nité que le tems & le lieu purent permet-
tre. Pluſieurs Indiens aſſiſterent à nos ce-
remonies; mais avec plus d'admiration que

d'attention, encore que quelques-uns se missent à genoux, voulant imiter autant qu'ils pouvoient la dévotion des Espagnols.

On ne put les instruire à fond des principes de notre Religion, parce qu'il falloit plus de tems pour combattre leur ignorance & leur grossiereté, & que Cortez vouloit aussi commencer par la Cour de Motezuma, à soumettre cet Empire à la Foi. Cependant on les laissa dans des sentimens de mépris pour leurs Idoles, & de respect pour l'Image de la très-sainte Vierge; offrant de la prendre pour leur Patrone, afin d'obtenir par son intercession l'assistance du Dieu des Chrétiens, dont ils reconnoissoient déja le pouvoir par les effets, ou par quelques rayons de cette lumiere naturelle qui suffit pour connoître le mieux, & pour sentir la force de ces secours dont Dieu assiste toutes les creatures raisonnables.

On ne doit pas oublier ici la pieuse résolution d'un Soldat Espagnol, qui se voyant fort âgé, voulut demeurer seul entre ces Indiens mal réduits, afin d'avoir soin de la sainte Image, couronnant la fin de sa vie par ce saint emploi. Il se nommoit Jean de Torres; Cordouë étoit sa Patrie: & l'action de ce Soldat, où la valeur avoit

encore sa part, merite de passer avec son nom à la posterité.

CHAPITRE XIII.

L'armée retourne à Vera-Cruz. On dépêche des Envoyez à l'Empereur Charles V. pour l'informer de tout ce qu'on avoit fait. Cortez appaise une autre sedition, par le châtiment de quelques mutins, & prend la résolution de faire échoüer ses vaisseaux contre la côte.

LEs Espagnols partirent de Zempoala, qui fut appellé quelque tems après la Nouvelle Seville; & comme ils arrivoient à Vera-Cruz, un petit vaisseau vint moüiller à la rade, ou la flotte étoit sur les ancres. Il venoit de l'Isle de Cuba, sous le commandement du Capitaine François de Saucedo, né à Medina de Rioseco. Louis Marin, qui fut depuis Capitaine pendant la Conquête de Mexique, accompagnoit Saucedo; & ils amenoient dix Soldats, un cheval & une jument; ce qui passa pour un secours considerable en cette conjoncture. Aucun de nos Auteurs n'a rapporté le sujet de leur voyage; & il est vrai-semblable qu'ils étoient partis de Cuba dans

le dessein de chercher Cortez, & de s'attacher à sa fortune; ce qu'on juge sur la facilité dont ils se joignirent à son armée. On apprit par cette voye, que le Gouverneur Diego Velasquez continuoit à menacer Cortez, avec une chaleur d'autant plus violente, qu'il étoit nouvellement enflé par le titre d'Adelantado de cette Isle, ayant reçû des Lettres qui lui donnoient un plein pouvoir de découvrir & de peupler. Il avoit obtenu ces avantages par l'intrigue d'un de ses Chapelains qu'il avoit envoyé à la Cour, faire valoir ses services & ses prétentions; & sa nouvelle dignité le rendoit fier & inexorable, étant persuadé que l'accroissement de son autorité étoit un titre de la justice de ses plaintes.

Cortez apprit cette nouvelle avec assez d'indifference, au moins à l'exterieur; n'ayant d'ailleurs l'esprit occupé que de la grandeur & de l'importance du dessein qu'il se proposoit; néanmoins il jugea qu'il étoit à propos de se hâter de rendre compte au Roy de ce qu'il avoit fait pour y parvenir. Il prit sur ce sujet des mesures avec les Officiers de Vera-Cruz, afin d'écrire à Sa Majesté au nom de la Ville, & rendre à ses pieds les hommages de ce nouvel établissement. Ils lui faisoient un détail fort exact, des succès de cette entre-

priſe, & des Provinces qui étoient déja ſoumiſes à ſon obéïſſance; de la richeſſe, de la fertilité & de l'abondance de ce nouveau Monde, & de ce qu'on y avoit avancé en faveur de la Religion. Ils ajouterent un projet de l'ordre qu'ils s'étoient propoſé de ſuivre, pour reconnoître le fond de l'Empire de Motezuma. Le General pria inſtamment les Officiers du Conſeil Souverain, d'appuyer principalement ſur la valeur & la conſtance des Soldats Eſpagnols qui l'accompagnoient, ſans oublier l'injuſtice & la violence du procedé de Velaſquez, laiſſant d'ailleurs le champ libre à chacun, de parler de ſa perſonne ſuivant ce qu'ils en penſoient. Ce n'étoit pas tant un effet de ſa modeſtie, que de la confiance qu'il avoit en ſon merite, plus qu'en ſes paroles mêmes; outre qu'il ſçavoit bien que ſes loüanges ne perdroient rien du prix qui leur étoit dû, en paſſant par leurs mains; quoi qu'on ne choque point la bienſéance en parlant de ſes propres actions, lorſqu'on ne ſort point des termes de la verité, ſur tout en la profeſſion des armes, où l'on pratique des vertus plus ſinceres, & qui ſe trouvent aſſez bien recompenſées, lorſqu'on ne leur dérobe pas la gloire de leur nom.

La lettre fut dreſſée dans toutes les for-

mes ; & la conclusion étoit une très-humble supplication de la Ville & de l'Armée, à sa Majesté de nommer Hernan Cortez Capitaine General de cette expedition, sans aucune dépendance de Diego Velasquez, & d'autoriser par ses Lettres le titre que la Ville & l'Armée lui en avoient accordé, sous le bon plaisir de sa Majesté. Cortez écrivit à part des lettres, qui contenoient à peu près les mêmes choses, hors qu'il s'expliquoit plus fortement sur l'esperance qu'il avoit de réduire cet Empire à l'obéïssance de Sa Majesté, sur les moyens qu'il se proposoit, de combattre la puissance de Motezuma par ses Sujets mêmes revoltez contre sa tyrannie.

On choisit pour porter ces dépêches à la Cour, les Capitaines Alonse Hernandez Portoçarrero, & François de Montexo. Il fut résolu au Conseil, qu'ils porteroient tout l'or & les joyaux rares ou précieux qu'ils avoient entre leurs mains, tant des présens de Motezuma que des dons ou rançons des autres Caciques. Tous les Officiers, & les Soldats même, cederent de bon cœur chacun sa part, afin d'augmenter le régale ; & quelques Indiens s'offrirent volontairement à faire le voyage, pour être présentés au Roy, comme des prémices de ces nouveaux Sujets qu'on

lui acqueroit. Le General envoya un présent à part pour son pere, par un soin très-digne de se trouver entre ceux qui occupoient alors son esprit. On équipa en diligence le meilleur vaisseau de l'Armée, dont on donna la conduite à Antoine d'Alaminos Pilote major. Le jour de l'embarquement fut marqué au seiziéme de Juillet 1519. & ils mirent à la voile, après avoir invoqué l'assistance Divine dans leur voyage, par une Messe solemnelle du Saint Esprit. Ils avoient un ordre précis de prendre leur route droit en Espagne, par le canal de Bahama, sans toucher en aucune maniere à l'Isle de Cuba, où les bizarreries de Velasquez étoient pour eux un écuëil redoutable.

Au même tems, qu'on préparoit ce qui étoit nécessaire pour ce voyage, quelques Soldats & quelques Matelots, gens qui ne connoissent gueres les loix de la reconnoissance, firent une nouvelle brigue pour s'enfuir par mer, & aller avertir Velasquez des lettres & du présent que l'on envoyoit au Roi, au nom de Cortez. Leur intention étoit de prévenir le départ des Envoyez, afin que Velasquez eût le tems de croiser sur leur passage, & de prendre le vaisseau qui les portoit. Pour cet effet ils avoient gagné les Matelots d'un autre

navire, & fait provision de vivres & de munitions: mais il arriva que la nuit même qu'ils devoient executer leur dessein, un des conjurez s'en repentit. Cet homme se nommoit Bernardin de Coria. Comme il alloit avec les autres pour s'embarquer, l'horreur du crime le frappa si vivement, qu'il se déroba d'eux, & vint en donner avis au General. D'abord il courut au remede, & disposa toutes choses avec tant de diligence & de secret, que tous les complices furent saisis dans le vaisseau même, sans qu'ils pussent désavoüer leur crime. Il parut à Cortez digne d'une punition exemplaire, puisqu'il ne trouvoit plus de sureté en sa clemence. Le procès dura peu; & on jugea à mort deux Soldats, qui furent executez comme principaux auteurs de cette conspiration. Deux autres furent condamnez au foüet; & on pardonna à tout le reste, comme à des gens qui avoient été surpris & trompez : ce fut le prétexte dont Cortez se servit, afin de n'être pas obligé de se défaire de tous les coupables. Néanmoins il fit encore couper un pied au principal matelot du navire destiné à la fuite des conjurez; supplice extraordinaire, qui parut conforme à la necessité où il se trouvoit, de faire en sorte que le tems ne pût effacer le souve-

nir du crime, qui avoit merité une ſi rude punition ; la memoire en ces occaſions, ayant beſoin du ſecours des yeux, parce qu'elle retient à regret les eſpeces qui bleſſent l'imagination.

Bernard Diaz del Caſtillo, ſuivi par Herrera, dit, qu'un Eccleſiaſtique nommé Jean Diaz, ſe trouva embarraſſé en cette conjuration, & que le reſpect de ſon caractere lui ſauva la peine qu'il meritoit. Le même reſpect pouvoit l'exempter de cette note injurieuſe ; d'autant qu'il eſt certain que dans la lettre que Cortez écrivit à l'Empereur, datée du trentiéme Octobre 1520. & dont nous devons la connoiſſance à Jean-Babtiſte Ramuſio, ce General ne dit pas un mot du Prêtre Diaz, quoi qu'il nomme tous les complices de cette mutinerie : Ainſi, ou le crime qu'on lui impute n'eſt pas veritable, ou la même raiſon qui obligeoit Cortez à le cacher, nous doit engager à ne le pas croire.

Le jour que la ſentence fut executée contre les coupables, Cortez accompagné de quelques-uns de ſes amis, alla à Zempoala, ayant l'eſprit fort agité par les differentes réflexions qu'il faiſoit ſur l'état préſent de ſes affaires. La hardieſſe de ces mutins lui donnoit de terribles inquiétudes : il la conſideroit comme un retour des émotions

qu'il croyoit avoir dissipées, & comme l'étincelle d'un feu mal éteint. Il se voyoit pressé d'avancer vers Mexique avec son armée ; ce qui pouvoit le jetter dans la necessité de mesurer ses forces avec celles de Motezuma : entreprise trop forte pour être tentée avec des troupes pleines de soupçons & de division. Il songeoit à subsister encore quelques jours avec ces Caciques, qui lui étoient affectionnez ; à faire quelques expeditions de peu d'importance, pour donner de l'occupation à son Armée ; & à jetter plus avant dans le Pays de nouvelles Colonies, qui pussent se donnet la main avec celle de Vera-Cruz : cependant il trouvoit par tout de grandes difficultez. Enfin ces differentes agitations déterminerent son esprit à une action, qui fit particulierement éclater la grandeur de son ame, & la vigueur de son courage. Il prit la résolution de se défaire de sa flotte, en mettant ses vaisseaux en pieces ; afin de s'assurer par cette voye de tous ses Soldats, & de les obliger à vaincre, ou à mourir avec lui ; outre l'avantage qui lui en revenoit, d'augmenter ses troupes de plus de cent hommes, qui faisoient les fonctions de Pilotes & de matelots. Il communiqua ce dessein à ses confidens ; & par leur moyen, & celui de quelques présens qu'il répandit à propos, il dis-

Vaisseaux de Cortez desagrées et échouez par ses Ordres.

posa les choses en sorte, que les matelots mêmes publierent tous d'une voix, que les vaisseaux couloient à fond sans remede, étant entr'ouverts par le sejour qu'ils avoient fait dans ce port, & par la mauvaise qualité de l'eau. Leur rapport fut suivi d'un ordre que le General donna, & qui parût l'effet d'un soin très-necessaire, de mettre promptement à terre les voiles, les cordages, les planches, & tous les ferremens qui pouvoient encore servir; après quoi il leur commanda de faire échoüer sur la côte tous les gros vaisseaux, sans reserver que les esquifs, pour l'usage de la pêche. La conduite & l'execution d'un dessein si hardi, a été mise avec justice au rang des plus grands exploits de cette conquête; & on aura peine à en trouver une de cette force, dans toute la vaste étenduë de l'histoire ancienne & moderne.

Justin rapporte qu'Agatocles, Roy ou Tyran de Sicile, ayant débarqué ses troupes sur les côtes d'Afrique, fit brûler les vaisseaux qui les avoient portez, afin d'ôter à ses Soldats la ressource qu'ils croyoient trouver dans une retraite. Polyene a celebré la memoire de Timarque Capitaine des Etoliens, par un trait d'une pareille résolution; & Fabius Maximus nous a laissé encore un pareil exemple, entre les autres stratagêmes qui l'ont fait passer pour le plus habile Capitai-

ne de son siecle ; au moins si nous devons ajouter plus de foi au rapport de Frontin, qu'au silence de Plutarque, qui ne dit rien de cette action. Quoique l'exemple en ces occasions n'ôte rien à la gloire de l'exploit, si nous considerons Cortez suivi d'une poignée de gens, en comparaison des nombreuses Armées que les autres conduisoient, en un Pays beaucoup plus éloigné & moins connu, sans esperance de secours ; entre des Nations barbares, redoutables par la ferocité de leurs mœurs & de leurs coutumes, & ayant en tête un Tyran si fier & si puissant, nous trouverons que son action fut soutenuë d'une résolution encore plus ferme & plus heroïque ; & en laissant à ces grands Capitaines la gloire d'être les originaux, parce qu'ils l'ont précedé, nous accorderons à Cortez celle de les avoir surpassez en marchant sur leurs traces.

On a peine à souffrir que Bernard Diaz, avec sa maniere ordinaire, où l'on doute s'il n'entre point autant de malice que de sincerité, se produise comme un des principaux Conseillers de cette grande action, usurpant sur Cortez la gloire de l'avoir imaginée. *Nous autres*, dit-il, *qui étions de ses amis, lui conseillâmes de ne laisser aucun vaisseau dans le port, mais de les faire échoüer sur la côte.* Cet Auteur n'avoit pas bien con-

rté sa plume avec sa vanité, puisqu'il ajoû- après quelques lignes : *Il avoit déja pris la ésolution de faire échoüer les navires ; mais il ouloit qu'elle parût venir de nous.* Ainsi Diaz e peut s'applaudir que d'un conseil, qui rriva après une résolution formée. La maniere dont Herrera note cette exécution, st encore moins supportable, puisqu'il assure ; *Que les Soldats demanderent qu'on se éfît de la flotte ; & qu'ils y furent animez & oussez par la finesse de Cortez,* (il se sert de ce erme) *afin de n'être pas tout seul obligé à ayer les navires, & que toute l'Armée entrât n cette obligation.* Il n'y a gueres d'apparene que Cortez se trouvât alors en état ni en ieu de craindre, que Velasquez lui fît un procès sur ce sujet ; & cette pensée n'a aucune liaison avec les hauts desseins dont son sprit étoit entierement rempli. Si Herrera pris cette imagination de Bernard Diaz, qui peut l'avoir forgée dans la crainte de payer sa part des navires brisez, il pouvoit a mépriser, comme une suite de ses murmures, qui ordinairement ont une tache d'interêt. Que si c'est une conjecture de cet Historien, qui a crû signaler son habileté à penetrer le fond des actions qu'il rapporte, il devoit considerer qu'il les dépoüille de toute leur autorité, par la bassesse des motifs qu'il leur attribuë, & qu'il péche

contre les regles de la proportion, en faisant produire de grands effets par de petites causes.

CHAPITRE XIV.

Cortez étant prêt à partir, est averti qu'il paroissoit des navires à la côte. Il va à Vera-Cruz, & fait prendre sept Soldats de la flotte de François de Garay. On se met en marche; & l'Armée, après avoir beaucoup souffert en passant les montagnes, entre dans la Province de Zocothlan.

LE débris de la flotte affligea quelques Soldats, qui se rendirent néanmoins à la raison, tant par l'exemple des mutins que l'on avoit châtiez, que par les discours de ceux qui avoient des sentimens plus justes. On ne parla donc plus que du voyage de Mexique; & Cortez assembla son armée à Zempoala. Elle étoit composée de cinq cens Fantassins, de quinze Cavaliers & de six pieces d'artillerie. Il laissa cent cinquante hommes & deux chevaux en garnison à Vera-Cruz, & pour Gouverneur Jean d'Escalante, brave Soldat, vigilant & des plus attachez à ses interêts. Il ordonna fort précisément aux Caciques ses Alliez, d'o-

béïr en ſon abſence au Gouverneur, & de le reſpecter comme une perſonne à qui il laiſſoit toute ſon autorité : d'avoir ſoin de fournir des vivres, & des hommes pour travailler au bâtiment de l'Egliſe, & aux fortifications de la Ville, dont il prenoit un ſoin extrême, non pas tant par la crainte de quelque mouvement de la part des Indiens du voiſinage, que ſur le ſoupçon de quelque inſulte de celle de Diego Velaſquez.

Le Cacique de Zempoala tenoit deux cens Tamenes prêts à porter le bagage, & quelques troupes pour joindre à l'armée. Le General en choiſit ſeulement quatre cens hommes, entre leſquels il y avoit quarante ou cinquante Nobles Indiens, des plus conſiderez en ce Pays-là ; & quoiqu'il les traitât dès ce moment comme des Soldats, il les conduiſoit en effet comme des ôtages, qui lui répondoient de la ſûreté de l'Egliſe qu'il laiſſoit à Zempoala, des Eſpagnols qui demeuroient à Vera-Cruz, & d'un jeune Page qu'il avoit laiſſé auprès du Cacique, afin de lui faire apprendre la langue du Mexique, & ſervir de Truchement en cas de beſoin. En quoi on peut remarquer comment ſa prévoyance s'étendoit ſur tout ce qui étoit poſſible, quoique fort éloigné.

Tout étoit disposé pour commencer la marche, lorsqu'il arriva un Courier dépêché par Escalante, qui donnoit avis au General, qu'il y avoit des vaisseaux à la côte, qui ne vouloient point se declarer, quoiqu'on leur eût fait des signaux de paix, & toutes les diligences ordinaires en ces occasions. Un incident de cette consequence n'étoit pas à négliger : aussi Cortez partit à l'heure-même, avec quelques-uns de ses Officiers, pour aller à Vera-Cruz ; laissant la conduite de l'armée à Pierre d'Avarado, & à Gonzale de Sandoval. Lorsqu'il arriva à la Ville, un de ces vaisseaux paroissoit à l'ancre, à une distance considerable de la terre, & peu de tems après, on découvrit sur la côte de la mer quatre Espagnols, qui s'approcherent sans aucun soupçon, faisant connoître qu'ils cherchoient Hernan Cortez.

Un de ces hommes étoit l'Ecrivain du vaisseau ; & les autres venoient pour être témoins d'une signification qu'ils prétendoient faire à Cortez, au nom de leur Capitaine. Ils l'avoient par écrit, & elle contenoit : *Que François de Garay Gouverneur de l'Isle de la Jamaique, ayant ordre du Roy de découvrir & de peupler, avoit équipé trois navires, montez par deux cens soixante Espagnols, sous le Capitaine Alonso de Pineda, &*

pris

pris possession de ces Pays du côté de Panuco : & que comme il étoit prêt d'établir une Colonie auprès de Naothlan, à douze ou quatorze lieues du côté du Ponant, ils le lui intimoient, & lui demandoient qu'il n'étendît point ses Colonies de ce côté-là.

Le General repondit à cet Ecrivain : *Qu'il ne sçavoit ce que c'étoit, que requêtes & significations, & que cette matiere ne devoit point se traiter par des procedures. Que son Capitaine vînt le trouver, & qu'ils ajusteroient ensemble toutes leurs prétentions, puisqu'ils étoient tous Sujets d'un même Prince, & qu'ils devoient s'assister reciproquement, lorsqu'il y alloit de son service.* Il leur dit de s'en retourner avec cette réponse : mais comme ils n'en vouloient rien faire, & qu'au contraire l'Ecrivain s'emportoit avec peu de respect, disant ; *Qu'il répondît en forme à sa signification*, le General le fit arrêter, & se cacha avec ses gens, derriere quelques dunes ou petites montagnes de sable, dont toute cette côte est couverte. Il y passa toute la nuit, & une partie du jour suivant, sans que le vaisseau fît aucune manœuvre, ne paroissant avoir d'autre dessein, que celui d'attendre le retour de ses envoyez : ce qui obligea Cortez à tenter par quelque stratagême, s'il ne pourroit point attirer à terre ceux qui étoient sur ce navire. Pour

cet effet il commanda qu'on dépoüillât les prisonniers, & que quatre Soldats revêtus de leurs habits, s'avançassent au bord de la mer, à dessein d'appeller les gens du vaisseau, en faisant signe de leurs capes. L'effet de ce stratagême, fut que quatorze ou quinze hommes armez d'aquebuses & d'arbalêtes, vinrent dans un esquif: mais comme les Soldats travestis se retiroient de peur d'être connus, & qu'ils se cachoient le visage en répondant à la voix de ceux qui les appelloient, ces hommes n'oserent pas débarquer; & on ne put en prendre que trois, qui étant plus hardis ou moins sages que les autres, avoient descendu à terre. Les autres se retirerent au navire, que cet accident obligea à lever les ancres, & à suivre sa route. Cortez avoit apprehendé d'abord, que ces vaisseaux ne fussent envoyez par Velasquez; ce qui l'auroit contraint de retarder son voyage: mais il ne s'embarrassa pas des prétentions de Garay, qui pouvoient s'ajuster plus aisément avec le tems. Ainsi il revint à Zempoala, avec beaucoup moins d'inquietude, & quelque profit, puisqu'il amenoit sept Soldats à son armée; un Espagnol étant d'un si grand prix en cette conjoncture, que ces sept furent reçus avec une extrême joye, & considerez comme une grande recruë.

Tout le monde se mit en état de partir ; & le General fit son ordre pour la marche. Il donna l'avant-garde aux Espagnols ; & les Indiens eurent l'arriere-garde, sous le commandement de Mamegi, Teuche & Tamelli Caciques de la Montagne. Les plus robustes entre les Tamenes furent chargez de la conduite de l'artillerie ; les autres portoient le bagage. Le General detacha des coureurs ou bateurs d'estrade, pour reconnoître devant soi, & l'armée marcha suivant cet ordre, le seiziéme Août de l'année 1519. elle fut reçuë avec joye à Jalapa, Socochima & Techucla, où elle prit ses premiers logemens, & dont les Peuples étoient dans notre alliance. On jettoit parmi ces Indiens pacifiques quelques semences de notre Religion, non pas tant pour les instruire de la verité, que pour leur donner des soupçons des erreurs dont ils étoient abusez. Le General les voyant si dociles & si bien disposez, étoit d'avis qu'on plantât une croix dans chaque Bourg qui se trouveroit sur le passage de l'armée, afin de les acoutumer au moins de reverer ce signe de notre salut ; mais le Pere Olmedo & le Licencié Diaz s'y opposerent, en lui remontrant : *Que ce seroit une temerité, de confier la Croix a des Barbares mal instruits, qui pourroient la traiter*

avec indignité, ou peut-être la mettre au rang de leurs Idoles, s'ils avoient pour elle une veneration ſuperſtitieuſe, ſans ſçavoir le myſtere qu'elle repreſentoit. La propoſition de Cortez étoit une marque de pieté; & c'en fut une de bon ſens, de ſe rendre à la raiſon ſans aucune reſiſtance.

On paſſa de ces Bourgs dans les chemins très-rudes de la montagne, qui fut une des premieres fatigues de ce voyage. Les Soldats y ſouffrirent beaucoup, étant obligez à traverſer durant trois jours des montagnes deſertes, par des ſentiers étroits, & bordez de précipices. Il fallut paſſer l'artillerie avec des machines, & à force de bras: mais ce qui fatiguoit le plus, étoit un tems deſeſperé, par un froid cuiſant, & des pluyes continuelles. Les pauvres Soldats, ſans pouvoir élever une ſeule baraque, paſſoient les nuits couverts ſeulement de leurs armes, marchant toujours pour s'échauffer, & obligez à chercher du ſoulagement dans le travail. Pour comble de miſere les vivres manquoient, & leur courage s'abbatoit avec leurs forces. Lorſqu'on arriva au haut de la montagne, ils trouverent un Temple & quantité de bois; mais ils ne s'y arrêterent pas, parce qu'ils découvrirent des habitations de l'autre côté, où les Soldats coururent avec empreſ-

ſement, comme au remede de leurs maux. Ils y trouverent en effet aſſez de commoditez, pour leur faire oublier ce qu'ils avoient enduré de miſere.

La Province de Zocothlan commençoit de cet endroit; elle étoit fort peuplée & d'une grande étenduë; & le Cacique demeuroit dans la Ville, qui donnoit ſon nom à tout ce Pays, aſſiſe dans une vallée qui bornoit la montagne de ce côté-là. Cortez l'informa de ſon arrivée & de ſes deſſeins, par deux Indiens qu'il lui envoya, & qui revinrent auſſi-tôt avec une réponſe favorable. Peu de tems après on découvrit la Ville, d'une vûë magnifique, & qui occupoit une grande étenduë de plaine. Ses tours & ſes maiſons brilloient de loin par leur blancheur éclatante; & parce qu'un Soldat Portugais la compara à Caſtilblanco en Portugal, ce nom lui demeura pour quelque tems. Le Cacique, fort bien accompagné, vint au devant du General, & lui fit beaucoup de civilitez, mais qui parurent forcées, & où l'artifice avoit plus de part que la volonté. L'accuëil qu'il fit à l'armée fut déſagréable, le logement incommode, les vivres fort médiocres; & on reconnut à tout, le peu de goût qu'ils prenoient à leurs nouveaux hôtes. Néanmoins Cortez diſſimula le ſujet qu'il

avoit de se plaindre, & retint le ressentiment de ses Soldats, de peur d'alarmer ces Indiens pacifiques, & de ruiner la confiance qu'il vouloit leur donner; puisqu'il n'avoit dessein que de passer plus avant, en conservant la reputation de son armée, qu'il ne vouloit pas augmenter par des exploits si peu considerables.

CHAPITRE XV.

Le Cacique de Zocothlan rend une seconde visite à Cortez, & exagere la grandeur & la puissance de Motezuma. On prend la résolution d'aller à Tlascala, & on est instruit à Xacazingo, des Peuples de cette Province, & de la forme de leur Gouvernement.

LE jour suivant, le Cacique accompagné d'un grand cortege de ses parens & de ses domestiques, fit une seconde visite á Cortez. Cet Indien, appellé Olinleth, étoit un homme d'un très-bon sens, Seigneur d'une Province fort peuplée, & tenant le premier rang entre tous les autres Caciques qui étoient ses voisins, & qui avoient pour lui une grande veneration. Le General le reçut avec tout l'éclat

dont il soûtenoit ordinairement ses actions de ceremonie; & la visite eut quelque chose de singulier. Après cette sorte de complimens que la civilité demande, sans faire tort à la gravité, le General croyant trouver en ce Cacique, comme en tous les autres, un esprit aigri & disposé à la plainte, lui demanda s'il étoit sujet du Roy de Mexique : à quoi l'Indien repartit brusquement : *Y a-t'il quelqu'un sur la terre qui ne soit vassal ou esclave de Motezuma ?* La brusquerie de cette réponse faite en maniere d'interrogation, pouvoit émouvoir Cortez ; mais il sçut si bien se posseder, qu'il repliqua en soûriant : *Qu'on connoissoit fort peu le monde à Zocothlan, puisque lui & ses compagnons étoient Sujets d'un Empereur si puissant, qu'il avoit plusieurs Princes pour vassaux, plus grands que Motezuma.* Le Cacique ne parut point déconcerté par cette proposition, & sans entrer en dispute sur la comparaison, il crut qu'il suffisoit de faire connoître la grandeur de son Prince, sans attendre qu'on lui fît des questions sur ce sujet. Il dit donc d'un ton grave : *Que Motezuma étoit le plus puissant Prince dont on eût la connoissance dans le monde qu'ils habitoient. Que l'on ne pouvoit ni conserver, ni retenir dans sa memoire le nombre des Provinces soumises à son Empire. Qu'il tenoit sa Cour*

dans une Ville inaccessible, fondée dans l'eau, entourée de lacs, & dont les entrées n'étoient ouvertes que par des digues ou chaussées, coupées en plusieurs endroits par des pont-levis sur des ouvertures par où les eaux de ces lacs se communiquoient. Il exagera *les immenses richesses de son Prince, la force de ses armes; & sur tout le malheur de ceux qui ne lui obéissoient pas; puisqu'ils ne servoient qu'à augmenter le nombre des victimes destinées à ses sacrifices: étant certain que plus de vingt mille hommes de ses ennemis, ou de ses rebelles, étoient immolez tous les ans sur les Autels de ses Dieux.* Il n'ajoûtoit rien à la verité, que la maniere passionnée dont il la produisoit. L'on reconnoissoit au ton de sa voix même, les influences de Motezuma; & que cet étalage de grandeur & de puissance visoit plus à donner de l'épouvante, que de l'admiration.

Cortez n'eut pas de peine à penetrer le fond de la pensée de l'Indien; il crut qu'un peu de vivacité étoit necessaire pour renverser tout l'appareil de ce pompeux raisonnement. Il répondit donc au Cacique: *Qu'il étoit déja informé de l'Empire & des grandeurs de Motezuma; & que si cet Empereur n'eût été qu'un Prince mediocre; lui qui parloit, ne seroit pas venu d'un Pays si éloigné, lui offrir l'amitié d'un autre Prince*

Prince encore plus grand que lui. Que son Ambassade étoit pacifique; & que les armes qui étoient entre les mains de ceux qui l'accompagnoient, ne servoient qu'à donner plus d'autorité à sa légation, & non pas à faire aucune violence : Mais qu'il vouloit bien que Motezuma & tous les Caciques de son Empire, sçussent qu'il desiroit la paix sans craindre la guerre, parce que le moindre de ses Soldats seroit capable de defaire une armée de leur Empereur. Qu'il ne tireroit jamais l'épée, si on ne l'attaquoit; mais du moment qu'elle seroit hors du fourreau, je mettrai, dit-il, *à feu & à sang tout ce qui se presentera devant moi. La nature produira des monstres en ma faveur, & le Ciel lancera ses foudres, puisque je viens pour soûtenir sa cause, en corrigeant vos vices, & les erreurs de votre Religion, & ces mêmes sacrifices du sang humain, que vous rapportez comme une des grandeurs de votre Roy.* Il se leva en ce moment, pour rompre la visite; & se tournant vers ses Soldats: *Mes amis*, dit-il, *voilà ce que nous cherchons; de grands perils, & de grandes richesses: Celles-ci établissent la fortune, & les autres la réputation.* Ce petit discours rabatit l'orguëil des Indiens, & releva le courage des Espagnols; puisqu'il ne disoit aux uns & aux autres que ses veritables sentimens, sans aucune façon: car du moment qu'il

eût entrepris cette conquête, Dieu remplit ſon cœur d'une fermetéſi grande, que ſans mépriſer, ou ne pas connoître les plus dangereuſes occaſions, il y entroit avec la même confiance, que s'il eût été le maître des évenemens.

Les Eſpagnols demeurerent cinq jours à Zocothlan ; & l'on vit bien que le Cacique avoit pour eux une autre conſideration : les vivres arrivoient en plus grande abondance, & les regales ne manquoient point à ſes hôtes. La réponſe de Cortez lui tenoit au cœur, & l'avoit jetté ſur des réflexions chagrines & inquiétes, qu'il tiroit de ſon propre fond, & qu'il communiqua depuis au Pere Olmedo. Il conſideroit que ceux qui oſoient s'attaquer au grand Motezuma, ne paroiſſoient pas des hommes bien raiſonnables : mais il jugeoit d'ailleurs, qu'ils devoient être plus que des hommes, pour parler de ſes Dieux avec tant de mépris. Il joignit à cette conſideration, la difference de leurs viſages, la nouvelle façon de leurs armes & de leurs vêtemens, & l'obéïſſance que les chevaux leur rendoient. Il lui ſembloit encore, que les Eſpagnols avoient une certaine ſuperiorité de raiſon, en ce qu'ils propoſoient contre l'inhumanité de leurs ſacrifices, l'injuſtice de leurs loix, & cette bru-

tale licence qu'ils donnoient à la ſenſualité, ſi dereglée entre ces Bargares, qu'ils la pouſſoient juſqu'aux derniers outrages, contre la nature même. Sa raiſon tiroit de tous ces principes, des conſequences qui le portoient à croire qu'ils étoient conduits par quelque Divinité : car il n'y a point d'eſprit ſi borné, qu'il ne connoiſſe la laideur du vice, ſoit que la volonté l'embraſſe, ou que la coutume le déguiſe. Néanmoins la crainte de la puiſſance de Motezuma poſſedoit ce Cacique juſqu'à ce point, qu'encore qu'il reconnût & qu'il avouât le pouvoir que ces conſiderations avoient ſur ſon eſprit, il n'oſoit encore ſe donner aucune liberté. Il ſe contenta donc de fournir les choſes neceſſaires à la ſubſiſtance des troupes ; & comme il craignoit de faire connoître ſa richeſſe, il parut fort reſervé à faire des preſens ; & ſa plus grande liberalité fut, de quatre filles eſclaves qu'il donna au General pour faire du pain, & de vingt Indiens Nobles, qu'il offrit pour ſervir de guides à l'armée.

On diſputa ſur le chemin que l'on devoit choiſir pour la marche. Le Cacique propoſoit la Province de Cholula, abondante & peuplée, dont les Habitans, plus portez au trafic qu'à la guerre, livreroient un paſſage ſûr & commode aux

Espagnols. Il conseilloit au General, avec beaucoup d'ardeur, d'éviter de prendre la route de Tlascala, disant : *Que ces Peuples avoient des inclinations si farouches & si sanguinaires qu'ils faisoient consister tout leur bonheur à se défaire des ennemis.* Néanmoins les Indiens qui commandoient les troupes de Zempoala, dirent en secret à Cortez : *Qu'il se défiât de ce conseil, parce que Cholula étoit une Ville fort peuplée de gens traîtres & de peu de foi ; & que les armées de Motezuma logeoient ordinairement en cette Ville, & dans les Bourgs qui en dépendoient. Qu'il y avoit de l'apparence que le Cacique vouloit les engager en quelque peril, & que son intention n'étoit pas droite ; puisqu'encore que la Province de Tlascala fût grande & remplie de Peuples guerriers, ils étoient alliez & amis des Totonagues & des Zempoales, qui servoient dans ses troupes, & toujours en guerre contre Motezuma. Que ces deux raisons devoient lui persuader que le passage seroit plus assuré par cette Province, & que les Espagnols ne paroîtroient pas étrangers à ces Peuples, étant en la compagnie de leurs Alliez.* Le General approuva leur raisonnement ; & trouvant qu'il étoit plus juste de se fier à des Indiens qui étoient ses amis, qu'à un Cacique si attaché à Motezuma, il ordonna qu'on prît le chemin de Tlascala. On

découvrit en peu de tems les frontieres de cette Province, qui bornoit celle de Zocothlan, & on n'eut aucune rencontre considerable aux premiers logemens. Il courut ensuite quelque bruit de guerre, & l'on apprit enfin que toute la Province étoit en armes, & qu'on faisoit un mistere de la cause de ce mouvement; ce qui obligea Cortez à faire alte en un lieu mediocrement peuplé, appellé *Xacazingo*, afin de s'informer à loisir des motifs de cet armement.

Tlascala étoit alors une Province extrêmement peuplée, & de plus de cinquante lieuës de circuit. Son terrain inegal s'éleve presque par tout en plusieurs collines, qui semblent naître de cette chaîne de montagnes qu'on appelle maintenant la grande Cordeliere. Les Bourgs, dont les maisons étoient plus solides que belles, occupoient le haut de ses collines, où ces Peuples s'étoient logez, tant afin de tirer avantage de la nature de cette situation contre leurs ennemis, qu'afin de laisser les plaines libres pour la culture. Au commencement ils avoient été gouvernez par des Rois, jusqu'à ce qu'une guerre civile leur fît perdre l'inclination qu'ils avoient à l'obéïssance, & secoüer le joug. Mais comme tous les Peuples incapables de se

gouverner par eux-mêmes, sont ennemis de la soumission, jusqu'à ce qu'ils ayent éprouvé les inconveniens de la liberté ; ceux-ci reduisirent enfin leur État à une forme de Republique, & choisirent ainsi plusieurs Princes, pour se défaire d'un seul. Ils partagerent donc leurs Bourgades en une espece de Cantons. Chacun nommoit quelque personne des plus considerables, qui alloient resider à Tlascala ; & de tous ces Deputez on formoit le corps d'un Senat, dont ils suivoient les décisions. Exemple remarquable du Gouvernement Aristocratique entre des Barbares, qui doit rabattre quelque chose de la fierté des maximes de notre politique. En cet état ils s'étoient maintenus contre la puissance des Empereurs de Mexique ; & ils se trouvoient alors au plus haut point de leur gloire, parce que les tyrannies de Motezuma avoient augmenté le nombre de leurs alliez, & jetté dans leur parti les Otomies, Peuple barbare entre les Barbares mêmes ; mais extrêmement recherché pour la guerre, où ils confondoient la valeur & la ferocité.

Cortez pleinement informé de ces circonstances, & ne voulant rien négliger, résolut d'envoyer quelqu'un vers cette Republique, afin de faciliter le passage à son

armée. Il donna cette commiſſion à quatre Indiens Zempoales, des plus habiles & des plus nobles; il les inſtruiſit preſque mot à mot, par l'organe de Marine & d'Aguilar, du diſcours qu'ils devoient faire dans le Senat, enſorte qu'ils l'apprirent par cœur. Il les choiſit entre ceux qui lui avoient propoſé la marche par Tlaſcala, afin qu'ils euſſent toujours leur conſeil en vûë, & qu'ils s'intereſſaſſent dans le ſuccès de la négociation.

CHAPITRE XVI.

Les Envoyez de Cortez vont à Tlaſcala. La maniere dont on y recevoit les Ambaſſadeurs; & ce qui ſe paſſe dans le Senat ſur le ſujet de la paix qu'on leur offre de la part des Eſpagnols.

LEs Indiens Envoyez de Cortez partirent auſſi-tôt, revêtus de toutes les marques de leur dignité. Ces marques étoient une mante ou cape de coton, bordée d'une frange treſſée avec des nœuds. Ils portoient à la main droite une fleche fort large, les plumes en haut; & au bras gauche une grande coquille en maniere de bouclier. On jugeoit du ſujet de l'Am-

baſſade, par les plumes de la fleche. Les rouges annonçoient la guerre, les blanches marquoient la paix; comme les Romains diſtinguoient par differens ſymboles, leurs Feciales & leurs Herauts, qui portoient le caducée. Les Ambaſſadeurs Indiens étoient connus & reſpectez ſur les paſſages, à la vûë des marques que l'on a dit; mais ils ne pouvoient s'écarter des chemins Royaux de la Province par où ils paſſoient, à peine de perdre leur droit de juriſdiction & de franchiſe; privileges ſacrez entre ces Peuples, qui obſervoient religieuſement cette eſpece de foi publique que la neceſſité a inventée, & dont le droit des gens a fait une de ſes loix.

Les Zempoales entrerent dans Tlaſcala avec cet équipage, qui marquoit leur caractere. Du moment qu'il fut reconnu, on les conduiſit à la *Calpiſca*, lieu deſtiné pour le logement des Ambaſſadeurs. Le lendemain le Senat s'aſſembla dans une grande ſalle, où ils tenoient le Conſeil; les Senateurs étoient aſſis ſuivant le rang de leur ancienneté, ſur des tabourets aſſez bas, faits d'un bois extraordinaire, & d'une ſeule piece. Ils les nommoient *Yopales*. D'abord que les Ambaſſadeurs parurent, tous les Senateurs ſe leverent à demi de leurs ſieges, & les reçurent en affectant une certaine moderation

dans leurs civilitez. Les Zempoales tenoient leurs fléches élevées, & avoient la tête couverte de leurs capes ; ce qui marque une grande soumission selon leurs ceremonies. Après avoir fait la reverence au Senat, ils s'avancerent gravement jusqu'au milieu de la salle, ou ils se jetterent à genoux, attendant sans lever les yeux, qu'on leur donnât la permission de parler. Alors le plus ancien des Senateurs leur ayant ordonné d'expliquer le sujet de leur Ambassade, ils s'assirent sur leurs jambes, & celui qui portoit la parole, comme le plus éloquent, fit ce discours:

Noble Republique, braves & puissans Tlascalteques ; le Seigneur de Zempoala, & les Caciques de la Montagne, vos amis & vos alliez, vous saluent ; & après vous avoir souhaité une recolte abondante & la mort de vos ennemis, ils vous font sçavoir, qu'ils ont vû arriver en leur Pays, du côté de l'Orient, des hommes invincibles qui semblent être des Dieux qui ont passé la Mer sur de grands Palais, & qui portent dans leurs mains le tonnerre & la foudre, armes dont le Ciel s'est reservé l'usage. Ils sont les Ministres d'un Dieu superieur aux nôtres, qui ne peut souffrir ni la tyrannie, ni les sacrifices du sang des hommes. Leur

Capitaine est Ambassadeur d'un Prince très-puissant, qui étant poussé par le devoir de sa Religion, désire de remedier aux abus qui regnent en notre Pays; & aux violences de Motezuma. Cet homme, après avoir délivré nos Provinces de l'oppression qui les accabloit, se trouve obligé à suivre le chemin de Mexique par les terres de votre Republique, & souhaite de sçavoir en quoi ce Tyran vous a offensez, afin de prendre la défense de votre droit comme du sien propre, & de la mettre entre les autres sujets qui justifient ses prétentions. La connoissance que nous avons de ses bons desseins, & l'experience que nous avons faite de sa bonté, nous ont obligez à le prévenir, pour vous demander, & vous exhorter de la part de nos Caciques & de toute leur ligue, que vous receviez ces Etrangers comme les Bienfaicteurs & les Alliez de vos Alliez; & de la part de leur Capitaine, nous vous declarons qu'il vient avec un esprit pacifique, qui ne demande que la liberté du passage sur vos terres, après que vous serez persuadez qu'il ne désire que votre avantage, & que ses armes sont les instrumens de la justice & de la raison; qu'elles soutiennent la cause du Ciel; que ceux qui les portent recherchent la paix & la douceur naturellement & par

inclination, & n'usent de rigueur que contre ceux qui les offensent par leurs crimes, ou qui les provoquent. Alors les quatre Zempoales se leverent sur leurs genoux ; & après avoir fait une profonde inclination, ils se rassirent comme ils l'étoient durant la harangue.

Les Senateurs confererent entr'eux durant quelques momens : après quoi un de l'assemblée dit aux Ambassadeurs, au nom du Senat : *Qu'il recevoit avec toute sorte de gratitude la proposition des Zempoales & des Totonaques, dont on estimoit l'alliance ; mais que pour faire une réponse juste au Capitaine de ces Etrangers, cela demandoit une plus mûre déliberation.* Sur quoi les Ambassadeurs se retirerent à leur logis, & on ferma les portes de la salle, afin d'examiner à loisir les inconveniens & les avantages de la proposition que les Ambassadeurs avoient faite de la part des Espagnols. Tous les Senateurs tomberent d'accord de l'importance de cette affaire, qui demandoit toute leur attention ; ensuite les avis furent partagez, & ce partage fit naître de grandes contestations. Les uns soutenoient que l'on devoit accorder le passage aux Etrangers ; les autres vouloient qu'on leur fît la guerre, *afin*, disoient-ils, *de s'en*

défaire une bonne fois. Il y eut encore un troisiéme avis, qui étoit de leur défendre le passage sur leurs terres, en leur faisant sçavoir qu'on ne s'y opposeroit pas hors des limites de la Province. Cette diversité d'opinions dura quelque tems; chacun crioit, sans rien conclure, jusqu'à ce que Magiscatzin, le plus ancien & le plus venerable du Senat, prit la parole; & ayant obtenu audience, la tradition rapporte qu'il s'expliqua en ces termes :

Nobles & vaillans Tlascalteques, vous sçavez bien qu'aux premiers siécles de notre établissement, nos Sacrificateurs connurent par revelation, qui passe encore maintenant pour un des points de notre Religion, qu'une Nation invincible viendroit quelque jour, des Regions Orientales du monde que nous habitons. Que cette Nation auroit un empire si absolu sur les élemens, qu'elle fonderoit des Villes mouvantes sur les eaux, & qu'elle se serviroit du feu & de l'air pour soumettre la terre : & quoique les personnes de bon sens n'ayent jamais crû qu'ils dûssent être des Dieux, ainsi que le vulgaire ignorant se le persuade, neanmoins la même tradition nous apprend, que ces hommes paroîtroient descendus du Ciel; & qu'ils seroient si vaillans, qu'un seul en

vaudroit mille des nôtres, & si genereux, qu'ils n'auroient point d'autre vûë que celle de nous faire vivre selon la justice & la raison. Je ne puis vous dissimuler que mon esprit n'ait été agité, par la conformité que je trouve en ces caracteres, avec ce qu'on nous débite sur le sujet des Etrangers qui sont maintenant à nos portes. Ils viennent des Pays Orientaux; leurs armes sont de feu, & leurs embarcations sont des Villes sur la mer. Pour ce qui est de leur valeur, la renommée vous a appris ce qui s'est passé à Tabasco, & leur generosité vous est connuë, par les obligations dont nos Confederez publient qu'ils leur sont redevables. D'ailleurs, si nous tournons les yeux vers ces Cometes & ces signes que le Ciel envoye coup sur coup sur nos têtes, ne semble-t-il pas qu'ils nous parlent interieurement, & qu'ils viennent comme les avant-coureurs de cette grande nouveauté? Que si c'est-là cette nation prédite par nos Propheties, quelqu'un se trouvera-t-il assez insolent & assez temeraire, pour vouloir éprouver ses forces contre le Ciel, & pour traiter d'ennemis, des hommes dont les armes sont appuyées de ses decrets? Pour moi, je redouterois au moins la colere des Dieux, qui châtient rigoureusement ceux qui se revoltent contr'eux, & qui ne semblent envoyer

leur foudre que pour nous apprendre l'obéïssance ; puisque la voix effroyable du tonnerre parle à tout le monde, mais qu'il ne fait du fracas que là où il trouve de la résistance. Je consens néanmoins qu'on appelle effets du hazard, des signes si évidens, & que les Etrangers soient des hommes comme nous ; quel mal nous ont ils fait, pour nous exciter à la vengeance ? Sur quelle injure pouvons-nous fonder cette violence ? Tlascala, qui maintient sa liberté par les victoires qu'elle doit à la justice & à la raison qui accompagnent ses armes, entreprendra-t-elle de gayeté de cœur, une guerre capable de ruiner cette haute estime qu'on a de son gouvernement & de sa valeur ? Ces gens apportent la paix ; ils ne demandent que le passage sur les terres de notre Republique, ils ne prétendent point le tenter sans notre permission ; où est leur crime, en quoi nous ont-ils offensez ? Ils recourent à notre protection, par la confiance qu'ils ont en celle de nos Alliez : perdrons-nous nos amis, pour en offenser d'autres qui souhaitent notre amitié ? Qu'est-ce que nos autres Alliez diront de cette action, si cinq cens hommes nous obligent à prendre les armes ? & pouvons-nous gagner autant de gloire à les vaincre, que nous perdrons de réputation pour les avoir apprehendez. Mon

avis eſt, qu'on les reçoive avec toute ſorte d'honnêteté, & qu'on leur accorde la permiſſion qu'ils demandent de paſſer ſur nos terres: puiſque s'il ſont des hommes, ils ont la raiſon pour eux, & s'ils ſont quelque choſe de plus, ils ont la volonté des Dieux, plus puiſſante que la raiſon.

L'avis de Magiſcatzin fut reçû avec applaudiſſement. Il alloit emporter toutes les voix, lorſqu'un des Senateurs demanda permiſſion de parler. C'étoit un jeune homme de beaucoup d'eſprit & de cœur, appellé Xicotencal. Son merite, & pluſieurs bonnes actions à la guerre, l'avoient élevé à la Charge de Capitaine General. Lorſqu'on fut diſpoſé à l'écouter: *Ce n'eſt pas*, dit-il, *en toutes les affaires indifferemment, qu'on peut fonder une réſolution ſur l'avis d'une tête à cheveux gris, où l'on voit beaucoup de réflexions & peu d'entrepriſe, & qui conſeillera toujours la patience, préferablement à la hardieſſe. Je revere autant qu'aucun autre, l'autorité & les ſentimens de Magiſcatzin; mais il ne vous paroîtra pas extraordinaire, qu'un homme de mon âge & de ma profeſſion ait d'autres vûës moins rafinées & peut-être plus certaines. Quand on parle de faire la guerre, on ſe trompe ſouvent ſur ce qu'on appelle prudence; puiſque tout ce qui*

ressemble à la crainte n'est point une vertu, mais une passion. Il est vrai, qu'on attend parmi nous ces Reformateurs Orientaux; l'esperance de leur arrivée dure encore dans les prédictions de nos Prophetes: mais ceux qui souhaiteroient d'être détrompez sur ce sujet, trouvent qu'elle tarde beaucoup. Cependant je n'ai pas dessein de tourner en ridicule un bruit à qui la tolerance de plusieurs siécles a acquis de la veneration; mais vous trouverez bon que je vous demande quelle sûreté nous avons pour croire que ces Etrangers soient ceux qu'on nous a promis? Comptez-vous pour la même chose, de venir du côté de l'Orient, & de descendre de ces Regions du Ciel d'où nous voyons naître le Soleil? Les armes de feu, & les embarcations que vous appellez des Palais sur la mer, peuvent-elles pas être des ouvrages de l'industrie des hommes, que l'on admire, parce qu'on n'a rien vû de pareil? Ou peut-être n'est-ce rien qu'une illusion de ces prestiges qui imposent à la vûë, semblable à ceux que nous appellons science en nos Enchanteurs, Ce que ces Etrangers ont fait à Tabasco est une action de valeur, qui leur a fait battre une armée beaucoup plus forte qu'eux; mais cela passe-t-il pour surnaturel à Tlascala, où l'on fait tous les jours de plus grands exploits, avec les seules forces

ces de la Republique ? Quant à la generosité dont ils ont usé avec les Zempoales, elle peut être un artifice pour gagner à peu de frais l'affection des Peuples ; au moins je la croirois une douceur suspecte, de la nature de celles qui flattent le goût pour faire avaler le poison, puis qu'elle n'a point de rapport avec ce que nous avons appris d'ailleurs, de leur avarice, de leur orgueïl, & de leur ambition. Ces hommes (si peut-être ils ne sont point des monstres que la mer a vomi sur nos bords) ces hommes, dis-je, vivent suivant les mouvemens de leur caprice, affamez d'or & d'argent, abandonnez à tous les plaisirs de la terre. Ils attentent des nouveautez dangereuses à la justice & à la Religion ; ils détruisent nos Temples, & mettent en pieces nos Autels ; ils blasphement contre nos Dieux, & on les croit des hommes descendus du Ciel ; on doute si nous devons nous opposer à leurs violences ? On entend parler de paix sans se scandaliser ? Si les Zempoales & les Totonaques les ont reçûs en leur alliance, ils l'ont fait sans nous consulter, c'est une faute d'attention dont ceux qui prétendent se prévaloir doivent être châtiez. Pour ce qui est de ces impressions & de ces signes funestes en l'air, que Magiscatzin a si fort exagerez, ils doivent nous persuader de les

traiter comme nos ennemis, d'autant plus que ces signes annoncent toujours des malheurs & des afflictions. Le Ciel ne fait point de prodiges pour nous avertir de ce que nous pouvons esperer, mais seulement de ce que nous devons craindre; car le bonheur qu'il nous envoye n'est point accompagné d'horreur; & il n'allume point des Cometes pour endormir nos soins, & nourrir notre négligence. Mon avis est donc d'assembler nos troupes, & d'exterminer une bonne fois ces Etrangers, puis qu'ils tombent entre nos mains, portant le caractere que les étoiles nous ont marqué, de Tyrans de notre Patrie & de nos Dieux, & qu'ayant égard à leur châtiment, autant qu'à la réputation de nos armes, nous fassions connoître que ce n'est pas la même chose, d'être immortels à Tabasco & invincibles à Tlascala.

Ces raisons firent plus d'impression sur l'esprit des Senateurs, que celles de Magiscatzin, parce qu'elles avoient plus de rapport à l'inclination de ces gens, nez entre les armes; & qui ne respiroient que la guerre. Néanmoins, lors qu'on remit l'affaire en déliberation, on résolut, par forme de temperament, que Xicotencal assembleroit les troupes de la Republique; & marcheroit afin de s'éprouver contre les Espagnols; supposant que s'il les défaisoit,

c'étoit autant de credit gagné pour la Nation; qu'au contraire, s'il étoit battu, la Republique auroit toujours une voye ouverte pour traiter de la paix, en rejettant la faute de cette insulte sur les Otomies, & faisant croire que c'étoit un désordre & un contre-temps de la ferocité de cette Nation. Pour cet effet, ils firent retenir les Zempoales, sans qu'il parût néanmoins qu'ils fussent en prison, ayant égard à conserver leurs Alliez, parce qu'ils ne laissoient pas de connoître le peril de cette entreprise, qu'ils faisoient assez brusquement: braves en ce qu'ils en remettoient le succez sur leur valeur, & sages en ce qu'ils ne perdoient point de vûë les accidens de la fortune, qui pouvoit leur être contraire.



CHAPITRE XVII.

Les Eſpagnols prennent la réſolution de s'approcher de Tlaſcala, à cauſe de la détention de leurs Envoyez. Ils combattent contre un gros de cinq mille Indiens, qui leur avoient dreſſé une embuſcade; après quoi ils ſont attaquez par toutes les troupes de la Republique.

LEs Eſpagnols demeurerent huit jours à Xacozingo, attendant leurs Envoyez, dont le retardement faiſoit déja ſoupçonner quelque choſe de fâcheux; en ſorte que Cortez, par le conſeil de ſes Capitaines & des chefs des Indiens, qu'il conſultoit auſſi, afin de les entretenir dans la confiance, réſolut de continuer ſa marche, & de ſe camper plus près de Tlaſcala, afin d'obſerver les démarches de ces Indiens. Il conſideroit que s'ils vouloient la guerre, comme il le jugeoit par pluſieurs indices, confirmez par la détention de ſes Ambaſſadeurs, il étoit à propos de leur ôter le tems de faire de plus grands préparatifs, & de les attaquer dans leur Ville même, avant qu'ils euſſent l'avantage d'aſſembler toutes leurs forces, & de lui préſenter la bataille à

la campagne. Il fit auſſi-tôt marcher l'armée en bon ordre, ſans oublier aucune des précautions que l'on doit prendre en un Pays ennemi. Sa marche étoit entre deux montagnes ſeparées par une vallée fort agréable. Il n'avoit pas encore fait deux lieuës, lors qu'il ſe vit arrêté par une muraille fort haute, qui prenant d'une montagne à l'autre, barroit entierement le chemin. Cet ouvrage étoit également fort & magnifique, & marquoit le pouvoir & la grandeur de ſon entrepreneur. Elle étoit de pierre taillée en dehors, & liée avec de la terre-glaiſe forte comme un ciment. Son épaiſſeur étoit de trente pieds, ſa hauteur d'une toiſe & demie, finiſſant en parapet, ainſi qu'il ſe pratique en notre maniere de fortifier les Places. L'entrée étoit oblique & fort étroite, la muraille faiſant en cet endroit deux avances, qui entroient l'une ſur l'autre l'eſpace de dix pas. On apprit des Indiens de Zocothlan, que cette eſpece de fortification marquoit la ſéparation des bornes de la Province de Tlaſcala, dont les Gouverneurs l'avoient élevée autrefois, à deſſein de ſe garantir des invaſions de leurs ennemis. Ce fut un grand bonheur, qu'ils ne s'aviſerent point de la défendre contre les Eſpagnols; ſoit qu'ils n'euſſent pas eu le tems de ſortir, pour aller combattre à ce rempart; ſoit

qu'ils eussent résolu de les attendre en pleine campagne, afin d'employer toutes leurs troupes, & d'ôter au plus petit nombre l'avantage de combattre dans un lieu étroit.

L'Armée passa de l'autre côté sans désordre & sans empêchement; & après qu'elle eut réformé ses bataillons, on continua de s'avancer peu à peu, jusqu'à ce qu'on trouvât un terrein plus étendu, où les gens détachez découvrirent de loin vingt ou trente Indiens, dont les pennaches, qui faisoient entr'eux la plus grande parure des Soldats, firent connoître qu'il y avoit des gens de guerre en campagne. On en avertit le General, qui commanda qu'on essayât de les faire approcher, par des signes de paix, sans marquer d'empressement à les suivre; parce que le Pays ou l'armée se trouvoit étoit inégal, & qu'on y voyoit des hauteurs, & certains rideaux propres à cacher une embuscade. Il suivit ces gens détachez avec huit Cavaliers, donnant ordre aux Capitaines de faire avancer l'Infanterie, sans la presser; puisqu'on ne trouve jamais d'avantage à mettre le Soldat hors d'haleine par une trop grande diligence, & à entrer en une occasion avec des troupes fatiguées.

Les Indiens attendirent dans leur poste les six Cavaliers, qui composoient le dé-

ichement à la tête de l'armée; & lorsqu'ils
irent assez proche, ils tournerent le dos,
ns s'arrêter ni a leurs cris, ni aux signes
u'ils faisoient pour leur persuader qu'on
e demandoit que la paix. En ce moment
n découvrir une autre troupe plus éloi-
née, où les premiers se jetterent, & tous
nsemble firent tête aux Cavaliers, & se
irent en défense. Les quatorze Cavaliers
joignirent, & chargerent cette troupe,
lus pour découvrir ce qui étoit derriere
ux, que pour aucune raison qu'on eût de
aindre un si petit nombre d'Indiens. Ce-
endant ils soutinrent vigoureusement le
noc des chevaux, & se servirent si bien de
urs armes, que sans prendre garde à ceux
ui tomboient, percez ou écrasez, ils bles-
rent deux Cavaliers & cinq chevaux. Un
ros de cinq mille hommes qui étoit en em-
uscade, se découvrit alors, & vint au
cours des Indiens. Comme l'Infanterie
es Espagnols arrivoit de l'autre côté, elle
mit en bataille pour soutenir l'effort des
nnemis, qui venoient à la charge avec une
rande furie; mais à la premiere décharge
e l'artillerie, qui fit un grand carnage
ans leur gros, ils tournerent le dos, &
s Espagnols profitant de leur désordre,
s suivirent en bon ordre, & avec tant de
igueur, qu'ils abandonnerent le champ de

bataille, laissant soixante Indiens tuez sur la place, & quelques prisonniers. Le General ne voulut pas suivre la victoire, parce que le jour baissoit, & qu'il avoit dessein de les épouvanter plûtôt que de les détruire. On se saisit de quelques maisons qui étoient proche du champ de bataille, où les Soldats trouverent des rafraîchissemens, & où ils passerent la nuit avec beaucoup de joye, sans oublier les soins necessaires en ces occasions, où l'on fait veiller quelques Soldats pour assurer le repos des autres.

Le jour suivant, on se remit en marche avec le même ordre, & on découvrit les ennemis, qui s'avançoient avec plus de précipitation que d'ordre, en un gros plus fort que celui qui avoit été battu. Leurs troupes s'approcherent de notre Armée avec beaucoup de fierté & de grands cris; & sans mésurer la distance necessaire à la portée de leurs fléches, ils firent une décharge inutile, & en même tems ils se mirent sur la retraite, combattant toujours de loin; particulierement les frondeurs, qui paroissoient d'autant plus courageux, qu'ils étoient les plus éloignez. Cortez connut d'abord, que cette retraite tenoit plus du stratagême, que de la crainte; & s'attendant à un plus rude combat, il les suivit

avec

avec toutes ses troupes unies, jusqu'à ce qu'ayant passé une hauteur qui étoit en son chemin, il vit dans la plaine une Armée, dont le nombre, à ce qu'on publie, passoit celui de quarante mille hommes. Ces troupes étoient composées de diverses Nations, distinguées par les couleurs de leurs devises & de leurs plumes. Les Nobles de Tlascala étoient à la tête, suivis de tous leurs Alliez. Xicotencal avoit le commandement general, étant, comme on l'a dit, le Chef des Armées de la République. Ceux qui obéïssoient à ses ordres, envoyoient des troupes auxiliaires, commandées par leurs Caciques, ou par les plus vaillans d'entr'eux.

Il y avoit de l'apparence que les Espagnols seroient étonnez, de se voir en tête une Armée qui surpassoit de si loin leurs forces: mais l'experience qu'ils avoient faite à Tabasco servit beaucoup à les animer en cette occasion. Cortez qui reconnut sur leurs visages une ardeur qui les poussoit à combattre, ne s'arrêta pas à les haranguer. Ils descendirent l'éminence, d'un air ferme & gai; & comme le terrein étoit rude & inégal, où il étoit difficile de manier les chevaux, on eut d'abord beaucoup de peine à repousser les ennemis. On fit tirer de haut en bas une volée de toutes

les pieces d'artillerie, pour faire retirer les troupes qu'ils avoient détachées à dessein de disputer la descente aux Espagnols: mais du moment que les Cavaliers trouverent un terrein favorable, & qu'une partie de l'infanterie se fût avancée dans la plaine, ils gagnerent assez de champ pour placer leur artillerie. Le gros des ennemis étoit éloigné un peu plus que de la portée du mousquet; ils ne combattoient encore que par des cris & par des menaces; & lors que notre armée fit un mouvement pour les charger, ils se retirerent tout à coup, par une espece de fuite, qui n'étoit en effet qu'un autre stratagême de Xicotencal, qui cherchoit à faire avancer les Espagnols, afin de parvenir au dessein qu'il avoit de les enveloper, & de les attaquer de tous côtez. On le reconnut bien-tôt; car à peine notre Armée eut-elle abandonné la hauteur qu'elle avoit à dos, & qui la couvroit de ce côté-là, qu'une partie de celle des ennemis s'ouvrit en deux ailes, qui s'étendant par la campagne, occuperent tout le terrein, & formerent comme un grand cercle autour des Espagnols. L'autre partie des Indiens accourut aussitôt, avec une diligence incroyable, doubler les rangs de la premiere enceinte, qu'ils resserroient toujours, étant eux-mê-

nes ſi preſſez & ſi animez, qu'on fut obli-
gé, afin de faire tête par tout, de donner
quatre faces au bataillon, & de ſonger à
ſe défendre avant que d'attaquer, ſuppléant
par l'union & par le bon ordre, à l'iné-
galité du nombre.

L'air frappé du ſon d'une infinité de cris,
qui faiſoient un bruit effroyable, parut en
un moment obſcurci par la quantité des
fléches que les Indiens tiroient ſur les Eſ-
pagnols. Les dards & les pierres tomboient
ſur eux comme la grêle; mais les ennemis
remarquant que tous leurs traits faiſoient
peu d'effet, en vinrent bien-tôt aux mains
avec leurs maſſuës & leurs épées, quoi-
qu'on en fît un grand carnage, qui ne di-
minuoit rien de leur obſtination. Cortez à
la tête des Cavaliers, couroit aux endroits
où le péril étoit le plus preſſant, rompant
à coup de lance, & diſſipant ceux qui s'ap-
prochoient le plus près. Les Arquebuſiers
ne faiſoient pas moins de mal aux Indiens,
qu'ils leur cauſoient de frayeur: & l'artil-
lerie, qui ne perdoit pas un ſeul coup,
abattoit par ſon bruit ceux que les bal-
les avoient épargnez. Comme le plus
grand point d'honneur entre les Indiens,
étoit de dérober aux ennemis la connoiſ-
ſance du nombre de leurs bleſſez & de re-
tirer les morts, ce ſoin occupoit tant de

gens, que leurs troupes en diminuoient considerablement; en sorte qu'ils éclaicissoient leurs rangs, & qu'ils commençoient à se retirer, & à témoigner moins de hardiesse. Sur quoi Cortez ne voulant pas leur donner le loisir de se reconnoître & de se rallier, afin de serrer encore sa petite troupe, se résolut de les charger avec cette partie du bataillon qui étoit le moins fatiguée, à dessein de s'ouvrir le passage jusqu'à un poste, où il pût opposer aux ennemis toutes ses troupes de front. Il communiqua son dessein aux Capitaines, & ayant mis ses Cavaliers sur les aîles du bataillon, il le fit marcher à grands pas contre les Indiens, en invoquant Saint Pierre à haute voix. Les ennemis soutinrent vigoureusement le premier effort, en se servant de leurs armes avec beaucoup d'adresse; mais la furie des chevaux, qui leur paroissoit quelque chose de surnaturel, les jetta dans une si grande frayeur & un si grand désordre, qu'en fuyant de tous côtez, ils se heurtoient & se blessoient les uns les autres, en se faisant eux-mêmes tout le mal qu'ils vouloient éviter.

Pierre de Moron, monté sur une cavale très-vîte, mais un peu forte en bouche, s'engagea si avant en la mêlée, que plusieurs

Nobles Tlascalteques, qui s'étoient ralliez ensemble pour ce sujet, l'attaquerent en le voyant separé des autres Cavaliers; & après lui avoir saisi sa lance & le bras de la bride, ils donnerent tant de coups à la cavale, qu'elle tomba morte sous lui. Aussi-tôt ils couperent la tête à cet animal: quelques Auteurs ajoutent que ce fut d'un seul coup d'épée; mais ces exagerations ne rendent point l'action plus considerable. Moron reçut quelques legeres blessures, & fut fait prisonnier: néanmoins il fut secouru par les autres Cavaliers, qui le mirent en liberté, après avoir tué les Indiens qui l'emmenoient. Cet accident nuisit beaucoup au dessein du General, parce qu'il donna aux ennemis le tems de reprendre leurs rangs, dont ils vinrent serrer une autre fois les Espagnols, qui étant extrêmement fatiguez du premier combat, qui avoit duré plus d'une heure, commencerent à douter du succès de celui-ci. Cependant la necessité redoublant leur courage, ils se disposoient à une nouvelle charge, lorsque les cris des ennemis cesserent tout à coup; & un subit & profond silence tombant sur cette multitude de gens armez, on n'entendit plus que le bruit de leurs petites timbales & de leurs cors, qui sonnoient la retraite à leur maniere. On

connut en effet qu'ils la faisoient, par le mouvement de leurs troupes vers le chemin de Tlascala, jusqu'à ce qu'une colline les déroba à la vûë des Espagnols, à qui ils abandonnerent le champ de bataille.

Une avanture si extraordinaire leur donna le moyen de respirer. D'abord elle leur parut une espece de miracle, parce qu'ils ne pouvoient l'attribuer à une cause naturelle : néanmoins on apprit depuis, par quelques prisonniers, que Xicotencal avoit commandé la retraite, à cause qu'il avoit perdu en cette occasion la plus grande partie de ses meilleurs Officiers, & qu'il ne se trouvoit plus en état de faire agir ce grand nombre de troupes, privées de leurs Commandans. Plusieurs Nobles Indiens perirent aussi dans ce combat, qui leur coûta beaucoup de sang : Néanmoins, malgré cette perte, & leur retraite précipitée, & quoique les Espagnols fussent demeurez les maîtres du champ de bataille, les Tlascalteques firent une entrée triomphante en leurs logemens. Ils croyoient que de n'être pas vaincus, c'étoit avoir remporté la victoire ; mais la tête de la cavale faisoit le principal sujet de leur joye, & tout l'appareil du triomphe. Xicotencal la portoit devant soi, sur la pointe d'une lance. Il

l'envoya bien-tôt après à Tlaſcala, où il fit préſent au Senat de cette redoutable dépoüille, qui fut regardée avec beaucoup d'étonnement, & depuis ſacrifiée ſolemnellement dans un de leurs Temples : victime fort convenable à ces Autels, & plus pure que les Dieux mêmes qu'ils prétendoient honorer par ce ſacrifice.

Dix ou douze de nos Soldats furent bleſſez, & quelques Zempoales, dont le ſervice fut d'un grand ſecours, l'exemple des Eſpagnols n'excitant pas moins leur valeur naturelle, que le dépit de voir qu'on avoit rompu & mépriſé leur alliance. On découvroit à quelque diſtance du lieu où on avoit combattu ; un petit Bourg ſur une hauteur qui commandoit ſur toute cette plaine. Cortez voyant que ſes troupes, extrêmement fatiguées, avoient beſoin de repos, ſe réſolut d'occuper ce poſte ; ce qu'il fit ſans difficulté, parce que les Habitans s'en étoient retirez auſſi-tôt qu'ils eurent vû la retraite de leurs troupes. Ils y avoient laiſſé toute ſorte de rafraîchiſſemens, qui ſervirent à renouveller les proviſions de l'armée, & à réparer les forces des Soldats. Ils n'y trouverent point aſſez de couvert pour toutes les troupes ; mais les Zempoales remedierent à cette incommo-

dité, par les baraques qu'ils construisirent en fort peu de tems, où on ajouta tout ce que l'art pouvoit fournir de nouvelles fortifications à la nature du lieu, déja fort par sa situation, en faisant des remparts de terre & de fascines; & tous les Soldats s'occuperent le reste du jour à cet ouvrage, avec tant d'ardeur & de joye, qu'ils sembloient se délasser par cette preuve de leur diligence. Ce n'est pas qu'ils ne connussent bien le peril où ils étoient engagez; & ils voyoient assez que la guerre n'étoit pas encore terminée; mais ils attendoient du secours du Ciel, tout ce qu'ils n'osoient se promettre de leurs propres forces; & comme ils sentoient par les effets, qu'il s'étoit déclaré en leur faveur, tout ce qu'ils croyoient avant cela avoir besoin d'un miracle pour réüssir, commençoit à leur paroître possible.



CHAPITRE XVIII.

L'armée de Tlascala se rassemble, & donne une seconde bataille, où elle est défaite par la valeur des Espagnols, & par un nouvel accident qui la met en désordre.

ON parloit fort diversement à Tlascala du succès de cette bataille. On pleuroit en public la mort de tant de Capitaines & de tant de Caciques; & ce sentiment de douleur en avoit fait naître d'autres biens differens entre-eux. Les uns demandoient la paix, en disant que les Espagnols étoient immortels; les autres les chargeoient d'injures & de menaces, en se consolant sur la mort de la cavale, qui étoit l'uniqne avantage qu'ils eussent remporté. Magiscatzin se glorifioit d'avoir prévû cet accident; il repetoit à ses amis ce qu'il avoit remontré au Senat, & parloit sur ce sujet comme un homme, qui repaissoit sa vanité du mauvais succès d'un avis contraire au sien. Xicotencal envoyoit demander de nouvelles recruës pour fortifier ses troupes, en diminuant la perte qu'il avoit faite, & ne s'en servant que pour exciter le peuple à la venger. Un des Caci-

ques conféderez arriva fort à propos, avec dix mille Indiens de guerre qui étoient ses Sujets ; & ce secours parut être un effet de la providence des Dieux. Le courage s'augmenta avec les forces ; en sorte que le Senat résolut que l'on feroit de nouvelles levées, & que l'on continueroit la guerre.

Le jour qui suivit la bataille fut employé seulement par Cortez, à fortifier son quartier par de nouveaux ouvrages qui pussent soutenir l'avantage qu'il tiroit de sa situation. Il auroit bien voulu remettre sur pied le traité de paix : mais il ne trouvoit point de voye pour reprendre cette negociation ; parce que les quatre Zempoales qu'il avoit envoyez à Tlascala, & qui étoient revenus à l'armée par des chemins détournez, y avoient rapporté une extrême frayeur, qui épouvantoit tous les autres. Ils avoient rompu, fort heureusement pour eûx, une étroite prison, où on les avoit jettez le jour même que Xicotencal se mit en campagne. Ils y étoient destinez à appaiser par leur sang les Dieux de la guerre ; & sur le rapport qu'ils faisoient de cette cruauté, il n'étoit ni honnête, ni aisé, d'obliger les autres à s'exposer au même péril.

Le repos même des ennemis donnoit de

l'inquiétude à notre General. Aucun de leurs partis ne paroissoit ; & Xicotencal avoit fait sa retraite d'une maniere qui témoignoit que la question n'étoit pas encore décidée. Cortez, suivant les regles de la guerre, devoit conserver son poste, afin d'y trouver une retraite en cas qu'il en eût besoin : néanmoins cette résolution n'étoit pas sans inconveniens. Ce soin de fortifier le quartier auroit été attribué par les Indiens, à un défaut de courage ; & cette réflexion étoit très-importante, en une guerre où l'on ne combattoit pas moins par la réputation, que par la force des armes.

Pour satisfaire à tout en même tems, le General résolut de sortir le lendemain au matin, à dessein de prendre langue, de reconnoître le pays, & de tenir l'ennemi en respect. Il fit lui même cette faction, à la tête de ses Cavaliers, suivi de deux cent Fantassins, moitié Espagnols & moitié Indiens Zempoales.

Il faut demeurer d'accord que ce mouvement n'étoit pas sans un extrême peril, devant un ennemi très-puissant, & dans un pays où il étoit difficile d'éviter les embuscades. Cortez pouvoit s'exposer moins, puisqu'il hazardoit en même-tems le succès de l'entreprise, & la vie de ceux

qui se sacrifioient pour lui ; & selon notre sentiment, cette action, quelque hardie qu'elle soit, n'est pas un bon modele pour ceux qui commandent des armées. Le salut du Public est attaché à leur conservation, & tout l'emploi de leur valeur doit être d'en inspirer dans le cœur de leurs Soldats. On pourroit l'excuser par plusieurs exemples de Capitaines très-fameux, que l'on voyoit affronter les premiers dangers à la tête de leurs armées, executant avec l'épée ce que leur bouche ordonnoit ; mais quelque excuse qu'on apporte en leur faveur, ils sont toujours plus obligez à la fortune. Ainsi nous laisserons Cortez chargé de ce reproche, qui ne le deshonore point, & qui est en effet le meilleur défaut d'un Capitaine.

Il s'avança avec sa troupe jusqu'à des Villages qui étoient sur le chemin de Tlascala où les Soldats trouverent beaucoup de provisions de bouche, & où ils firent quelques prisonniers, dont il apprit que Xicotencal étoit campé à deux lieuës de là, assez près de la Ville, & qui assembloit de nouvelles troupes contre les Espagnols. Cette connoissance obligea le General à retourner en son quartier, laissant ces Villages détruits par les Zempoales, qui étant extrêmement irritez du procedé

des Tlaſcalteques, mirent le feu par tout. Cortez n'approuvoit point cet excès de vengeance; mais il les en reprit aſſez foiblement, parce qu'il n'étoit pas fâché que les ennemis ſçuſſent qu'il ne craignoit point la guerre dont ils le menaçoient, puiſqu'il les y provoquoit par de nouvelles hoſtilitez.

Le General fit mettre en liberté tous les priſonniers qu'on avoit faits à cette ſortie, & il les careſſa d'une maniere obligeante, & propre à leur faire perdre la crainte qu'ils avoient des Eſpagnols, & à leur donner de bonnes impreſſions de ſa douceur. Il choiſit entre ces priſonniers ceux qui lui parurent les plus habiles; & il en chargea deux ou trois de porter une lettre à Xicotencal, qui contenoit: *Que le General des Eſpagnols étoit affligé de la perte que le Peuple de Tlaſcala avoit faite dans ces derniers combats; mais que ce mal ne devoit s'imputer qu'à ceux qui en avoient été la cauſe, en recevant à main armée des gens qui venoient leur propoſer la paix. Qu'il la demandoit encore, oubliant tous les outrages qu'on lui avoit faits. Que s'il ne recevoit cette grace à l'heure même, & s'il ne quittoit les armes, il l'obligeroit à détruire la Ville de Tlaſcala, pour en faire un exemple qui feroit trembler tous les Peuples voiſins, en entendant prononcer*

le nom de cette malheureuse Ville. Les Indiens partirent avec cette lettre, fort satisfaits, & fort bien instruits. Ils promirent de revenir bien-tôt avec la réponse ; & en effet, ils ne tarderent pas long-tems à s'acquitter de leur parole, en retournant dans un état pitoyable, pleins de sang & couverts de blessures, par la cruauté de Xicotencal, qui avoit crû devoir punir ainsi la hardiesse qu'ils avoient euë, de lui faire une proposition de cette nature. Il n'avoit pas voulu les faire mourir, afin qu'ils parussent en ce miserable état devant les yeux de Cortez, & que cette circonstance expliquât encore mieux sa résolution, qu'ils exposerent en ces termes : *Que demain au lever du Soleil, ils le verroient en pleine campagne. Que son dessein étoit de le prendre en vie, avec tous ceux qui le suivoient, & de les porter sur les Autels de ses Dieux, pour leur faire un sacrifice agréable de leur sang, & de leurs cœurs. Qu'il l'en avertissoit de bonne heure, afin qu'il eût le tems de s'y préparer.* C'est ainsi que cet Indien faisoit connoître qu'il n'étoit pas accoutumé à diminuer la gloire de ses victoires, en surprenant ses ennemis.

Cortez fut plus irrité qu'étonné de l'insolence de ce Barbare, sans néanmoins né-

gliger ſon avis, ni mépriſer ſon conſeil. Il ortit donc à la pointe du jour, avec toue ſon armée, laiſſant ſeulement quelques Soldats dans le Fort, pour le défendre. Il s'avança environ demi-lieuë, juſqu'à un poſte avantageux pour recevoir l'ennemi, où il forma ſes bataillons ſuivant la nature du terrein, & ce que l'experience lui avoit appris de la maniere de combattre contre ces Barbares. L'artillerie fut placée ſur les aîles, en une juſte diſtance pour faire une grande execution. En cet ordre, Cortez ayant détaché quelques Cavaliers pour battre la campagne, demeura à la tête des autres, afin de porter du ſecours où il ſeroit neceſſaire, & attendit le ſuccès de cette journée, avec une intrepidité qui paroiſſoit ſur ſon viſage. Il n'eut pas beſoin de ſon éloquence pour animer ſes Soldats, parce qu'il les voyoit marcher avec joye & confiance; l'habitude de vaincre faiſant naître dans leurs cœurs un ardent déſir d'en venir aux mains.

Les batteurs d'eſtrade revinrent bientôt donner avis que l'ennemi s'avançoit, avec une puiſſante armée; & un moment après on découvrit ſon avant-garde. La campagne étoit comme inondée d'Indiens armez, autant que la vûë pouvoit

s'étendre, & même au-delà des bornes de l'horiſon. Leur armée paſſoit le nombre de cinquante mille hommes, ainſi qu'ils l'avoüerent depuis, & c'étoit là le dernier effort de la Republique & de tous ſes alliez, à deſſein de prendre les Eſpagnols en vie, & de les conduire chargez de fers ſur les Autels, pour en faire des ſacrifices, & enſuite de celebres repas. On voyoit au milieu de leurs troupes un aigle d'or élevé fort haut, & qui n'avoit point encore paru dans les autres combats. C'étoit l'enſeigne des Tlaſcalteques, qu'ils ne portoient que dans les occaſions de la derniere importance. Ils s'avançoient avec une diligence incroyable, lors qu'étant à la portée du canon, on leur en fit une décharge, qui modera beaucoup leur ardeur. Ils s'arrêterent quelque tems, ſuſpendus entre la colere & la crainte : enfin la colere prenant le deſſus, ils ſe rallierent, & marcherent juſqu'à ce qu'ils puſſent faire agir leurs frondes & leurs arcs, où ils ſe virent arrêtez une ſeconde fois, par la frayeur des coups d'arquebuſes, & par l'adreſſe des Arbalêtriers.

Le combat dura long-tems de cette maniere, fort ſanglante pour les Indiens, mais peu dommageable aux Eſpagnols, favoriſez

avorifez par la difference des armes, &
ar le bon ordre & l'union dont ils com-
attoient. Les Indiens s'apperçûrent en-
in, que cette façon de combattre leur
outoit beaucoup de fang, & ruinoit in-
enfiblement leurs troupes; ils jetterent
lonc tout d'un coup fur les Efpagnols un
ros fort ferré, & pouffé, comme il fem-
loit, par ceux qui venoient derriere; &
ette épaiffe multitude tomba fur nos gens
ε fur leurs alliez, avec tant d'impetuo-
ité & de fureur, qu'elle rompit les rangs,
ε mit leurs bataillons en défordre. On
ut befoin en cette extrêmité, de toute
a valeur des Soldats, de toute la préfen-
e d'efprit & diligence des Capitaines,
e la furie des chevaux, & de l'igno-
ance des Indiens dans l'art militaire,
fin de pouvoir reformer les bataillons;
omme on le fit enfin avec beaucoup
e peine, & un furieux carnage des
nnemis qui s'étoient mêlez dans nos
angs.

Un accident femblable à celui qui étoit
rrivé à l'autre bataille, fit voir pour la
econde fois, que la providence Divi-
e n'abandonnoit pas fa propre caufe. On
it une grande confufion parmi les trou-
es ennemies; elles faifoient divers mou-
emens oppofez les uns aux autres, en fe

partageant, & se présentant leurs armes. Tout cela aboutit à une retraite en désordre, qui se tourna en une fuite pour ceux qui combattoient à l'avant-garde. Cortez les fit charger & poursuivre, sans néanmoins s'engager trop avant, parce qu'il ne vouloit pas s'exposer à être envelopé, & à combattre trop loin de son Fort.

On apprit que la cause d'une si étrange révolution étoit que Xicotencal, homme fier & emporté, qui usurpoit d'autant plus d'autorité, qu'on lui témoignoit de soumission, avoit fait des reprimandes outrageantes à un des principaux Caciques qui servoit sous son commandement, avec dix mille hommes de guerre. Cet insolent General avoit traité le Cacique de poltron & de lâche, parce qu'il étoit demeuré un peu en arriere lorsque les autres Indiens avoient chargé les Espagnols. L'Indien offensé de ces injures, s'en ressentit avec tant de vigueur, qu'il fut près d'en venir aux mains avec Xicotencal, qu'il avoit défié au combat singulier. Tous les Soldats qu'il commandoit prirent part au ressentiment de l'affront fait à leur Cacique, & se mirent en état de le venger; & les autres Caciques amis de l'offensé, se souleverent en même-tems.

Ils réſolurent bruſquement, de retirer leurs troupes d'une armée où on faiſoit ſi peu de cas de leur zele & de leur valeur; & ils executerent ce deſſein avec tant de précipitation & de chaleur, qu'ils mirent les autres troupes en déſordre; en ſorte que Xicotencal connoiſſant ſa foibleſſe, ne ſongea qu'à ſauver ce qui lui reſtoit de gens de guerre, & abandonna aux Eſpagnols la victoire & le champ de bataille.

On n'a pas deſſein de faire un miracle d'un évenement ſi extraordinaire, & ſi favorable aux Eſpagnols : au contraire, on avouë de bonne foi que la déſobéïſſance de ces Caciques fut un incident, qui peut arriver fort naturellement en une armée commandée par un General ſuperbe, emporté, & peu abſolu ſur des Peuples qui ne font pas leurs propres interêts de ceux d'une Republique, dont ils ne ſont qu'alliez. Néanmoins lorſqu'on fait réflexion ſur la maniere dont ces puiſſantes troupes de Barbares furent rompuës & défaites par deux fois, ce qui paroiſſoit alors impoſſible à toutes les forces humaines, on reconnoîtra dans ces accidens le bras du Seigneur, dont la ſageſſe éternelle ſçait appliquer à ſes fins, ce que les hommes appellent les effets

du hazard, en se servant de ce qu'elle permet, pour executer ce qui est ordonné par les décrets de sa divine Providence.

Les Indiens perdirent en cette occasion un grand nombre de Soldats; & celui des blessez fut encore plus grand, ainsi qu'ils l'avoüerent depuis. Les nôtres n'eurent qu'un homme tué sur le champ, & environ vingt blessez, si legerement, que la nuit même ils monterent la garde, & firent les autres factions. Cependant, quoique cette victoire fût grande, & encore plus complette & plus admirable que la précedente, puisque les ennemis avoient plus de troupes, & qu'ils s'étoient retirez en fuyant, la nouveauté de cette insulre par laquelle les Espagnols s'étoient vûs rompus & mis en désordre, fit une telle impression sur les esprits des Soldats, qu'ils retournerent au quartier tristes & abattus, en un mot, comme des troupes vaincuës. Plusieurs disoient, avec peu de respect : *Qu'ils ne prétendoient point courir à une perte évidente, pour satisfaire la vanité de Cortez. Qu'il devoit se résoudre à reprendre le chemin de Vera-Cruz, puisqu'il étoit impossible d'aller plus avant; autrement qu'ils executeroient eux-mêmes ce dessein, en le laissant sans autre*

compagnie, que celle de son ambition & de sa temerité. Le General entendit ce murmure, & se retira à sa baraque, sans chercher à ramener les esprits chagrins & mutinez, jusqu'à ce qu'ils fussent revenus de la frayeur qui les troubloit, & qu'ils eussent reconnu l'absurdité de leurs propositions : car les remedes précipitez sont moins propres à guerir les maux de cette nature, qu'à les irriter ; parce que la peur est une passion qui agit sur l'esprit des hommes, avec une violence qui fait ses premiers efforts contre la raison.

CHAPITRE XIX.

Cortez appaise une nouvelle mutinerie de ses Soldats. Les Habitans de Tlascala prennent les Espagnols pour des Enchanteurs. Ils consultent leurs Devins ; & par leur conseil ils attaquent durant la nuit le quartier des Espagnols.

LEs chagrins inquiets des mécontens devenoient contagieux, & n'étoient plus retenus, ni par l'autorité des Capitaines, ni par les remontrances des gens bien intentionnez & affectionnez au Ge-

neral ; en sorte qu'il jugea que sa présence étoit necessaire pour les reduire aux termes de la raison. Pour cet effet il commanda que tous les Espagnols s'assemblassent en la place d'armes, sous prétexte de déliberer sur l'état présent de leurs affaires : & ayant donné ordre adroitement, que les plus mutins fussent placez le plus près de sa personne, afin que cette espece de faveur leur donnât plus d'attention pour ce qu'il diroit : *Il n'est pas besoin*, dit-il, *de s'étendre beaucoup sur ce que nous avons à faire maintenant, après avoir gagné en peu de tems deux batailles, où votre valeur n'a pas moins paru, que la foiblesse de nos ennemis. Il est vrai que les travaux de la guerre ne sont pas toujours terminez par la victoire. La maniere d'en profiter a aussi ses difficultez ; & on doit au moins se précautionner contre les perils qui accompagnent souvent les bons succès, comme une espece de tribut imposé à la felicité des hommes. J'avouë néanmons, mes amis, que ce n'est pas là le motif de mon inquiétude, un besoin plus fort & plus pressant me rend votre conseil necessaire. On m'a dit que l'envie de retourner en arriere, revient dans l'esprit de quelques-uns de nos Soldats ; qu'is s'animent les uns les autres à faire cette proposition. Je veux croire qu'elle est fondée*

ſur quelque apparence de raiſon; mais il n'eſt pas honnête qu'une affaire de cette importance ſe traite ſourdement, en maniere de cabale. Il faut que chacun diſe librement ce qu'il penſe ſur ce ſujet, afin que ſon zele pour le bien public ſoit autoriſé, lors qu'il n'empruntera point la figure & les apparences d'un crime. Mais afin que chacun raiſonne plus nettement ſur ce qui convient à tout le monde, il faut avant toutes choſes, conſiderer l'état auquel nous ſommes, & prendre pour une bonne fois une réſolution qui ne ſouffre plus de contradictions. Cette expedition a été approuvée, pour ne pas dire applaudie, par vous autres, d'un conſentement univerſel. Nous avons entrepris d'aller juſqu'à la Cour de Motezuma: nous nous ſommes en quelque maniere ſacrifiez à ce deſſein en faveur de notre Réligion & de notre Roy; après quoi il y va de notre honneur & de nos eſperances. Les Indiens de Tlaſcala, qui ont voulu s'y oppoſer avec tout le pouvoir de leur Republique & de leurs Alliez, ont été vaincus & diſſipez; & ſelon toutes les regles de la prudence humaine, il n'eſt pas poſſible qu'ils demeurent encore long-tems ſans nous demander la paix, ou ſans nous accorder le paſſage libre ſur leurs terres. Si nous obtenons cet avantage, à quel point doit-il élever notre reputation? & quelle place pouvons-

nous prétendre dans l'estime de ces Barbares, qui nous en donnent déja une entre leurs Dieux? Motezuma, qui nous attend avec tant de crainte, comme il est aisé de le reconnoître par l'artifice de ces Ambassades qu'il nous a envoyées plusieurs fois, nous regardera avec bien plus de respect, après la défaite des Tlascalteques, qui sont les braves de son Empire, dont ils ont secoüé le joug par la force de leurs armes. Il y a beaucoup d'apparence qu'il nous offrira des partis avantageux dans la crainte que nous ne nous joignions à ces peuples revoltez contre lui; & il se peut faire aisement que les traverses que nous avons endurées de leur part, seront l'instrument dont Dieu veut se servir pour avancer notre entreprise, en éprouvant notre constance; puis qu'il n'est point obligé à faire des miracles en notre faveur, sans que nous y contribuions notre cœur & nos mains. Que si nous tournons maintenant le dos, outre que nous serons les premiers à qui les victoires auront fait perdre le courage, nous perdrons tout à la fois nos travaux, & le fruit qui les devoit suivre. Après cela, que pouvons-nous esperer, ou que ne devons-nous pas craindre? Ces mêmes Peuples que nous avons vaincus, & qui sont encore tremblans & fugitifs, s'animeront par notre relâchement; & étant les maîtres des défilez d'un

Pays

Pays difficile, ils nous ſuivront, & nous déferont pendant notre marche. Les Indiens amis qui ſervent auprès de nous avec beaucoup de courage & de ſatisfaction, ſe ſéperont de nos troupes, & tâcheront de s'échaper, afin d'aller en leur Pays, publier notre honte; & les Zempoales & les Totonaques, qui ſont nos Alliez, & l'unique reſſource de notre retraite, vont conſpirer contre nous, après qu'ils auront perdu cette haute opinion qu'ils avoient de nos forces. Je reviens donc à dire, qu'il faut conſiderer tout avec beaucoup d'attention, en meſurant les eſperances que nous abandonnons, avec les perils auſquels nous nous expoſons. Propoſez & déliberez ce qui ſera le plus expedient: je laiſſe toute ſorte de liberté à vos ſentimens, & j'ai touché ces inconveniens, plutôt pour diſculper le mien, que pour le défendre. Le General eut à peine achevé ſon diſcours, qu'un des mutins connoiſſant la raiſon, éleva ſa voix, & dit à ſes partiſans: *Mes amis, notre General demande ce qu'il faut faire; mais il nous l'enſeigne en le demandant. Il eſt maintenant impoſſible de nous retirer ſans nous perdre.*

Tous les autres témoignerent qu'ils étoient convaincus de cette verité, & confeſſerent leur faute. Le reſte de l'armée applaudit à leur retour; & on réſolut par la

voye d'acclamation, que l'on poursuivroit l'entreprise. C'est ainsi que l'on vit cesser pour un tems l'inquiétude de ces Soldats, qui souhaitoient de se voir en repos dans l'Isle de Cuba; & un désir si mal fondé fut une des plus grandes difficultez qui travaillerent l'esprit, & exercerent la constance de Cortez en toute cette expedition.

La seconde déroute des Indiens affligea extraordinairement le Peuple de Tlascala. Cette nouveauté y causoit également de l'admiration & de la honte. Le Peuple crioit, que l'on fît la paix; & les Senateurs ne trouvoient plus de moyen pour continuer la guerre. Les uns proposoient de se retirer aux montagnes avec leurs familles; les autres disoient que les Espagnols étoient des Divinitez, qu'il falloit appaiser par une promte obéïssance, & même par l'adoration. Les Senateurs s'assemblerent, afin de chercher quelque remede à tant de malheurs; mais en raisonnant sur ce sujet, ils se trouverent si étourdis, qu'ils avoüerent tous, que les forces de ces Etrangers paroissoient au dessus de la nature. Néanmoins ils ne pouvoient se persuader qu'ils fussent des Dieux, jugeant qu'il étoit contre le bon sens, de s'accommoder en cela à la credulité du peuple: mais ils retom-

berent dans la penſée, que les exploits ſur-
prenans qu'ils faiſoient, étoient l'effet de
quelques enchantemens. Sur quoi ils con-
clurent d'avoir recours à la même ſcience,
afin de les vaincre, & de déſarmer un char-
me par un autre. Pour ce ſujet ils firent
appeller leurs Magiciens & leurs Sorciers,
dont le Demon avoit introduit l'abus & les
impoſtures en ce Pays-là, où ils étoient
fort reſpectez. Le Senat leur communiqua
la déliberation, qu'ils approuverent, en
l'appuyant par des réflexions myſterieuſes,
déclarant qu'ils étoient déja informez de
l'embarras qu'on venoit de leur expliquer,
& qu'ils avoient prévû & étudié cette ma-
tiere. Ils ajouterent, que par le moyen de
leurs figures magiques, & l'art de la dé-
vination, ils avoient déja découvert &
pénetré le ſecret de ce myſtere, qui conſiſ-
toit en ce que les Eſpagnols étoient fils du
Soleil, produits par l'activité de ſes influen-
ces ſur la terre des Regions Orientales.
Qu'ainſi leur plus grand enchantement
étoit la préſence de leur pere, dont la puiſ-
ſante ardeur leur communiquoit une eſpe-
ce de force au deſſus de la nature humai-
ne, qui les faiſoit approcher de celle des
immortels; mais que l'influence ceſſoit
lors que le Soleil déclinoit vers le Cou-
chant; qu'ils devenoient alors foibles &

fletris comme les herbes des prairies, & rentroient dans les termes de la mortalité, comme les autres hommes: Que par ces raisons il falloit les attaquer durant la nuit, & les exterminer avant que le retour du Soleil les rendît invincibles. Les Senateurs donnerent plusieurs éloges au grand sçavoir des Magiciens, avec une exrrême joye de ce qu'ils avoient trouvé le nœud de la difficulté, & frayé le chemin pour obtenir la victoire. Cette maniere de combattre durant la nuit, étoit tout-à-fait opposée à l'usage de ces Peuples; néanmoins comme les accidens extraordinaires ont peu d'égards pour la coutume, cette importante résolution fut communiquée à Xicotencal, à qui on ordonna d'attaquer le camp des Espagnols après le Soleil couché, & de les exterminer avant qu'il se levât. Le General Indien commença à préparer toutes choses pour cette action, ajoutant foi à l'imposture des Magiciens, d'autant plus qu'elle alloit à sa décharge, & qu'il sçavoit qu'elle étoit autorisée par l'avis du Senat.

Cependant les Espagnols eurent diverses rencontres de peu de consequence. Quelques troupes des ennemis parurent auprès du camp; mais elles se mirent en fuite avant que de combattre, & on les poussa

avec aſſez de perte pour les Indiens. On fit des ſorties, à deſſein de faire contribuer les Villages voiſins, dont les Habitans reçurent un traitement favorable, qui gagna aux Eſpagnols le cœur de ces Peuples, & une grande abondance de vivres. Le General donnoit ainſi tous ſes ſoins à empêcher que l'oiſiveté d'un campement ne fît relâcher quelque choſe de la vigilance des Officiers, & de la diſcipline militaire. Il poſoit pluſieurs ſentinelles au loin, & faiſoit faire la garde à toute rigueur; les chevaux étoient ſellez toutes les nuits, avec la bride à l'arçon; & le Soldat qui quittoit ſes armes, étoit condamné à dormir armé, ou à ne dormir point. Ces regles d'exactitude, qui ne paroiſſent ſuperfluës qu'aux negligens, furent alors fort neceſſaires à Cortez; car la nuit deſtinée à l'aſſaut étant arrivée, les ſentinelles découvrirent un gros d'ennemis qui marchoit vers le camp, au petit pas, obſervant un grand ſilence, contre la coutume de cette Nation. Ils en avertirent ſans faire aucun bruit; & comme cet incident tomba en un tems où nos Soldats étoient ſur leurs gardes dans toutes les formes accoutumées, on garnit promptement le rempart, & on prépara à loiſir tout ce qui étoit néceſſaire pour la défenſe.

Xicotencal étoit lui-même tellement enyvré de la créance qu'il donnoit au discours des Magiciens, qu'il pensoit trouver les Espagnols languissans & sans aucune force, & les tailler en pieces, avant que le Soleil en eût la moindre connoissance ; néanmoins il n'oublia pas de se faire suivre de dix mille Indiens armez, pour aider à tuer les Etrangers, en cas qu'ils ne fussent pas encore entierement fletris par l'absence de leur pere. Nos Soldats les laisserent approcher des remparts, sans faire aucun bruit ; & le General Indien ordonna trois attaques en divers endroits du quartier. Cet ordre fut executé par les Indiens avec beaucoup de diligence & de hardiesse; mais ils trouverent par tout une résistance à quoi ils ne s'attendoient pas. On les reçut si vigoureusement, que plusieurs y perdirent la vie ; & le reste prit d'autant plus d'épouvante, qu'ils avoient eu de confiance d'attaquer des murailles qu'ils croyoient trouver sans défense. Xicotencal reconnut un peu trop tard l'imposture de ses Sorciers, & la difficulté de cette entreprise : mais il ne consulta là-dessus, que sa colere & son courage. Il ordonna donc qu'on revînt de tous côtez à l'assaut, en poussant tout le gros de son Armée contre les remparts. On ne peut nier que ces Indiens ne témoignassent

une valeur extraordinaire en ce combat, qui se faisoit contre l'usage ordinaire, durant la nuit, contre une place forte par l'art & par la nature. Ils s'aidoient des épaules de leurs compagnons pour monter sur le rempart où ils recevoient sans s'étonner les blessures, qu'ils rendoient plus profondes, en se poussant dans les armes de Espagnols; ainsi les premiers tomboient sans que ceux qui les suivoient parussent rebutez par leur disgrace. Le combat dura long-tems de cette maniere, où le désordre des ennemis ne nous étoit pas moins favorable, que la difference des armes, jusqu'à ce que Xicotencal voyant qu'il lui étoit impossible de venir à bout de son dessein, fit sonner la retraite. Alors Cortez, qui avoit l'œil à tout, connoissant la foiblesse des Indiens, qui se retiroient par troupes sans aucun ordre, sortit avec une partie de ses gens de pied & tous ses Cavaliers, qui se tenoient prêts, ayant garni de sonnettes le poitrail de leurs chevaux, afin que la nouveauté de ce bruit donnât encore plus de terreur aux Indiens. Cette charge imprévûë jetta parmi eux une si terrible frayeur, qu'ils ne songerent qu'à fuir de tous côtez, sans faire aucune résistance. La campagne fut couverte de morts, & de blessez qui ne purent suivre les autres; &

il n'y eut de notre côté, qu'un Zempoale tué & deux ou trois Espagnols blessez ; ce qui parut un miracle à tous ceux qui virent l'effroyable quantité de fléches, de dards & de pierres qui étoient tombées dans l'enceinte du camp. Les Soldats célébrerent une victoire qui leur avoit si peu couté, par des démonstrations singulieres de joye & de satisfaction ; quoi qu'ils ne sçûssent pas encore de quelle importance il leur étoit, d'avoir donné une épreuve de leur valeur durant la nuit, ni l'obligation qu'ils avoient aux Magiciens de Tlascala, dont la sottise leur servit beaucoup en cette rencontre, puis qu'elle éleva la reputation des Espagnols jusqu'au dernier point de gloire, & leur fit obtenir la paix, qui est le meilleur fruit de la guerre.



CHAPITRE XX.

Le Senat ordonne à son General de faire cesser les hostilitez. Il n'obéit point, & prend la résolution d'insulter le quartier des Espagnols. On découvre & on châtie ses espions; & l'on commence à parler d'un traité de paix.

APrès que les Tlascalteques eurent vû disparoître ces grandes esperances, qui n'étoient fondées que sur le succès d'une attaque qu'ils s'imaginoient devoir être favorisée du secours de la nuit, le Peuple commença à crier qu'il falloit faire la paix: & les Nobles, qui n'étoient pas moins étonnez que le vulgaire, se trouvoient alors dans les mêmes sentimens, quoi qu'ils fissent moins de bruit. Les Senateurs voyoient tous leurs raisonnemens vains, & tous leurs expediens malheureux; ce qui leur causoit un chagrin, dont le premier effet fut de punir leur sotte credulité sur ces Sorciers, qui en avoient abusé. Ce n'étoit pas pour eux une nouveauté, d'être trompez par ces imposteurs; mais cette fourbe étoit d'une trop grande conséquence, pour ne pas exciter la colere de ceux

qui en avoient été surpris. Ils en sacrifierent donc deux ou trois des plus anciens sur les Autels de leurs Dieux; ce qui servit de reprimande aux autres, qui apprirent ainsi aux dépens de leurs superieurs, qu'il falloit mentir en présence du Senat avec plus de précaution, & moins d'effronterie.

Après cette execution, les Senateurs s'assemblerent, à dessein d'examiner serieusement une affaire de cette conséquence; & tous conclurent à la paix. Ils donnerent alors aux lumieres de Magiscatzin, l'avantage d'avoir connu la verité; & les plus incredules avoüerent, que ces Etrangers étoient sans difficulté, les hommes celestes prédits par les propheties. On ordonna donc, qu'on envoyeroit à Xicotencal un ordre exprès de faire cesser toute sorte d'hostilitez, & de se tenir seulement sur ses gardes; en lui déclarant que le Senat vouloit faire un traité de paix, qui avoit été resolu dans l'assemblée, & qu'on alloit nommer des Ambassadeurs, afin de la proposer, & de l'arrêter aux meilleures conditions qu'ils pourroient obtenir en faveur de la Republique.

Xicotencal étoit si obstiné contre les Espagnols, & si aveuglé par l'estime qu'il faisoit de la force de ses armes, qu'il refusa

d'obéïr à cet ordre, & répondit insolemment : *Que lui & ses Soldats étoient le veritable Senat, & qu'ils auroient soin de soutenir la gloire de leur Nation, puisqu'elle étoit abandonnée par les Peres de la Patrie.* Il se préparoit à donner un second assaut durant la nuit au camp des Espagnols : ce n'étoit pas qu'il fît encore aucun fondement sur les impostures des Sorciers ; mais il croyoit qu'il lui étoit commode de tenir nos gens enfermez, afin de les prendre tous en vie plus aisément. Comme il vouloit marcher à cette action avec plus de troupes & de connoissance, & qu'il sçavoit que l'ardeur du gain attiroit de tous côtez au camp des Espagnols, les Paysans des villages voisins, pour y porter des vivres, il fit choisir quarante Soldats Indiens, des plus hardis & des plus attachez à ses interêts ; il fit déguiser ces Soldats en Paysans, & il les envoya au camp chargez de fruits, de poules, & de mayz, afin qu'ils pussent entrer dans la place, en observer les défauts & les fortifications, & remarquer par quel endroit on pourroit l'attaquer avec plus de facilité. Quelques Auteurs disent que ces Indiens s'introduisirent en qualité d'Ambassadeurs de Xicotencal, qui feignit de rechercher un accommodement ; ce qui rendroit plus ex-

cusable l'inadvertance des Espagnols en cette occasion. Quoi qu'il en soit, les Indiens travestis entrerent dans le camp, & trafiquerent familierement avec nos Soldats une bonne partie de la matinée, sans qu'on fît aucune attention sur ce qui les arrêtoit en ce lieu-là, jusqu'à ce qu'un Zempoale reconnut qu'ils observoient curieusement la hauteur de la muraille, dont ils s'approchoient avec une affectation qui marquoit quelque dessein : il en donna aussi-tôt avis au General ; & comme les soupçons de cette nature ne sont jamais legers, puis qu'il n'y a point d'ombre qui n'ait un corps, il ordonna qu'on s'en saisît ; ce qui fut executé au même tems. On examina séparément ces Indiens, qui avouërent la verité sans beaucoup de résistance ; quelques-uns pressez par la douleur des tourmens, & les autres par la seule crainte. Ils convenoient tous, que cette même nuit les ennemis devoient donner un second assaut au camp des Espagnols, & que Xicotencal s'y trouveroit en personne avec vingt mille hommes : Qu'il avoit donné rendez-vous aux espions, à une lieuë du quartier, afin de disposer ses attaques sur le rapport qu'ils lui feroient des défauts de la muraille & des endroits les plus foibles.

Cette entreprise fit d'autant plus de peine à Cortez, qu'il se trouvoit alors peu de santé, & qu'il coûte beaucoup moins à souffrir un mal, qu'à le cacher. Il ne gardoit jamais le lit dans ses maladies ; & il ne songeoit à se guerir que lors qu'il n'avoit plus autre chose a faire. Les Auteurs rapportent sur ce sujet, que durant cette guerre de Tlascala, les ennemis l'attaquerent une fois, lorsqu'il venoit de prendre une medecine, & qu'il monta à cheval, & se trouva à toutes les occasions les plus dangereuses de cette bataille, sans se souvenir du remede qu'il avoit pris, & qui ne fit son operation que le jour suivant, lorsque le repos du sujet lui rendit toute sa vertu, qui étoit comme suspenduë. On n'auroit pas touché cette circonstance, si Frere Prudence de Sandoval, dans son Histoire de l'Empereur, ne l'avoit débitée comme un miracle, que Dieu, dit cet Auteur, fit en faveur de Cortez. Les Philosophes ne sont pas de cette opinion ; & c'est à eux qu'il appartient de prouver par des raisons, comment en ces rencontres la faculté naturelle peut oublier ses autres fonctions, étant alors uniquement occupée à suivre les mouvemens de l'imagination, remplie d'autres objets qui l'émeuvent bien plus puissamment ; ou comment les esprits se re-

cuëillant à la tête & au cœur, emportent avec eux toute la chaleur necessaire pour donner de l'activité au remede. L'on voit d'ailleurs, que le recit sincere du moindre incident peut-être permis à un Historien, lorsqu'il sert, comme ici, à faire connoître combien ce General étoit appliqué dans le combat, aux fonctions de son emploi, qui veritablement demande un homme tout entier, quelque grandeur d'ame qu'il ait; & ces considerations ne sont pas indignes de l'Histoire lorsqu'elles proposent des exemples qui animent à les imiter.

Lorsque le General eut penetré les desseins de Xicotencal, par l'aveu de ses espions, il donna ordre à tout ce qui étoit necessaire pour la défense de son camp; après quoi il mit en déliberation, quel châtiment il devoit imposer à ces miserables, qui meritoient la mort suivant les loix de la guerre. Néanmoins il jugea que leur supplice ignoré des ennemis, étoit une juste punition, mais qu'il n'imprimoit aucune terreur: & comme il étoit alors bien plus utile de se rendre redoutable, que de se satisfaire, il ordonna que l'on coupât les mains à ceux qui avoient été les plus obstinez à celer la verité, au nombre de quatorze ou quinze; les autres eurent seule-

ment les pouces coupez. C'eſt ainſi que Cortez renvoya ces eſpions à Xicotencal, avec ordre de lui dire de ſa part; *Qu'on s'ennuyoit de l'attendre, & que le General des Etrangers leur avoit laiſſé la vie, afin que les obſervations qu'ils avoient faites ſur les fortifications, ne fuſſent pas perduës pour lui.* Ce ſpectacle ſanglant cauſa tant d'horreur dans l'armée des Indiens, qui marchoient déja pour l'attaque, qu'ils demeurerent également frappez de la nouveauté & de la rigueur du châtiment; ſur tout Xicotencal fut extrêmement ſurpris, de voir ſes deſſeins éventez, & ce fut là le premier coup qui l'atteignit au vif, & qui ébranla ſa réſolution. Il ſe mit en tête que les Etrangers n'auroient pû connoître ſes eſpions, ſans avoir quelque choſe de divin. Cette viſion commença à le chagriner, & à le faire balancer ſur le parti qu'il avoit à prendre. Déja il panchoit du côté de la retraite, lors qu'elle devint une neceſſité pour lui par un autre incident, qui le força contre ſa volonté, de faire ce que ſon obſtination refuſoit d'accorder à la raiſon. Divers Miniſtres envoyez de la part du Senat, arriverent en même tems; & ces gens, autoriſez par leur caractere, lui ordonnerent de quitter le bâton de General, parce que ſa déſobéïſſance & l'inſolence de ſa répon-

se avoient obligé l'assemblée à revoquer la nomination en vertu de laquelle il commandoit les troupes de la Republique. Ils défendirent encore aux Capitaines de lui obéïr, sous peine d'être déclarez traîtres à la Patrie. Comme ces ordres arriverent au moment que les esprits étoient effrayez par l'horrible spectacle de leurs compagnons estropiez, & Xicotencal étonné de voir son secret penetré, personne n'osa repliquer, & tout le monde se soumit aux decrets du Senat; en sorte que tout l'appareil de la guerre se dissipa en un moment. Les Caciques prirent le chemin de leurs Provinces, & les Tlascalteques celui de leur Ville, sans attendre d'autre commandement; & Xicotencal, qui n'étoit plus si fier, se trouva trop heureux, qu'on lui ôtât les armes des mains, & se retira à Tlascala, accompagné seulement de ses parens & de ses amis, qui le présenterent au Senat, cachant son dépit sous cette démonstration d'obéïssance.

Les Espagnols passerent cette nuit sous les armes, avec beaucoup d'inquiétude; & le jour suivant ils se reposerent, sans négliger leur sûreté, parce qu'ils n'étoient pas encore bien informez de tous ces mouvemens, quoique les Indiens qui apportoient des

des vivres les assurassent que l'Armée des Tlascalteques étoit rompuë, & qu'ils demandoient la paix. Cette incertitude dura jusqu'au lendemain, que les sentinelles découvrirent au point du jour, sur le chemin de Tlascala, une troupe d'Indiens qui venoient au camp, & qui paroissoient chargez de quelques fardeaux. Cortez ordonna aux sentinelles de se retirer au Fort, afin de laisser aux Indiens la liberté de s'approcher. Leur troupe étoit conduite par quatre personnages venerables, fort parez à leur maniere, dont l'habit & les plumes blanches marquoient qu'ils venoient demander la paix. Ils étoient suivis par leur serviteurs; après lesquels vingt ou trente Tamenes marchoient, chargez de toutes sortes de vivres. Ils s'arrêtoient de tems en tems, comme des gens qui ont de la crainte; & ils faisoient de grandes inclinations de corps vers le camp des Espagnols, tâchant de se remetre de leur frayeur durant ces céremonies. Ils se baissoient jusqu'à mettre leurs mains à terre, qu'ils portoient à leurs levres en se relevant; ce qui étoit la reverence dont ils usoient seulement en présence de leurs Princes. Lorsqu'ils furent contre la muraille, ils rendirent leurs derniers hommages, en encensant le Fort. En ce moment Marine

parut sur la muraille, & leur demanda en leur langue, *de quelle part ils venoient, & pour quelles affaires?* Ils répondirent : *Qu'ils étoient envoyez par le Senat & par la Republique de Tlascala, afin de traiter de la paix*; sur quoi on les laissa entrer.

Cottez les reçut avec tout l'apparat & la severité qu'il jugea necessaire à leur imprimer du respect & de la crainte; & les Indiens, après avoir réïteré leurs réverences & leurs encensemens, exposerent le sujet de leur Ambassade, qui se réduisit à diverses excuses de ce qui s'étoit passé; & quoi qu'elles fussent frivoles, elles servirent néanmoins à faire connoître leur repentir. Ils dirent : *Que les Otomies & les Chontales, Peuples Barbares qui leur étoient alliez, s'étoient assemblez, & avoient fait la guerre contre la volonté du Senat, dont l'autorité n'avoit pas été assez puissante pour reprimer les premiers mouvemens de la ferocité de ces brutaux. Qu'on leur avoit enfin fait mettre bas les armes, & que la Republique souhaitoit ardemment la paix : Qu'ils ne la demandoient pas seulement au nom du Senat, mais encore en celui de la Noblesse & du Peuple. Que le General pouvoit dès ce moment entrer dans leur Ville, avec tous ses Soldats, qui y demeureroient autant qu'il*

leur plairoit, avec cette aßurance, qu'ils y seroient traitez & reverez comme les enfans du Soleil, & les freres de leurs Dieux. Ils conclurent ainsi leur discours, dont tout l'artifice ne put déguiser le tort qu'ils avoient sur le sujet de la guerre passée, & qui ne laissa pas de témoigner la sincerité de leur proposition à l'égard de la paix.

Le General conservant toujours un air grave & severe, & dissimulant la satisfaction qu'il recevoit de leur soumission, répondit : *Qu'ils devoient être persuadez de ce qu'il leur ordonnoit de rapporter de sa part au Senat, qui étoit, que la grace qu'on leur faisoit n'étoit pas une petite marque de sa bonté, qui vouloit bien les recevoir & leur donner audience, lorsqu'ils avoient sujet de redouter sa colere en qualité de criminels, & de recevoir ses loix en qualité de vaincus. Que la paix qu'ils proposoient étoit conforme à son inclination; mais qu'ils la recherchoient après une guerre trop injuste & trop insolente, pour l'obtenir si aisément, & pour ne la pas acheter. Qu'on verroit comment ils persevereroient à la désirer, & comment ils agiroient pour la mériter. Qu'il tâcheroit cependant de retenir la juste colere de ses Capitaines, en dissimulant les raisons qu'ils avoient de prendre les armes, & re-*

tardant le châtiment ſans baiſſer le bras, afin qu'une prompte ſatisfaction de leur faute les pût faire profiter du tems qu'il y a entre la menace & le coup.

Cortez leur fit cette réponſe, afin de prendre le tems de ſe guerir, & d'examiner la ſincerité de la propoſition qu'ils lui faiſoient pour ce ſujet. Il jugea à propos de renvoyer ces Ambaſſadeurs en doute du ſuccès de leur négociation, craignant encore que les Senateurs de Tlaſcala ne ſe rendiſſent plus fiers & plus roides, s'ils le trouvoient facile & relâché ſur le ſujet de l'accommodement : puiſqu'aux affaires de cette nature, ce qui paroît être un détour, eſt ſouvent une voye abregée, & que les difficultez adroites font plus que les empreſſemens.



CHAPITRE XXI.

De nouveaux Ambaſſadeurs de Motezuma viennent au quartier, pour eſſayer de rompre le traité avec les Tlaſcalteques. Le Senat demeure dans la réſolution de rechercher la paix ; & Xicotencal ſe charge lui-même de la négociation.

LA réputation des Eſpagnols s'accrut extrêmement par ces victoires ; & Motezuma informé exactement de tout ce qui ſe paſſoit à Tlaſcala, par les avis de ſes Miniſtres, & par la diligence de ſes Couriers, entra en de plus vives apprehenſions du peril qui le menaçoit, quand il vit ſoumiſe & vaincuë par un petit nombre d'hommes, cette belliqueuſe Nation qui avoit reſiſté tant de fois à toutes ſes forces. Il écoutoit avec admiration le recit des exploits de ces Etrangers, & il craignoit qu'après avoir réduit les Tlaſcalteques à leur obéïr, ils n'employaſſent les armes de ces rebelles à de plus grandes entrepriſes, contre les interêts de ſon Etat. Ce qui merite en cet endroit de grandes réflexions, eſt qu'au milieu de tant d'inquiétudes & de ſoupçons, ce Prince ne ſe ſou-

vint point de ses forces, & qu'il n'assembla point d'Armée pour sa défense, & la sûreté de sa personne. Au contraire, sans faire aucuns efforts, ni oser déclarer la guerre, comme s'ils eût été retenu par quelque genie superieur à son esprit, il s'attachoit entierement aux artifices de la politique, ne balançant que sur le choix des moyens les plus doux. Toute son application en cette conjoncture, alloit à rompre l'union qui se formoit entre les Espagnols & les Tlascalteques, & cela n'étoit pas mal imaginé; car lorsque la résolution manque, la prudence en est plus fine & plus éveillée. Pour cet effet, il résolut d'envoyer une nouvelle Ambassade, & un regale à Cortez, sous prétexte de se réjoüir de l'heureux succès de ses armes, & de le prier de lui aider à châtier l'insolence des Tlascalteques revoltez. Cependant le motif le plus essentiel de cette Ambassade étoit de faire de nouvelles instances au General des Espagnols, afin qu'il abandonnât le dessein de venir à la Cour de Motezuma, en pressant extrêmement sur les raisons qui obligeoient l'Empereur à ne point accorder cette permission. Ils avoient outre cela une instruction secrete, de reconnoître en quel état la guerre de Tlascala se trouvoit; & en cas qu'on traitât de paix, & que les Espa-

gnols y euſſent de l'inclination, d'eſſayer de faire naître tant d'obſtacles à la concluſion du traité, qu'ils la puſſent empêcher; ſans néanmoins faire paroître les ombrages que l'Empereur en prenoit, & ſans abandonner la négociation, juſqu'à ce qu'ils lui en euſſent rendu compte, & qu'ils euſſent reçû de nouveaux ordres ſur ce ſujet.

Cinq Mexicains des plus conſiderables entre les Nobles, étoient les Chefs de cette Ambaſſade; & après avoir paſſé avec quelques précautions ſur les terres de Tlaſcala, ils arriverent au camp des Eſpagnols, un peu après que les Miniſtres de la Republique en furent partis. Cortez les reçut avec beaucoup de joye & de civilité, parce que le ſilence de Motezuma commençoit à lui donner de l'inquiétude. Il leur donna une audience favorable, & témoigna qu'il étoit fort obligé à l'Empereur, de ſon préſent dont la valeur alloit à deux mille marcs, en pluſieurs pieces d'orfevrerie d'un or fort leger, & en d'autres curioſitez, de plumes, & de mantes de coton; néanmoins il ne leur fit point encore de reponſe, parce qu'il vouloit qu'avant que de partir ils viſſent avec quelle ſoumiſſion les Tlaſcalteques lui demandoient la paix. Auſſi les Ambaſſadeurs ne ſe preſſerent

point de ſolliciter leur dépêche, parce qu'ils avoient ordre de demeurer; mais ils ne furent pas long-tems ſans découvrir tout le ſecret de leur inſtruction, en publiant ce qu'ils devoient taire, par les queſtions qu'ils faiſoient à contre-tems, ſi indiſcretement, qu'on reconnut facilement toutes les frayeurs de Motezuma, & de quelle importance étoit la paix avec les Tlaſcaltèques, pour amener cet Empereur à la raiſon.

Cependant la Republique de Tlaſcala, qui déſiroit perſuader les Eſpagnols de ſa bonne foi, envoya un ordre à tous les bourgs & villages circonvoiſins, de porter au camp toute ſorte de vivres, ſans en prendre aucun payement, même ſous prétexte d'échange. L'ordre fut éxecuté ponctuellement; & l'abondance parut dans le quartier, ſans que les Païſans oſaſſent recevoir la moindre récompenſe. Deux jours après on découvrit ſur le chemin de la Ville une troupe conſiderable d'Indiens qui s'approchoient, avec toutes les marques de Paix. Le General, qui en fut averti, ordonna qu'on leur laiſſât l'entrée libre; & pour les recevoir, il ſe fit accompagner par les Ambaſſadeurs de Mexique, en leur faiſant entendre qu'il confioit à leur diſcretion, une choſe qu'il apprehendoit qu'ils

ignoraſſent.

ignoraſſent. Le Chef des Tlaſcalteques envoyez, étoit Xicotencal même, qui avoit brigué cette commiſſion ; ſoit pour ſatisfaire le Senat, en amendant ſa felonnie par cette action ; ſoit qu'étant convaincu que la paix étoit neceſſaire, comme il étoit ambitieux, & qu'il aimoit la gloire, il ne vouloit pas que la Republique fût redevable à quelque autre de cet avantage. Il étoit accompagné de cinquante Cavaliers de ſa faction, ou de ſes parens, tous extrêmement parez à leur maniere. Sa taille étoit au deſſus de la mediocre, aſſez dégagée, mais forte & robuſte. Sa parure étoit une mante blanche, qu'il portoit d'une maniere bizarre & cavaliere, avec quantité de plumes, & quelques pierres rares aux endroits accoutumez. Les traits de ſon viſage étoient mal proportionnez, cependant ils ne laiſſoient pas d'imprimer du reſpect; & un certain air libre & guerrier en rendoit la laideur majeſtueuſe. C'eſt ainſi qu'il parut en préſence du General, où après avoir fait les reverences ordinaires, il s'aſſit, & commença ſon diſcours, en avoüant *qu'il étoit le ſeul coupable de toutes les hoſtilitez qui s'étoient commiſes ; parce qu'il s'étoit imaginé que les Eſpagnols étoient du parti de Motezuma, dont le nom même lui donnoit de l'horreur ; mais qu'à préſent il ſe faiſoit un grand*

plaisir, de venir se rendre entre les mains de son vainqueur, comme ayant été le premier témoin de ses merveilleux exploits. Qu'il souhaitoit avec passion meriter par cette soumission & par cette reconnoissance, le pardon de sa Republique, au nom & par l'autorité de laquelle il se présentoit, non pour proposer, mais pour demander humblement la paix, & pour la recevoir en la maniere qu'il plairoit aux Espagnols de l'accorder. Qu'il la demandoit une, deux, & trois fois, au nom du Senat, de la Noblesse & du Peuple de Tlascala; suppliant instamment le General qu'il lui plût honorer leur Ville de sa présence: Qu'il y trouveroit des logemens préparez pour son Armée, & toute la veneration & tout le service qu'il pouvoit se promettre d'un Peuple, qui étant naturellement fier & vaillant, ne croyoit pas se faire tort de le prier, & de lui obéir. Qu'il demandoit seulement, non comme une condition de la paix, mais comme une grace que le General leur accorderoit par pitié, qu'on traîtât humainement les Habitans, & que la licence des Soldats épargnât leurs Dieux & leurs femmes.

Le discours & la liberté de Xicotencal agréérent tellement à Cortez, qu'il ne put s'empêcher de le témoigner à ceux qui assistoient à l'audience. L'estime qu'il avoit naturellement pour les braves hommes, lui

donnoit ces ſentimens ; & il voulut que Marine le dît ainſi au General Indien, afin qu'il ne crût pas que l'accueïl qu'on lui faiſoit fût rendu à ſa propoſition. Après cela, Cortez reprenant un air ſevere, lui remontra avec un peu de vehemence *le peu de raiſon que la Republique avoit eu de lui faire une guerre ſi injuſte ; & lui en particulier, de ſoûtenir cette injuſtice avec tant d'obſtination.* Il s'étendit ſur ce ſujet, par pluſieurs raiſons fortes & preſſantes ; & après avoir exageré la grandeur du crime, pour faire valoir celle du pardon, il conclut en diſant : *Qu'il accordoit la paix qu'ils lui demandoient, & que ſon Armée ne feroït aucune violence, ni aucune extorſion ſur ſon paſſage.* Il ajouta : *Que lors que l'occaſion ſe préſenteroit d'aller à Tlaſcala, il leur en donneroit avis, afin qu'ils puſſent préparer ce qui ſeroit neceſſaire pour ſon entrée, & pour ſon logement.*

Xicotencal fut extrémement affligé de ce retardement, qu'il regardoit comme un prétexte pour s'aſſûrer de leur ſincerité dans le traité ; & en jettant les yeux ſur ceux qui aſſiſtoient à l'audience ; *Vous avez raiſon*, dit-il, *ô grands Teules*, (c'eſt ainſi qu'ils nommoient leurs Dieux) *de punir notre franchiſe par votre défiance. Néanmoins, s'il ne ſuffit pas pour être crû, que toute la Republique de Tlaſcala vous parle par ma bouche*,

moi qui suis le General de ses troupes, & ces Cavaliers qui me suivent, qui sont les plus Nobles & les plus grands Capitaines de sa Nation, resteront ici en ôtages pour votre seureté; & nous demeurerons entre vos mains prisonniers, même enfermez, autant de tems que vous serez dans notre Ville. Cette offre ne laissa pas d'augmenter la confiance du General; mais comme il ne vouloit pas ceder en generosité, il répondit : *Que cette assûrance n'étoit pas necessaire pour lui persuader qu'ils souhaitoient un accord, dont ils avoient tant de besoin; & que les Espagnols n'avoient que faire d'ôtages pour entrer dans sa Ville, & pour s'y maintenir en sûreté, comme ils l'avoient fait au milieu de ses troupes en armes. Cependant, que l'on pouvoit s'assurer constamment de la paix sur sa parole, & qu'il iroit à la Ville le plutôt qu'il lui seroit possible.* Cortez finit ainsi l'audience, & conduisit Xicotencal jusqu'à la porte de son logis, où il l'embrassa; & en lui tendant la main, il lui dit : *Qu'il ne tarderoit à lui payer sa visite, qu'autant de tems qu'il en falloit pour dépêcher des Ambassadeurs que Motezuma lui avoit envoyez.* Ce discours lâché comme par hazard & sans dessein, ne laissa pas d'échauffer beaucoup la négociation de la paix.

Le General demeura avec les Ambassa-

deurs Mexicains, qui débuterent par de grandes railleries ſur le traité de paix, & ſur ceux qui le propoſoient ; de-là ils paſſerent à blâmer avec trop de préſomption la facilité des Eſpagnols à ſe laiſſer perſuader. Enfin, s'adreſſant à Cortez ils lui dirent, par maniere d'inſtruction: *Qu'ils admiroient qu'un homme ſi habile ne connût pas encore les Tlaſcalteques, gens barbares, qui ſe maintenoient par leurs ruſes, bien plus que par leurs forces. Qu'il prît bien garde à ce qu'il feroit, parce qu'ils ne ſongoient qu'à profiter de ſa confiance, afin de le perdre, lui & tous ſes Soldats*. Mais quand ils virent Cortez ferme à maintenir la parole qu'il avoit donnée, déclarer qu'il ne pouvoit refuſer la paix à des gens qui la demandoient, ni manquer à ce devoir qui étoit le but de ſes armes, ils s'arrêterent quelque tems à rêver profondément : après quoi leurs perſuaſions ſe convertirent en prieres, à ce qu'il plût au General de differer encore ſix jours ſon entrée dans Tlaſcala, afin que deux des principaux d'entre-eux euſſent le tems d'aller inſtruire l'Empereur de ce qui ſe paſſoit, pendant que les autres attendroient ſes ordres. Cortez leur accorda cette grace ; parce qu'il jugeoit à propos d'avoir des égards pour Motezuma, & de voir ce que cette diligence pourroit produire, n'étant pas

impossible qu'elle ne levât les difficultez qu'il faisoit, de se laisser voir. Ainsi il mettoit à profit les differentes dispositions des Tlascalteques & des Mexicains; & il encherissoit la paix, en la faisant désirer aux uns, & craindre aux autres.

Fin du second Livre.





HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Le voyage des Envoyez de Cortez à la Cour d'Espagne. Les contradictions & les embarras qui retardent l'expedition de cette affaire.



IL est maintenant à propos de parler du voyage des Capitaines Alonse Hernandez Portocarrero & François de Montexo, qui étoient partis de Vera-Cruz,

chargez du présent & des dépêches que Cortez envoyoit au Roy, comme le premier hommage & le premier tribut de la Nouvelle Espagne. Leur voyage fut heureux, quoiqu'ils en eussent hazardé le succès, pour n'avoir pas suivi au pied de la lettre les ordres qu'ils avoient, dont les interpretations ruinent souvent le cours d'une affaire, parce qu'elles se rencontrent fort rarement avec l'intention du superieur.

Montexo avoit une Habitation en l'Isle de Cuba, près de la Havane; & quand le vaisseau se trouva à la vûë du Cap Saint Antoine, il proposa à son compagnon & au Pilote Alaminos, qu'il leur seroit avantageux de toucher en cet endroit, afin d'y faire provision de quelques rafraîchissemens, puisque ce lieu étant fort éloigné de la Ville de Saint Jacques, où Velasquez residoit, il n'étoit pas fort important de se relâcher un peu des ordres que le General leur avoit donnez, d'éviter avec soin tous les lieux de la jurisdiction de ce Gouverneur. Montexo vint à bout de son dessein, dont le but étoit de visiter sous ce prétexte son Habitation; & il risqua ainsi, non-seulement le vaisseau, mais encore le présent, & toute la negociation dont il avoit la conduite. Velasquez, que la jalousie qu'il avoit

du bonheur de Cortez, tenoit fort éveillé, avoit répandu des eſpions en toutes les habitations qui étoient ſur la côte, afin d'être averti de ce qui ſe paſſeroit de nouveau. Il craignoit que Cortez n'envoyât quelque navire à l'Iſle de Saint Domingue, à deſſein de rendre compte de ſa découverte, & de demander du ſecours aux Religieux de Saint Jerôme, qui gouvernoient cette Iſle; c'eſt ce que Velaſquez vouloit prévenir & empêcher. Il apprit par le moyen de ſes eſpions, la deſcente de Montexo en ſon Habitation, & auſſi-tôt il dépêcha deux vaiſſeaux qu'il avoit tout prêts, bien armez & fort bons voiliers, avec ordre de ſe ſaiſir à toutes riſques, du navire de Cortez. Ce mouvement ſe fit avec tant de diligence, qu'on eut beſoin de toute la ſcience & de toute la bonne fortune du Pilote Alaminos, pour échaper d'un danger qui mit en grand hazard la conquête de la Nouvelle Eſpagne.

En cet endroit Bernard Diaz noircit avec peu de raiſon, la réputation de Montexo, dont la qualité & la valeur méritoient un meilleur traitement. Diaz le blâme d'avoir mal reconnu l'obligation qu'il devoit à la confiance de Cortez. Il dit: *Que Montexo n'alla voir ſon Habitation, qu'à deſſein de retarder le voyage, & de donner à Velaſquez*

le tems de se saisir du navire : Qu'il lui écrivit une lettre dont un Matelot fut chargé ; & que cet homme la porta, nageant entre deux eaux. Ces circonstances & quelques autres, sont rapportées par cet Auteur avec si peu de fondement, qu'il les détruit lui-même, en faisant un détail exprès de la vigueur & de l'activité avec laquelle Montexo, lorsqu'il fut à la Cour, s'opposa aux Agens & aux Partisans de Velasquez. Diaz ajoute : *Que les Envoyez de Cortez ne trouverent point l'Empereur en Espagne :* & il avance encore d'autres particularitez, qui font connoître avec quelle facilité il prêtoit l'oreille à toute sorte de recits, & avec quel discernement on doit lire ses Memoires, sur tout ce qu'il n'a pas vû. Le vaisseau de Cortez couroit risque, s'il n'eût pris sa route par le Canal de Bahama, Alaminos ayant été le premier Pilote qui ait osé se commettre à la rapidité de ses courans. Il eut alors besoin de toute la violence dont les eaux semblent se précipiter en cet endroit, entre les Isles Lucayes & la Floride, afin de se jetter promptement en pleine Mer, & rendre inutiles toutes les précautions de Velasquez.

Ils eurent un tems à souhait, & arriverent à Seville au mois d'Octobre de cette même année 1519. La conjoncture ne fut

pas si favorable à leurs prétentions. Benoist Martin Chapelain de Velasquez se trouva alors en cette Ville, étant venu, ainsi qu'on l'a dit, solliciter les affaires de ce Gouverneur. Il lui avoit envoyé les provisions de la Charge d'Adelantado, & attendoit à Seville un embarquement pour retourner à Cuba. L'arrivée de ce vaisseau le surprit; & comme il étoit déja connu & introduit auprès des Ministres, il se servit de ces avantages, afin de faire valoir ses plaintes contre Cortez & contre ses Envoyez, auprès des Juges de la *Contratation des Indes*; c'est le nom qu'on avoit déja donné à ce Tribunal. Martin leur représentoit: *Que le navire étoit à son Maître Velasquez; & que toute la charge lui en appartenoit, comme provenant d'un pays dont la conquête lui étoit attribuée en vertu de ses Commissions. Que l'entrée dans les Provinces de la Terre-ferme s'étoit faite furtivement & sans autorité, par Cortez & par ceux qui l'accompagnoient, qui s'étoient soulevez avec la flotte que Velasquez avoit équipée à ses dépens, à dessein de faire cette conquête. Que les Capitaines Portocarrero & Montexo meritoient d'être punis severement: Qu'au moins on devoit saisir leur vaisseau & toute sa charge, jusqu'à ce qu'ils eussent produit les titres legitimes sur lesquels ils prétendoient fonder leur Commission.* Velas-

quez avoit à Seville plusieurs protecteurs; parce qu'il faisoit beaucoup de présens; & cela tient lieu de bonnes raisons, sur tout aux affaires équivoques, dont le droit semble être soumis aux interpretations de la volonté. On reçut la requête du Chapelain, & on saisit le navire & ses effets; permettant néanmoins, comme une grace, aux Envoyez de Cortez, d'en appeller au Roy.

Les deux Capitaines & le Pilote prirent, avec cette permission, le chemin de Barcelone, où ils croyoient trouver sa Majesté. Ils arriverent au moment que le Roy venoit de partir pour aller à la Coruna, où il avoit convoqué les Etats de Castille, & fait préparer sa flotte, à dessein d'aller en Flandre, pressé par les cris de l'Allemagne, qui l'appelloit à la Couronne de l'Empire. Ils ne voulurent point suivre la Cour, afin de ne traiter pas en courant une affaire d'un si grand poids, qui étant mêlée avec les fatigues & les inquiétudes d'un voyage, perdroit l'agrément de la nouveauté, & le merite de l'attention. Les Envoyez prévoyant sagement ces inconveniens, allerent à Medelin, saluer Martin Cortez, afin d'essayer s'ils pourroient obtenir de lui la grace de les présenter au Roy, & d'autoriser par la présence de ce venerable

ieillard, les prieres & les demandes de
on fils. Ils les reçut avec toute la tendreſſe
ue l'on peut ſe figurer de la part d'un
ere affligé, qui après avoir pleuré la perte
l'un fils qu'il croyoit mort, trouve de ſi
uſtes ſujets d'admirer ſes actions, & d'ê-
re ſatisfait de ſa fortune.

Il n'eut pas de peine à ſe reſoudre d'ac-
ompagner les Envoyez; & après s'être
nformé de l'endroit où ils pourroient trou-
er l'Empereur, (s'eſt ainſi que nous le nom-
erons dans la ſuite de l'Hiſtoire) ils appri-
ent que ce Prince devoit faire quelque ſe-
our à Tordeſillas, où il étoit allé prendre
ongé de la Reine Jeanne ſa mere, & dé-
êcher quelques autres affaires ſur le ſujet
e ſon voyage. Martin Cortez & ſes com-
agnons l'attendirent en ce lieu, où ils eu-
ent leur premiere audience, qu'un heu-
eux incident rendit très-favorable. Les
Officiers de la Contratation n'avoient oſé
omprendre en leur ſaiſie le préſent deſtiné
l'Empereur, à qui ils l'envoyerent préci-
ément en ce tems-là, avec les Indiens du
ays nouvellement conquis. Cette conjonc-
ure fit écouter avec plus de plaiſir les nou-
eautez que les Envoyez débitoient; ce
u'elles avoient de plus étonnant à l'oreille
tant alors appuyé par le témoignage des
[illegible] ces bijoux d'or précieux par leur

matiere & par leur façon, ces rares ma
nufactures de plume & de coton, & ce
animaux raisonnables, d'une fisiono
mie si extraordinaire, qu'ils sembloien
établir une seconde espece d'hommes
tout cela paroissoit aux Courtisans com
me autant de témoins, qui donnoient d
l'autorité à la relation des Envoyez, san
qu'ils cessassent de la trouver admirable

L'Empereur les entendit avec beaucou
de bonté; & le premier mouvement de so
ame Royale, fut de rendre graces à Die
de ce qu'on découvroit sous son Regne d
nouvelles Regions, où on pouvoit fair
connoître son nom, & prêcher son Evan
gile. Il eut diverses conferences avec le
deux Capitaines & le Pilote; il s'inform
avec soin de tout ce qui regardoit ce nou-
veau Monde, du Domaine & des forces d
Motezuma, de la qualité & des talens d
Cortez. Il fit même des questions au Pilo-
te sur la navigation; & ordonna que le
Indiens fussent ramenez à Seville, afi
qu'ils pussent conserver leur santé dans u
air plus doux & plus chaud. Enfin il au-
roit décidé en faveur des Envoyez, selo
qu'on en peut juger par l'ardeur qu'il avoi
d'avancer cette entreprise, s'il n'eût ét
alors embarassé par des affaires très-impor-
tantes, qui le touchoient de plus près.

On voyoit tous les jours arriver de nouvelles lettres de la part des Villes de Castille, avec des propositions peu respectueuses, Cette Province se plaignoit de ce qu'on attiroit ses Etats en celle de Galice. Le Royaume en general témoignoit être jaloux, de se voir moins consideré que l'Empire; l'obéïssance étoit mêlée de protestations, & cet esprit de licence qu'on voyoit regner dans les Communautez, s'emparoit insensiblement de tous les cœurs. Ils aimoient le Roy, & ils perdoient le respect qui lui étoit dû; son absence les affligeoit, la crainte de ne le voir plus, leur faisoit verser des larmes; & cet amour naturel aux Sujets se tournoit en une passion violente, qui étant mal gouvernée, sembloit menacer l'autorité du Prince. L'Empereur fatigué de ces plaintes continuelles, voulut s'en délivrer en hâtant son départ, comme il fit. Il croyoit revenir bientôt, & qu'il ne lui seroit pas difficile après son retour, d'appaiser les mauvaises humeurs qu'il laissoit en mouvement. Il en vint à bout. Néanmoins, sans examiner les motifs importans qui l'obligerent à ce voyage, on ne peut s'empêcher d'avoüer qu'il hazardoit beaucoup; & pour dire la verité, ce n'est pas un bon moyen de guerir les maux, qu'un excès de cette

confiance qui attend la derniere extrémité, supposant qu'on ne manquera pas de remedes.

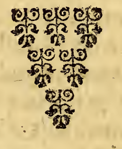
Ces embarras firent renvoyer la requête de Cortez au Cardinal Adrien, & aux Conseils des Prélats & des Ministres, qui devoient l'assister de leur avis durant l'absence de l'Empereur. Ils avoient ordre, après avoir consulté le Conseil des Indes, de chercher quelque expedient afin de sauver les prétentions de Diego Velasquez; & cependant, de procurer avec chaleur la découverte & la conquête de cette Terre qui commençoit à se faire connoître sous le nom de Nouvelle Espagne.

Le President du Conseil des Indes, formé depuis peu de jours, étoit Jean Rodriguez de Fonseca Evêque de Burgos. Il étoit assisté de Hernan de Vega Seigneur de Grajal, de Dom François Zapata, de Dom Antoine de Padilla, tous deux du Conseil Royal, & de Pierre Martir d'Angleria Protonotaire d'Aragon. Le President avoit une grande connoissance des affaires des Indes, qu'il manioit depuis long-tems; & tous les Conseillers cedoient à son autorité & à son experience. Il favorisoit Velasquez, & ne s'en cachoit pas; soit qu'il fût prévenu par les raisons du Chapelain, ou par

l'estime

l'eſtime qu'il faiſoit de la perſonne du Gouverneur. Bernard Diaz a crû qu'il y entroit de la paſſion, & en rapporte les motifs avec peu de reſpect, & trop de paroles : mais comme cet Auteur ne dit que ce qu'il avoit appris d'ailleurs, il y en a moins, ou peut-être rien du tout. Ce qu'on ne peut nier eſt, que la cauſe de Cortez perdit beaucoup de ſon merite entre les mains de Fonſeca, qui diffama ſon expedition, en la traitant de crime, dont les conſequences étoient dangereuſes. Il remontroit : *Que Velaſquez en vertu du titre que l'Empereur lui avoit accordé, étoit le Maître de l'entrepriſe ; & ſelon les regles de la juſtice, qu'il l'étoit encore des moyens que l'on avoit employez pour y parvenir.* Il appuyoit fort ſur *le peu de confiance que l'on devoit attendre d'un homme revolté contre ſon Superieur, & ce qu'on pouvoit craindre de ces ſemences de rebellion, en des Provinces ſi éloignées.* Il proteſtoit de tous les malheurs qui en arriveroient ; enfin il chargea ſi fort ſes remontrances, qu'il ébranla le Cardinal, & les Miniſtres du Conſeil. Ils connoiſſoient aſſez qu'on affectoit de donner trop de poids aux raiſons de Velaſquez : néanmoins ils n'oſoient décider ſur une matiere de cette conſequence, contre le ſentiment d'un Miniſtre ſi qualifié. D'ailleurs, ils ne jugeoient pas à propos de

désoler Cortez, confirmé dans la possession, & à qui on étoit redevable d'une découverte plus grande, sans comparaison, & plus importante que toutes les autres. Ainsi ces irresolutions retarderent la décision de l'affaire, jusqu'au retour de l'Empereur; & à l'arrivée des seconds Envoyez de Cortez. Tout ce que Martin Cortez & ses compagnons purent obtenir, fut qu'on leur délivrât quelque chose pour leur dépense sur les effets qui étoient saisis à Seville. Avec ce mediocre secours, ils furent deux ans à la Cour, suivant les Tribunaux comme des prétendans disgraciez; l'interêt public étant devenu particulier en cette occasion, au lieu qu'en toutes les autres l'interêt du particulier tâche à passer pour celui du public.



CHAPITRE II.

Motezuma fait de grands efforts pour rompre le traité de paix. Des Envoyez de la Republique de Tlascala viennent continuer leurs instances pour l'obtenir. Cortez marche avec son armée, & fait son entrée dans la Ville.

HErnan Cortez ne fut informé de ces obstacles, que long-tems après. Nous l'avons laissé dans son camp auprès de Tlascala, où il demeura six jours, afin de tenir sa parole aux Ambassadeurs de Mexique; cependant il connoissoit, par de nouvelles experiences, l'ardeur que les Tlascalteques avoient de faire la paix, & la jalousie qu'ils avoient conçûë des offices & des soins de Motezuma. Ses Ministres revinrent au jour nommé, & furent reçûs avec les civilitez accoutumées. Leur nombre étoit augmenté de six Cavaliers de la Maison de l'Empereur, suivis d'un magnifique cortége, & qui apportoient un présent de même qualité, & un peu moindre en valeur, que le précedent. Un d'entre-eux porta la parole, & enflant son discours de plusieurs exagerations, il repré-

senta : „ Que l'Empereur souverain de Me-
„ xique (à ce nom ils firent tous une pro-
„ fonde reverence) désiroit avec passion,
„ être ami & allié du grand Prince à qui les
„ Espagnols obéïssoient, & dont la Majesté
„ paroissoit avec tant d'éclat en la valeur
„ de ses Sujets. Que cette passion portoit
„ leur Empereur à payer tous les ans un tri-
„ but à ce Prince, & à partager avec lui les
„ richesses immenses dont son Païs abon-
„ doit; parce qu'il le reveroit comme le fils
„ du Soleil, ou au moins, comme le Sei-
„ gneur de ces heureuses Regions d'où on
„ voit naître la lumiere ; mais que ce traité
„ devoit être precedé par deux conditions.
„ La premiere, que Cortez & ses Soldats
„ s'abstinssent de faire aucune alliance avec
„ les Peuples de Tlascala, puisqu'il n'étoit
„ pas raisonnable, qu'après être si obligez
„ à la liberalité de l'Empereur, ils conser-
„ vassent quelque liaison avec ses ennemis.
„ La seconde, qu'ils achevassent de se per-
„ suader que le dessein qu'ils avoient d'al-
„ ler à Mexique, n'étoit ni possible, ni rai-
„ sonnable, puisque selon les loix de l'Em-
„ pire, le Souverain ne pouvoit se laisser
„ voir à des Etrangers, & que ses Sujets
„ ne le souffriroient pas. Qu'ils devoient
„ bien considerer les perils qui suivroient
„ l'une ou l'autre de ces actions, où l'im-

prudence avoit beaucoup de part; car “ les Tlascalteques avoient tant de pen- “ chant à la trahison & au brigandage, “ qu'ils ne sougeroient qu'à leur donner “ une fausse confiance, afin de se venger “ d'eux plus facilement, & de s'emparer “ des tresors dont Motezuma les avoit en- “ richis; & les Mexicains étoient si ja- “ loux de l'autorité de leurs loix, & d'ail- “ leurs si farouches, que l'Empereur avec “ tout son credit ne pourroit retenir leurs “ emportemens, ni les Espagnols se plain- “ dre avec justice de ce qu'ils en souf- “ friroient, puisqu'ils avoient été avertis “ tant de fois du danger auquel ils s'ex- “ posoient. “

Tel fut à peu près le discours de ce Mexicain; & toutes les Ambassades & diligences de Motezuma alloient à cet unique but, d'empêcher que les Espagnols ne s'approchassent de Mexique. Il regardoit ces Etrangers avec toute l'horreur que les funestes présages lui en avoient fait concevoir; & en feignant d'obéïr à ses Dieux, il se faisoit une Religion de sa crainte. Cortez ne fit point encore de réponse aux propositions qu'on lui faisoit de sa part: il dit seulement aux Ambassadeurs: *Qu'il étoit à propos de les laisser reposer, après les fatigues de leurs voyages; & qu'il les dépêche-*

roit en peu de tems. Il vouloit qu'ils fussent témoins de la paix qu'il feroit avec les Tlascalteques ; & il consideroit encore de quelle importance lui étoit leur sejour, dans la crainte que Motezuma sachant sa résolution, ne songeât à s'y opposer par la voye des armes ; car on étoit bien informé qu'il n'y avoit encore rien de prêt pour la guerre, & personne n'ignoroit la facilité qu'il avoit d'assembler en peu de tems une puissante Armée.

Le retardement de Cortez inquiétoit terriblement le Senat de Tlascala, qui en attribuoit la cause à ces Ambassades : en sorte que les Senateurs résolurent, que pour donner un témoignage indubitable de leur affection, ils iroient en corps au camp des Espagnols, afin de les amener dans leur Ville, ou au moins de n'y retourner pas eux-mêmes, sans avoir convaincu le General de la sincerité de leur procedé, & déconcerté toutes les négociations de Motezuma.

Ils partirent avec une nombreuse & superbe suite, parez de plumes, & d'autres ornemens, dont la couleur annonçoit la paix. Les Senateurs étoient portez en une maniere de litiere, sur les épaules des Ministres inferieurs. Magiscatzin, qui avoit toujours opiné en faveur des Espagnols,

étoit à la tête, avec le Pere de Xicotencal, venerable vieillard, que le grand âge avoit privé de l'usage de ses yeux, sans lui ôter celui de son esprit, qui faisoit encore rechercher ses avis par tous les Senateurs. Ils mirent pied à terre, à quelques pas de la maison de Cortez, qui les attendoit; & l'aveugle s'avançant le premier, pria ceux qui le conduisoient de l'approcher du Capitaine des Orientaux (c'est ainsi qu'il nommoit Cortez.) Il l'embrassa avec une extrême joye; après quoi il lui passa la main sur le visage, & sur differentes parties du corps, comme s'il eût cherché à le connoître par le sens du toucher, qu'il faisoit suppléer en cette occasion à celui de la vûë. Le General fit asseoir tous les Senateurs; & l'aveugle pressé par les prieres de Magiscatzin, prit la parole, à peu près en ces termes:

Genereux Capitaine, soit que tu sois, « ou non, de la race des Immortels, tu as « maintenant en ton pouvoir le Senat de « Tlascala, qui vient te rendre ce dernier « témoignage de son obéïssance. Nous ne « venons point excuser la faute de notre « Nation; mais seulement nous en char- « ger, avec quelque confiance d'appaiser « ta colere par notre sincerité. C'est nous « qui avions résolu de te faire la guerre; «

„ mais c'est nous aussi qui avons conclu
„ de te demander la paix. L'effet de la pre-
„ miere résolution n'a été que trop promt,
„ l'autre tarde trop à paroître, mais les
„ plus mûres déliberations ont cette qua-
„ lité. On n'efface qu'avec peine ce qui
„ s'imprime avec difficulté ; & je puis as-
„ sûrer que ce retardement nous a don-
„ né une plus parfaite connoissance de ta
„ valeur, & qu'il a exalté notre constance.
„ Nous n'ignorons pas que Motezuma
„ s'efforce de te detourner de notre allian-
„ ce ; écoute-le comme notre ennemi, si
„ tu ne le consideres pas comme un Ty-
„ ran, tel qu'il doit déja te le paroître,
„ puisqu'il te recherche à dessein de te per-
„ suader une injustice. Nous ne deman-
„ dons pas que tu nous assistes contre lui ;
„ nos seules forces nous suffissent contre
„ tout ce qui ne sera pas toi ; mais nous
„ verrons avec déplaisir, que tu prennes
„ quelque assûrance sur ses promesses,
„ parce que nous connoissons bien ses arti-
„ fices & ses intrigues ; & maintenant,
„ malgré mon aveuglement, il s'offre à
„ moi de certaines lumieres, qui me dé-
„ couvrent de loin le peril où tu t'engages.
„ Il se peut faire que Tlascala obtiendra
„ dans le monde une illustre réputation,
„ pour avoir entrepris ta défense ; mais
laissons

laiſſons au tems à te détromper; il ne "
faut point être Prophete pour juger ce "
qui peut réſulter de la tyrannie de Mo- "
tezuma, & de notre fidelité. Tu nous "
as offert la paix, ſi Motezuma ne te re- "
tient. Pourquoi te retient-il? Pourquoi "
te refuſes-tu à nos prieres? Pourquoi "
ne veut-tu pas honorer notre Ville de "
ta préſence? Nous venons, réſolus "
de gagner une fois ta volonté & ta con- "
fiance, ou de mettre entre tes mains no- "
tre liberté; choiſis de ces deux partis "
celui qui te ſera le plus agréable; car "
pour nous, il n'y a point de milieu en- "
tre la néceſſité d'être tes amis, ou tes "
eſclaves. "

C'eſt ainſi que ce ſage aveugle conclut ſon diſcours, faiſant voir que le Senat Tlaſcalteque avoit auſſi ſon Appius, tel que celui qui parla ſi fortement dans le Senat de Rome, contre le Roi d'Epire. Après quoi on ne peut nier que ces gens n'euſſent un raiſonnement au deſſus du commun, comme on le remarque en la forme de leur Gouvernement, ainſi qu'en leurs actions, & en leurs diſcours. Néanmoins, quelques Ecrivains peu affectionnez à notre Nation, ont parlé des Indiens comme de bêtes dépourvûës de raiſon, croyant diminuer ainſi la gloire de nos conquêtes. Il eſt vrai qu'ils

admiroient avec beaucoup de ſimplicité ; des hommes qui leur paroiſſoient d'une autre eſpece, ſi differens d'eux en couleur & en vêtemens. Ils regardoient les barbes comme des accidens monſtrueux, à cauſe qu'ils n'en avoient point. Ils donnoient de l'or pour du verre, & enfin ils prenoient nos armes pour des foudres, & nos chevaux pour des bêtes farouches. Mais tout cela venoit des impreſſions de la nouveauté, qui ne font point de tort à l'entendement; parce qu'encore que l'admiration ſuppoſe l'ignorance, elle ne ſuppoſe point l'incapacité; & même on ne ſçauroit proprement appeller ignorance, un défaut de connoiſſance. Dieu les avoit faits raiſonnables; & quoi qu'il eût permis leur aveuglement ſur les choſes de la Religion, il n'avoit pas laiſſé de leur accorder toute la capacité & les avantages naturels, qui ſont neceſſaires à la conſervation de l'eſpece, & dûs à la perfection de ſes ouvrages. Mais il eſt tems de retourner à notre Narration, de peur de faire honneur à une calomnie groſſiere, en s'amuſant trop à la refuter.

Cortez ne put tenir contre ces ſoumiſſions du Senat; & d'ailleurs il n'avoit plus de prétexte, puiſque le terme qu'il avoit accordé aux Mexicains étoit paſſé. Ainſi il fit une réponſe favorable aux Senateurs,

& il les regala de quelques présens, afin de les persuader plus aisément de sa gratitude & de sa confiance. Il fallut leur parler d'autorité, pour les obliger à s'en retourner; & il obtint enfin cela d'eux, après leur avoir donné sa parole, qu'il iroit loger dans leur Ville, sans autre retardement que celui qui étoit nécessaire à faire venir des Indiens propres à conduire l'artillerie, & à porter le bagage. Ils se contenterent de la parole du General, après qu'ils la lui eurent fait répeter, par un mouvement de tendresse & d'affection, bien plus que de défiance. Ils partirent fort satisfaits, prenant sur eux la charge d'assembler & d'envoyer des Indiens pour l'artillerie & le bagage. En effet, le jour suivant commençoit à peine à paroître, qu'on vit à la porte du camp cinq cens Tamenes, si adroits & si forts, qu'ils disputoient entr'eux à qui en porteroit le plus; l'honneur se reglant au poids de la charge.

Aussi-tôt on disposa toutes choses pour la marche, on forma les bataillons; & après avoir placé l'artillerie & les bagages, l'armée prit le chemin de Tlascala, avec l'ordre & les précautions qu'elle observoit; étant certain que la meilleure partie de ses conquêtes étoit dûë à l'exactitude de la discipline, dont elle ne se relâcha jamais.

La campagne des deux côtez du chemin, étoit couverte d'une multitude innombrable d'Indiens, accourus de tous les villages, à un ſpectacle ſi extraordinaire. Leurs cris & leurs battemens de mains étoient ſi éclatans, qu'ils auroient pû paſſer pour des menaces pareilles à celles dont ils uſoient en combattant, ſi Marine n'eût averti les Eſpagnols, que ces Peuples déclaroient ainſi leur joye dans leurs plus grandes fêtes, & qu'ils célebroient alors à leur mode, le bonheur qu'ils avoient obtenu, & beniſſoient & loüoient leurs nouveaux amis. Cette connoiſſance fit ſupporter l'importunité de leurs applaudiſſemens, dont on leur laiſſa tout le plaiſir.

Les Senateurs vinrent au devant de l'armée, bien loin hors de la Ville, avec tout l'appareil & toute la pompe dont ils honoroient ces actions. Ils étoient eſcortez de tous les Nobles, qui ſe faiſoient honneur en ces occaſions, d'aſſiſter les Miniſtres de leur Republique. Ils firent toutes les reverences accoutumées en arrivant, & marcherent auſſi-tôt à la tête de l'armée, ſans s'arrêter; donnant à connoître par l'empreſſement de leurs civilitez qu'ils ne déſiroient rien tant que de hâter la marche, ſans retarder ceux qu'ils accompagnoient.

A l'entrée de la Ville, les acclamations en faveur des vainqueurs redoublerent avec plus de bruit; parce que la musique mal concertée de leurs flûtes, de leurs timbales & de leurs cors, se mêla aux voix de la Populace. Le concours étoit si grand, que les Ministres du Senat eurent une peine furieuse à percer la foule, afin de laisser un passage libre dans les ruës. Les femmes jettoient toute sorte de fleurs sur les Espagnols, & les plus hardies, ou les moins discretes, s'approchoient jusqu'à leur en mettre entre les mains. Les Sacrificateurs revêtus de leurs robes de ceremonies, attendoient nos gens au passage, avec leurs brasiers de copal; & sans sçavoir où ils adressoient leurs encensemens, ils témoignerent leur joye & leurs applaudissemens par la fumée de ces brasiers. La sincerité de ce Peuple paroissoit sur tous les visages également, quoi qu'en diverses manieres. Les uns témoignoient de l'admiration mêlée de joye; & les autres poussoient des cris, temperez par le respect & la veneration. Le logement de l'armée fourni de tout ce qui étoit nécessaire, commode, & même délicieux, étoit préparé dans la meilleure maison de la Ville, où il y avoit trois ou quatre grands portiques fort spacieux, avec tant d'appartemens, que Cortez trou-

va lieu d'y loger ſans embarras toute l'armée, ſans l'affoiblir en la ſeparant. Le General avoit amené les Ambaſſadeurs de Motezuma, malgré leur réſiſtance ; & il les fit loger auprès de ſoi, parce qu'ils étoient aſſurez ſous ſa protection, & qu'ils ne laiſſoient pas de craindre toujours quelque violence. Ainſi la derniere réduction de Tlaſcala, & le jour de cette entrée, arriverent le 23. de Septembre 1519. jour auquel les Eſpagnols obtinrent une paix glorieuſe, accompagnée de toutes les circonſtances d'un triomphe, ſi durable, & d'une telle conſéquence pour la conquête de la Nouvelle Eſpagne, que cette Province joüit encore de pluſieurs Privileges & droits d'Exemption, qu'elle a meritez en recompenſe de ſa fermeté, & qui ſont des monumens honorables de ſon ancienne fidelité.



CHAPITRE III.

Description de la Ville de Tlascala. Les Senateurs se plaignent de ce que les Espagnols marchent avec leurs armes ; ils attribuent ce procedé au peu de confiance qu'on avoit en eux. Cortez les satisfait, & tâche de leur faire quitter le culte des Idoles.

Tlascala étoit alors une Ville fort peuplée, bâtie sur quatre éminences, peu éloignées les unes des autres, qui s'étendoient du Levant au Couchant. Elles n'étoient pas d'égale grandeur ; & les fortifications naturelles de leurs rochers y avoient attiré plusieurs Habitans. Ainsi ces quatre éminences, qui contenoient toutes les maisons de la Ville, formoient comme quatre citadelles, ou quartiers separez, qui avoient communication ensemble par differentes ruës bordées de murs fort épais, qui servoient de murailles à la Ville. Ces quartiers étoient gouvernez à titre de Fief, par quatre Caciques qui descendoient des premiers fondateurs, & dépendoient néanmoins du Senat, où ils assistoient ordinairement, & dont ils recev

voient les ordres en ce qui regardoit l'Etat en general, comme le Senat recevoit les appellations de leurs Sujets en dernier ressort. Les maisons n'avoient qu'un médiocre exhaussement, parce qu'elles n'avoient point de second étage. Elles étoient bâties de pierre & de brique; & au lieu de couvertures de tuiles, elles avoient des terrasses, avec des coridors. Les ruës étoient étroites & tortuës, selon les differens contours de la montagne. Enfin leur architecture n'étoit pas moins bizare que la situation de la Ville, où on avoit eu plus d'égard à la sureté, qu'à la commodité.

La Province entiere avoit cinquante lieuës de tour; sçavoir dix de longueur de l'Orient à l'Occident, sur quatre de largeur du Nord au Sud, d'un pays inégal & montueux, & néanmoins très-fertile & bien cultivé par tout où les rochers permettoient de joüir des avantages du terrein. Il étoit borné de tous côtez par des Provinces de l'Empire de Motezuma, hors celui du Nord, où ses limites étoient resserrées, plutôt que bornées, par la grande Cordeliere, dont les montagnes presque inaccessibles lui donnoient communication avec les Otomies, les Totonaques, & les autres Nations bar-

bares qui leur étoient alliées. On y trouvoit quantité de bourgs & de villages fort peuplez ; & cette Nation avoit dès sa jeunesse deux inclinations dominantes, la superstition & l'exercice des armes, à quoi ils s'appliquoient, & s'y rendoient très-habiles par émulation ; soit que le climat leur donnât les sentimens communs à tous les Montagnards, ou que la necessité les rendît vaillans. Le Pays abondoit en mayz ; & le grain répondoit si heureusement au travail des Paysans, qu'il avoit donné le nom à la Province de Tlascala, qui en leur langue signifie Terre de pain. On admiroit la diversité & l'excellent goût de ses fruits, & l'abondance du gibier & de la venaison que cette Province nourrissoit. Enfin une de ses plus grandes richesses est encore maintenant la Cochenille, dont les Peuples ne connoissoient pas l'usage jusqu'à ce qu'ils l'eussent appris des Espagnols. Je crois qu'elle a tiré son nom de cette graine appellée par les Latins *Coccus*, & qui a donné parmi nous son nom à l'Ecarlate. Cependant en ce Pays-là c'est un insecte, comme un petit ver qui naît & se meurit, pour ainsi dire, sur les feüilles d'un arbre sauvage & épineux, qu'ils appelloient alors *Tuna sauvage*, & qu'ils

préferent maintenant à ceux qui portent les fruits les plus délicats, puisqu'ils doivent leur plus grand commerce & leur richesse à la précieuse teinture de ces petits vers, qui ne cede en rien à celle que les Anciens tiroient du sang de leur *Murex*, ou pourpre, si celebre entre les précieuses couleurs, sur les manteaux de leurs Rois.

Tout ces avantages de la nature étoient balancez par de grandes incommoditez. Le voisinage des montagnes rendoit la Province sujette à des tempêtes furieuses, à des houragans terribles, & à des inondations frequentes de la riviere appellée *Zahual*, qui sans se contenter de ruiner les moissons, & d'arracher les arbres, alloit chercher les maisons jusqu'au plus haut des collines. On dit que *Zahual* en leur langue signifie Riviere galeuse, parce qu'elle donnoit cette maladie à ceux qui buvoient de ses eaux, ou qui s'y baignoient; ce qui étoit le second effet de la malignité de ce torrent. Le défaut de sel n'étoit pas une des moindres incommoditez de ces Peuples, puisqu'elle laissoit sans assaisonnement toutes les viandes excellentes dont cette Province abondoit. Ce n'est pas qu'ils n'en pussent tirer aisément des Pays sujets à l'Empi-

e de Motezuma, en échange de leurs
grains; mais le dégoût en leur manger
eur paroiſſoit un moindre inconvenient,
que celui d'entrer en commerce avec leurs
ennemis.

Cette politique étoit pardonnable à un
Peuple qui n'aimoit que la guerre; néan-
moins ces remarques, & d'autres enco-
re que les Eſpagnols faiſoient ſur la con-
duite de cette Nation, ne leur cauſoient
pas moins d'inquiétude que de ſurpriſe.
Leur General diſſimuloit ſes ſoupçons;
cependant il faiſoit continuer exactement
la garde en ſon logement; & quand il
alloit à la Ville avec les Indiens, il ſe
faiſoit accompagner d'une partie de ſes
Soldats, qui n'oublioient jamais les ar-
mes à feu. Les Eſpagnols ne ſortoient point
auſſi qu'en groſſe troupe, & avec les
mêmes précautions. Ils avoient bien deſ-
ſein d'établir une confiance reciproque,
mais d'une maniere qui ne tînt rien de la
negligence. Cependant les Indiens, qui
déſiroient leur amitié ſans artifice & ſans
affectation, ſe faiſoient un point d'hon-
neur affligeant pour eux, de ce que les
Eſpagnols ne quittoient point les armes,
& de ce qu'ils n'étoient pas aſſez con-
vaincus de leur fidelité. Ce point fut agi-
té dans le Senat, qui députa Magiſcat-

zin à Cortez, afin de lui représenter
„ Que ces manieres qui sentoient la guer-
„ re, n'avoient pas bonne grace en un
„ lieu où tout étoit soumis & obéïssant
„ & où on ne cherchoit qu'à lui plaire
„ Que ces gardes qu'on faisoit dans son
„ quartier, marquoient qu'on ne s'y
„ croyoit pas en sureté; & que les Sol-
„ dats qui marchoient par la Ville avec
„ leurs foudres sur l'épaule, quoiqu'ils
„ ne fissent point de mal, offensoient
„ plus par cette défiance, qu'ils n'au-
„ roient fait par des outrages. Il conclut
„ qu'on devoit regarder les armes comme
„ une charge inutile, lorsqu'elle étoit peu
„ necessaire, & même choquante entre
„ des amis de bonne foi, & désarmez.
„ Enfin il supplia très-humblement Cor-
„ tez, de la part du Senat & de toute la
„ Ville, qu'il fît cesser ces démonstrations
„ & cet appareil, qui conservoient en
„ apparence quelques marques d'une guer-
„ re mal éteinte, ou qui pour le moins
„ étoient des signes d'une amitié pleine
„ d'ombrages.
„ Cortez repliqua: Qu'il connoissoit la
„ sincerité dont le peuple de Tlascala ré-
„ pondoit à ses bonnes intentions, & qu'il
„ n'avoit aucun soupçon qu'ils voulussent
„ contrevenir à une paix qu'ils avoient sou-

aitée ſi ardemment. Que l'exactitu- "
e des gardes qu'on faiſoit en ſon quar- "
er, étoit conforme à l'uſage de ſon "
'ays, où les Soldats vivoient toujours "
omme s'ils étoient à la guerre, dont "
s pratiquoient tous les exercices au mi- "
eu de la paix, afin de s'accoutumer "
ux fatigues. Qu'ils apprenoient ainſi "
obéïſſance, & ſe faiſoient une habitu- "
e de la vigilance. Que les armes fai- "
oient partie de leurs ornemens & de "
urs parures, & qu'ils les portoient com- "
e des marques honorables qui diſtin- "
uoient leur profeſſion. C'eſt pourquoi "
demandoit aux Senateurs qu'ils s'aſſu- "
aſſent de ſon amitié, & qu'ils ne s'of- "
nçaſſent point de ces démonſtrations "
ropres aux gens de guerre, & com- "
atibles avec la paix entre les Peuples "
e ſa Nation. Par ces raiſons Cortez trou- "
a moyen de ſatisfaire ſes amis, ſans né-
liger ſa ſureté; & Magiſcatzin qui avoit
ame guerriere, & qui étant jeune avoit
ommandé les Armées de la Republique,
plut ſi fort à ce ſtile de guerre, & en trou-
a la pratique ſi noble, qu'au lieu de
ontinuer ſes plaintes, il réſolut d'intro-
uire ces exercices & cette vigilance par-
ni les troupes de ſa Republique, avoüant
u'ils ſervoient à diſtinguer les Soldats,

& à les rendre habiles en même-tems.

Cet éclairciſſement fit ceſſer les inquiétudes des Habitans de Tlaſcala, qui s'attachoient tous à ſervir les Eſpagnols avec beaucoup d'affection. Tous les jours ils donnoient de nouvelles preuves de leur bonne volonté, par des regales de toutes ſortes de fruits & de venaiſon, & même de mantes, & d'autres curioſitez de peu de prix, les plus riches préſens qu'on pût faire en ce Pays-là, où l'aprêté de ſes montagnes ne laiſſoit aucune ouverture au commerce des autres Provinces, qui produiſoient l'or & l'argent. La plus belle ſalle du logis des Eſpagnols fut deſtinée à ſervir de Chapelle. Ils y éleverent un Autel de pluſieurs degrez; on le para de quelques Images, avec le plus de bienſéance qu'il fut poſſible; & tous les jours on y celebroit le ſaint Sacrifice de la Meſſe en préſence des principaux Indiens, qui y aſſiſtoient avec beaucoup d'admiration & de reſpect: & s'ils n'étoient pas devots, au moins prenoient-ils un ſoin extrême de ne point troubler la dévotion des autres. Ils obſervoient curieuſement juſqu'aux moindres ceremonies, qui avec la ſurpriſe de la nouveauté, augmentoient encore l'eſtime qu'ils faiſoient des Eſpagnols: car ils ſçavoient fort bien diſtinguer avec veneration, les actions qui ont le

caractere de la vertu, quoiqu'ils n'en sçussent ni le nom, ni l'usage, mais seulement parce qu'elle a des charmes pour les Barbares mêmes.

Un jour Magiscatzin demanda à Cortez : *S'il étoit mortel* ; *car*, disoit-il, *vos actions & celles de vos Soldats paroissent surnaturelles, & ont ce caractere de bonté & de grandeur que nous attribuons à nos Dieux. Mais nous ne comprenons pas ces ceremonies dont il semble que vous rendiez hommage à une autre Divinité superieure. L'appareil est d'un sacrifice ; cependant nous n'y voyons point les victimes ni les offrandes dont on appaise les Dieux ; & d'ailleurs nous sçavons qu'il ne peut y avoir de sacrifice, à moins que quelqu'un ne meure pour le salut de tous les autres.*

Cortez prit cette occasion de lui donner quelques lumieres de la verité, en satisfaisant à ses questions. Il avoüa ingenuëment : *Que lui & tous ses Soldats étoient mortels par leur naissance.* Comme le General avoit dessein de leur découvrir les veritez infaillibles de notre Religion, il ne voulut pas alors tirer aucun avantage des erreurs qui les abusoient : néanmoins il ajouta : *Qu'étant nez sous un meilleur climat, ils avoient beaucoup plus d'esprit, de vigueur & de forces, que les autres hommes.* Ainsi sans s'at-

tribuer à faux titre la qualité d'immortel ; il conservoit celle d'invincible. Enfin il dit à Magiscatzin : *Que non seulement ils reconnoissoient un Superieur au Ciel, où ils adoroient le souverain Seigneur de tout l'Univers ; mais qu'ils étoient encore Sujets & Vassaux du plus grand Prince de la Terre, à qui le Peuple de Tlascala obéissoit maintenant ; puis qu'étant les freres des Espagnols, ils ne pouvoient pas s'empêcher de reconnoître le Prince dont ils étoient les Sujets.* De ce discours il passa à un autre plus essentiel ; & quoiqu'il parlât avec beaucoup de chaleur contre l'Idolâtrie, son bon esprit lui fournissant des raisons capables de combattre & de ruiner la multiplicité des Dieux qu'ils adoroient, & l'erreur abominable de leurs sacrifices, néanmoins quand il vint à parler des Mysteres de notre Religion, ils lui parurent dignes d'être traitez avec plus de science & d'instruction ; & comme il sçavoit & parler & se taire à propos, il en laissa l'explication au Pere Olmedo. Ce Religieux essaya d'amener par dégrez ces Infideles à la connoissance de la verité, en leur dévelopant, avec autant de prudence que de doctrine, les principaux articles de notre créance, en sorte qu'il pût échauffer leur volonté, sans fatiguer leur entendement ; parce que les

lumieres

lumieres trop vives éblouïssent d'abord ceux qui sortent de l'obscurité. Néanmoins Magiscatzin, & ceux qui l'accompagnoient, donnerent alors peu d'esperance d'abandonner leurs erreurs. Ils disoient que le Dieu que les Espagnols adoroient étoit très-grand, & peut-être au dessus de leurs Dieux, mais que chacun étoit le maître en son Pays. Que chez eux, ils avoient besoin d'un Dieu contre les foudres & les tempêtes, d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moissons, d'un qui les assistât à la guerre, & ainsi dans les autres necessitez, parce qu'il n'étoit pas possible qu'un seul fournît à toutes ces choses. Ils écouterent plus favorablement la proposition de se soumettre à un Seigneur temporel, puisqu'ils s'offrirent à devenir ses vassaux. Ils demandoient s'il ne les protegeroit pas contre Motezuma ; ce qui étoit l'unique motif de leur obéïssance ; & en même tems ils prioient le General avec humilité & empressement, que la conversation sur le changement de Religion ne se répandît pas hors de son quartier ; *parce que si leurs Dieux venoient à l'apprendre, ils appelleroient les tempêtes, & lâcheroient la bonde aux déluges des eaux, qui les détruiroient entierement.* C'est ainsi que le Demon tenoit ces miserables plongez dans

l'erreur, par le moyen de la crainte. Tout ce qu'on en put obtenir fut, qu'ils feroient cesser les sacrifices du sang des hommes, parce qu'on les convainquit qu'ils étoient contraires à la loi de Nature. Ainsi on délivra les miserables captifs destinez à servir de victimes, aux jours de leurs plus grandes Fêtes; & on rompit differentes prisons, ou pour mieux dire, diverses cages, où ils les tenoient enfermez, & où ils les engraissoient, non pas tant à dessein de les présenter de meilleure grace au sacrifice, que de les rendre plus friands dans le plat.

Cortez n'étoit point satisfait de cette complaisance, & déja il proposoit à ses Soldats d'aller mettre en pieces les Idoles, s'appuyant sur le succès qu'une pareille action avoit eu à Zempoala; comme si ç'eût été la même chose, de l'entreprendre en un lieu incomparablement plus peuplé. Son zele se trompoit en cela, & son courage ne le désabusoit pas, si le Pere Olmedo ne l'eût ramené à la raison, en lui remontrant avec une fermeté religieuse: *Qu'il n'étoit pas sans scrupule de la violence qu'on avoit faite aux Indiens de Zempoala, parce qu'elle ne s'accordoit pas avec les maximes de l'Evangile; & qu'une action de cette nature étoit, à proprement parler, abattre les Autels, & laisser les*

Idoles dans le cœur. Il ajouta : *Que l'entreprise de convertir ces Infidelles, demandoit plus de tems & de douceur. Que ce n'étoit pas la bonne voye de leur faire connoître leurs erreurs, que de décrier la verité en les tourmentant. Qu'avant que d'introduire le culte du vrai Dieu, il falloit bannir le Demon, & que cette guerre devoit se faire d'une autre maniere, & avec d'autres armes.* Le General se rendit à ces raisons, & à l'autorité du Pere, en moderant l'impetuosité de son zele ; & depuis ce tems-là il ne chercha qu'à gagner par la douceur la volonté des Indiens, en leur rendant la Religion aimable par les effets ; afin que la comparaison qu'ils en feroient avec leurs coutumes, les leur fît paroître plus abominables, & qu'ils connussent par cette vûë la laideur & la difformité de ces monstres qu'ils appelloient leurs Dieux.



CHAPITRE IV.

Cortez dépêche les Ambassadeurs de Motezuma. Diego d'Ordaz va reconnoître le Volcan de Popocatepec; & on prend la résolution d'aller à Cholula.

APrès que le General eut employé trois ou quatre jours à ces occupations, il voulut renvoyer les Ambassadeurs de Mexique, qu'il avoit retenus, afin qu'ils fussent témoins de la soumission de ces Peuples qu'ils croyoient indomptables. La réponse qu'il leur fit fut courte & adroite. *Qu'ils pouvoient rapporter à Motezuma, ce qui s'étoit passé en leur présence; les instances & les empressemens des Tlascalteques à demander la paix, qu'ils avoient meritée par leurs soumissions; l'affection & la bonne correspondance avec laquelle ils la maintenoient. Qu'ils étoient maintenant en sa disposition; & qu'il étoit si absolu sur leurs esprits, qu'il esperoit les reduire à l'obéissance de leur Prince, puisque c'étoit un des motifs de son Ambassade, entre quelques autres d'une plus grande importance, qui l'obligeoient à continuer son voyage, & solliciter de plus près la bonté de l'Empereur, afin de meriter ensuite son agré-*

ment & ses faveurs. Cortez les renvoya à l'heure même, avec cette réponse, & l'escorte qui leur étoit necessaire; & ils partirent fort persuadez & très-mal satisfaits de la résolution qu'il leur avoit témoignée. Pour lui, il se trouvoit engagé à demeurer quelques jours à Tlascala, parce que les principaux Bourgs de la Province & les Nations alliées vinrent lui rendre obéïssance, dont il faisoit faire des actes publics en bonne forme, autorisez par le nom du Roy Charles, déja connu & réveré entre ces Peuples avec un caractere de sincerité en leur soumission, qui paroissoit dans le respect qu'ils lui portoient.

Un accident qui arriva en ce même tems, surprit les Espagnols, & épouvanta les Indiens. On découvre du haut de l'éminence où la Ville de Tlascala étoit alors située, le Volcan de *Popocatepec*, au sommet d'une montagne qui est éloignée de huit lieuës, & qui s'éleve considerablement au dessus de toutes les autres. Il en sortit alors des tourbillons de fumée, avec tant de rapidité & de force, qu'ils montoient droit en l'air durant un long espace, sans ceder à l'impetuosité des vents, jusqu'à ce qu'ayant perdu leur force à une certaine distance, ils se laissoient séparer & répan-

dre en divers endroits, où ils formoient des nuées plus ou moins obscures, suivant la quantité de cendres qu'elles entraînoient avec elles. Ces tourbillons étoient mêlez de tems en tems de flâmes ou de globes de feu, qui sembloient se diviser en une infinité d'étincelles ; & c'étoit ou des pierres enflâmées que le Volcan lançoit en haut, ou des pieces de quelque matiere combustible qui duroient autant que le feu y trouvoit d'aliment.

Les Indiens ne s'épouvantoient pas de voir la fumée, cela ne leur étoit pas nouveau ; mais la vûë des flâmes, qui paroissoient plus rarement, les affligeoit, & leur donnoit d'extrêmes frayeurs, comme si elles eussent été des présages de quelques malheurs qui leur devoient arriver : car ils s'étoient imaginés que les étincelles, lorsqu'elles se répandoient par l'air, & qu'elles ne retomboient pas dans le Volcan, étoient les ames des Tyrans, qui sortoient à dessein de châtier les Habitans de la Terre ; & que les Dieux dans leur colere se servoient de ces Tyrans, comme d'instrumens proportionnez aux supplices dont ils vouloient punir les Peuples.

Magiscatzin & quelques principaux Ministres de la Republique, qui étoient ordinairement auprès de notre General, l'entre-

tenoient de ces rêveries ; & lui, faisant attention sur cette grossiere idée qu'ils avoient de l'immortalité des ames, & de la récompense, ou des châtimens qu'elles attendoient, tâchoit de les amener familierement à la connoissance de ces erreurs, dont ils défiguroient la verité, lorsque Diego d'Ordaz vint lui demander la permission d'aller reconnoître de plus près ce Volcan ; s'offrant de pousser jusqu'au haut de la montagne, & de découvrir ce secret de la nature. La proposition fit trembler les Indiens ; ils essayerent charitablement de détourner Ordaz d'un dessein dont ils lui peignirent tous les perils. Ils disoient que les plus déterminez de leur Ville se hazardoient bien quelquefois à aller visiter quelques Hermites de leurs Dieux, qui s'étoient retirez sur cette montagne, environ à la moitié de sa hauteur ; mais qu'au delà on n'avoit jamais vû de traces d'aucune creature raisonnable. Que la montagne même sembloit en défendre l'accès, par des tremblemens & des mugissemens effroyables, qu'on ne pouvoit soutenir. Ces difficultez ne servirent qu'à animer Ordaz ; & quoi que Cortez crût qu'il entroit un peu de vanité en ce dessein, néanmoins il lui accorda la permission de le tenter, afin que ces Indiens vissent que les choses qu'ils

croyoient impossibles, ne l'étoient pas à la valeur des Espagnols, tant il étoit jaloux de l'honneur & de la gloire de sa Nation.

Ce Capitaine partit donc, accompagné de deux Soldats de sa Compagnie, & de quelques Nobles Indiens qui s'offrirent de le conduire jusques aux Hermitages, en se plaignant beaucoup de ce qu'il les choisissoit pour être les témoins de sa mort. Le pied de la montagne est un pays charmant, couvert de tous côtez des plus beaux arbres du monde, qui formoient un ombrage délicieux à ceux qui montent cette côte, comme si ce plaisir trompeur n'étoit fait que pour détourner l'esprit de la vûë des perils où on s'engage. Au de-là de ce beau couvert, on ne voit plus qu'un terrein sterile, tant à cause de la neige, qui dure toute l'année en ces lieux, où le Soleil & le feu semblent l'épargner, qu'à cause des cendres que l'opposition de la fumée fait paroître de loin aussi blanches que la neige. Les Indiens s'arrêterent aux Hermitages, d'où Ordaz, avec ses Soldats, monta courageusement à travers des roches, s'aidant des mains autant que des pieds, jusqu'au haut de la montagne. Ils n'étoient pas fort éloignez de l'ouverture du Volcan, lors qu'ils sentirent que la terre trembloit sous

leurs

leurs pieds par des secousses violentes, & ils entendirent des mugissemens effroyables, suivis un moment après d'un tourbillon, qui avec des bruits encore plus épouvantables, poussa en l'air des flâmes envelopées d'une affreuse fumée, & d'une grande quantité de cendres. Quoique ce tourbillon montant avec rapidité n'eût pas échauffé l'air autour de la montagne, il s'étendit lorsqu'il fut parvenu à sa hauteur, & répandit sur les trois Espagnols une pluye de cendres si épaisse & si chaude, qu'ils furent obligez de se mettre à couvert sous un rocher, où les deux Soldats penserent étouffer. Néanmoins Ordaz voyant que le tremblement étoit cessé, que le bruit s'appaisoit, & que la fumée n'étoit plus si épaisse, il les anima par ses discours, & s'approcha d'un courage intrepide jusqu'à la bouche du Volcan. Il remarqua au fond de cette ouverture, une grande masse de feu, qui lui parut s'élever en boüillons, comme une matiere liquide & fort luisante. Il considera l'étenduë de cette horrible bouche, qui occupoit presque tout le sommet de la montagne, & pouvoit avoir près d'un quart de lieuë de circonference; & après avoir fait ces observations, il revint trouver les Indiens, qui le reçûrent avec beaucoup

d'étonnement & de loüanges outrées ſur ſa hardieſſe, qui releva encore la gloire des Eſpagnols. Cette action d'Ordaz ne paſſoit alors que pour une curioſité bizarre & téméraire; mais le tems en fit connoître la conſéquence, & combien toutes choſes pouvoient contribuer à l'avancement de cette conquête : car lorſque Cortez fit ſa ſeconde entrée à force d'armes dans la Ville de Mexique, comme l'Armée manquoit de poudre, le General ſe reſſouvint de ces boüillons de matiere liquide & enflammée qu'Ordaz avoit vûs au fond du Volcan; & les gens qu'il y envoya en tirerent autant de ſouffre très-fin, qu'il en étoit neceſſaire à fournir de la munition à tous les Soldats. Ainſi la témerité d'Ordaz devint glorieuſe & utile; & ſes remarques furent d'un ſi grand ſecours en cette expedition, que l'Empereur reconnut ſon ſervice par pluſieurs graces qu'il fit à ce Capitaine; & afin de ſignaler ſon action par un titre d'honneur, il lui donna un Volcan pour armes.

Les Eſpagnols demeurerent à Tlaſcala pendant vingt jours, dont le General employa une partie à recevoir les viſites des Nations de leur alliance, & l'autre à la ſatisfaction de ces Peuples, qui ſe trou-

voient si bien des Espagnols, qu'ils retarderent autant qu'ils purent le jour de leur départ, par des fêtes publiques, & des réjoüissances mêlées de danses à leur maniere, & de tous les exercices qui pouvoient faire paroître leur agilité. Enfin, Cortez ayant marqué le jour qu'il devoit partir, on disputa sur le chemin qu'il falloit tenir. Cortez avoit de l'inclination pour celui de Cholula, grande Ville & fort peuplée, ainsi qu'on l'a dit, & où les vieilles troupes de Motezuma avoient ordinairement leurs quartiers.

Les Tlascalteques n'approuvoient pas ce dessein, & conseilloient au General d'aller par Guajozingo, pays abondant & & sûr, parce que les Peuples de Cholula, outre qu'ils étoient fins & traîtres, rendoient une obéïssance d'esclaves à Motezuma, qui n'avoit point de Sujets plus soumis & plus fideles. Les Indiens ajoutoient : *Que toutes les Provinces voisines de cette Ville, la regardoient comme une terre sacrée, parce qu'elle enfermoit dans l'enceinte de ses murailles plus de quatre cens Temples de Dieux si bizarres, qu'ils assommoient le monde à force de prodiges : Que par ces raisons il étoit très-dangereux de passer sur leurs terres, sans avoir avant*

cela quelques marques de leur approbation. Les Zempoales, que le commerce des Espagnols avoit rendus moins superstitieux, méprisoient bien ces prodiges; mais ils se conformoient au sentiment des Tlascaltèques, par les mêmes raisons qu'ils avoient données à Zocothlan, pour empêcher les Espagnols d'aller à Cholula.

Avant qu'on eût pris aucune résolution sur ce sujet, de nouveaux Ambassadeurs de la part de Motezuma arriverent avec un présent, & des assurances que leur Empereur consentoit que les Espagnols vinssent à sa Cour, & qu'il leur accordoit la grace de recevoir favorablement les propositions dont ils étoient chargez. Entre les autres discours qu'ils firent à Cortez sur son voyage, ils témoignerent qu'on lui avoit préparé un logement à Cholula; ce qui le mit dans la necessité de passer par cette Ville. Ce n'est pas qu'il prît beaucoup d'assurance sur un changement si promt & si imprévû de la part de Motezuma, ni que cette facilité ne lui parût hors de saison & artificieuse, après une si grande repugnance; mais Cortez prenoit toujours un soin extrême de cacher ses soupçons aux Mexicains, dont la crainte étoit le fondement de sa sureté.

Lors que les Senateurs de Tlascala ap-

prirent ce que Motezuma propoſoit aux Eſpagnols, ils ne douterent plus qu'il ne leur eût préparé quelques embûches à Cholula, & ils redoublerent leurs inſtances, afin de rompre ce voyage. Le peril de leurs amis les touchoit veritablement; & Magiſcatzin, qui étoit le plus affectionné, & qui avoit un attachement tendre & reſpectueux à la perſonne du General, le preſſa fort de prendre une autre route. Sur quoi Cortez voulant lui donner la ſatisfaction d'apprendre qu'il lui ſçavoit bon gré de ſes ſoins, & qu'il faiſoit fond ſur ſon conſeil, aſſembla ſes Capitaines, & leur propoſa la difficulté. On peſa les raiſons de part & d'autre; & on conclut qu'on ne pouvoit plus refuſer honnêtement le logement que les Mexicains leur offroient, ſans que cela parût un ſoupçon pris par avance, & mal à propos; & quand il ſeroit bien fondé, qu'il ne falloit pas s'embarquer à de plus hautes entrepriſes, en laiſſant derriere eux des traîtres les armes à la main; au contraire, qu'ils devoient aller à Cholula, afin de découvrir les deſſeins de Motezuma, & donner une nouvelle réputation à l'armée, par le châtiment de ſa perfidie. Magiſcatzin ceda lui-même à ces raiſons, ſoumettant avec docilité ſes lumieres à celles des Eſpagnols, néanmoins ſans bannir les ſoupçons

qui lui avoient inſpiré ſon premier ſentiment. Il demanda permiſſion d'aſſembler les troupes de la Republique, & de marcher au ſecours de ſes amis en un peril ſi évident, diſant qu'il n'étoit pas juſte que pour être invincibles ils ôtaſſent aux Tlaſcalteques la gloire d'être reconnus fideles. Quoique Cortez reconnût le riſque, & que cette offre ne lui déplût pas, il differa neanmoins de la recevoir, parce qu'il trouvoit de l'inconvenient à épuiſer de ſi bonne heure les ſecours qu'il pouvoit attendre de cette Nation. Il répondit donc à Magiſcatzin, après lui avoir témoigné beaucoup de reconnoiſſance de ſa bonne volonté : *Que cette aſſiſtance n'étoit pas encore neceſſaire* ; ce qu'il dit foiblement, comme un homme qui ſouhaite qu'on lui accorde quelque choſe, & qui ſemble craindre qu'on ne l'entende ; maniere de refus qui n'eſt pas éloignée de la priere.



CHAPITRE V.

On découvre de nouveaux indices de la trahison des Habitans de Cholula. L'Armée marche vers cette Ville, suivie de quelques Compagnies de Tlascalteques.

MOtezuma ne pouvoit se résoudre à prendre les armes contre les Espagnols : cependant il est certain qu'il cherchoit à les exterminer, en se servant de la ruse avant que d'en venir à la force. Les réponses de ses Oracles le jettoient en de nouvelles frayeurs ; & le Demon embarrassé du voisinage des Chrétiens, le pressoit avec d'horribles menaces de les éloigner. Cet ennemi des hommes agitoit quelquefois les Sacrificateurs & les Devins de Motezuma, jusqu'à la fureur, afin qu'ils l'irritassent lui-même, & qu'ils le missent en furie. D'autres fois il lui paroissoit sous la figure de ses Idoles, & il lui parloit, afin de souffler de plus près dans son cœur l'esprit de sa colere. Cependant il lui laissoit toujours un penchant à la fourberie & à la trahison, sans lui permettre de jetter les yeux sur ce nombre prodigieux de Soldats qui n'attendoient que ses ordres ;

ſoit qu'il ne fût pas permis au Demon d'aller jusqu'à la force ouverte ; ſoit que comme il n'eſt pas de ſon caractere de donner un bon conſeil, il retirât Motezuma des voyes nobles & genereuſes, afin d'abattre ſon courage par les mêmes motifs dont il ſe ſervoit à allumer ſa paſſion. D'un côté il lui ôtoit la hardieſſe de ſe laiſſer voir à cette prodigieuſe Nation : de l'autre, il lui en repréſentoit le petit nombre ſi mépriſable, qu'il paroiſſoit honteux d'employer ouvertement toutes les forces de l'Empire contr'elle ; en ſorte que l'Empereur ſe faiſoit un point d'honneur de la ruſe & de l'artifice, & ne ſongeoit alors qu'à tirer les Eſpagnols de Tlaſcala, où il ne pouvoit leur dreſſer de piege, & à les envoyer à Cholula, où il en avoit de tout préparez.

Cependant Cortez prit garde que l'on n'envoyoit point le viſiter de la part des Gouverneurs de Cholula, & il le fit remarquer aux Ambaſſadeurs de Mexique, appuyant ſur l'imprudence des Caciques qui avoient la charge de lui préparer un logement, puiſqu'ils ne pouvoient ignorer que tous les Peuples du voiſinage ne l'euſſent viſité par leurs Députez, quoi qu'ils y fuſſent moins obligez. Les Mexicains voulurent excuſer les Caciques de

Cholula, en convenant néanmoins de leur faute; & il parut qu'ils avoient donné avis de la réparer. On vit venir peu de tems après de la part de cette Ville, quatre Indiens mal propres, & en trop petit nombre pour oser se dire Ambassadeurs, suivant l'usage de ces Peuples. Les Tlascalteques ne manquerent pas de faire ces observations, & d'en tirer de nouveaux indices de la mauvaise intention du Peuple de Cholula. Ainsi Cortez ne voulut pas recevoir ces Envoyez, & il leur manda de s'en retourner à l'heure-même, disant en présence des Mexicains: *Que les Caciques de Cholula sçavoient bien mal les loix de l'honnêteté, puisqu'ils vouloient reparer une faute d'attention par une incivilité.*

Le jour du départ arriva; & comme les Espagnols avoient pris la matinée pour former leur bataillon & celui des Zempoales, à la campagne, ils y trouverent une Armée de Tlascalteques prête à marcher par l'ordre du Senat, sur les remontrances de Magiscatzin. Les Chefs dirent à notre General: *Qu'ils avoient ordre de la Republique de servir sous lui, & de suivre ses étendards en cette expedition, non seulement jusqu'à Cholula, mais encore jusqu'à Mexique, où ils voyoient le grand dan-*

ger de son entreprise. Leurs troupes étoient rangées en bataille à leur maniere ; & quoiqu'ils eussent serré les rangs, néanmoins elles occupoient un grand terrein ; parce qu'ils avoient convoqué toutes les Nations de leur alliance, & fait un effort extraordinaire, afin de secourir leurs amis, supposant qu'il se trouveroit peut-être une occasion d'affronter les Armées de Motezuma. Les bandes étoient distinguées par la couleur de leurs pennaches, & par la difference de leurs enseignes, aigles, lions, & autres animaux feroces, qu'ils portoient élevez en l'air, & qui prétendant à la gloire des hyeroglyphes & des devises, vouloient signifier quelque chose, & représenter aux Soldats la gloire militaire de leurs ancêtres.

Quelques Auteurs de notre Nation ont avancé que le nombre de ces troupes alloit à cent mille hommes armez ; d'autres se sont bornez à quelque chose de plus vrai-semblable. Quoi qu'il en soit, un moindre nombre ne retranche rien de la grandeur de l'action des Tlascalteques, dignes d'être estimée par elle-même, & par ses manieres. Cortez leur en témoigna sa reconnoissance par une infinité de caresses ; après quoi il fut obligé de prendre un air d'autorité, pour leur faire com-

prendre qu'il n'avoit pas besoin d'une si nombreuse escorte, puisqu'il ne faisoit ce voyage qu'à dessein d'établir une bonne paix. A la fin il en vint à bout; & il les renvoya fort satisfaits, de ce qu'il voulut bien permettre que quelques troupes le suivissent avec leurs Commandans, & que le gros se reservât, prêt à marcher à son secours dans la necessité. Bernard Diaz a écrit que Cortez ne retint que deux mille Tlascalteques. Herrera en met trois mille; mais Cortez lui-même avouë dans sa Relation, qu'il en emmena six mille; & ce General n'avoit pas si peu de soin de sa gloire, qu'il voulût diminuer celle de sa résolution, en supposant qu'elle auroit été soutenuë par un grand nombre de troupes.

On ne doit pas oublier en cet endroit un incident qui lui appartient, & qui merite de grandes reflexions. Lors que les Espagnols sortirent de Tlascala, Cortez laissa en cette Ville une Croix de bois, qu'il avoit fait planter sur un lieu élevé & fort découvert; cela s'étoit executé d'un commun consentement, le jour qu'il fit son entrée. Il ne put souffrir en sortant qu'on l'abattît, quelque censure qu'il eût essuyée sur ses transports de zele. Il recommanda aux Caciques de la garder

avec respect ; mais il étoit besoin, san[s] doute d'une plus forte recommandation, afin de maintenir entre ces Infideles la veneration qui lui étoit dûë. A peine les Espagnols étoient-ils hors de la Ville, qu'une nuée miraculeuse descendant du Ciel, vint prendre à la vûë de tous les Indiens, la défense de la Croix. Cette nuée étoit d'une blancheur éclatante & agréable ; & elle baissa insensiblement par la region de l'air, jusqu'à ce qu'ayant pris la figure d'une colomne, elle s'arrêta perpendiculairement sur la Croix, où par une disposition admirable de la Providence, elle dura plus ou moins visible, l'espace de quatre ans, que la conversion de cette Province fut retardée par divers accidens. Il sortoit de cette nuée une lumiere douce, qui imprimoit du respect, & qui n'étoit point affoiblie par l'obscurité de la nuit. Ce prodige effraya d'abord les Indiens, sans qu'ils en penetrassent le mistere ; & depuis qu'ils y eurent fait plus d'attention, ils perdirent leur crainte, sans diminuer leur admiration. Ils disoient : *Que ce signe venerable renfermoit en soi quelque Divinité, & que ce n'étoit pas sans raison, que les Espagnols leurs bons amis, la reveroient.* Sur quoi ils les imitoient, en se mettant à genoux lors qu'ils passoient de-

vant la Croix. Ils avoient recours à elle dans leurs necessitez, sans se souvenir de leurs Idoles, dont les Temples étoient beaucoup moins fréquentez ; & cette dévotion, si l'on peut nommer ainsi un sentiment qui leur venoit d'une cause inconnuë, fit une si forte impression dans l'esprit des Nobles & du Peuple, que les Sacrificateurs & les Magiciens, poussez d'un zele furieux pour leurs superstitions, tâcherent à diverses fois d'arracher la Croix, & de la mettre en pieces ; mais ils en revinrent toujours dans une horrible consternation, dont ils n'oserent parler, de peur de se décrier dans l'esprit du peuple. Ce miracle est rapporté par des Auteurs dignes de foi ; & c'est ainsi que le Ciel disposoit l'esprit de ces Infideles à recevoir la doctrine de l'Evangile avec moins de résistance ; comme le prudent Laboureur, qui avant que de jetter la semence en terre, en facilite la production par le moyen de la culture.

La marche n'eut aucune nouveauté ; puisque ce n'en étoit plus une de voir le concours innombrable des Indiens qui bordoient les chemins de tous côtez, ni les cris qui passoient pour des acclamations. Ils marcherent quatre lieuës de cinq qu'il y avoit alors de Cholula à l'an-

cienne Ville de Tlaſcala ; & on jugea à propos de faire alte ſur le bord d'une agréable riviere , afin de n'entrer pas de nuit en un lieu ſi peuplé. Peu de tems après qu'on eut aſſis le camp , & donné les ordres neceſſaires à la ſureté des troupes, on vit arriver de nouveaux Ambaſſadeurs de cette Ville, plus qualifiez & plus propres que les premiers. Ils apportoient un regale de toute ſorte de vivres ; & ils firent leur compliment avec un grand appareil de reverences, qui ſe réduiſit *à excuſer la negligence de leurs Caciques, ſous prétexte qu'ils ne pouvoient entrer dans Tlaſcala, parce que les Peuples en étoient leurs ennemis ; à offrir un logement qu'on avoit préparé dans leur Ville, & à exagerer la joye que leurs Citoyens reſſentoient de l'honneur dont ils alloient joüir, en recevant des hôtes ſi fameux par leurs grandes actions, & ſi aimables par leur bonté.* Tout cela fut dit d'une maniere fort ſincere en apparence , ou qui ſçavoit fort bien couvrir l'artifice. Cortez reçut les excuſes & le regale agréablement , prenant ſoin qu'il ne parût point d'affectation en ſa confiance ; & le jour ſuivant au lever du Soleil, il continua ſa marche avec autant d'ordre , & un peu plus de défiance , qui l'obligeoit à le faire obſerver : car on n'en-

voyoit perſonne de la Ville pour recevoir l'armée ; & cette remarque ne laiſſoit pas de faire du bruit entre pluſieurs autres indices. Enfin les Eſpagnols approchoient de la Ville les armes à la main, prêts à combattre, lorſqu'ils virent paroître les Caciques & les Sacrificateurs, accompagnez d'un grand nombre d'Indiens déſarmez.

Cortez ordonna qu'on fît alte afin de les recevoir ; & ils s'acquitterent des devoirs ordinaires avec tant de ſoumiſſion & de démonſtrations de joye, qu'ils ne laiſſerent alors aucune priſe aux ſoupçons, dont on obſervoit leurs actions & leurs mouvemens. Néanmoins lors qu'ils reconnûrent les troupes des Tlaſcalteques qui avoient l'arriere-garde, ils changerent de viſage ; & il s'éleva une rumeur déſagréable entre les plus conſiderables de cette troupe. Cela réveilla la précaution des Eſpagnols ; & Marine eut ordre d'apprendre la cauſe de ce bruit. Ils lui dirent ; *Que les Habitans de Tlaſcala ne pouvoient pas entrer en armes dans leur Ville, puiſqu'ils étoient leurs ennemis, & rebelles à leur Empereur. Ils prierent qu'on les obligeât à s'arrêter, ou qu'on les renvoyât en leur Ville, comme un obſtacle à la paix qui ſe devoit publier* : ce qu'ils diſoient de ſens raſſis &

ſans emportement ; marquant néanmoins, avec beaucoup de fermeté, qu'il ne leur étoit pas poſſible de les ſouffrir, quoique cette réſolution n'allât pas encore au-delà des termes d'une très-humble priere.

Cette demande embarraſſa un peu le General ; il trouvoit quelque ſorte de juſtice, mais d'ailleurs peu de ſureté à l'accorder. Cependant il chercha les voyes d'appaiſer ceux de Cholula, en leur faiſant eſperer qu'on trouveroit quelque temperament propre à terminer ce differend. Il communiqua l'affaire à ſes Capitaines, qui jugerent qu'il étoit à propos de propoſer aux Tlaſcalteques de camper hors de la Ville, juſqu'à ce qu'on eût penetré les deſſeins de ces Caciques, ou qu'on continuât le voyage. Pierre d'Alvarado & Chriſtophe d'Olid furent chargez de leur faire la propoſition, qui paroiſſoit un peu dure. Il s'en acquitterent d'une maniere où la perſuaſion étoit mêlée avec l'autorité, faiſant voir la neceſſité d'executer cet ordre, qu'ils appuyoient de pluſieurs raiſons. Ils trouverent les Tlaſcalteques ſi dociles & ſi obéïſſans, qu'ils prévinrent leurs inſtances, en diſant : *Qu'ils n'étoient pas venus à deſſein de conteſter, mais d'obéïr ; qu'ils alloient dès ce moment établir leur logement hors de Cholula, en un endroit*

d'où

d'où ils pussent accourir promtement au secours de leurs amis, puisque les Espagnols vouloient bien risquer leurs vies, en la commettant à la foi de ces traîtres. On proposa ce parti aux Caciques, qui le reçûrent avec joye. L'une & l'autre Nation y trouvoit non seulement sa satisfaction, mais encore de quoi flatter sa vanité; ce qui venoit de l'opposition de leurs sentimens. Les premiers s'imaginoient avoir obtenu un grand avantage sur leurs ennemis, qu'ils incommodoient en les obligeant à camper; & les autres se persuadoient que la difficulté qu'on faisoit de les recevoir dans la Ville, étoit une preuve qu'on les craignoit. C'est ainsi que l'imagination des hommes rend équivoques les couleurs, & l'essence même des choses, que l'on estime ordinairement selon qu'on les conçoit, & que l'on conçoit de la maniere qu'on les souhaite.



CHAPITRE VI.

Les Eſpagnols font leur entrée à Cholula ; où l'on tâche de les ſurprendre par un accueïl agréable à l'exterieur. On découvre la trahiſon que les Habitans avoient formée ; & on diſpoſe toutes choſes pour les châtier.

L'Entrée des Eſpagnols en la Ville de Cholula fut accompagnée de toutes les circonſtances de celle de Tlaſcala ; un effroyable concours de peuple, dont on perçoit la foule avec peine ; des acclamations étourdiſſantes, des fleurs qu'on répandoit ſur eux, des bouquets qui leur furent préſentez par les femmes ; tout cela mêlé d'une infinité de reverences de la part des Caciques, de parfums de celle des Sacrificateurs, & du tonnerre, plutôt que muſique, de leurs inſtrumens, dont toutes les ruës retentiſſoient. Enfin on voyoit par tout des démonſtrations de joye ſi bien exprimées, que ceux mêmes qui avoient lieu de s'en défier, les crurent véritables. La Ville parut ſi jolie aux yeux des Eſpagnols, qu'ils la comparoient à Valladolid. Elle étoit ſituée dans une plaine décou-

verte de tous côtez à perte de vûë, & très-agréable. On dit qu'elle pouvoit contenir alors vingt mille Habitans, ſans compter ceux de ſes Fauxbourgs, qui étoient en plus grand nombre. Il y avoit un grand abord d'Etrangers, qui y venoient ou comme à un Sanctuaire de leurs Dieux, ou comme en un lieu celebre par leur Negoce. Les ruës étoient bien percées, & les maiſons plus grandes & d'une meilleure architecture que celles de Tlaſcala ; ſur tout leur ſomptuoſité ſe remarquoit aux tours, qui faiſoient connoître la multitude de leurs Temples. Le Peuple étoit plus ſage que guerrier, la plûpart gens de Commerce, ou Officiers ; beaucoup de monde, & peu de diſtinction.

Le logement qu'ils avoient préparé étoit composé de deux ou trois grandes maiſons qui ſe touchoient, où les Eſpagnols & les Zempoales ſe fortifierent, ſuivant que l'occaſion le leur conſeilloit, & qu'ils y étoient diſpoſez par l'habitude. Les Tlaſcalteques prirent un poſte peu éloigné de la Ville ; & après l'avoir fermé de quelques foſſez, ils poſerent leurs corps de gardes & leurs ſentinelles, ſuivant l'uſage de la guerre, dont l'exemple de leurs amis les avoit inſtruits. Les trois ou quatre premiers jours il y eut de tous

côtez grande tranquillité, & bon commerce.

Les Caciques étoient ponctuels à faire leur Cour au General, & cherchoient à se familiariser avec les Capitaines; les vivres venoient en abondance, & même en profusion : toutes les apparences étoient agréables, & sembloient demander de la confiance; en sorte que les bruits qui s'étoient répandus commençoient à passer pour faux, & pris avec trop de legereté, tant notre esprit est disposé à se décharger de toute application chagrinante. Cependant on ne fut pas long-tems à découvrir la verité; & les Indiens n'eurent pas l'adresse de cacher leurs artifices jusqu'à ce qu'ils eussent réüssi : car encore qu'ils fussent dissimulez par nature & par habitude, ils n'étoient ni assez habiles, ni assez fins pour ne pas laisser entrevoir leur dissimulation & leur malice.

L'abondance des vivres diminuoit peu à peu, les visites & les caresses des Caciques cesserent tout d'un coup; & les Ambassadeurs de Motezuma avoient des conferences secretes avec les Sacrificateurs. On voyoit des airs de mépris & de raillerie sur les visages des Habitans; & tous ces indices marquoient quelque nouveauté, & reveilloient les soupçons mal endormis.

Cortez ſongeoit aux moyens de penetrer la verité des deſſeins de ces Indiens, lors qu'elle ſe découvrit d'elle-même, par un coup de la Providence, qui prévint toutes les diligences des hommes, & dont les Eſpagnols reſſentirent les effets ſi ſouvent en cette conquête.

Une vieille Indienne des plus nobles & des mieux alliées de Cholula, avoit lié une étroite amitié avec Marine, qu'elle viſitoit quelquefois, attirée par la douceur & par l'agrément qu'elle trouvoit en cette perſonne. L'Indienne vint un jour voir Marine plutôt qu'elle n'avoit accoutumé, avec un air inquiet & effaré. Elle la tira à part, & en lui recommandant beaucoup le ſecret, par le ton même de ſa voix, elle plaignit *le miſerable eſclavage où elle étoit reduite, & la preſſa de quitter ces vilains Etrangers, & de ſe retirer en ſon logis, qu'elle lui offrit comme un azile.* Marine, qui étoit fort éclairée, ajuſta d'abord ce préambule avec les autres indices; & feignant qu'elle étoit retenuë par force entre cette Nation qu'elle haïſſoit, prit des meſures pour la fuite, & accepta l'offre de l'azile, avec tant de marques de ſa reconnoiſſance, que la vieille Indienne prit une entiere confiance, & lui découvrit tout ſon cœur. Elle dit: *Qu'à tout évene-*

ment elle devoit se retirer à l'heure même, parce qu'on approchoit du moment signalé par les Indiens pour exterminer les Espagnols, & qu'elle auroit un grand regret, de voir perir avec eux une personne de son merite. Que Motezuma avoit envoyé vingt mille hommes de guerre, qui n'étoient pas éloignez, afin de donner plus de chaleur à cette action. Que de ce gros il étoit déja entré à la file six mille Soldats choisis. Qu'on avoit distribué une grande quantité d'armes entre les Habitans, fait provision de pierres sur les terrasses, & tiré à travers les ruës plusieurs tranchées, au fond desquelles ils avoient planté des pieux fort aigus, & recouvert la tranchée de la même terre sur des appuis legers & fragiles, afin de faire tomber & estropier les chevaux. Que Motezuma vouloit faire perir tous les Espagnols; néanmoins qu'il avoit mandé qu'on lui en envoyât quelques-uns en vie, afin de satisfaire à sa curiosité, & à son devoir envers les Dieux; & qu'il avoit fait présent à la Ville d'un tambour de guerre d'or, dont le creux étoit travaillé avec un artifice singulier, à dessein de les animer par cette faveur militaire. Marine lui dit: *Qu'elle avoit bien de la joye de ce qu'ils avoient conduit si prudemment cette entreprise.* Sur quoi elle laissa encore tomber quelques questions, disant: *Qu'il seroit bon de faire certaines choses qu'el-*

le vouloit apprendre ; & elle tira ainsi une entiere connoissance de la conjuration. Elle feignit alors de vouloir s'enfuir avec la vieille, ne lui demandant qu'un moment pour faire un petit paquet de ses pierreries & de quelques hardes, afin de pouvoir la quitter sans l'effaroucher. Cependant elle courut avertir Cortez, qui envoya prendre l'Indienne ; & la miserable, effrayée ou convaincuë, confessa tout aux premieres menaces.

Deux Soldats Tlascalteques déguisez en paysans vinrent presque en même tems, & dirent à Cortez de la part de leurs Commandans, qu'il n'oubliât pas sa vigilance ordinaire ; parce qu'ils avoient vû de leur camp que les Habitans de Cholula faisoient passer leurs meubles & leurs femmes aux Villes voisines ; ce qui marquoit assûrément qu'ils méditoient quelque trahison. On apprit d'ailleurs, que dans un Temple le plus celebre de la Ville on avoit fait un sacrifice de dix enfans de l'un & de l'autre sexe ; ceremonie dont ils usoient lorsqu'ils vouloient entreprendre quelque action de guerre. Deux ou trois Zempoales arriverent en ce moment ; ils avoient découvert par hazard, en se promenant par la Ville, les tranchées qu'on avoit creusées ; & remarqué de plus des fossez &

des paliſſades que les Indiens avoient faites ; afin de conduire les chevaux droit au précipice.

On n'avoit pas beſoin de plus fortes preuves pour s'aſſurer des mauvais deſſeins de ce Peuple ; néanmoins Cortez voulut encore en tirer des lumieres plus claires, & mettre tout le droit de ſon côté, par une conviction manifeſte de quelques témoins irreprochables de leur Nation même, à qui il prétendoit faire avoüer toute cette menée. Pour cet effet il envoya querir le premier Sacrificateur, dont les autres dépendoient ; & en même tems il s'en fit amener deux ou trois autres de la même profeſſion. Ces gens avoient beaucoup d'autorité auprès des Caciques, & encore plus dans l'eſprit du Peuple. Il les examina ſéparément, ſans témoigner qu'il ſe doutât du fait ; mais ſeulement en leur faiſant des reproches de cette perfidie, dont il leur marquoit tout le projet en détail, ſans déclarer la maniere dont il l'avoit appris, afin d'augmenter leur ſurpriſe, & de leur donner une plus haute idée de ſa ſcience. Auſſi ces gens perſuadez qu'ils parloient à quelque Divinité, qui penetroit juſqu'au fond de leurs penſées, n'oſerent déſavoüer la trahiſon, & déclarerent juſqu'aux moindre circonſtances de la conſpiration, dont ils

ils accusoient Motezuma, qui l'avoit dressée, & qui les y avoit engagez par ses ordres. Le General les fit mettre en prison, de peur qu'ils n'excitassent quelque tumulte dans la Ville. Il fit aussi observer les Ambassadeurs Mexicains, sans leur permettre de sortir, ni d'avoir aucun commerce avec les Habitans; & après avoir assemblé ses Capitaines, il leur fit part de tout ce qu'il avoit appris sur ce sujet; remontrant de quelle conséquence il étoit de ne laisser pas cet attentat impuni. Il leur proposa les moyens de châtier les traîtres, & appuya son dessein de si fortes raisons, qu'ils entrerent tous dans son sentiment, en remettant la disposition de toutes choses à sa prudence.

Après ces diligences, Cortez manda les Caciques, qui gouvernoient la Cité, & publia qu'il étoit résolu de partir le jour suivant: ce n'est pas qu'il eût rien de préparé pour son voyage, ni qu'il lui fût possible de le faire; mais il vouloit leur retrancher le tems de faire de plus grands apprêts. Il demanda aux Caciques des vivres pour la subsistance de ses troupes durant la marche, des Indiens propres à porter le bagage, & deux mille hommes de guerre qui pussent l'accompagner, ainsi que les Tlascalteques & les Zempoales en avoient usé. Les Gou-

verneurs firent quelque chicane malicieuse sur la demande des vivres & des Indiens de charge ; mais ils accorderent avec joye les deux mille hommes de guerre ; sur quoi le General & eux avoient des intentions fort opposées. Cortez les demandoit afin de desunir leurs forces, & d'avoir sous sa main une partie des traîtres qu'il vouloit punir ; & les Caciques les offroient à dessein d'introduire ces ennemis couverts parmi les Espagnols, & de s'en servir quand l'occasion s'en présenteroit. Ces stratagêmes étoient tous deux fondez sur les raisons de la guerre, si l'on peut appeller raison cette espece de tromperie, autorisée par le droit des armes, & annoblie par l'exemple.

Tout cela fut communiqué aux Chefs des Tlascalteques, qui eurent ordre de se tenir alerte, & de s'approcher de la Ville au point du jour, comme pour suivre la marche de l'Armée ; & du moment qu'ils entendroient la premiere décharge, d'entrer dans Cholula à vive force, & de venir se joindre aux Espagnols. Les Zempoales tinrent leurs armes prêtes ; & on leur declara les motifs de cet ordre ; après quoi le General ayant posé ses corps de gardes & ses sentinelles, suivant que l'occasion présente le demandoit, il fit venir

en ſa préſence les Ambaſſadeurs de Motezuma. Alors, comme s'il leur eût revelé confidemment un ſecret qu'ils ſçavoient déja, il dit : *Qu'il avoit découvert & verifié une grande conjuration que les Caciques & les Habitans de Cholula avoient formée contre ſa perſonne.* Il leur expliqua le détail de tout ce qu'ils avoient preparé pour venir à bout de ce deſſein criminel, contre les loix de l'hoſpitalité, l'établiſſement de la paix, & la parole de leur Prince. Il ajouta : *Qu'il avoit non ſeulement découvert cette trahiſon par ſa penetration & par ſa vigilance, mais qu'il en avoit tiré l'aveu des principaux conjurez ; qui prétendoient s'en diſculper par une lâcheté encore plus énorme, puiſqu'ils avoient l'inſolence de dire qu'ils agiſſoient par les ordres & ſur l'aſſurance du ſecours de Motezuma, afin d'exterminer les Eſpagnols par cette infame voye ; mais qu'il n'étoit ni vrai-ſemblable, ni croyable qu'un ſi grand Prince eût fait un ſi horrible projet. Que cette raiſon le pouſſoit à les châtier de l'injure qu'ils faiſoient à l'Empereur, avec toute la rigueur de ſes armes ; & qu'il leur communiquoit ſon deßein, afin qu'ils en compriſſent la juſtice, & qu'ils ſçuſſent que le crime en lui-même ne l'offençoit pas tant que cette circonſtance, de voir des perfides autoriſer une trahiſon par le nom de leur Prince.*

Les Ambassadeurs feignirent, autant qu'ils le pûrent, qu'ils ne sçavoient rien de la conjuration, & tâcherent de sauver au moins l'honneur de leur Prince, en suivant le chemin que Cortez leur avoit ouvert exprès, afin d'affoiblir le sujet qu'il avoit de se plaindre : car il ne vouloit pas encore rompre avec Motezuma, ni se faire d'un Prince très-puissant, mais réduit à dissimuler, un ennemi redoutable & déclaré. Ce fut par cette consideration que Cortez se résolut de déconcerter les desseins de cet Empereur, sans témoigner qu'il en fût éclairci; se contentant de punir le crime en la personne de ceux qui en étoient les instrumens, & d'éviter le coup, sans s'en prendre au bras qui l'avoit porté. Il regardoit comme une entreprise peu difficile la défaite de ces troupes ramassées contre lui; les siennes étoient accoutumées à faire de plus grands exploits avec beaucoup moins de forces; & il étoit si éloigné de douter du succès, qu'il se croyoit fort heureux (c'est ce qu'il disoit à ses amis,) qu'il s'offrît une si belle occasion d'augmenter la réputation de ses armes dans l'esprit des Mexicains. La verité est qu'il ne fut point fâché de se voir si souvent embarrassé dans les pieges que Motezuma lui tendoit; il jugeoit sa-

gement qu'un homme qui n'osoit l'attaquer ouvertement, ne prendroit pas le parti le plus rigoureux, & que toutes ces ruses ne marquoient que beaucoup de foiblesse de courage.

CHAPITRE VII.

On punit les traîtres de Cholula; après quoi Cortez rétablit la tranquillité dans la Ville, qui se soumet entierement, & reconcilie ces Peuples avec ceux de Tlascala.

LEs Indiens de charge arriverent au point du jour en petit nombre, avec quelque peu de vivres; ce qui témoignoit d'autant plus leur mauvais dessein. Les gens de guerre vinrent après à la file: le prétexte étoit d'accompagner les Espagnols durant leur voyage; mais ils avoient ordre de charger l'arriere-garde à un certain signal, quand l'occasion s'en présenteroit. Les Caciques ne parurent pas menager sur cet article; au contraire, ils donnerent une autre preuve de leur mauvaise intention, en envoyant plus de troupes qu'on ne leur en avoit demandé. Le General les fit poster séparément, en divers lieux de son logement, où ils étoient comme gardez; en leur fai-

ſant accroire que c'étoit la methode que les Eſpagnols obſervoient, quand ils vouloient former leur ordre de bataille; en effet il diſpoſoit ſes Soldats, bien inſtruits de ce qu'ils avoient à faire. Pour lui, il monta à cheval, avec ceux qui devoient le ſuivre; après quoi il fit appeller les Caciques, afin de les informer de ſa réſolution. Quelques-uns d'eux ſe préſenterent, les autres s'excuſerent; & Marine dit aux premiers par l'ordre de Cortez : *Que leur trahiſon étoit découverte, & qu'on en avoit réſolu le châtiment, dont la rigueur leur feroit connoître qu'il leur auroit été bien plus avantageux de conſerver la paix, qu'ils rompoient avec tant de perfidie.* A peine eut-elle commencé ſes proteſtations ſur le mal qui leur alloit arriver, que ces Caciques ſe retirerent à leurs troupes en fuyant, & donnerent le ſignal du combat par des injures & des menaces, qui s'entendirent de loin. Alors Cortez commanda que ſon Infanterie attaquât les Indiens de Cholula, qu'il tenoit renfermez en pluſieurs endroits de ſon quartier; & quoiqu'on les trouvât les armes à la main, à deſſein d'executer leur trahiſon, & qu'ils fiſſent de grands efforts afin de ſe réünir, ils furent néanmoins taillez en pieces; en ſorte qu'il ne s'en ſauva que ceux qui purent ſe cacher, ou ſauter

pardessus les murailles, en se servant de leurs lances, & de la legereté qui leur est naturelle.

Après qu'on eut ainsi assuré le quartier par le carnage de ces ennemis couverts, on donna la signal aux Tlascalteques; & les Espagnols s'avancerent par la principale ruë, après avoir laissé une garde suffisante au quartier. On détacha à la tête quelques Zempoales, afin qu'ils découvrissent les tranchées, & que les Cavaliers pussent éviter le danger. Cependant les Habitans de Cholula ne se negligeoient pas. Du moment qu'ils virent la guerre ouverte, ils firent venir le reste des troupes de Mexique; & après s'être joints à eux dans une grande place où il y avoit trois ou quatre Temples, ils en garnirent les portiques & les tours d'une partie de leurs Soldats, & partagerent le reste en plusieurs bataillons, à dessein de charger les Espagnols, dont les premiers rangs commençoient à paroître dans la place & à se mêler avec les ennemis, lorsque le bataillon des Tlascalteques vint tomber sur leur arriere-garde. Cette attaque imprevûë les jetta dans une si grande frayeur, & une telle désolation, qu'ils ne sçurent prendre aucun parti, ni de se sauver, ni de se défendre. Les Espagnols ne trouvoient plus que de l'embar-

ras, & point de résistance en ces misera-bles, qui fuyoient un peril pour se jetter en un autre, sans sçavoir quel étoit le plus grand. Ils n'alloient en avant que pour tâcher de s'échapper ; & le plus souvent, au lieu des mains, dont ils avoient oublié l'usage, ils présentoient l'estomach aux coups. Il en demeura plusieurs en cette espece de combat ; néanmoins le plus grand nombre se sauva dans les Temples, dont on voyoit les degrez & les terrasses chargées plutôt que défenduës d'une multitude d'Indiens armez. Les Mexicains en avoient entrepris la défense ; mais ils se trouverent si pressez par la foule des Habitans qui s'y jetterent en désordre, qu'ils ne pouvoient se tourner ; & à peine eurent-ils la liberté de tirer quelques fléches.

Le General s'approcha en bon ordre du plus grand de ces Temples, & commanda à ses Truchemens de publier à haute voix : *Qu'il feroit bon quartier à tous ceux qui descendroient pour se rendre.* Il fit repeter cela par trois fois ; & comme il vit que ses soins étoient inutiles, il ordonna qu'on mît le feu aux tours de ce Temple ; & les Auteurs assurent que cet ordre fut executé à toute rigueur, & que plusieurs Indiens furent miserablement consumez par le feu, ou écrasez sous les ruines. Cependant il ne

paroît pas qu'on pût aisément porter le feu à ces bâtimens, qui étoient fort élevez avant que d'avoir gagné les degrez du Temple, à moins que Cortez ne se fût servi de ces fléches enflammées dont les Indiens s'aidoient à lancer leurs feux artificiels. Ce qu'il y a de certain, est qu'on n'en put déloger les ennemis, jusqu'à ce qu'on eût abregé cet assaut par le moyen de l'artillerie, qui se fit faire place; & l'on observa comme une chose surprenante, que de tous ceux qui furent taillez en pieces dans ce Temple, il n'y en eut qu'un seul qui vint se rendre volontairement entre les mains des Espagnols; ce qui est une marque terrible de l'obstination de ces miserables.

On attaqua les autres Temples de la même maniere : après quoi les Soldats victorieux se répandirent par la Ville, qui fut entierement désolée; & la guerre cessa, faute d'ennemis. Les Tlascalteques s'emporterent à de grands excès en ce pillage; & on eut beaucoup de peine à les retenir. Ils firent plusieurs prisonniers, & se chargerent de meubles & de marchandises précieuses. Ils se jetterent particulierement sur les magazins du sel, dont ils envoyerent à l'heure-même plusieurs sommes à leur Ville; l'ardeur du pillage n'étant pas assez forte pour leur faire oublier les be-

ſoins de leur Patrie. Il demeura dans les ruës de Cholula plus de ſix mille hommes tuez, tant des Mexicains que des habitans, ſans qu'il nous en coûtât un ſeul homme; tant le General ſçut bien conduire cette action, qui merite le nom de châtiment, plutôt que celui de victoire.

Cortez revint enfin à ſon quartier avec les Eſpagnols & les Zempoales, & on en marqua un aux Tlaſcalteques dans la Ville même; après quoi il donna ordre qu'on mît en liberté tous les priſonniers, de quelque Nation qu'ils fuſſent. Ils étoient tous de plus conſiderables, qu'on avoit reſervez comme un butin de grand prix. Cortez les fit amener en ſa préſence, ayant déja commandé qu'on fît venir les Sacrificateurs qu'il avoit fait arrêter, l'Indienne qui avoit découvert la conſpiration, & les Ambaſſadeurs de Motezuma. Il leur dit en peu de mots: *Qu'il étoit ſenſiblement touché de ce que les Habitans de cette Ville l'avoient pouſſé à les châtier avec tant de rigueur*; & après avoir exageré leur crime, & raſſuré leurs eſprits, en témoignant que ſa juſtice étoit ſatisfaite & ſa colere appaiſée, il envoya publier un pardon general de tout ce qui s'étoit paſſé, ſans aucune exception; & il demanda

aux Caciques, comme une grace, qu'ils priſſent ſoin de repeupler la Ville, en rappellant ceux qui étoient en fuite, & en raſſurant ceux que la peur avoit fait cacher.

Ils ne pouvoient encore ſe perſuader qu'il fût bien vrai qu'ils étoient libres; tant ils avoient l'eſprit occupé de ces cruautez dont ils uſoient envers leurs priſonniers. Enfin ils rendirent graces au vainqueur, en baiſant pluſieurs fois la terre; & ils s'offrirent à executer tous ſes commandemens, avec une très-humble ſoûmiſſion. Les Ambaſſadeurs firent ce qu'ils purent pour cacher leur confuſion, en felicitant le General ſur l'heureux ſuccès de cette journée. Il leur rendit leurs complimens, en leur laiſſant toute la joye de ſe croire bien maſquez, afin de les tenir en confiance, & de ſe conſerver par ce beau dehors, le ſecret d'engager Motezuma à châtier lui-même ſes propres artifices. La Ville fut repeuplée en peu de tems: la liberté renduë ſi promptement aux Caciques & aux Sacrificateurs, & les éloges que ces gens donnerent à la clemence des Eſpagnols, après une ſi cruelle injure, raſſurerent ſuffiſamment les eſprits de ce pauvre Peuple, qui s'étoit diſperſé par tous les Bourgs du voiſinage. Les Habitans revinrent en leurs maiſons avec

leurs familles ; on ouvrit les boutiques ; on exposa les marchandises ; & un effroyable tumulte se changea tout d'un coup en une pleine tranquillité : Sur quoi on ne connut pas tant la facilité naturelle dont ces Indiens passoient d'une extremité à l'autre, que la haute opinion qu'ils avoient conçûë des Espagnols ; puisque les mêmes raisons qui contribuoient à justifier le châtiment de leur faute, firent impression dans leurs esprits, pour leur persuader qu'on l'avoit oubliée.

Le lendemain du combat, Xicotencal arriva à la tête de vingt-mille hommes, que la Republique de Tlascala envoyoit au secours des Espagnols, sur le premier avis qu'on avoit reçû de la conjuration. Comme ils en apprehendoient le succès, le Senat avoit d'abord mis ses troupes sur pied : c'est ainsi que ce Peuple embrassoit toutes les occasions de donner des preuves de son affection. Ils firent alte hors de la Ville, où Cortez alla les voir, après leur avoir envoyé des rafraîchissemens. Il caressa fort tous les Chefs, en leur témoignant qu'il étoit bien obligé à leur zele & à leurs soins : après quoi il leur fit comprendre qu'ils devoient se retirer, en disant à Xicotencal & à ses Capitaines : *Que leur secours ne lui étoit plus neces-*

ſaire pour la reduction de Cholula ; & que comme ils avoient deſſein de prendre le chemin de Mexique, il n'étoit pas à propos de reveiller la jalouſie de Motezuma, ni de l'obliger à lui dénoncer la guerre, en introduiſant dans ſes Provinces une ſi groſſe armée de Tlaſcalteques, qui étoient ſes ennemis déclarez. Ils n'avoient rien à dire contre ces raiſons : au contraire, ils avoüerent ingenûment qu'ils en étoient convaincus : ainſi ils offrirent ſeulement au General de tenir leurs troupes prêtes à marcher à ſon ſecours, du moment qu'il s'en preſenteroit quelque occaſion.

Avant que de renvoyer les Tlaſcalteques, Cortez voulut établir une amitié réciproque entr'eux & les habitans de Cholula. Il en fit la propoſition ; & après avoir écarté toutes les difficultez, comme ſon autorité étoit fort reſpectée de tous les deux partis, il en vint à bout en peu de jours. On fit un Acte autentique d'alliance & d'union entre les deux Villes & les Peuples de leur Domaine, en préſence des Magiſtrats, & avec toutes les ſolemnitez & les ceremonies qu'ils pratiquoient en de pareilles rencontres. Ce traité fut un coup d'une très-adroite politique, par laquelle Cortez ouvroit un chemin libre aux Tlaſcalteques, afin qu'ils

puissent lui conduire avec plus de facilité les secours dont il auroit besoin, & aussi afin qu'il ne trouvât point cet obstacle à sa retraite, s'il arrivoit que le succès de son voyage ne répondît pas à ses esperances.

C'est ainsi que Cortez punit les Habitans de Cholula, & voilà cette action qui fait tant de bruit dans les Livres des Auteurs étrangers, & qu'un des nôtres n'a pas traité avec moins de rigueur ; obtenant par-là le miserable avantage de se voir cité contre ceux de sa propre Nation. Ils mettent ce châtiment entre les cruautez atroces dont on accuse les Espagnols en ce nouveau monde ; & ils l'exagerent comme il leur plaît, à dessein de critiquer & de condamner nos conquêtes. Ils prétendent attribuer à l'avarice & à la soif de l'or, toute la gloire des exploits de notre Nation en ce pays-là, sans prendre garde que nos armes ont ouvert le chemin à la Religion, avec le secours du bras du Seigneur, qui les a favorisées si souvent de son assistance. Enfin ils plaignent extrêmement les pauvres Indiens, qu'ils representent comme des miserables, incapables de se défendre, & sans aucune malice, afin que ce qu'ils ont souffert touche davantage, par une maligne compassion qui naît de la haine & de l'envie. Le recit sincere de l'action de Cholula suffit pour la

défendre : on y connoît assez la malice de ces Barbares, comment ils sçavoient mettre en œuvre la force & la ruse, & la justice du châtiment dont on punit leur trahison. On peut juger par ce recit, avec combien de passion on a chargé les autres actions qu'on represente si horribles, & sur lesquelles on appuye avec tant d'affectation. Ce n'est pas qu'on ne demeure d'accord qu'en quelques endroits de ce nouveau Monde, il ne se soit passé des choses au préjudice de la raison & de la pieté, & qui meritent d'être condamnées : mais en quelle entreprise, quelque juste & quelque sainte qu'elle ait été, n'a-t-on pas été obligé de faire grace à de certains excès ? De quelle armée a-t-on pû bannir entiérement ces abus & ces désordres, que le monde appelle Licences militaires ? Et en quoi ces incidens subalternes peuvent-ils obscurcir la gloire de la conquête en général ? Ceux qui en sont les plus jaloux, doivent convenir que c'est sur ce fondement, & par le moyen de nos armes, qu'on est parvenu à la conversion de ces Infidéles, & qu'on a, pour ainsi dire, restitué à son Créateur cette grande partie du Monde. Maintenant si l'on veut conclure sur les crimes de quelqu'un des Conquerans, que la conquête n'a été ni agréable à Dieu, ni ordon-

née par les decrets de sa Providence, c'est confondre indiscretement la substance avec les accidens; puisqu'en l'ouvrage même de notre Redemption, on présuppose comme necessaire au salut de tout le monde, la malice de ces pecheurs que Dieu toleroit, & qui par le plus grand de tous les crimes ont travaillé à la composition du plus admirable de tous les remedes. Les fins que Dieu se propose sont remarquables à de certaines dispositions qui portent le caractere de sa Providence; mais la proporrion ou l'ajustement des moyens qui conduisent à ces fins, est un point reservé à la Sagesse éternelle, & si fort élevé au dessus de la portée de la prudence humaine, qu'on ne doit écouter qu'avec mépris ces Juges passionnez, dont les subtilitez prétendent passer pour force d'esprit, quoiqu'elles ne soient en effet que des attentats de l'ignorance.



CHAPITRE VIII.

Les Espagnols sortent de Cholula. Ils trouvent un nouvel obstacle sur la Montagne de Chalco ; & Motezuma prétend les arrêter par les enchantemens de ses Magiciens.

ON approchoit du jour marqué pour le voyage ; & quelques Zempoales qui servoient dans l'armée demanderent congé de se retirer en leur pays ; soit que le dessein de pénétrer jusqu'à la Cour de Motezuma leur eût fait peur ; soit que l'amour de la Patrie l'emportât sur la gloire du service. Cortez leur accorda ce congé sans répugnance ; il leur témoigna même beaucoup de reconnoissance de leurs services, & prit cette occasion d'envoyer quelques curiositez au Cacique de Zempoala, en lui recommandant expressément les Espagnols établis dans sa Province, sous la confiance qu'ils avoient en son amitié & en son alliance.

Le General écrivit par la même voye à Jean d'Escalante. Il lui ordonnoit particulierement d'envoyer au plutôt à l'armée, certaine quantité de farine necessaire à faire les Hosties, & de vin pour dire la Messe,

dont la provision diminuoit, & dont le défaut feroit une grande désolation à ses troupes, & à lui-même. Cortez faisoit encore un détail des progrès de son voyage; afin d'animer Escalante à s'appliquer d'autant plus à la garde de la forteresse de Vera-Cruz, par de nouvelles fortifications; tant pour sa propre sûreté, que contre les soupçons que l'on avoit de Diego Velasquez, dont l'inquiétude & la défiance ne laissoient pas de faire du bruit, entre les autres soins du General.

De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma arriverent en ce même tems. Ce Prince avoit été informé de tout ce qui s'étoit passé à Cholula, sur quoi il vouloit lever toute sorte d'ombrage aux Espagnols. Ces Ambassadeurs rendirent graces à Cortez, *de ce qu'il avoit puni cette sedition.* Ils exagererent vainement la colere & le ressentiment de leur Prince, qui poussoit l'artifice jusqu'à donner le nom de Traîtres à des gens qui ne l'avoient merité qu'en lui obéïssant. Tout cela étoit doré par un riche présent, qu'ils étalerent avec beaucoup d'ostentation. Ce qui arriva depuis, fit bien voir que cette Ambassade avoit encore un autre but, & qu'elle visoit à donner au General une nouvelle assûrance, afin qu'il observât moins de précautions en sa marche, & qu'il se lais-

sât conduire à une autre embuſcade, qu'ils avoient dreſſée en ſon chemin.

On partit enfin au bout de quatorze jours, employez aux divers mouvemens que nous avons rapportez. L'armée paſſa la premiere nuit dans un Village de la Juriſdiction de Guacocingo, où ceux qui gouvernoient ce lieu & les autres voiſins accoururent avec une aſſez grande proviſion de vivres, & quelques préſens de peu de valeur, mais capables de témoigner l'affection avec laquelle ils attendoient les Eſpagnols. Cortez trouva entre ces Peuples les mêmes plaintes qu'il avoit entenduës aux Provinces plus éloignées, contre Motezuma; & il ne fut pas fâché de voir ces humeurs ſe répandre ſi près du cœur; jugeant qu'un Prince ne pouvoit être fort redoutable, lorſque par tant d'actions tyranniques, il avoit perdu l'amour de ſes Peuples, qui eſt le plus ferme appui de la Couronne.

Le lendemain l'armée continua ſa marche par un chemin trés-rude, ſur des montagnes qui s'attachoient de hauteur en hauteur à celle du Volcan. Le General marchoit en grand reſpect, parce qu'un des Caciques de Cuacocingo lui avoit dit en le quittant: *Qu'il ne ſe fiât pas aux Mexicains: qu'ils lui avoient dreſſé une forte embuſcade à la deſcente des montagnes; & qu'ils avoient*

bouché avec des pierres & des arbres coupez ; le grand chemin par où on descend à la Province de Chalco. Que d'ailleurs, ils avoient ouvert & applani au commencement de la descente un autre chemin impratiquable, dont ils avoient augmenté les précipices que la nature y avoit formez, en les escarpant encore à la main; à dessein de conduire insensiblement l'armée en ces défilez, & de la charger inopinément, en un endroit où les chevaux ne pussent se retourner, ni les soldats asseoir le pied pour combattre. On parvint avec beaucoup de fatigue au haut de la montagne, parce qu'il tomboit de la neige, avec un vent furieux. En cet endroit on trouva deux chemins peu éloignez l'un de l'autre. Cortez n'eut pas de peine à les reconnoître, aux marques qu'on lui en avoit données : l'un étoit embarrassé, & l'autre aisé à la vûë, & raccommodé de nouveau. Quoiqu'il se sentît émouvoir, en reconnoissant la verité de cette nouvelle trahison, il sçut si bien se posseder, que sans faire aucun bruit, ni marquer d'alteration, il demanda aux Ambassadeurs de Mexique, qui marchoient auprès de sa personne : *Pourquoi ces chemins se trouvoient ainsi accommodez ?* Ils lui répondirent : *Qu'il avoient fait applanir le plus aisé, & boucher l'autre, parce qu'il étoit trop difficile.* Cortez reprit le discours avec

la même tranquillité : *Vous connoiſſez mal*, leur dit-il, *les gens qui m'accompagnent : ce chemin que vous avez embaraſſé eſt celui qu'ils vont ſuivre, par la ſeule raiſon qu'il eſt difficile ; car lorſqu'on nous donne le choix, à nous autres Eſpagnols, notre inclination ſe porte toujours au moins aiſé.* Alors ſans s'arrêter, il commanda aux Indiens alliez de prendre les devants, & de débaraſſer le chemin, en rangeant des deux côtez ces obſtacles, dont on avoit ſçû cacher l'artifice, & qui couvroient le chemin. Cet ordre fut promptement executé, au grand étonnement des Ambaſſadeurs, qui ſans faire réflexion à la maniere dont le ſtratagême de leur Prince avoit pû être découvert, regarderent le choix que Cortez ſembloit avoir fait par hazard, comme une eſpece de devination, trouvant des ſujets d'admiration & de crainte en la bizarrerie de ſa reſolution. Pour lui, il fit un excellent uſage de l'avis qu'on lui avoit donné : il s'écarta du peril ſans engager ſa réputation, ni le ſoin qu'il prenoit de ne point effaroucher Motezuma, ayant trouvé le ſecret de ruiner tous les deſſeins de cet Empereur, en faiſant ſemblant de les ignorer.

Les Indiens qui compoſoient l'embuſcade ſe crurent découverts, au moment qu'ils reconnurent de leur poſte, que les Eſpa-

gnols s'en écartoient, & suivoient le grand chemin. Ainsi ils ne songerent qu'à se retirer avec autant de frayeur, que s'ils eussent été poussez par une armée victorieuse. La nôtre descendit dans la plaine, sans aucun obstacle; & la même nuit elle se logea en des maisons au pied de la montagne, où les Marchands de Mexique se retiroient lorsqu'ils alloient aux Foires de Cholula. On établit le quartier, avec toutes les précautions que l'on crut nécessaires en un Pays où l'on avoit tant de sujets de défiance.

Cependant Motezuma désolé par le mauvais succès de ses artifices, demeuroit en ses resolutions, sans oser mettre ses forces en usage. Ce défaut de courage se tourna en dévotion. Il s'attacha encore plus étroitement à ses Dieux: il ne bougeoit de leurs Temples: il redoubloit les sacrifices, jusqu'à soüiller tous ses Autels du sang humain: plus cruel, à mesure qu'il étoit plus affligé. Mais il ne trouvoit rien qui n'augmentât son trouble & sa désolation, parce que les réponses de ses Idoles étoient toutes contraires les unes aux autres, & que les Esprits immondes qui parloient par leurs organes, ne s'accordoient point. Les uns lui conseilloient d'ouvrir les portes aux Espagnols, disant qu'il parviendroit par cette voye au dessein qu'il avoit de les sa-

crifier tous ensemble, sans qu'aucun lui échapât. Les autres vouloient qu'il les repoussât, & qu'il cherchât les moyens de les exterminer, sans permettre qu'ils le vissent. Le dernier avis étoit plus conforme à son inclination : il se sentoit offensé de la hardiesse que ces Etrangers avoient de vouloir paroître à sa Cour, contre sa volonté. Il regardoit cette insolence comme un outrage qu'ils faisoient à son autorité : c'est sous ce beau nom qu'il croyoit déguiser son orgueil. Mais quand il apprit que les Espagnols étoient en la Province de Chalco, & que son dernier stratagême n'étoit tourné qu'à sa confusion, on vit augmenter son chagrin & son impatience. Il paroissoit hors du bon sens ; il ne prenoit aucun parti : & ceux de son Conseil le laissoient dans l'incertitude où ses Oracles l'avoient jetté. C'est ce qui l'obligea d'assembler tous ses Magiciens & tous ses Devins, dont la profession étoit fort respectée en ce Pays-là, & dont plusieurs avoient un commerce effectif avec les Demons ; le défaut de science faisant passer pour sages ceux qui étoient le plus miserablement trompez. Motezuma leur dit : *Que leur science lui étoit nécessaire à retenir ces Etrangers, dont la conduite lui donnoit de si justes soupçons.* Il leur ordonna d'aller au devant des Espagnols, afin

de les mettre en fuite, ou de les endormir par la force de leurs charmes, puisqu'ils avoient accoutumé de produire des effets plus surprenans en des occasions de moindre importance. Il leur promit de grandes recompenses, s'ils venoient à bout de ce dessein: les menaçant d'ailleurs qu'il y alloit de leur vie, s'ils osoient revenir en sa présence sans y avoir réüssi.

Son ordre fut executé avec tant de zele, que plusieurs troupes de ces Sorciers se joignirent en peu de temps, & allerent au devant des Espagnols, armez de toute la confiance qu'ils avoient en leurs conjurations, & de ce pouvoir souverain qu'ils croyoient avoir sur toute la nature. Le Pere Joseph d'Acosta, & d'autres Auteurs dignes de foi, rapportent que lorsqu'ils furent arrivez au chemin de Chalco, par où notre armée s'avançoit vers Mexique, & que ces Magiciens commencerent à faire leurs invocations, & à tracer leurs cercles, le Demon leur apparut sous la figure d'une de leurs Idoles qu'ils appelloient *Telcatlepuca*; Dieu mal-faisant & redoutable, & qui selon leur folle tradition, avoit entre ses mains les pestes, les famines, & les autres fleaux du Ciel. Ce Demon paroissoit être au desespoir, & dans une fureur horrible, qu'ils remarquoient à travers l'affreuse fier-

té du viſage de l'Idole qu'il repréſentoit.

Il avoit ſur ſes ornemens une corde qui lui ſerroit l'eſtomac à pluſieurs retours, afin de marquer plus poſitivement ſon affliction, & leur faire comprendre qu'il étoit arrêté par une main inviſible. Tous les Sorciers ſe proſternerent, à deſſein de l'adorer; & lui, ſans ſe laiſſer flechir à leurs humiliations, empruntant la même voix de l'Idole dont il imitoit la figure, leur parla de cette maniere : *Le tems eſt venu, miſerables Mexicains, où vos conjurations vont perdre toute leur force. Maintenant tous vos pactes ſont rompus. Rapportez à Motezuma que le Ciel a réſolu ſa ruine, à cauſe de ſes cruautez & de ſes tyrannies; & afin que vous lui répreſentiez avec plus de vivacité la déſolation de ſon Empire, jettez les yeux ſur cette miſerable Ville déja abandonnée de vos Dieux.* A ces mots le Demon diſparut; & ſes infames Miniſtres virent en ce moment la Ville de Mexique toute en feu, dont les flâmes horribles à voir s'évanoüirent inſenſiblement en l'air, ſans faire aucune impreſſion ſur les édifices.

Ils revinrent faire part à l'Empereur de cette effroyable avanture, ſur laquelle ils fondoient leur décharge, quoiqu'ils craigniſſent ſa rigueur. Neanmoins les menaces de ce Dieu terrible & funeſte, l'étourdirent ſi fort, qu'il demeura quelque tems ſans

parler, comme un homme qui recueille ses esprits dissipez, ou qui les rappelle de peur de tomber en foiblesse; & dès ce moment, s'étant dépoüillé de sa ferocité naturelle, il dit, en se tournant vers les Magiciens & les autres qui étoient présens: *Que pouvons-nous faire davantage, puisque nos Dieux nous abandonnent? Que les Etrangers viennent, que le Ciel même tombe sur nous, il ne faut pas nous cacher, & il n'est pas glorieux que le malheur nous attrape en fuyant comme des lâches.* Il ajouta peu de tems après: *J'ai seulement une extrême compassion des vieillards, des enfans & des femmes, à qui les mains manquent dans la necessité de se défendre.* Cette derniere consideration l'attendrit, en sorte qu'il eut de la peine à retenir ses larmes. On ne peut disconvenir que sa premiere résolution ne partît d'une ame élevée, puisqu'il se présentoit à découvert au malheur, qu'il regardoit déja comme inévitable. Cette grandeur d'ame pouvoit bien aussi avoüer le mouvement de cette tendresse, excitée par la vûë de ses Sujets opprimez; & ces sentimens sont en effet dignes d'un grand Prince, dont l'humanité n'est quelquefois pas moins heroïque que la constance.

Dès ce moment on commença à traiter de la maniere dont on devoit recevoir les Espagnols, de la solemnité & de l'appareil

de leur réception ; ſur quoi chacun prenoit occaſion de diſcourir de leurs exploits, des prodiges dont le Ciel avoit annoncé leur venuë, & des marques qu'ils avoient d'être ces hommes de l'Orient qui avoient été promis à leurs Ancêtres. Ces gens y ajoûtoient le trouble & la déſertion de leurs Dieux, qui, ſelon leur penſée, ſe confeſſoient vaincus, & cedoient l'Empire de ce Pays-là, comme des Divinitez d'une Hierarchie inferieure. Ainſi tout fut neceſſaire à mettre dans les termes de la poſſibilité, cette grande & difficile entrepriſe, de pénétrer, à travers une reſiſtance ſi opiniâtre, & avec ſi peu de monde, juſqu'à la Cour d'un Prince très-puiſſant, abſolu en ſes réſolutions, reſpecté juſqu'à l'adoration, & qui n'avoit encore éprouvé que de l'obéïſſance ou de la crainte, de la part de ſes Sujets.



CHAPITRE IX.

Le Seigneur de Tezeuco, neveu de Motezuma, vient visiter Cortez de la part de cet Empereur. On continuë la marche, & on fait alte à Quitlavaca, au dedans du lac de Mexique.

De ces maisons où l'Armée se logea de l'autre côté de la montagne, elle passa le jour suivant à un petit Village de la Province de Chalco, assis sur le grand chemin, environ à deux lieuës du dernier campement. Le principal Cacique de Chalco, & les autres du voisinage, vinrent saluer le General en ce lieu. Ils apportoient des présens, avec quelques vivres ; & Cortez les reçut fort obligeamment, en reconnoissant leurs présens par d'autres qu'il leur fit. Il connut d'abord à leurs discours que les Ambassadeurs de Mexique leur étoient suspects : la conversation languissoit, ils paroissoient embarassez ; & ils répondoient si mal-à-propos, qu'ils faisoient comprendre ce qu'ils n'osoient dire, en cela même qu'ils disoient. Cortez les tira à part ; & par le moyen des Truchemens, il les obligea bien-

tôt à répandre en ſa préſence tout le venin qu'ils avoient ſur le cœur.

Ils ſe plaignirent amérement des cruautez de Motezuma ; ils repreſenterent la rigueur inſupportable des tributs dont il les accabloit, diſant qu'ils les étendoit juſques ſur les perſonnes, & qu'il faiſoit travailler ſans aucun ſalaire, à ſes jardins, & aux autres ouvrages de ſa vanité. Ils ajoûterent en pleurant : *Qu'il regardoit leurs femmes mêmes, comme une contribution dûë à ſes infames voluptez, & à celles de ſes Miniſtres ; puiſqu'ils les choiſiſſoient & les enlevoient ſuivant leur caprice, ſans que la fille fût en ſûreté entre les bras de ſa mere, ni la femme dans la couche de ſon mari.* Ils faiſoient ces plaintes au General, comme à celui qui pouvoit apporter du remede à leurs maux, & qu'ils conſideroient comme une Divinité deſcenduë du Ciel, avec un plein pouvoir ſur les Tyrans. Il témoigna beaucoup de compaſſion de leur miſere, & les entretint dans l'eſperance d'y remedier, en les laiſſant pour quelque tems dans cette folle viſion de Divinité, ou au moins en ne s'oppoſant que foiblement à leur erreur ; car il auroit bien voulu ſe contenir dans les bornes de la modeſtie en ces menagemens que ſa politique ſe permettoit ; mais il ne pouvoit ſe réſoudre à diminuer ſa réputation, qu'il croyoit

avoir raison de conserver ; & qui étoit fondée en partie sur l'imagination de ces Peuples.

On continua la marche le jour suivant ; & l'armée fit quatre lieuës à travers un Pays très-agréable, dont l'air étoit doux & temperé, & où la beauté des arbres & la propreté des jardins étaloient à l'envi les soins de la nature & de l'art. Elle alla loger à *Amameca*, Bourg assez peuplé, situé sur le bord du grand lac de Mexique, moitié en Terre-ferme, & moitié en l'eau, au pied d'une colline sterile & pleine de rochers. Il se fit en ce lieu un grand concours de Mexicains, qui vinrent avec leurs armes & leurs parures de guerre ; & bien qu'on crût d'abord que la seule curiosité les y attiroit, leur nombre s'accrut tellement en peu de tems, qu'ils commencerent à chagriner les Espagnols ; & on ne manquoit pas d'indices qui pouvoient réveiller les soupçons.

Cortez se servit de quelques actions d'éclat, afin de les écarter, & de leur donner de la crainte. Il fit tirer plusieurs coups d'arquebuse, & on fit une décharge en l'air, de quelques pieces d'artillerie : on publia la ferocité des chevaux, & on les mit en action, durant que les Truchemens disoient aux Mexicains effrayez : *Que ce*

bruit marquoit quelque chose de sinistre. Ainsi le General trouva moyen de les faire sortir de son camp, avant que la nuit fût venuë. On ne put verifier s'ils étoient venus à dessein de faire quelque insulte ; & il ne paroissoit pas vrai-semblable qu'on eût fait quelque nouveau projet, puisque Motezuma s'étoit réduit à se laisser voir, quoique les sentinelles eussent depuis tué quelques Indiens qui s'approchoient trop près du camp, qu'ils paroissoient vouloir reconnoître. Il se peut faire que quelque Capitaine des Mexicains eût amené des troupes, à dessein d'attaquer les Espagnols par surprise, croyant que son action ne seroit pas désagréable à l'Empereur, qu'il ne voyoit résolu à la paix que contre son naturel, & au préjudice de sa Majesté. Neanmoins cela n'est fondé que sur des présomption ; puisque le lendemain on ne vit sur le chemin que l'armée devoit suivre, que quelques troupes de Peuples sans armes, qui se plaçoient des deux côtez, pour voir passer les Etrangers.

L'armée étoit prête à marcher, lorsque quatre Nobles Mexicains vinrent donner avis au General, que le Prince Cacumatzin, neveu de Motezuma, & Seigneur de Tezeuco, venoit le visiter de la part de son oncle. Ce Prince les suivoit de près, accom-

pagné de plusieurs Nobles superbement couverts à leur maniere, & qui avoient toutes les marques de la paix. Quelques Indiens choisis entre ses Domestiques, le portoient sur leurs épaules, en une espece de chaise couverte de plumes dont les couleurs étoient diversifiées avec dessein & proportion. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans ou environ, d'agréable répresentation ; & d'abord qu'il eût mis pied à terre, quelques-uns de ses Serviteurs coururent pour balayer devant lui le terrein sur lequel il devoit marcher, & écarter avec beaucoup de façon, le Peuple qui étoit des deux côtez du chemin ; ceremonie ridicule, qui ne laissoit pas d'avoir un air d'autorité. Cortez alla le recevoir jusqu'à la porte de son logement, avec toute la pompe dont il sçavoit se faire honneur en ces occasions. Le General en l'abordant fit une profonde reverence ; à quoi le Prince répondit, en touchant la terre & ensuite ses levres, de la main droite. Il prit sa place, d'un air libre & cavalier ; & il parla de sens rassis, comme un homme qui ne se laissoit point surprendre à l'admiration d'un spectacle extraordinaire. La substance de son discours fut en termes choisis & bien placez : *Qu'il venoit témoigner au General & à tous les Chefs de*

son Armée, le plaisir qu'il sentoit, de les voir. Il appuya *sur la reconnoissance que Motezuma avoit de la peine qu'ils avoient prise, & sur le desir où il se trouvoit d'établir une bonne correspondance & une ferme amitié, avec le grand Prince de l'Orient qui les envoyoit, & dont il devoit reconnoître la grandeur, par des raisons qu'il leur diroit lui-même.* Après cela, comme s'il eût parlé de son chef, il toucha, de la même maniere que les autres Ambassadeurs, les difficultez qui s'opposoient à leur entrée dans la Ville de Mexique. Il feignit *que la disette avoit été fort grande cette année-là dans tout le Pays,* & exposa, comme un article dont l'Empereur auroit du chagrin, *que les Espagnols seroient mal regalez, en un lieu où les Habitans mêmes manquoient des choses necessaires à leur subsistance.* Cortez, sans s'écarter de la maniere misterieuse dont il avoit toujours entretenu le respect & la crainte dans l'esprit de ces Peuples, répondit : *Que son Roi étant un Monarque qui ne reconnoissoit rien d'égal à soi en ces Pays d'où le Soleil naissoit, avoit aussi des raisons importantes d'offrir son amitié à Motezuma, & de lui communiquer des choses qui regardoient essentiellement sa personne & sa dignité. Que ses propositions ne seroient point indignes de la reconnoissance de l'Empereur. Pour lui, qu'il ne*

pouvoit s'empêcher d'estimer infiniment la bonté que ce Prince avoit, de recevoir son Ambassade, sans que la sterilité du Pays lui fît aucune peine ; parce que les Espagnols n'avoient pas besoin de beaucoup d'alimens afin de conserver leurs forces, puisqu'ils étoient accoutumez à souffrir & à mépriser les incommoditez & les fatigues, qui auroient pû incommoder des hommes d'une espece inferieure à la leur. Cacumatzin n'eut rien à repliquer à ces raisons; il reçut avec beaucoup de joye & de reconnoissance, le présent que Cortez lui fit de quelques bijoux de verre fort bien travaillez ; & il accompagna l'armée jusqu'à Tezeuco, Ville capitale de son Domaine, d'où il alla porter la réponse qu'on avoit faite à son Ambassadeur.

Tezeuco étoit alors une des plus grandes Villes de l'Empire de Mexique. Quelques Auteurs rapportent qu'elle pouvoit être deux fois plus grande que Seville, & les autres, qu'elle le disputoit pour la grandeur avec Mexique même, & qu'elle se vantoit, avec quelque fondement, d'avoir sur cette Ville l'avantage de l'antiquité. Les maisons s'étendoient au long des bords du grand lac, en une fort agréable situation, à l'endroit où la principale chaussée, par où on alloit à Mexique, prenoit son commencement. On continua la marche sur cette

to 1 page 466


A. Tezcuco. B. la Chaussée principalle. C. Quitaraca. D. Iztacpalapa. E. Mexico. F. Aqueduc. G. Cuyoacu. H. Magiscatzingo. I. Cinameca. K. Suchimilco. L. Deux autres Chaussées.
K
I
E
L
C
B
D
F
A
H
G



acu H. Magis
K

chaussée, sans séjourner à Tezeuco, parce que le General avoit resolu de passer trois lieuës plus avant, jusqu'à Iztacpalapa, d'où il prétendoit, le jour suivant, faire son entrée de bonne heure dans la Ville de Mexique. La chaussée pouvoit avoir en cet endroit vingt pieds de large : elle étoit construite de pierres liées avec la chaux ; & on y avoit fait quelques ouvrages sur la surface, & des deux côtez. On trouvoit à la moitié du chemin de Tezeuco à Iztacpalapa, un Bourg d'environ deux mille maisons, appellé Quitlavaca, que les Espagnols nommerent alors Venuzuela, parce qu'il étoit bâti dans l'eau du grand lac. Le Cacique fort propre & bien accompagné, sortit au devant du General, & le pria d'honorer la Ville de son séjour pour cette nuit ; ce qu'il fit avec tant de marques d'affection, & des instances si pressantes, qu'il fallut se rendre à ses prieres, de crainte de le désobliger. Cortez trouva même qu'il étoit à propos d'en user ainsi, afin de prendre des connoissances plus particulieres, parce que comme il voyoit alors le peril de plus près, il avoit quelque crainte que les Mexicains ne rompissent la chaussée, ou qu'ils ne levassent les ponts ; ce qui auroit été d'un très-grand embarras à ses troupes.

On avoit de ce lieu la vûë de la plus

grande partie du lac, où l'on découvroit divers Bourgs, & plusieurs chaussées qui le croisoient, embellis de tours ornées de leurs chapiteaux, & qui paroissoient nager dans les eaux, outre les arbres & les jardins hors de leur élement, & une infinité d'Indiens qui s'approchoient dans leurs canots, pour voir les Espagnols. Le nombre de ceux qui occupoient à même dessein les terrasses des maisons les plus éloignées, étoit encore plus grand; & la vûë de ce spectacle, aussi magnifique que surprenant, devoit paroître encore plus admirable qu'il ne l'est à l'imagination.

L'Armée trouva un logement commode en ce lieu, dont les Habitans regalerent leurs hôtes avec toute sorte d'honnêteté & de bonne volonté. On reconnoissoit à leur politesse le voisinage de la Cour de Motezuma. Le Cacique n'eut pas la force de cacher les sujets de chagrin qu'il avoit contre cet Empereur, ni l'envie qu'il marquoit de secoüer le joug insupportable de sa tyrannie. Il animoit les Soldats à cette entreprise, qu'il leur representoit fort aisée, en disant aux Interpretes, afin que tous les Espagnols l'entendissent: *Que la chaussée qui alloit jusqu'à Mexique, étoit plus large & mieux entretenuë que celle qu'ils avoient passée. Qu'il n'y avoit rien à apprehender sur la*

chemin ni dans les Bourgs qui le bordoient. Que la Ville d'Iztacpalapa, par où ils devoient passer, étoit paisible ; & que ses Habitans avoient ordre de recevoir & de bien traiter les Espagnols. Que le Seigneur de cette Ville étoit parent de Motezuma, mais qu'ils ne devoient rien craindre de la part des amis de cet Empereur, parce qu'il avoit l'esprit abattu, & même éperdu, par la vûë des prodiges que le Ciel lui avoit envoyez par les réponses de ses Oracles & par le recit des merveilleux exploits de leur Armée. Qu'ainsi ils le trouveroient entierement porté à la paix, & plus disposé à souffrir, qu'à provoquer. Ce Cacique disoit la verité, quoiqu'un peu alterée par la passion & par la flatterie ; & le General, quoiqu'il remarquât ces défauts dans le discours de l'Indien, ne laissoit pas de les publier & de les encherir, afin d'animer les Soldats. On ne peut nier que cela ne vînt fort à propos, pour empêcher que les esprits de ceux qui ne se font pas un point d'honneur de leur devoir, ne s'effrayassent point à la vûë de tant d'objets si differens & si admirables, par lesquels on pouvoit juger de la grandeur de cette Cour, & du pouvoir formidable de son Prince. Cependant les raisons du Cacique, & les réflexions qu'ils faisoient sur l'accablement de l'esprit de Motezuma, eurent tant de pouvoir en cette

occasion, que tous les Soldats se firent un sujet de joye, de ce qui devoit causer leur étonnement, & se servirent de l'admiration à élever les esperances de leur fortune.

CHAPITRE X.

L'Armée passe jusqu'à Iztacpalapa, où on dispose toutes choses pour faire l'entrée dans Mexique. On décrit la pompe avec laquelle Motezuma sortit pour recevoir les Espagnols.

LE lendemain, un peu après le lever du Soleil, le General mit l'Armée en bataille sur la même chaussée, suivant la capacité du terrein, où huit Cavaliers pouvoient marcher de front. Elle étoit alors composée de quatre cens cinquante Espagnols, sans compter les Officiers, & de six mille Indiens, Tlascalteques, Zempoales, ou d'autres Nations alliées. On continua la marche sans aucune nouvelle avanture jusqu'à Iztacpalapa, où on devoit faire alte. Cette Ville paroissoit au dessus des autres, par la hauteur de ses tours & l'exhaussement de ses bâtimens, qui alloient bien au nombre de six mille, à deux ou trois étages, dont une partie étoit bâtie

dans le lac, & l'autre ſur le bord de la chauſſée, en une ſituation commode & agréable. Le Seigneur de ce lieu vint avec un grand cortége recevoir l'Armée, & il étoit aſſiſté dans cette fonction, par les Princes de Magiſcatzingo, & de Cuvoacan, Villes ſur le même lac. Chacun de ces Princes apportoit ſon préſent à part composé de divers fruits, de gibier, & autres rafraîchiſſemens en quantité, avec des joyaux d'or juſqu'à la valeur de deux mille marcs. Ils ſe préſenterent enſemble, & ſe firent connoître, en diſant chacun ſon nom & ſa dignité, remettant à la difference des préſens à expliquer ce qui manquoit à leur raiſonnement.

L'entrée des Eſpagnols en cette Ville fut celebrée par ces applaudiſſemens, qui conſiſtoient au mouvement confus & aux cris du Peuple, dont la joye inquiete raſſuroit les eſprits les plus ſoupçonneux. Le logement de l'Armée étoit préparé dans le Palais même du Cacique, où tous les Eſpagnols trouverent du couvert; les autres Nations occuperent les cours & les portiques, & paſſerent aſſez commodément une nuit, où on n'avoit aucun ſujet de défiance. Ce Palais étoit grand & bien bâti, partagé en pluſieurs appartemens hauts & bas, entre leſquels il y avoit pluſieurs ſalles, dont le

platfond étoit de cedre, & ne manquoit pas d'ornemens : quelques-uns même avoient des tapiſſeries de coton de diverſes couleurs, où l'on remarquoit du deſſein & des proportions. Il y avoit à Iztacpalapa diverſes fontaines d'eau douce, & bonnes à boire, que l'on y avoit conduites des montagnes voiſines par pluſieurs canaux, qui arroſoient pluſieurs jardins cultivez avec beaucoup d'induſtrie. Celui que le Cacique avoit fait dreſſer pour ſon divertiſſement, ſurpaſſoit de bien loin tous les autres, par ſa grandeur & par ſa beauté. Il voulut y mener dès le ſoir même Cortez & tous ſes Officiers, avec quelques Soldats ; afin qu'en leur rendant ce témoignage de ſa bienveillance & de ſa civilité, il ſatisfît en même tems à la vanité & à l'oſtentation. Il y avoit dans ce jardin pluſieurs arbres fruitiers, qui formoient des allées fort larges, avec d'autres arbres plantez dans les intervales, & une eſpece de parterre à fleurs, diviſé en pluſieurs quarrez par des paliſſades de roſeaux fort bien entrelaſſez, & couverts d'herbes odoriferentes : & au dedans de ces quarrez, on voyoit une varieté admirable de fleurs diſpoſées avec ordre, & fort proprement entretenuës. Au milieu un étang d'eau douce faiſoit un quarré de pierre & de brique
avec

avec des dégrez de tous côtez jusqu'au fond de l'eau. Chaque côté étoit de quatre cens pas ; & c'étoit en ce lieu que le Cacique faisoit nourrir le poisson le plus délicat, & où on voyoit plusieurs oiseaux de riviere, dont quelques-uns sont connus en notre Europe, & les autres étoient d'une figure & d'un plumage extraordinaire : ouvrage digne d'un grand Prince, & qui n'étant qu'une entreprise d'un grand Sujet de Motezuma, faisoit juger des richesses & de la magnificence du Souverain.

La nuit se passa fort tranquillement ; les Habitans rendoient toute sorte de bons offices aux Espagnols, avec beaucoup de franchise & de zele ; on remarqua seulement qu'ils parloient en cette Ville ; des actions de Motezuma, d'un stile tout different de ses autres Sujets. Ils se loüoient tous de son Gouvernement, & ils publioient sa grandeur ; soit que l'honneur que le Cacique avoit de lui appartenir, leur eût imprimé cette idée, soit que le voisinage du Tyran eût éteint toute la liberté. De ce lieu pour aller jusqu'à Mexique, il n'y avoit plus que deux lieuës de chaussée ; & l'Armée partit au matin, parce que le General vouloit faire son entrée, & rendre ses devoirs à Motezuma de bonne heure, afin qu'il eût du jour de reste, à reconnoître & à for-

tifier son quartier. On continua la marche en l'ordre accoutumé, & en laissant à côté la Ville de Magiscatzingo, fondée dans l'eau, & celle de Cuyoacan sur le bord de la chaussée, sans compter d'autres gros Bourgs qu'on découvroit sur le lac. On vint enfin à la vûë de la grande Ville de Mexique, qui s'élevoit considerablement au-dessus de toutes les autres, & qui même par la hauteur de ses bâtimens, faisoit remarquer l'empire qu'elle avoit sur elles. Plus de quatre mille Nobles, ou Ministres de la Ville, vinrent recevoir l'Armée à la moitié du chemin ; & leurs complimens arrêterent long-tems l'Armée, quoiqu'ils ne fissent que la reverence, après quoi ils passoient à la file au-devant des troupes. Un boulevard de pierre faisoit face de ce côté-là, & couvroit la Ville. Il y avoit deux petits Châteaux ou Forts, un de chaque côté, & il occupoit toute la largeur de la chaussée. Ses portes étoient ouvertes sur un autre bout de chaussée terminée par un pont-levis, qui défendoit l'entrée de la Cité par une seconde fortification. D'abord que les Nobles qui accompagnoient l'Armée eurent passé de l'autre côté du pont, ils se rangerent à droit & à gauche, afin de lui laisser l'entrée libre ; & on découvrit alors une grande ruë fort large,

dont les maiſons étoient bâties d'une même ſimetrie, & chargées d'une infinité de Peuple aux balcons, & ſur les terraſſes. Il n'y avoit perſonne dans la ruë ; & ils dirent à Cortez qu'on l'avoit ainſi dégagée exprès, parce que Motezuma vouloit venir lui-même le recevoir, afin de lui donner un témoignage ſingulier de ſa bienveillance.

Peu de temps après on découvrit la premiere troupe du cortege de l'Empereur, composée de deux cens Nobles de ſa Maiſon, tous vêtus de livrées avec de grands pennaches d'une même figure & d'une même couleur. Ils venoient en deux files, les pieds nuds & les yeux baiſſez, avec un ſilence & une modeſtie remarquables, enfin toutes les apparences de quelque proceſſion. Au moment qu'ils furent à la tête des troupes, ils ſe rangerent contre les murailles, & laiſſerent paroître de loin une autre troupe plus grande, plus richement parée, & qui paroiſſoit d'une plus grande dignité. Motezuma étoit au milieu, porté ſur les épaules de ſes favoris, en une litiere d'or bruni, qui brilloit avec une proportion bien menagée, entre pluſieurs ouvrages de plumes, dont la diſtribution fort adroite ſembloit diſputer l'avantage avec la richeſſe de l'or. Quatre Mexicains des plus élevez en dignité marchoient au-

tour de la litiere, & soûtenoient une espece de daix de plumes vertes, tissuës de maniere, qu'elles formoient comme une toile, avec quelques ornemens d'argenterie. Trois des principaux Magistrats le précedoient, avec des verges d'or en main, qu'ils levoient en haut de tems en tems, avertissant par ce signal que l'Empereur approchoit, afin que tout le monde se jettât à terre, & que personne ne fût assez hardi pour le regarder; ce qui étoit un crime puni comme le sacrilege. Cortez descendit de cheval avant que l'Empereur s'approchât, & en même tems Motezuma mit pied à terre. Quelques Indiens y étendirent aussi-tôt des tapis, de peur qu'il ne la touchât de ses pieds, dont ils ne croyoient pas qu'elle fût digne de recevoir les vestiges.

Il s'approcha lentement & avec beaucoup de gravité, ayant les deux mains appuyées sur les bras des Seigneurs d'Iztacpalapa & de Tezeuco ses neveux. Il fit ainsi quelques pas, en s'approchant de Cortez. Cet Empereur pouvoit alors avoir quarante ans: sa taille de moyenne hauteur, paroissoit plus dégagée que robuste. Il avoit le nez aquilin, & le teint moins bazané que les Indiens ne l'ont naturellement: ses cheveux descendoient jusqu'au dessous de l'oreille; ses yeux étoient fort vifs; & toute sa per-

sonne avoit un air de Majesté, quoiqu'un peu composé. Sa parure étoit un manteau de coton très-fin, attaché également sur les épaules; en sorte qu'il lui couvroit la plus grande partie du corps, & que la frange en traînoit jusqu'à terre. Divers joyaux d'or, de perles, & de pierres précieuses, lui tenoient lieu de fardeau, plus que d'ornement. Sa Couronne étoit une Mitre d'or leger, qui finissoit en pointe par devant; & l'autre partie moins pointuë, se replioit vers le derriere de la tête. Enfin, ses souliers d'or massif, avec des courroies à boucles de même, qui lui serroient le pied, & remontoient jusqu'à la moitié de la jambe, représentoient fort bien la chaussure militaire des anciens Romains.

Cortez s'avança à grands pas, autant que la bienseance le put permettre, & fit uns profonde reverence, que Motezuma lui rendit, en mettant la main près de terre, & la portant ensuite à ses levres. Cette civilité inoüie jusqu'alors en la personne de leurs Princes, parut encore aux Mexicains plus étonnante en celle de Motezuma, qui saluoit à peine ses Dieux d'un signe de tête, & qui affectoit un orgueil extrême, qu'il ne sçavoit peut-être pas distinguer d'avec la Majesté. Cette action, & celle de sortir pour recevoir lui-

même l'Armée, épuiserent toutes les reflexions des Indiens, qui en tirerent enfin des conclusions très-avantageuses à la gloire des Espagnols; parce qu'ils ne pouvoient se persuader que l'Empereur eût fait ces démarches sans consideration, lui dont ils reveroient tous les Decrets avec une aveugle soûmission. Cortez avoit mis sur ses armes une chaîne d'émail, composée de plusieurs pierres fausses, mais très-belles & bien mises en œuvre, qui representoient des diamans & des émeraudes. Il l'avoit toujours réservée, à dessein d'en faire le présent de sa premiere audience; & comme il se trouvoit alors proche de la personne de Motezuma, il la lui mit au col; quoique les deux Princes qui le soûtenoient eussent retenu assez incivilement le General, en lui faisant connoître qu'il n'étoit pas permis de s'approcher si près de la personne du Prince. Mais Motezuma les blâma de cette action, & fut si satisfait du present, qu'il le regardoit avec admiration, & qu'il l'estimoit entre ses Domestiques, comme une piece d'un prix inestimable: aussi voulant s'acquitter sur le champ, de cette obligation, par quelque action de liberalité éclatante, il prit le tems que tous les Officiers des Espagnols lui faisoient la reverence, pour envoyer

querir un collier qu'on croyoit être la plus riche piece de son tresor. C'étoit des coquilles fines d'un très-beau cramoisi, fort estimées en ce Pays-là: elles étoient disposées en sorte, que quatre écrevisses d'or, parfaitement bien representées, pendoient des quatre côtez de chaque coquille. L'Empereur voulut lui-même la mettre au col de Cortez; faveur qui fit encore un grand bruit entre les Mexicains. Le discours de Cortez fut court & soûmis, conformément au sujet; & la réponse de Motezuma fut aussi en peu de paroles, où sa discretion parut conserver toute la bienséance. Il commanda à un des deux Princes sur qui il s'appuyoit, de demeurer, afin de conduire & d'accompagner Cortez jusqu'à son logement; & l'autre Prince le soûtint toujours, jusqu'à sa litiere où il monta, & se retira à son Palais avec la même pompe & la même gravité.

L'entrée des Espagnols dans la Ville de Mexique, se fit le huitiéme jour de Novembre, consacré à la mémoire des quatre saints Martirs Couronnez, l'an 1519. Leur logement étoit préparé dans une des maisons que *Axayaca*, pere de Motezuma, avoit bâties: elle disputoit de la grandeur avec le principal Palais des Empereurs, & avoit toutes les apparences d'une Forte-

resse, des murs forts & épais, flanquez d'espace en espace, de tours qui servoient d'appui & de défense. Toute l'Armée y trouva de quoi se loger; & le premier soin du General fut de la reconnoître lui-même exactement par tout, afin de poser ses corps-de-garde, de poster son artillerie, & de fermer bien son quartier. Quelques salles destinées aux Officiers, étoient tenduës de tapisseries de coton de diverses couleurs, le coton composant toutes leurs toiles, avec plus ou moins de délicatesse. Les chaises étoient de bois tout d'une piece, & les lits environnez de courtines suspenduës en forme de pavillon; des nattes de palmes étenduës, & une autre roulée, faisoient le fond & le chevet du lit. Les Princes les plus magnifiques n'en connoissoient point de plus délicat; & cette Nation ne faisoit pas grand cas de sa commodité, assez satisfaite d'avoir quelques secours contre la necessité; & l'on ne sçait point trop, si l'on ne devoit pas feliciter ces Barbares, de cette ignorance des superfluitez.



CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Motezuma vient le ſoir du même jour viſiter Cortez en ſon logement. Le diſcours qu'il fit avant que de donner audience au General ; la réponſe de Cortez.

IL étoit un peu plus de midi, lorſque les Eſpagnols entrerent au quartier qu'on leur avoit préparé, où ils trouverent un repas magnifique, deſtiné au General & à ſes principaux Officiers, avec une grande abondance de viandes moins délicates pour les Soldats ; outre pluſieurs Indiens qui ſervoient à manger & à boire, d'une promptitude & d'un ſilence à ſurprendre. Sur le ſoir, Motezuma ſuivi du même cortege, vint viſiter Cortez, qui en ayant été averti, alla recevoir ce Prince dans la premiere Cour, avec tout le reſpect qu'une ſemblable faveur pouvoit demander. Le General l'accompagna juſqu'à la porte de ſon appartement, où il lui fit une profonde reverence ; & l'Empereur paſſa, & alla prendre ſa place, d'un air dégagé & majeſtueux. Il commanda auſſi-tôt, qu'on approchât un ſiege pour Cortez : il fit ſigne aux Nobles de ſa ſuite, de ſe ranger contre

les murailles. Le General ordonna la même chose à ses Officiers : & lorsque les Truchemens furent arrivez, il voulut commencer son discours; mais Motezuma le retint, en faisant connoître qu'il vouloit parler avant que de lui donner audience ; & les Auteurs rapportent qu'il s'expliqua en cette substance :

„ Illustre Capitaine, & Genereux Etran-
„ gers, avant que je puisse écouter l'Ambas-
„ sade du grand Prince qui vous a envoyé,
„ il est à propos que vous & moi recipro-
„ quement, nous promettions de mépriser
„ & d'oublier ce que la renommée a divul-
„ gué touchant nos personnes & notre con-
„ duite ; en prévenant nos esprits par ces
„ vaines rumeurs, qui vont devant la veri-
„ té, & qui la défigurent par des traits de
„ blâme ou de flatterie. On vous aura dit
„ de moi, en quelques endroits, que je suis
„ un des Dieux immortels, en élevant ma
„ personne & mon pouvoir jusqu'au Ciel.
„ D'autres vous auront fait entendre, que
„ la fortune s'est épuisée à m'enrichir; que
„ les murailles & les tuiles de mes Palais
„ sont d'or, & que la terre s'affaisse sous le
„ poids de mes tresors : enfin quelques-
„ uns auront voulu vous persuader que je
„ suis un Tyran cruel & superbe, qui ab-
„ horre la justice, & qui ne connoît pas

l'humanité. Les uns & les autres vous ont « trompé également par leurs exagera- « tions ; & afin que vous ne vous imagi- « niez pas que je ſuis un Dieu, & que vous « connoiſſiez l'illuſion de ceux qui ſe ſont « forgé cette viſion, cette partie de mon « corps, *dit-il en découvrant ſon bras*, fera « paroître à vos yeux déſabuſez, que vous « parlez à un homme mortel, de la même « eſpece que les autres hommes, mais plus « noble & plus puiſſant qu'eux. Je ne nie- « rai pas que mes richeſſes ne ſoient gran- « des ; mais l'imagination de mes ſujets y « ajoûte beaucoup. Cette maiſon où vous « logez eſt un de mes Palais ; regardez ces « murailles, elles ſont faites de pierre & de « chaux, matiere vile, qui ne doit ſon prix « qu'à ſon emploi ; & par l'un & par l'au- « tre de ces exemples, jugez ſi l'on ne vous « a pas trompé de la même maniere, lorſ- « qu'on vous a exageré mes tyrannies. Au « moins, ſuſpendez votre jugement, juſ- « qu'à-ce que vous vous ſoyez éclairci de « mes raiſons, & ne comptez point ſur le « langage de mes Sujets rebelles, juſqu'à « ce que vous avez examiné, ſi ce qu'ils « appellent miſere, n'eſt point un châti- « ment, & s'ils ont droit de l'accuſer ſans « ceſſer de le meriter. C'eſt ainſi que l'on « nous a informez de ce qui regarde vos «

,, personnes & vos actions. Quelques-uns ,, nous ont assuré que vous étiez des Dieux, ,, que les bêtes farouches vous obéïssoient, ,, que vous teniez les foudres entre vos ,, mains, & que vous commandiez aux éle- ,, mens. D'autres nous vouloient faire croire ,, que vous étiez méchans, emportez, super- ,, bes ; que vous vous laissiez gourmander ,, aux vices, & que vous aviez une soif in- ,, satiable de l'or que notre Terre produit. ,, Cependant je reconnois déja que vous ,, êtes des hommes de la même composi- ,, tion & de la même pâte que nous, quoi- ,, qu'il y ait quelque difference, qui naît ,, des diverses influences, que la qualité du ,, Pays inspire aux mortels. Ces bêtes qui ,, vous obéissent, sont à mon avis de grands ,, cerfs que vous avez apprivoisez, & ins- ,, truits de cette science imparfaite, qui ,, peut être comprise par l'instinct des ani- ,, maux. Je conçois aussi fort bien que ces ,, armes qui ressemblent à la foudre, sont ,, des tuyaux d'un métal que nous ne con- ,, noissons pas, dont l'effet, pareil à celui ,, de nos sarbacanes, vient d'un air pressé ,, qui cherche à sortir, & qui pousse impé- ,, tueusement tout ce qui s'oppose à son pas- ,, sage. Le feu que ces tuyaux jettent avec ,, un bruit plus terrible, est tout au plus un ,, secret surnaturel de la même science, que

celle dont nos Sages font profession. Dans tout le reste de ce qu'on a rapporté de votre procedé, je trouve encore, suivant ce que mes Ambassadeurs ont remarqué sur vos inclinations, que vous avez de la bonté & de la religion, que vos chagrins sont fondez en raison, que vous souffrez les fatigues avec joie, & qu'entre vos autres vertus, on voit de la liberalité, qui ne s'accorde gueres avec l'avarice; ensorte qu'autant les uns que les autres, nous devons effacer les impressions qu'on avoit voulu nous donner, & sçavoir bon gré à nos yeux, de ce qu'ils ont desabusé notre imagination. Cela étant ainsi établi, j'ai souhaité que vous sçussiez, avant que de me parler, que l'on n'ignore pas entre nous autres, & que nous n'avons pas besoin de votre persuasion, pour croire que le grand Prince à qui vous obéissez, descend de notre ancien Quezalcoal, Seigneur des sept Cavernes de Navatlaques, & Roi legitime de ces sept Nations, qui ont fondé l'Empire de Mexique. Nous avons appris par une de ses Propheties, que nous reverons comme une verité infaillible, conformément à la tradition des siécles, conservez dans nos Annales, qu'il étoit sorti de ce Pays-ci, pour aller conquerir de nouvelles

„ Terres du côté de l'Orient,& qu'il avoit „ laissé des promesses certaines, que dans „ la suite des tems, ses descendans vien- „ droient moderer nos Loix, & réformer „ notre gouvernement, sur les regles de la „ raison. Ainsi comme les caracteres que „ vous portez ont du rapport à cette Pro- „ phetie, & que le Prince de l'Orient qui „ vous envoye, fait éclater, par vos ex- „ ploits même, la grandeur d'un si illus- „ tre Ayeul, nous avons déja résolu de „ consacrer à son service, tout ce que „ nous avons de pouvoir ; & j'ai trou- „ vé qu'il étoit à propos de vous en aver- „ tir, afin que vos propositions ne soient „ point embarrassées par ce scrupule, „ & que vous attribuiez les excès de ma „ douceur à cette illustre origine.

Motezuma finit ainsi le discours dont il voulut prévenir l'esprit des Espagnols, & qu'il fit avec beaucoup d'ardeur & de majesté : ce qui donna assez de matiere à Cortez, pour lui répondre, sans s'écarter de ces illusions qu'il trouvoit établies dans l'esprit de tous les Indiens en general. Il s'expliqua à peu près en ces termes, selon les memoires qu'on nous a donnez.

„ Seigneur, après vous avoir remercié „ humblement de cet excès de bonté qui

vous fait écouter si favorablement notre " Ambassade, & de cette haute & souve- " raine connoissance que vous employez " en notre faveur, en méprisant, d'une ma- " niere si avantageuse pour nous, les faux " préjugez de l'opinion; je puis vous dire " aussi qu'à notre égard, nous avons traité " celle que l'on doit avoir de vous, avec " tout le respect & toute la veneration qui " est dûë à votre Grandeur. On nous a dit " beaucoup de choses de votre personne, " dans les Terres de votre Empire. Les uns " la mettoient entre les Divinitez, d'autres " en noircissoient jusqu'aux moindres ac- " tions: mais ces discours s'enflent ordinai- " rement par des outrages qu'ils font à la " verité; puisque comme la voix des hom- " mes est l'organe de la renommée, elle " prend souvent la teinture de leurs pas- " sions; & celles-ci, ou ne conçoivent ja- " mais les choses comme elles sont, ou ne les " rapportent jamais comme elles les con- " çoivent. Les Espagnols, Seigneur, ont " une vûë penetrante, qui sçait distinguer " les differentes couleurs que l'on donne au " discours, & par la même lumiere les faux " semblans du cœur. Nous n'avons ajoûté " foi ni à vos Sujets rebelles, ni à vos flat- " teurs: & nous paroissons devant vous, " convaincus que vous êtes un grand Prin- "

„ ce, aimant la justice & la raison, sans
„ que nous ayons besoin du rapport de nos
„ sens, pour connoître que vous êtes mor-
„ tel. Nous autres sommes aussi de la même
„ condition, quoique plus vaillans, sans
„ comparaison, que vos Sujets, & d'un en-
„ tendement bien élevé au dessus du leur;
„ parce que nous sommes nez sous un cli-
„ mat dont les influences ont beaucoup de
„ vertu. Les animaux qui nous obéïssent,
„ ne sont point aussi comme vos cerfs : ils
„ ont bien plus de noblesse & de fierté; &
„ tout brutes qu'ils sont, ils ont de l'in-
„ clination à la guerre, & sçavent aspirer à
„ la gloire de leur maître, par une espece
„ d'ambition. Le feu qui sort de nos armes,
„ est un effet naturel de l'industrie des hom-
„ mes, sans que dans sa production il entre
„ rien de cette connoissance dont vos Magi-
„ ciens font profession; science abomina-
„ ble parmi nous, & digne d'un plus grand
„ mépris que l'ignorance même. J'ai crû
„ devoir établir ces principes, afin de satis-
„ faire aux avis que vous nous avez don-
„ nez; après quoi je dirai, Seigneur, avec
„ toute la soumission qui est dûë à votre
„ Majesté, que je viens la visiter en qualité
„ d'Ambassadeur du plus grand & du plus
„ puissant Monarque que le Soleil éclaire,
„ aux lieux où il prend sa naissance. J'ai

ordre de vous expoſer en ſon nom, qu'il "
ſouhaite être votre ami & votre allié, ſans "
s'appuyer ſur ces anciens droits dont vous "
avez parlé, & ſans autre fin que d'ouvrir "
le commerce entre vos deux Monarchies, "
& d'obtenir par cette voye le plaiſir de "
vous deſabuſer de vos erreurs: & quoique "
ſelon la tradition de vos Hiſtoires mêmes, "
il pût prétendre une reconnoiſſance plus "
poſitive dans les Terres de votre Domai- "
ne, il ne veut néanmoins uſer de ſon au- "
torité, que pour gagner votre creance, "
ſur des choſes entierement à votre avan- "
tage; & afin de vous faire entendre que "
vous, Seigneur, & vous autres, Nobles "
Mexicains qui m'écoutez, vivez en un "
abus terrible, par la Religion que vous "
profeſſez, en adorant des bois inſenſibles, "
qui ſont les ouvrages de vos mains & de "
votre caprice; puiſqu'il n'y a veritable- "
ment qu'un ſeul Dieu, qui n'a ni princi- "
pe, ni fin, & qui eſt le principe éternel "
de toutes choſes. C'eſt lui dont la puiſſan- "
ce infinie a créé de rien cet ouvrage admi- "
rable de Cieux, qui a fait le Soleil qui "
nous éclaire, la terre qui nous fournit des "
alimens, & le premier Homme de qui "
nous deſcendons, avec une égale obliga- "
tion de reconnoître & d'adorer notre "
premiere cauſe. C'eſt cette même obliga- "

„ tion qui eſt imprimée dans vos âmes, „ dont encore que vous reconnoiſſiez „ l'immortalité ; vous la proſtituez & la „ détruiſez, en rendant un culte d'adora- „ tion aux Demons ; eſprits immondes „ que Dieu a créez, & qui en punition de „ leur ingratitude & de leur rebellion con- „ tre lui, ont été précipitez dans ce feu „ ſous-terrain ; dont vous avez quelque „ repreſentation imparfaite ; en l'horreur „ de vos Volcans. La malice & l'envie, „ qui les rendent ennemis du genre hu- „ main, les obligent continuellement à „ ſolliciter votre perte, en ſe faiſant adorer „ ſous la figure de ces Idoles abominables. „ C'eſt leur voix que vous entendez quel- „ quefois dans les réponſes de vos Oracles, „ & ils forment ces illuſions, que les er- „ reurs de l'imagination introduiſent en „ votre entendement. Mais, Seigneur, je „ connois que ce n'eſt pas ici le lieu de trai- „ ter des miſteres d'une ſi haute Doctrine: „ ce même Monarque en qui vous recon- „ noiſſez une ſi ancienne ſuperiorité, vous „ exhorte ſeulement à nous écouter ſur ce „ point ſans aucune préoccupation ; afin „ que vous puiſſiez goûter le repos que vo- „ tre eſprit trouvera en la verité, & que „ vous apreniez combien de fois vous „ avez reſiſté à la raiſon naturelle, qui vous

donnoit des lumieres capables de vous " faire connoître votre aveuglement. C'eſt " la premiere choſe que le Roi mon Maî- " tre ſouhaite de votre Majeſté : c'eſt le " principal article de ma propoſition, & " le plus puiſſant moyen d'établir avec une " parfaite amitié l'alliance des deux Cou- " ronnes, ſur les fondemens inébranlables " de la Religion ; qui ſans laiſſer aucune " diverſité dans les ſentimens, unira les eſ- " prits par les liens d'une même volonté. "

C'eſt ainſi que Cortez trouva moyen de maintenir dans l'eſprit de Motezuma la réputation de ſes forces, ſans s'éloigner de la verité ; & qu'il ſe ſervit adroitement de l'origine qu'ils donnoient eux-mêmes à ſon Roi, au moins ſans contredire à ce qu'ils imaginoient, afin de donner plus d'autorité à ſon Ambaſſade. Cependant Motezuma ne parut pas fort docile ſur le point de la Religion. Ce Prince obſtiné dans les erreurs de l'Idolatrie, par une miſerable ſuperſtition, ſe leva de ſon ſiege, & dit à Cortez: *Je reçois avec beaucoup de reconnoiſſance, l'alliance & l'amitié que vous me propoſez de la part du grand Prince deſcendant de Quezalcoal. Mais je crois que tous les Dieux ſont bons: le vôtre peut être tel que vous le dites, ſans faire tort aux miens. Ne ſongez maintenant qu'à vous repoſer, puiſque vous êtes chez*

vous, où vous serez servi avec tout le soin qui est dû à votre valeur, & au grand Prince qui vous a envoyé. Alors il commanda que l'on fît entrer quelques Indiens qu'il avoit amenez ; & avant que de partir, il présenta lui-même à Cortez, diverses pieces d'orfevrerie, avec quantité de robes de coton, & d'autres ouvrages de plume fort bien travaillez ; present considerable, & pour la valeur, & pour la maniere dont il étoit offert. Motezuma distribua encore quelques joyaux de prix aux Espagnols qui assisterent à l'audience ; ce qu'il fit en grand Prince, genereusement, & sans témoigner qu'on lui en étoit obligé : regardant néanmoins Cortez & ses Capitaines, avec une espece de satisfaction qui marquoit ses inquiétudes passées, de la même maniere qu'on connoît jusqu'où alloit la crainte, par la joye qu'on témoigne de l'avoir perduë.



CHAPITRE XII.

Cortez va voir Motezuma dans son Palais, dont on décrit la grandeur & la magnificence. On rapporte ce qui se passa en leur conversation, & en d'autres qu'ils eurent sur le sujet de la Religion.

LE jour suivant, Cortez demanda audience, & il l'obtint avec tant de facilité, que les Officiers qui devoient l'accompagner à cette visite, arriverent avec la réponse. Ces Officiers étoient employez particulierement à la conduite des Ambassadeurs, & comme les Maîtres des Ceremonies & des bienséances de la Nation. Le General s'habilla fort galamment, sans néanmoins oublier ses armes, qui passoient pour une parure militaire. Il étoit suivi des Capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velasquez de Leon, & Diego d'Ordaz, avec six ou sept soldats, gens de confiance. Bernard Diaz del Castillo fut de ce nombre; & déja il commençoit à remarquer toutes choses à dessein de composer son Histoire.

Les ruës étoient remplies d'un nombre presque infini de Peuple, qui s'empressoit

à voir passer les Espagnols, sans embarrasser le chemin; & leurs reverences & leurs soûmissions furent accompagnées d'acclamations, entre lesquelles on entendit souvent repeter le mot de *Teules*, qui en leur langue signifie Dieux. Cette parole, dont on sçavoit déja la valeur, n'étoit pas désagréable à des gens qui fondoient leur plus grande assûrance sur le respect qu'on avoit pour leurs personnes.

Ils découvrirent de fort loin le Palais de Motezuma, dont la magnificence témoignoit assez celle des Princes qui l'avoient bâti. On y entroit par trente portes, qui répondoient sur autant de ruës differentes; & la principale face, qui regardoit sur une place fort spacieuse, dont elle occupoit tout un côté, étoit bâtie de pierres de jaspe noir, rouge & blanc, fort polies, & placées avec une proportion qui n'étoit pas à mépriser. On remarquoit sur la principale porte un grand écusson chargé des armes de Motezuma : c'étoit un griffon dont la moitié du corps representoit un aigle, & l'autre un lion. Il avoit les aîles étenduës, comme pour voler; & il tenoit entre ses griffes un tigre qui sembloit se debattre avec fureur. Quelques Auteurs soûtiennent que

ce griffon n'étoit autre chose qu'un aigle, par la raison qu'on n'a jamais vû de griffon en ce Pays-là ; comme s'il n'y avoit pas lieu de douter qu'il y en eût en tout le reste du monde, puisque les Naturalistes ne les mettent qu'au rang des oiseaux fabuleux. Mais il est aisé de répondre, que l'imagination a pû inventer en ce lieu-là, comme ailleurs, cette espece de monstres, suivant ce que les Poëtes appellent Licence, & les Peintres Caprice.

En approchant de la porte, les Officiers qui accompagnoient le General, s'avancerent jusqu'à un de ses côtez, où faisant en arriere quelques démarches misterieuses, ils formerent comme un demi cercle, afin de ne passer sous la porte que deux à deux. C'étoit une ceremonie de respect; car ils auroient crû en manquer, s'ils eussent entré en foule dans les Palais de l'Empereur : & leur retraire en arriere marquoit la crainte qu'ils avoient de fouler aux pieds un lieu si venerable. Après avoir passé trois vestibules ornez de jaspe, comme la face du Palais, ils arriverent à l'appartement de Motezuma, dont les salons leur parurent également admirables, par leur grandeur & par leurs ornemens. Les planchers étoient couverts de nattes, d'un travail délicat &

diversifié, & les murailles tapissées de pieces tissuës de coton, mêlé avec du poil de lapin, sur un fond de plumes, le tout relevé par l'éclat des diverses couleurs, & par la beauté des figures. Les lambris faits d'un assemblage de bois de cyprès, de cedre, & d'autres bois de senteur, avoient divers feüillages & festons de relief; mais ce qui en étoit le plus remarquable, est que sans avoir l'usage des cloux, ni des chevilles, ils formoient de très-grands plat-fonds, sans autres liaison, que celle qu'ils tiroient de l'adresse dont les pieces se soûtenoient réciproquement.

On voyoit en chaque salon, un grand nombre d'Officiers de divers rangs, qui gardoient les portes, chacun suivant sa qualité & son emploi. Les premiers Ministres de l'Empereur attendoient à celle de l'antichambre, où ils reçurent Cortez avec beaucoup de civilité : néanmoins ils le firent attendre un peu, afin d'ôter leurs sandales, & les riches manteaux dont ils étoient parez. Ils en prirent de simples, parce qu'entre ces Peuples, la bienseance ne permettoit pas de paroître avec un habit brillant, en la présence du Prince. Les Espagnols observoient ces façons. Tout leur paroissoit nouveau; & toutes choses contribuoient à imprimer du respect, la grandeur du Palais,

les ceremonies de la reception, & jusqu'au profond silence de ce grand nombre de Domestiques.

Motezuma étoit debout, paré de toutes les marques de sa Souveraineté. Il s'avança quelques pas au devant du General, à qui il mit les mains sur les épaules, lorsqu'il se baissa pour le saluer, & fit seulement un air de visage doux & caressant aux Espagnols qui l'accompagnoient; & puis il s'assit, & fit donner des sieges à Cortez & à tous ceux de sa suite, sans leur laisser la liberté de les refuser. La visite fut longue, & en maniere de conversation. L'Empereur débuta par diverses questions sur l'Histoire naturelle & politique des Pays Orientaux; approuvant à propos ce qui lui paroissoit juste, & montrant qu'il sçavoit appuyer par des raisonnemens, les sujets qu'il avoit de douter. Il revint enfin à la dépendance, & à l'obligation que les Méxicains étoient obligez d'avoir pour le descendant de leur premier Roi. Il s'applaudit particulierement, de ce que la Prophetie touchant les Etrangers, avoit été accomplie sous son Regne, après les promesses faites depuis tant de siecles à ses prédecesseurs; & cette créance, vaine & méprisable en son origine & en toutes ses circonstances, ne laissa pas d'être d'une extrême consequence en cette occasion;

afin d'ouvrir aux Espagnols le chemin de s'introduire en ce grand Empire. Ainsi ce qui brille le plus à nos yeux dans la conduite de la vie, est souvent comme enchaîné à des principes si foibles & si legers, qu'il paroît ridicule à ceux qui les sçavent penetrer.

Cortez tourna fort adroitement le discours sur la Religion, lorsqu'entre les autres éclaircissemens qu'il donnoit à l'Empereur, des Loix & des Coutumes de sa Nation, il parla de celles qui obligent tous les Chrétiens en general; afin que les vices & les abominations de ses Idoles lui parussent plus horribles par cette opposition. Il prit cette occasion de se recrier contre les sacrifices du sang humain; & contre cette brutale coutume, dont la nature même avoit horreur, de manger des hommes qu'ils sacrifioient : bestialité introduite en cette Cour, avec d'autant plus de fureur, que le nombre des sacrifices étoit plus grand; & par la même raison, celui de ces infames repas plus condamnable.

Cette audience ne fut pas entierement inutile, puisque Motezuma, touché en quelque maniere par la force de la raison, bannit de dessus sa table, les plats de chair humaine; mais il n'osa défendre absolument cette viande à ses Sujets, & il ne se rendit

point ſur l'article des ſacrifices : au contraire , il ſoûtint que ce n'étoit pas une cruauté, d'offrir à ſes Dieux des priſonniers de guerre qui étoient déja condamnez à la mort, ne trouvant point de raiſon qui lui pût perſuader, que ſous le nom de prochain , on comprenoit juſqu'à ſes ennemis.

Ce Prince donna fort peu d'eſperance de ſe rendre à la connoiſſance de la verité , quoique Cortez & le Pere Olmedo euſſent eſſayé , en pluſieurs converſations , de lui enſeigner le chemin qui y conduit. Il avoit aſſez de lumieres pour reconnoître quelques avantages de la Religion Catholique, & pour ne prétendre pas ſoutenir indifferemment tous les abus de la ſienne : mais la crainte le retenoit toujours dans cette fauſſe idée , que ſes Dieux étoient bons en ſon Pays , comme celui des Chétiens l'étoit aux lieux où il regnoit ; & il ſe faiſoit quelque violence pour cacher ſon chagrin, lorſqu'il ſe ſentoit preſſé par la force des argumens qu'on lui propoſoit. Ainſi il ſouffroit beaucoup dans les conferences qu'on avoit avec lui ſur ce ſujet , parce qu'il vouloit ſe rendre complaiſant aux Eſpagnols , d'une maniere qui tenoit de la baſſeſſe ; & d'autre part , il ſe ſentoit gêné par l'affectation hipocrite de cette fauſſe pieté qui lui avoit acquis la Couronne , & qu'il croyoit

devoir la maintenir. C'est ce qui l'obligeoit à craindre de perdre l'estime de ses sujets, s'ils le voyoient moins appliqué au culte de ses Dieux : miserable politique, & propre aux Tyrans, d'être superbes en leurs commandemens, & lâches dans leurs reflexions!

Cette resistance ne se faisoit pas sans ostentation ; en sorte qu'un des premiers jours, comme ce Prince faisoit voir au General & au Pere, accompagnez de quelques Capitaines, & de plusieurs Soldats Espagnols, la grandeur & la magnificence de sa Cour, il voulut, par un sentiment de vanité, leur montrer le plus grand de ses Temples. Il leur ordonna de s'arrêter un peu à l'entrée ; & il s'avança, afin de consulter avec ses Sacrificateurs, s'il étoit permis de faire paroître en la présence de leurs Dieux, des gens qui ne les adoroient pas. Ils conclurent qu'on pouvoit les admettre, pourvû qu'ils ne fissent point d'insolence : & aussi-tôt, deux ou trois des plus anciens Sacrificateurs sortirent, & apporterent la permission d'entrer, & la priere qu'on leur faisoit. Toutes les portes de ce vaste & superbe édifice s'ouvrirent en même-tems ; & Motezuma prit le soin d'expliquer aux Espagnols, ce qu'il y avoit de misterieux. Il leur montra les lieux destinez au service du Temple, l'usage des vaisseaux &

des autres inſtrumens, & ce que chaque Idole repreſentoit : ce qu'il fit avec tant de reſpect & de ceremonies, que les Eſpagnols ne pûrent s'empêcher d'en rire, dont il ne fit pas ſemblant de s'appercevoir, mais ſeulement il ſe tourna vers eux, comme pour retenir leur emportement par ſa vûë. Cortez ſe laiſſant tranſporter au zele qui brûloit dans ſon cœur, lui dit Alors : *Permettez-moi, Seigneur, de planter la Croix de* Jesus-Christ, *devant ces images du Diable, & vous verrez ſi elles ſont dignes d'adoration, ou de mépris.* La fureur des Sacrificateurs prit feu à cette propoſition ; & Motezuma en fut interdit & mortifié, n'ayant ni la patience de la ſouffrir, ni le courage de s'en offenſer, ſur quoi il prit un parti entre ſon premier reſſentiment, & ſon zele hipocrite ; & afin de ſatisfaire, & à l'un & à l'autre : *Vous pourriez*, dit-il aux Eſpagnols, *accorder à ce lieu l'attention que vous êtes obligez d'avoir pour ma perſonne.* A ces mots il ſortit du Temple, afin qu'ils le ſuiviſſent ; & il s'arrêta ſous le portique, où il ajoûta, avec moins d'émotion : *Mes amis, vous n'avez maintenant qu'à retourner en votre quartier ; car je veux demeurer ici, afin de demander pardon à mes Dieux, de l'excès de ma patience* : Saillie remarquable, cauſée par l'embarras où il ſe trou-

voit, & exprimée en des termes qui faisoient connoître sa résolution, & ce qu'il lui coûtoit à demeurer dans les bornes de la moderation.

Après cette experience, suivie de quelques autres, Cortez résolut, suivant l'avis du Pere Olmedo, & du Licencié Diaz, que l'on ne parleroit plus de Religion, jusqu'à un temps plus propre; parceque cela ne servoit qu'à irriter & à endurcir l'esprit de Motezuma. Cependant il obtint de cet Empereur la liberté de rendre à Dieu un culte public; & Motezuma même envoya les Intendans de ses bâtimens, afin qu'on bâtit un Temple à ses dépens, ainsi que le General le souhaitoit; tant il avoit de passion qu'on le laissât en repos, sur le sujet de ses erreurs. D'abord on nettoya un des principaux salons du Palais, qui servoit de logement aux Espagnols, & après l'avoir reblanchi par tout, on y éleva un Autel, où l'on mit un tableau de la très-sainte Vierge, sur des gradins magnifiquement ornez. On dressa une grande Croix devant la porte du salon, qui devint ainsi une Chapelle fort propre, où on disoit tous les jours la Messe, on faisoit la priere du Rosaire, & plusieurs autres exercices de pieté & de dévotion. Motezuma y assistoit quelquefois, accompagné de ses Princes

& de ses Ministres, qui loüoient extrêmement la douceur de notre sacrifice, sans reconnoître l'inhumanité & l'abomination des leurs : aveugles superstitieux, à qui leurs ténebres étoient palpables, & qui se défendoient par la coutume, contre la raison.

Mais avant que de rapporter ce qui arriva aux Espagnols en cette Ville, il est à propos de faire la description de sa grandeur, de la forme de son Gouvernement & de sa Police, & de donner, enfin, toutes les connoissances necessaires à l'intelligence & à l'idée de ces évenemens : puisqu'encore que ces peintures interrompent la narration, elles sont neanmoins necessaires à l'Histoire, pourvû qu'elles ne soient point hors du sujet, & qu'elles soient exemtes des autres taches, qui sont les vices de la disgression.

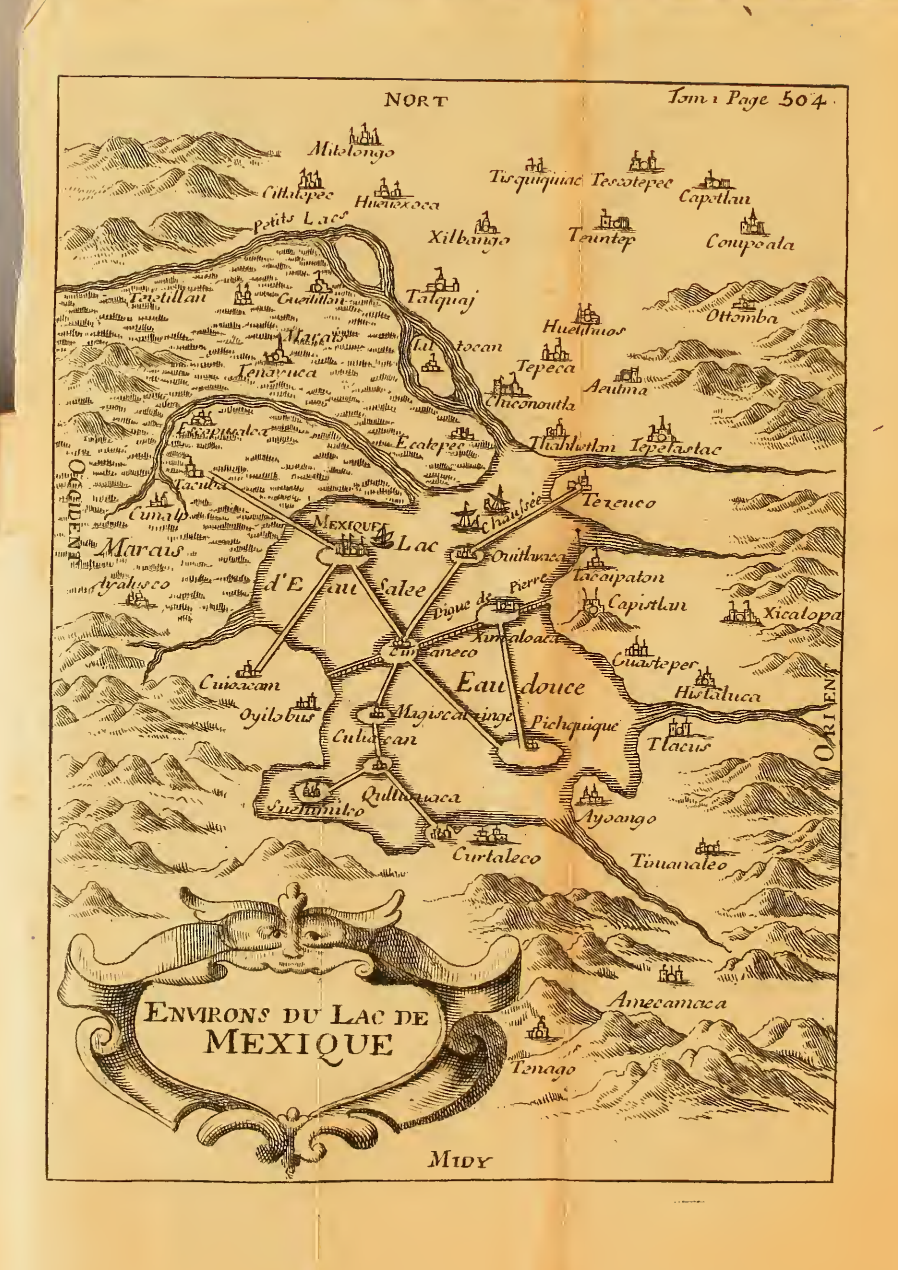


CHAPITRE XIII.

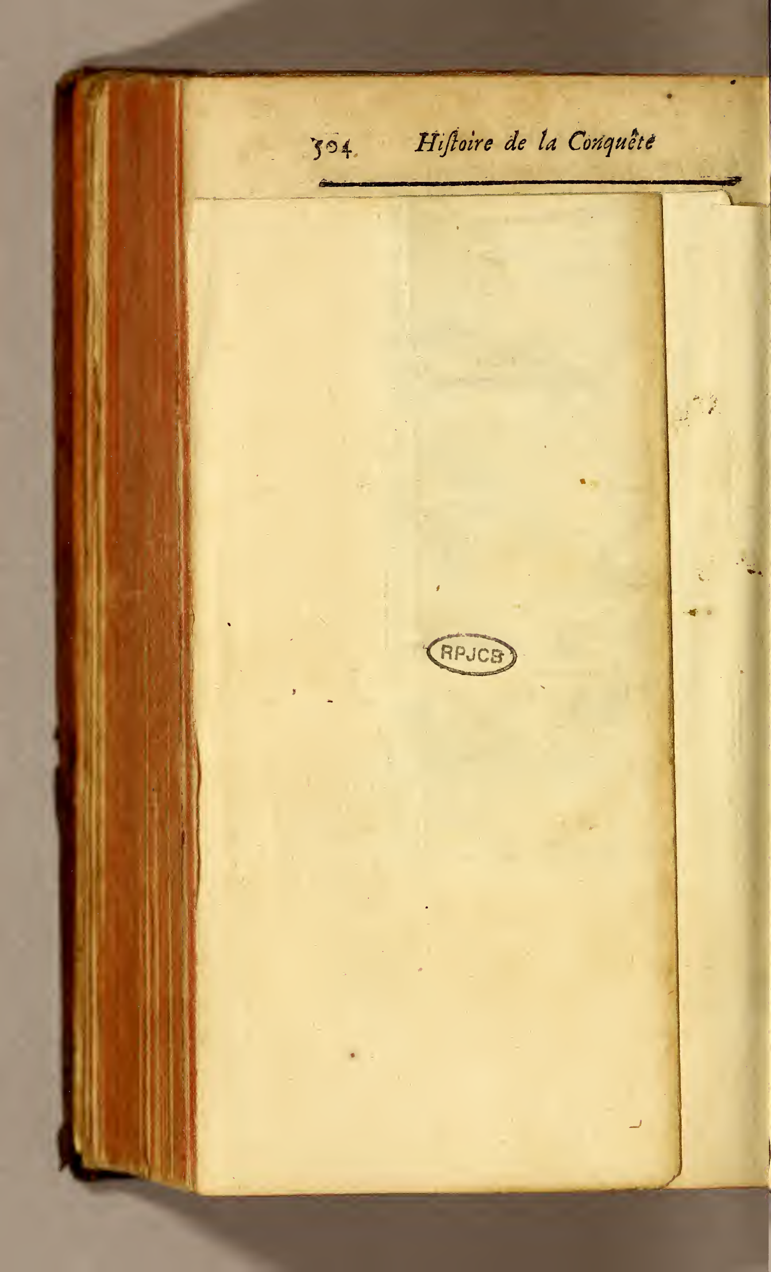
Description de la Ville de Mexique ; de son air, de sa situation, du Marché de Tlateluco, & du plus grand de ses Temples, dedié au Dieu de la Guerre.

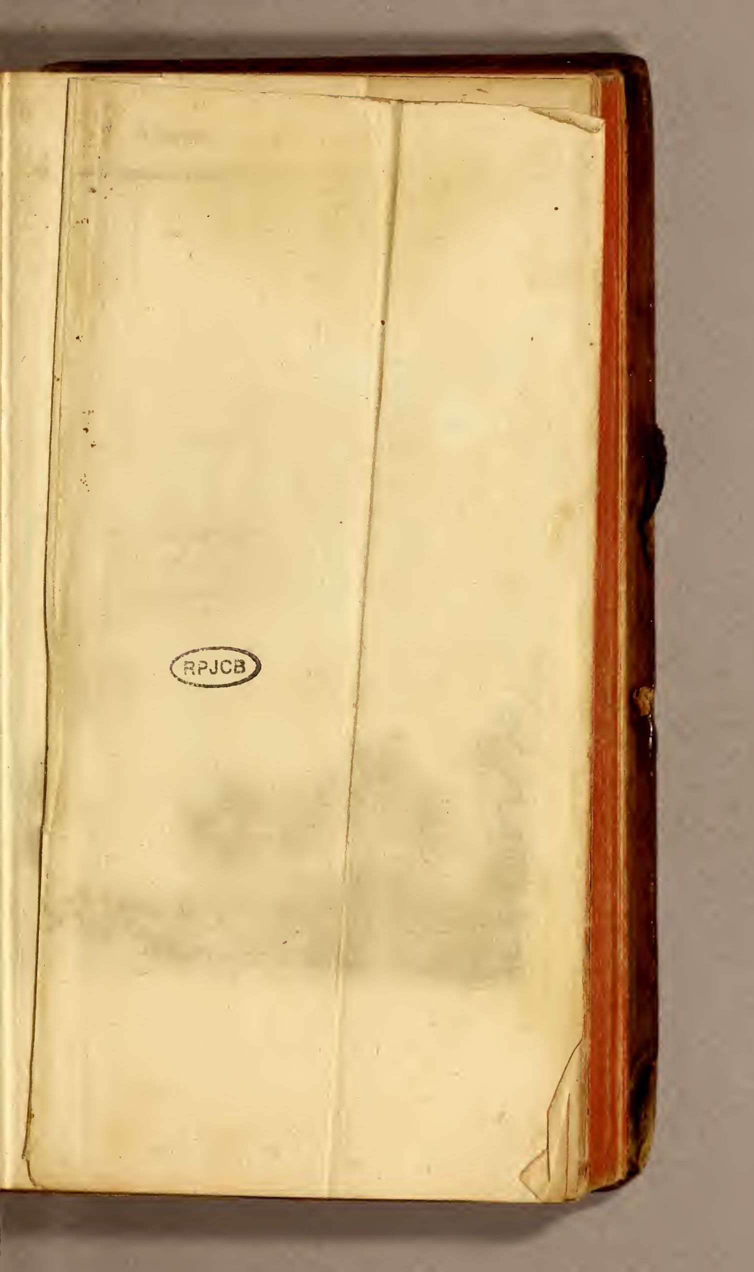
LA grande Ville de Mexique avoit été connuë au commencement de sa fondation, sous le nom de *Tenuchtitlan*, ou sous quelque autre approchant de celui-là ; sur quoi les Auteurs se fatiguent assez inutilement. Elle pouvoit alors contenir soixante milles, en deux quartiers séparez, dont l'un se nommoit *Tlateluco*, qui n'étoit rempli que de menu peuple, & l'autre *Mexico*, sejour de la Cour & de toute la Noblesse, & dont par cette raison la Ville entiere avoit pris le nom.

Elle étoit située au milieu d'une vaste plaine, couronnée de tous côtez par de très-hautes montagnes, dont les torrens & les ruisseaux alloient former divers étangs dans la vallée, & au centre deux grands Lacs, que la Nation Mexicaine occupoit par plus de cinquante Villes ou Bourgades. Cette petite mer avoit trente lieuës de circonference ;



Nort
Tom 1 Page 504
Mitelongo
Cittalepec
Hueuexoca
Tisquiquiac
Tescotepec
Capotlan
Petits Lacs
Xilbango
Teuntep
Coupoala
Gueitillan
Talquiaj
Ottomba
Marais
Tenayuca
Tepeca
Aeutma
Chiconoutla
Ecatepec
Tepetastac
Tacuba
Tezeuco
Occident
Mexique
Chaussée
Lac
Marais
d'Eau Salee
Pierre
Capistlan
Xicalopa
Digue de
Guasteper
Eau douce
Histaluca
Pichquique
Culiacan
Tlacus
Orient
Ayoango
Curtaleco
Tiuanaleo
Amecamaca
Tenago
Environs du Lac de Mexique
Midy


RPJCB


RPJCB

La Ville de Mexique

circonference; & les deux Lacs qui la composoient, communiquoient leurs eaux par une digue de pierre qui les separoit, & où on avoir pratiqué des ouvertures, que l'on passoit sur des ponts de bois. Chaque ouverture avoit des deux côtez, un portereau qui se levoit, afin de donner de l'eau au Lac inferieur, qui avoit souvent besoin du secours de l'autre. Le plus haut étoit d'une eau douce & claire, où on trouvoit des poissons de fort bon goût: l'autre avoit ses eaux épaisses & salées semblables à celles de la Mer. Ce n'est pas que les torrens dont elles étoient formées, eussent une qualité differente de ceux qui composoient le Lac superieur: la salûre ne venoit que de la nature de la terre qui renfermoit ces eaux, & qui étoit grossiere & nitreuse en cet endroit. Ce défaut même tournoit à un très-grand avantage, à cause du sel que l'on faisoit par tout sur les bords de ce Lac, où ils laissoient purifier au Soleil; & puis ils rafinoient par le feu, l'écume, & les superfluitez que le batement du flot avoit amassées.

C'étoit presque au milieu de ce Lac salé, que l'on avoit fondé la Ville de Mexique, dont la hauteur est à dix-neuf degrez treize minutes au Nord de la Ligne Equinoxiale, au dedans de la Zone Torride, que

les anciens Philosophes s'imaginoient être toute en feu, & inhabitable, par un raisonnement qui doit apprendre à notre experience le peu de fondement que l'on doit faire sur la science des hommes, en toutes ces connoissances qui ne s'aident point de la voie des sens pour détromper l'entendement. Elle joüissoit d'une temperature d'air agréable & saine, où le froid & la chaleur se faisoient sentir en leur saison, mais l'un & l'autre à un degré moderé; l'humidité, qui pouvoit le plus attaquer la santé, à cause de la situation du lieu, étoit corrigée par la faveur des vents, & par le benefice du Soleil.

Cette grande Ville avoit des lieux très-agréables au milieu des eaux, & donnoit la main à la terre, par ses digues ou chaussées principales; fabrique somptueuse, qui ne servoit pas moins à l'ornement, qu'à la necessité. La premiere, du côté du Midi, avoit deux lieuës de longueur; & c'est par où les Espagnols firent leur entrée. L'autre, du côté du Septentrion, n'étoit que d'une lieuë; & la troisiéme, un peu moindre, regardoit l'Occident. Les ruës de la Ville, fort larges, paroissoient avoir été tirées au cordeau; les unes étoient d'eau, avec leurs ponts, pour la communication des Habitans: les autres de terre seule,

avoient été faites à la main : enfin on en voyoit quelques-unes de terre & d'eau ensemble ; la terre des deux côtez, pour le passage des gens de pied, & l'eau au milieu, pour l'usage des canots & des barques de diverse fabrique, qui navigeoient par tout dans la Ville, ou qui servoient au commerce, & dont le nombre paroîtra peut-être incroyable, puisque les Mexicains assûrent qu'il alloit à cinquante mille, sans compter les autres moindres embarcations, qu'ils appelloient *Acales*, faites d'un seul tronc d'arbre, & capables de contenir un homme qui ramoit.

Les édifices publics, & les maisons des Nobles, qui composoient la plus grande partie de la Ville, étoient de pierre, & bien bâties ; celles du Peuple basses & inégales : mais les unes & les autres disposées ensorte, qu'elles laissoient differentes places d'un terrein plein & uni, où ils tenoient leurs Marchez.

La place de Tlateluco, d'une étenduë admirable, étoit celle où l'on voyoit le plus grand concours de monde, à cause de ses Foires, qui se tenoient à certains jours de l'année, où les Paysans & les Marchands de tout le Royaume se rendoient avec ce qu'ils avoient de plus précieux, tant en fruits, ou productions de la

terre, qu'en manufactures. Il accouroient en si grand nombre, qu'encore que Herrera nous figure cette place une des plus grandes du Monde, elle étoit néanmoins remplie de leurs tentes, toutes de rang, & si pressées, qu'à peine les acheteurs pouvoient-ils trouver de la place entre deux rangs. Chacun connoissoit son poste ; & ils armoient leurs boutiques de couvertures garnies de gros coton, & à l'épreuve du Soleil & de la pluie. Nos Ecrivains s'attachent à conter l'ordre, la varieté & la richesse de ces Marchez. Il y avoit des rangs d'Orfevres, qui vendoient des joyaux & des chaînes d'un travail singulier ; des vases, & diverses figures d'animaux d'or ou d'argent, faits avec tant d'art, que quelques-uns de ces ouvrages ont épuisé toute l'habileté & toute la speculation de nos meilleurs ouvriers, particulierement de petites marmites, dont les ances étoient mobiles, quoiqu'elles eussent été fonduës d'un même jet avec la marmite ; & d'autres pieces de ce genre, où l'on trouvoit des moulures & du relief, sans qu'il y eût aucune trace ni apparence du marteau, ni du ciseau. On voyoit des rangs de Peintres, qui exposoient des desseins & des paysages d'un très-bon goût, de cette ordonnance de plumes, qui donnoient le coloris

& la vie à la figure, enſorte qu'on a vû des ouvrages de cette eſpece, où l'on ne ſçavoit lequel admirer de l'art, ou de la patience du Peintre. Toutes les diverſes ſortes de toiles qui ſe fabriquoient dans ce vaſte Empire, ſe vendoient à ces Marchez : elles étoient faites de coton & de poil de lapin, filez enſemble par les femmes ennemies de l'oiſiveté, & très-adroites à cette ſorte de manufacture. On vendoit ailleurs des buyres, des cuvettes, & d'autres ouvrages d'une figure exquiſe & d'une poterie très-fine, differente en couleur, & en odeur même, dont ils compoſoient, avec une adreſſe ſurprenante, toute ſorte de vaiſſelle neceſſaire au ſervice du ménage, & à l'ornement des chambres; l'uſage n'étant point d'avoir de l'or & de l'argent en vaiſſelle, hors le Palais de l'Empereur, où encore on ne s'en ſervoit qu'aux jours des plus grandes Fêtes. On y trouvoit encore dans le même ordre, avec abondance, toute ſorte de fruits, de viandes & de poiſſons, & enfin tout ce qui pouvoit contribuer au plaiſir & aux beſoins de la vie. L'achat & la vente ſe faiſoient par échange, chacun donnant ce qu'il avoit de trop, pour ce qui lui manquoit. Le mayz & le cacao ſervoient ſeulement de monnoie pour les choſes de moindre valeur. Ils ne ſe

régloient point par le poids, qu'ils ne connoiſſoient pas; mais ils avoient differentes meſures, qui leur ſervoient à diſtinguer la quantité, outre l'uſage des chifres & des nombres, par leſquels ils déterminoient le prix de chaque choſe, ſuivant la taxe.

Il y avoit une maiſon où les Juges du Commerce tenoient leur Tribunal, deſtiné à regler les differends entre les Négocians. D'autres Miniſtres inferieurs alloient par les Marchez maintenir par leur autorité, l'égalité dans les traitez; & ils rapportoient au premier Tribunal, les cauſes où ils trouvoient que la fraude ou l'excès du prix meritoient quelque châtiment. Nos Eſpagnols admirerent avec juſtice, la premiere fois, l'abondance, la diverſité, l'ordre & la police de ces Marchez, où cette multitude preſque infinie de Peuple trafiquoit ſi paiſiblement. C'étoit veritablement un ſpectacle merveilleux, qui repreſentoit d'une ſeule vûë, la grandeur & le Gouvernement de cet Empire.

Les Temples, s'il eſt permis de leur donner ce nom, s'élevoient magnifiquement au deſſus de tous les autres édifices. Le plus grand lieu de la réſidence du Chef de ces infâmes Sacrificateurs, étoit conſacré à l'Idole *Viztzilipuztli*, qui ſi-

Tom.1. Page 511.

Le grand Temple de Mexique.

B.



gnifioit en leur langue le Dieu de la guerre, & qui passoit pour le Souverain de tous leurs Dieux. On peut juger par cet attribut de Souveraineté, combien cette Nation estimoit l'art militaire. Les Soldats Espagnols appelloient cette Idole *Huchilobos*, par corruption de nom & de prononciation; & c'est ainsi que Bernard Diaz l'a nommée, parce qu'il trouvoit la même difficulté à écrire son vrai nom. Nos Auteurs sont fort opposez les uns aux autres, sur la description de ce superbe bâtiment. Herrera s'est entierement attaché à celle de Gomara: ceux qui l'ont vû depuis, avoient d'autres choses en tête, & les Auteurs modernes en ont formé des desseins suivant leur imagination. Nous suivons le Pere Joseph d'Acosta, & d'autres plus exacts & mieux informez.

On entroit d'abord dans une grande place quarrée, & fermée d'une muraille de pierre, où plusieurs couleuvres de relief, entrelassées de diverses manieres au dehors de la muraille, imprimoient de l'horreur, principalement à la vûë du frontispice de la premiere porte, qui en étoit chargé, non sans quelque signification misterieuse. Avant que d'arriver à cette porte, on rencontroit une espece de Chapelle, qui n'étoit pas moins affreuse: elle étoit de pierre, éle-

vée de trente degrez, avec une terrasse en haut, où on avoit planté sur un même rang, & d'espace en espace, plusieurs troncs de grands arbres taillez également, qui soûtenoient des perches qui passoient d'un arbre à l'autre. Ils avoient enfilé par les tempes, à chacune de ces perches, quelques crânes des malheureux qui avoient été immolez, dont le nombre, qu'on ne peut rapporter sans horreur, étoit toujours égal; parce que les Ministres du Temple avoient soin de remplacer celles qui tomboient par l'injure du temps: déplorable trophée, où l'ennemi du genre humain étaloit les marques de sa rage, que ces Barbares conservoient sans aucun remors de la nature, où la cruauté prenoit le masque de la Religion, & où la mort accompagnée de tout ce qu'elle a de terrible, devenoit familiere aux yeux par l'habitude.

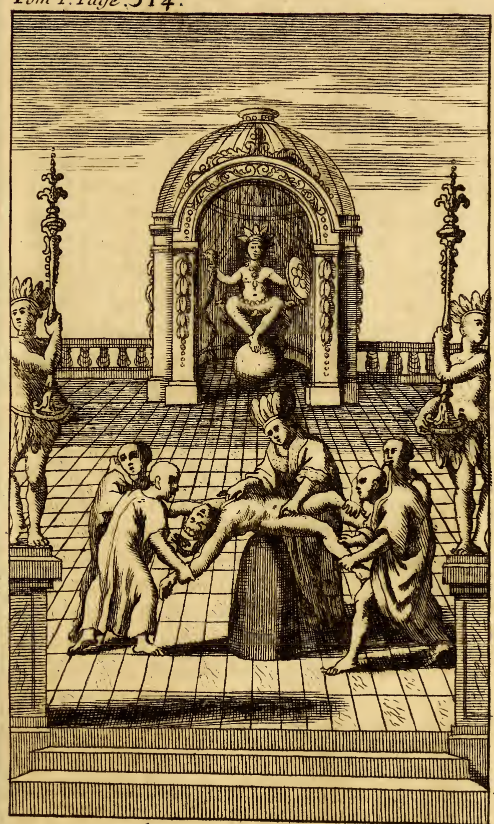
Les quatre côtez de la place avoient chacun une porte qui se répondoient, & étoient ouvertes sur les quatre principaux Vents. Chaque porte avoit sur son portail quatre statuës de pierre, qui sembloient par leurs gestes montrer le chemin, comme si elles eussent voulu renvoyer ceux qui n'étoient pas bien disposez; elles tenoient le rang de Dieux Liminaires, ou Portiers; parce qu'on leur donnoit quelques reveren-

tes en entrant. Les logemens des Sacrificateurs & des Miniſtres étoient appliquez à la partie interieure de la muraille de la place, avec quelques boutiques qui en occupoient tout le circuit, ſans retrancher que fort peu de choſe de ſa capacité ſi vaſte, que huit à dix mille perſonnes y danſoient commodément, aux jours de leurs Fêtes les plus ſolemnelles.

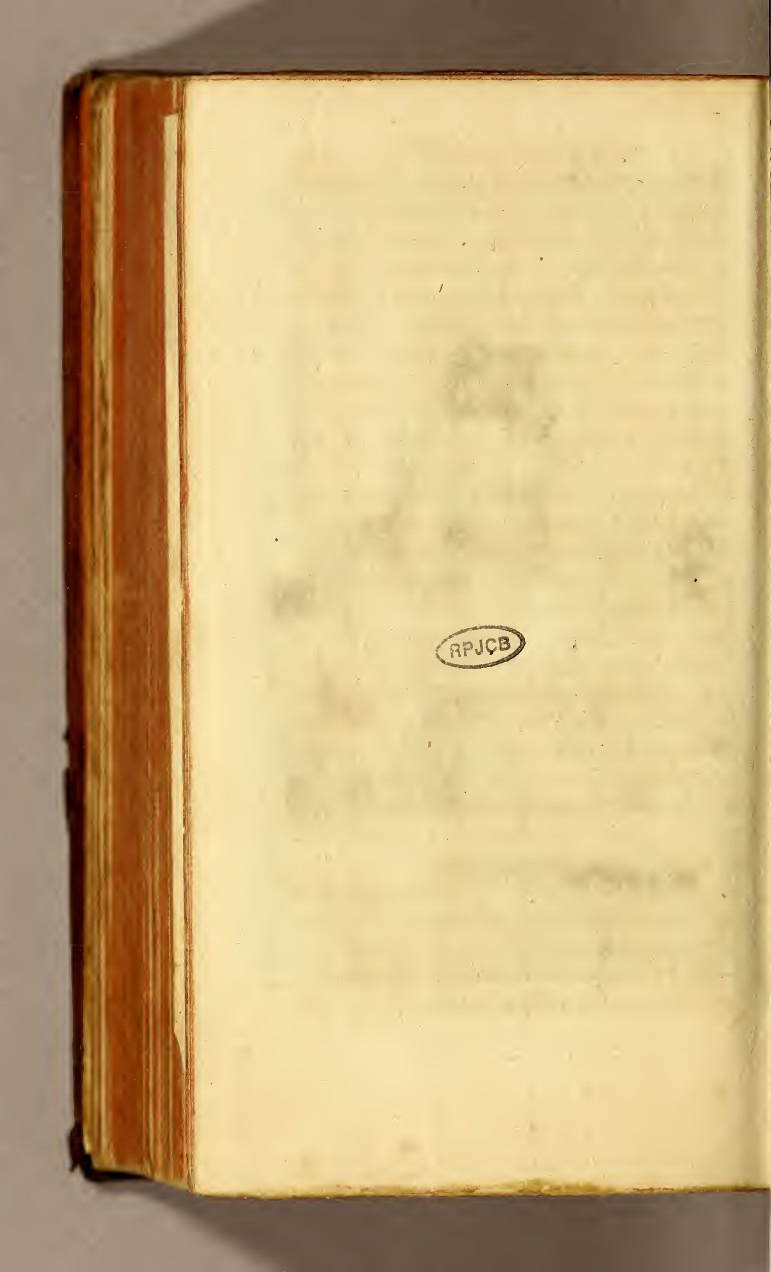
Au centre de cette place s'élevoit une grande machine de pierre, qui par un tems ſerein, ſe découvroit au deſſus des plus hautes tours de la Ville. Elle alloit toujours en diminuant, juſqu'à former une demi-piramide, dont trois des côtez étoient en glacis; & le quatriéme ſoûtenoit un eſcalier: édifice ſomptueux, & qui avoit toutes les proportions de la bonne architecture. Sa hauteur étoit de ſix-vingt degrez, & ſa conſtruction ſi ſolide, qu'elle ſe terminoit en une place de quarante pieds en quarré, dont le plancher étoit couvert fort proprement de divers carreaux de jaſpe de toute ſorte de couleurs. Les piliers ou appuis d'une maniere de baluſtrade qui regnoit autour de cette place, étoient tournez en coquille de limaçon, & revêtus par les deux faces, de pierres noires ſemblables au jeais, appliquées avec ſoin, & jointes par le moyen d'un bitume rouge & blanc;

ce qui donnoit beaucoup d'agrément à tout cet édifice.

Aux deux côtez de la balustrade, à l'endroit où l'escalier finissoit, deux statuës de marbre soûtenoient, d'une maniere qui exprimoit fort bien leur travail, deux grands chandeliers d'une façon extraordinaire. Plus avant, une pierre verte s'élevoit de cinq pieds de haut, taillée en dos d'âne, où l'on étendoit sur le dos le miserable qui devoit servir de victime, afin de lui fendre l'estomac, & d'en tirer le cœur. Au dessus de cette pierre, en face de l'escalier, on trouvoit une Chapelle, dont la structure étoit solide & bien entenduë, couverte d'un toît de bois rare & précieux, sous lequel ils avoient placé leur Idole sur un Autel fort élevé, entouré de rideaux. Elle étoit de figure humaine, assise sur un trône soûtenu par un globe d'azur, qu'ils appelloient le Ciel. Il sortoit des deux côtez de ce globe, quatre bâtons, dont le bout étoit taillé en tête de serpent, que les Sacrificateurs portoient sur leurs épaules, lorsqu'ils produisoient leur Idole en public. Elle avoit sur la tête un casque de plumes de diverses couleurs, en figure d'oiseau, avec le bec & la crête d'or bruni. Son visage étoit affreux & severe, & encore plus enlaidi par deux raies bleuës qu'elle avoit, l'une sur le



Idole de Vizt zili puzt Li.


RPJCB

front, & l'autre ſur le nez. Sa main droite s'appuyoit ſur une couleuvre ondoyante, qui lui ſervoit de bâton : la gauche portoit quatre fleches, qu'ils reveroient comme un préſent du Ciel, & un bouclier couvert de cinq plumes blanches miſes en croix. Tous ces ornemens, ces marques & ces couleuvres, avoient leur ſignification miſterieuſe : ſur quoi ces miſerables débitoient mille rêveries, avec des reflexions dignes de pitié.

Une autre Chapelle à gauche de la premiere, & de la même fabrique & grandeur, enfermoit l'Idole appellée *Tlaloch*, qui reſſembloit patfaitement à celle qu'on vient de décrire : auſſi tenoient-ils ces Dieux pour freres, & ſi bons amis, qu'ils partageoient entr'eux le pouvoir ſouverain ſur la guerre ; égaux en force, & uniformes en volonté. C'eſt par cette raiſon qu'ils ne leur offroient à tous deux qu'une même victime, que les prieres étoient en commun, & qu'ils les remercioient également des bons ſuccès ; tenant, pour ainſi dire, leur dévotion en équilibre.

Le treſor de ces deux Chapelles étoit d'un prix ineſtimable : les murailles & les Autels étoient couverts de joyaux & de pierres precieuſes, ſur des plumes de couleurs. Il y avoit huit Temples dans la Ville, auſſi

riches, & bâtis à peu près de la même maniere. Les autres moindres alloient à deux mille, où on adoroit autant d'Idoles differentes en nombre, en figure, & en pouvoir. A peine y avoit-il une ruë qui n'eût son Dieu tutelaire; & il n'est point de mal dont la nature se fait payer un tribut par notre infirmité, qui n'eût son Aurel, où ils couroient pour y trouver le remede. Leur imagination blessée se forgeoit des Dieux de sa propre crainte, sans considerer qu'ils affoiblissoient le pouvoir des uns par celui qu'ils attribuoient aux autres: ainsi le Demon augmentoit son empire à tous momens, par une horrible tirannie sur des créatures raisonnables, dont il étoit en possession depuis tant de siecles; sur quoi il faut admirer la profondeur des jugemens incomprehensibles du Très-haut.



CHAPITRE XIV.

Les differentes Maiſons que Motezuma avoit pour ſon divertiſſement : Ses Cabinets d'armes, ſes Jardins, ſes Parcs, & ſes autres bâtimens conſiderables, au dedans & au dehors de la Ville.

OUtre le principal Palais où Motezuma habitoit, & celui que les Eſpagnols occupoient, cet Empereur avoit pluſieurs maiſons de plaiſir, qui contribuoient à l'ornement de la Cité, & à l'oſtentation de ſa grandeur. Une de ces maiſons, où on voyoit de grands corridors ſur des colomnes de jaſpe, étoit le lieu qui renfermoit toutes les eſpeces d'oiſeaux que la Nouvelle Eſpagne produit, & qui ſont eſtimez, ſoit par la beauté de leur plumage, ſoit par celle de leur chant. Cette diverſité en faiſoit voir de fort extraordinaires, & dont juſqu'alors on n'avoit eu aucune connoiſſance en Europe. Les marins ſe nourriſſoient en un étang d'eau ſalée ; & les oiſeaux de riviere en avoient un d'eau douce. On dit qu'il s'en trouvoit de cinq ou ſix couleurs, qu'on plumoit en certaine ſaiſon, ſans les faire mourir, afin de réï-

terer plus d'une fois le profit que leur maître tiroit de leurs plumes: marchandise très-précieuse entre les Mexicains, parce qu'ils l'employoient à leurs toiles, à leurs peintures, & dans tous leurs ornemens. Le nombre de ces oiseaux étoit si grand, & on les conservoit avec tant de soin, qu'il occupoit plus de trois cens hommes, habiles en la connoissance de leurs maladies, & obligez de leur fournir la nourriture dont ils se repaissoient lorsqu'ils étoient en liberté. Près de cette maison, Motezuma en avoit une autre plus grande, avec divers appartemens capables de loger sa personne & toute sa Maison. C'est où il tenoit son équipage de chasse, & où on nourrissoit ses oiseaux de proye: les uns en des cages fort propres, & tenuës fort nettement; & ceux-là n'étoient que pour être observez avec admiration, ou curiosité: les autres étoient sur la perche, accoutumez à porter la longe, & dressez pour le plaisir de la fauconnerie. Les Mexicains étoient très-sçavans en cet exercice; parce qu'ils avoient des oiseaux d'une race excellente, pareils au nôtres, & qui ne leur cedoient point en la docilité avec laquelle ils reviennent au leurre, & en la vigueur avec laquelle ils fondent sur la proye. Entre les oiseaux qui étoient en cage, il y en avoit d'une grandeur &

d'une fierté si extraordinaire, qu'ils paroissoient des monstres; sur tout des aigles de cette espece que l'on nomme Royale, d'une taille surprenante, & d'une prodigieuse voracité; jusques-là qu'on trouve un Auteur qui avance, qu'un de ces aigles mangeoit un mouton à chaque repas. Il nous doit sçavoir gré, de ce que nous n'appuyons pas de son nom, un discours qu'il nous paroît avoir crû avec trop de facilité.

En une seconde cour de cette maison, on voyoit toutes les bêtes sauvages dont on faisoit présent à Motezuma, ou qui étoient prises par ses Chasseurs. On gardoit les feroces, comme les lions, les tygres, les ours, & les autres especes que la Nouvelle Espagne produit, en de fortes cages de bois rangées en bon ordre dans un lieu couvert. Mais rien ne surprenoit tant, que la vûë du taureau de Mexique, très-rare, composé de plusieurs & divers animaux, tenant du chameau, la bosse sur les épaules; du lion, le flanc sec & retiré, la queuë touffuë, & le col armé de longs crins, en maniere de jube; & du taureau, les cornes & le pied fendu, outre qu'il imitoit la férocité de ce dernier, dans la vigueur & la legereté avec laquelle il attaquoit. Cette espece d'amphiteâtre parut aux Espagnols

digne d'un grand Prince, puisque c'est un usage établi dans le monde de toute antiquité, de signifier la grandeur des hommes par le simbole des animaux qui ont de la fierté.

Quelques-uns de nos Ecrivains ont prétendu qu'en un lieu secret de ce Palais on nourrissoit de viandes choisies,une horrible quantité d'animaux venimeux, en differens vases & en diverses cavernes, comme viperes, serpens à sonnette, scorpions ; enfin il ont poussé la chose jusques aux crocodilles : mais ils ajoûtent que cet étalage de venimeuse grandeur ne parut point aux yeux des Espagnols, qui en trouverent seulement les vestiges. Cette réserve donne bien un air de fable à ce récit : & il y a beaucoup d'apparence qu'il n'étoit fondé que sur l'opinion des Indiens, qui le croyoient ainsi ; & que c'étoit une de ces horreurs que le vulgaire invente pour charger la fierté des Tyrans, particulierement quand il les sert avec peine,& qu'il en parle avec crainte.

Au premier étage de cette cour occupée par les animaux, étoit un grand appartement pour les bouffons,les bâteleurs & les joüeurs de gobelets, qui servoient au divertissement du Prince. Ils mettoient en ce rang jusques aux monstres, comme les

nains,

nains, les boſſus, & les autres erreurs de la nature. Chaque eſpece avoit ſon quartier ſeparé, & des Maîtres à part, qui leur montroient toute ſorte de tours d'adreſſe & de ſoupleſſe, avec des Officiers qui avoient ſoin de les régaler : ce qui ſe faiſoit avec tant d'ordre, qu'il ſe trouvoit entre les pauvres, quelques peres qui défiguroient leurs enfans, afin de leur procurer les commoditez de la vie dans cette retraite, en leur donnant pour tout merite leur difformité.

La grandeur de Motezuma ne ſe reconnoiſſoit pas moins en deux autres maiſons, où l'on conſervoit toutes ſortes d'armes : l'une ſervoit comme d'arcenal, où on les fabriquoit, & l'autre de magaſin. Tous les excellens Ouvriers en cet art, vivoient & travailloient en la premiere de ces maiſons. Ils étoient diſtribüez en differentes boutiques, ſuivant leur emploi : en l'une on planoit les baguettes deſtinées à ſervir des fleches : en l'autre, on tailloit les pierres à fuſil, qui devoient en faire la pointe. Ainſi chaque eſpece d'armes offenſives, ou défenſives, avoit ſon Ouvrier & ſes Officiers ſeparez, outre certains Sur-Intendans qui tenoient regiſtre à leur maniere de la quantité & du prix de tout ce qui ſe faiſoit. L'autre maiſon, dont le bâtiment

avoit plus d'apparence, servoit, comme on a dit, de magasin à serrer ces armes lorsqu'elles étoient achevées, & de-là on les distribuoit aux Armées & aux Places frontieres, suivant la necessité. Les armes destinées à la personne de l'Empereur, étoient à l'appartement le plus élevé, suspenduës au long des murailles, en très-bon ordre. On voyoit d'un côté les arcs, les fléches & les carquois enrichis de plusieurs ornemens d'or & de pierres précieuses. Les épées & les massuës, d'un bois extraordinaire, étoient de l'autre côté, armées de pierres à fusil qui en faisoient le tranchant : la garniture de la poignée n'étoit pas moins riche que celle de carquois. D'autre part, on avoit rangé les dards & les armes de jet; le tout si luisant & si proprement tenu, jusques aux frondes & aux pierres, qu'il y avoit lieu d'admirer cette exactitude. On voyoit encore differentes façons de cuirasses ou de salades, faites de lames ou de feüilles d'or; plusieurs casaques de coton piqué, qui résistoient aux fléches; de très-jolies inventions de boucliers; & une espece de pavois ou de rondaches de peaux impenetrables, qui couvroient tout le corps, & qui jusques à l'occasion de combattre, se portoient roulées sur l'épaule gauche. Cette grande quantité d'armes sur-

prit les Eſpagnols, qui la trouverent un meuble digne d'un Prince, & d'un Prince guerrier, qui faiſoit voir ainſi en même tems ſon opulence & ſon inclination.

Toutes ces maiſons étoient accompagnées de grands jardins, très-bien cultivez. Motezuma ne ſe plaiſoit pas à y voir des arbres fruitiers, ou des legumes; au contraire, il diſoit que les potagers n'étoient propres qu'aux perſonnes de baſſe condition, & que les Princes ne devoient rechercher que le plaiſir en cette ſorte de dépenſe, ſans s'attacher au profit. Il n'avoit donc dans ſes jardins, que des fleurs d'une très-agreable diverſité, & d'une odeur charmante, avec des herbes medecinales, diſpoſées en pluſieurs compartimens, & même dans les ſales à manger. Il prenoit un ſoin particulier de faire tranſplanter dans ſes parterres tous les ſimples rares que la fertilité de la terre produit en abondance en ce pays-là; où les Medecins n'avoient point d'autre étude que celle de connoître leurs noms & leurs proprietez. Ils en avoient pour toutes les maladies, qu'ils chaſſoient par les ſucs & les ſirops, ou par l'application de ces herbes dont ils compoſoient tous leurs remedes avec des effets ſurprenans, confirmez par l'experience, qui ſans s'amuſer à une

recherche inutile de la cause des maux, ne s'appliquoit qu'à rendre la santé aux malades. On prenoit gratuitement aux Jardins du Roy toutes les herbes dont les Medecins faisoient leurs recettes, & dont les infirmes avoient besoin : & Motezuma avoit soin de s'informer de leur effet, tirant quelque vanité de leur succès, ou étant persuadé qu'il satisfaisoit au devoir d'un Souverain, en procurant à ses Sujets le bien de la santé.

Par tous ces jardins, & dans toutes ces maisons on voyoit plusieurs fontaines d'eau douce, qu'ils tiroient des montagnes voisines par differens conduits jusques aux chaussées, d'où elles alloient par des canaux couverts à la Ville de Mexique. On y avoit dressé quelques fontaines pour la commodité publique ; & on permettoit, moyennant un tribut considerable, que les Indiens vendissent par les ruës, l'eau qu'ils pouvoient tirer par leur industrie, de quelques reservoirs particuliers. La commodité des fontaines s'augmenta beaucoup sous l'Empire de Motezuma, puisqu'un de ses plus beaux ouvrages fut ce grand canal, par lequel les eaux vives qu'on avoit découvertes en la montagne de *Chapultepec*, viennent à Mexique. Cette montagne est éloignée d'une lieuë de la Ville ; & l'Em-

pereur prit lui-même la peine de tracer ce conduit, & un grand reſervoit de pierre, où toutes ces eaux ſe raſſembloient. Il fit niveler leur hauteur, & la pente qu'il falloit donner au courant; après quoi on bâtit par ſon ordre une groſſe muraille de fortes pierres, qui ſoûtenoient deux canaux fort bien conroyez d'une terre-glaiſe excellente. L'eau couloit tour à tour par l'un de ces canaux, durant que l'on nettoyoit l'autre : & Motezuma tira tant de gloire de cet ouvrage, très-utile à ſes Peuples, qu'il commanda qu'on y mît ſa repreſentation, & celle de ſon Pere, taillées en demi relief ſur deux pierres, avec quelque reſſemblance; tant il avoit d'ambition de ſe rendre recommandable à la poſterité par ce bienfait.

Entre tous les ouvrages de cet Empereur, celui qui ſurprit davantage les Eſpagnols, fut le Palais que les Mexicains appelloient la Maiſon de triſteſſe : c'eſt où il ſe retiroit quand il avoit perdu quelqu'un de ſes parens, & aux autres occaſions d'une calamité publique, ou de quelque mauvais ſuccès, qui demandoit une démonſtration publique d'affliction. L'architecture de ce Palais imprimoit une certaine horreur : les murailles, le toit, & tous les meubles en étoient noirs & lugubres. Les

fenêtres en étoient petites, & fermées par une espece de jalousie, qui ne donnoient, ce semble, qu'à regret, passage à la lumiere, & qui ne la recevoient qu'afin de faire mieux remarquer l'obscurité. Il demeuroit en cet effroyable séjour, jusqu'à ce qu'il eût épuisé ses regrets & ses plaintes : & c'est où le Demon lui apparoissoit le plus souvent ; soit que le Prince des Tenebres se plaise en ces lieux d'horreur ; soit à cause du rapport qu'ont entr'eux le malin Esprit, & l'humeur mélancolique.

L'Empereur avoit encore hors de la Ville des maisons de campagne ornées de plusieurs fontaines, qui fournissoient abondamment de l'eau pour les bains, & pour les étangs, où il prenoit le plaisir de la pêche. Ces maisons étoient proche des forêts, où il s'exerçoit à la chasse, qu'il aimoit, & qu'il entendoit fort bien ; personne n'étant plus adroit que lui à manier l'arc & la fléche. Son plus grand divertissement étoit cette espece de chasse qu'on appelle Batuë:il se faisoit accompagner de tous les Nobles de sa Cour, dans un parc d'une très-grande étenduë,entouré par tout d'un fossé plein d'eau, bordé de forts épais, des montagnes voisines, qui servoient souvent de retraite aux tygres & aux

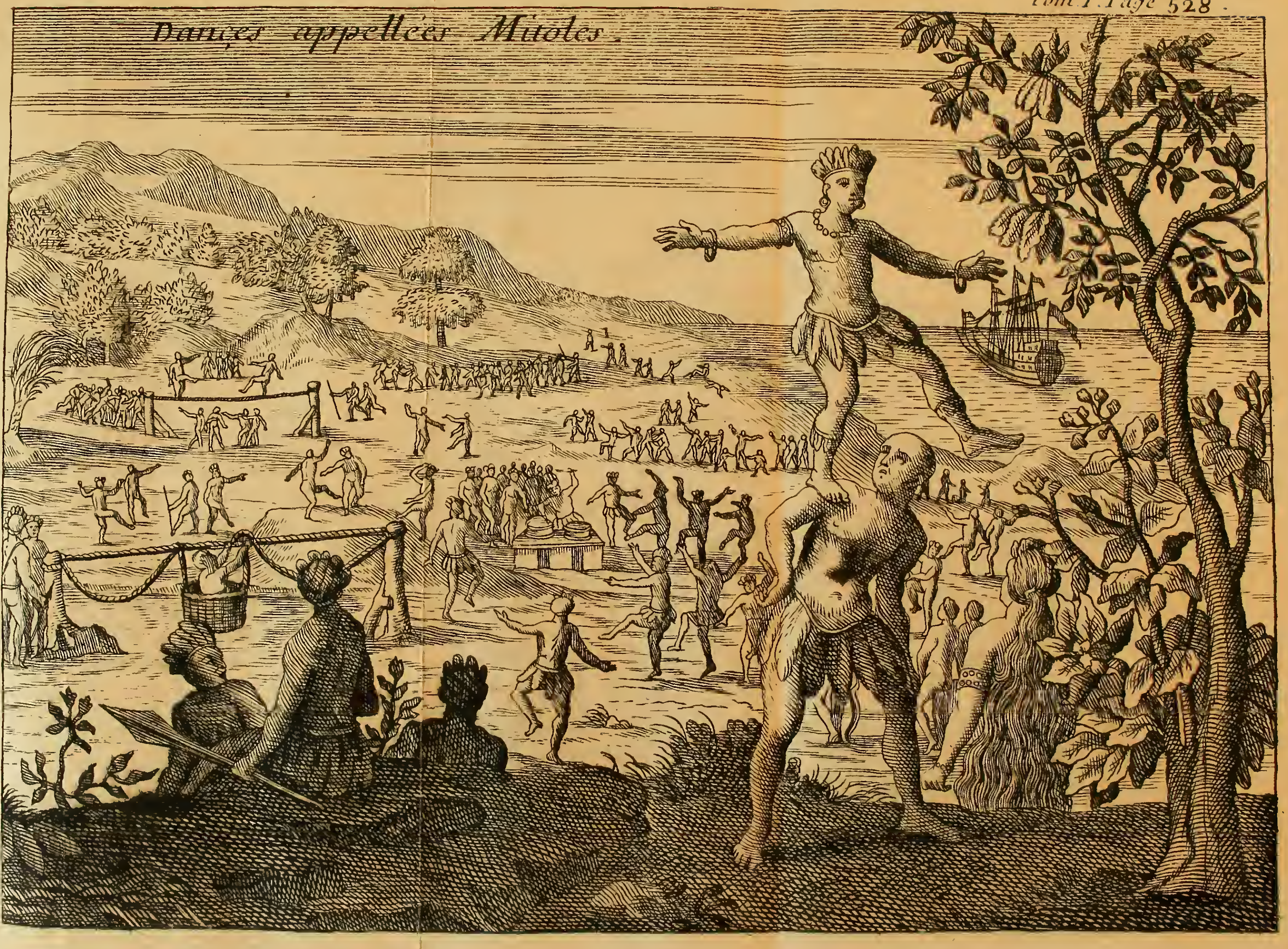
lions. Il y avoit à Mexique & ailleurs des gens deſtinez pour cette chaſſe, qui faiſoient une grande enceinte, qu'ils rétreciſſoient inſenſiblement, afin de pouſſer les bêtes dans le lieu marqué par l'Empereur ; à peu près de la maniere dont nos Chaſſeurs en uſent. Ces Indiens avoient une hardieſſe & une agilité ſurprenante à pourſuivre & à prendre les animaux les plus farouches : & Motezuma ſe faiſoit un grand plaiſir, de les voir combattre contre ces bêtes, & de les tirer lorſqu'elles venoient à portée ; ce qu'il faiſoit toûjours avec de grands applaudiſſemens de la part de ſes Courtiſans. Il ne deſcendoit point de ſa litiere, ſi ce n'étoit en de certaines rencontres, où il trouvoit quelque hauteur commode, qu'on fortifioit toûjours de quelques paliſſades, avec une bonne proviſion de flêches pour la ſeureté de ſa perſonne. Ce n'eſt pas qu'il manquât de courage, ou qu'il cedât en force & en adreſſe, à aucun de ſes Sujets : mais il regardoit comme indignes de ſa Majeſté, ces perils auſquels on s'expoſe de gayeté de cœur ; étant perſuadé, par une juſte attention ſur ſa dignité, qu'il n'y a que ceux de la guerre qui ſoient dignes d'un Roy.

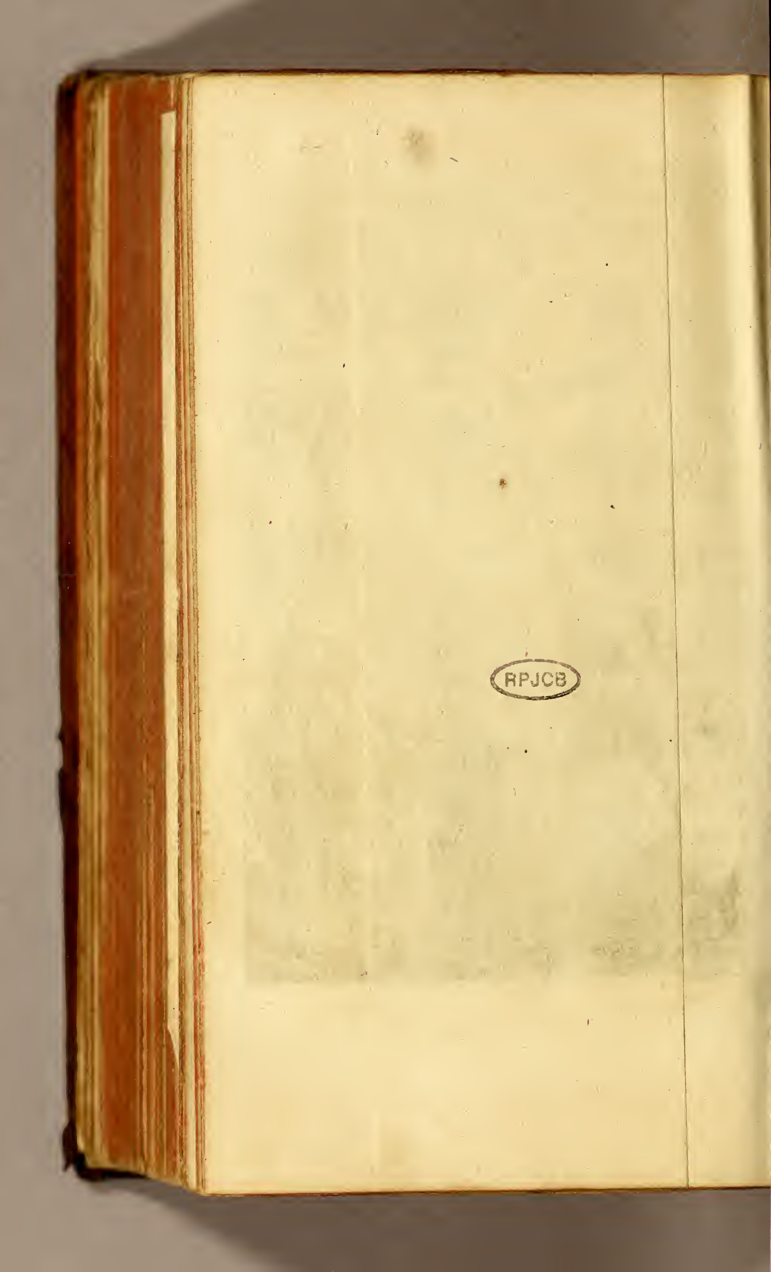
CHAPITRE XV.

On décrit l'exactitude, la pompe & l'ostentation dont Motezuma se faisoit servir dans son Palais. Les mets qu'on servoit sur sa table. Ses audiences, & les autres particularitez de son économie, & de ses plaisirs.

LA magnificence des bâtimens & des Palais de cet Empereur étoit soûtenuë par l'appareil fastueux dont il se faisoit servir, & que l'on voyoit autour de sa personne, afin de maintenir la veneration & la crainte dans l'esprit de ses Sujets. Il avoit inventé exprès de nouvelles ceremonies, qui alloient jusqu'à l'excès, parcequ'il regardoit comme un défaut à corriger, l'humanité dont les Princes ses Prédécesseurs en avoient usé avec leurs peuples. Nous avons déja dit qu'il augmenta au commencement de son Regne, le nombre, la qualité & le lustre des Officiers de sa Maison. Il n'y admit que des personnes Nobles, plus ou moins illustres, selon le merite de leurs emplois. Ses Conseillers resisterent beaucoup à ce changement, disant qu'il ne falloit pas desesperer le peuple par cette exclusion, qui les deshonoroit.

Neanmoins


Dançes appellées Miiolès.


RPJCB

Neanmoins Motezuma ſuivit le conſeil que ſa vanité lui donnoit. Une de ſes maximes étoit, qu'un Prince ne doit favoriſer que de loin, des gens à qui la miſere ôte les ſentimens, ou le pouvoir de reconnoître un bien qu'on leur fait ; & que l'honneur de ſa confiance n'eſt point fait pour des gens du vulgaire.

Ce Prince avoit deux ſortes de garde : l'une de Soldats, ſi nombreuſe, qu'elle occupoit toutes les cours de ſon Palais, outre diverſes eſquadres qui étoient aux principales portes : l'autre de Nobles, introduite ſous ſon Regne. Elle conſiſtoit en deux cens hommes, de qualité connuë & diſtinguée, qui entroient tous les jours en faction au Palais, à deux fins ; l'une, de garder la perſonne de l'Empereur, & l'autre, de l'accompagner par tout. Le ſervice de ces Nobles ſe faiſoit tour à tour par brigades, partagées enſorte, qu'elle comprenoit toute la Nobleſſe, non ſeulement de la Ville, mais encore du Royaume ; & quand leur tour étoit venu, ils venoient des Villes les plus éloignées rendre ce devoir à l'Empereur. Leur poſte étoit dans l'antichambre, où ils mangeoient de ce qu'on deſſervoit de deſſus la table de l'Empereur, qui leur permettoit quelquefois d'entrer dans ſa chambre, où il les faiſoit appeller ;

ce n'étoit pas tant à dessein de les favoriser, que pour sçavoir s'ils assistoient en personne à la garde, & les tenir en respect. Motezuma se vantoit d'avoir mis cette garde sur pied, par une politique assez rafinée, disant à ses Ministres, qu'elle lui servoit à exercer l'obéïssance des Nobles, en leur apprenant à vivre dans la dépendance, & à connoître les bons Sujets qu'il avoit dans son Empire, afin de les employer suivant leur capacité.

Les Empereurs de Mexique se marioient avec les filles des Rois qui étoient leurs Vassaux; & Motezuma avoit deux femmes de cette qualité. Elles avoient également le titre d'Imperatrice, & chacune son appartement separé, avec la même magnificence, & le même éclat dans leur Cour. Le nombre de ses concubines étoit excessif & scandaleux, puisqu'on trouve dans les Auteurs, qu'il y avoit en son Palais jusqu'à trois mille femmes, tant Maîtresses, que suivantes; & que de toutes les filles qui naissoient dans l'étenduë de son Empire avec quelque beauté, il ne s'en trouvoit pas une qui ne pafsât par l'examen de ses sales désirs; parce que les Intendans avoient soin de les rechercher par tout, comme un tribut ou un hommage dû à l'Empereur; faisant une

affaire d'Etat de la débauche de leur Prince.

Il se dégoûtoit aisément de cette sorte de femmes ; & il leur procuroit d'abord un établissement, afin que d'autres vinssent occuper leur place. Elles ne manquoient point de mari, même entre les Indiens les plus considerables ; parce qu'elles sortoient du Palais fort riches, & même fort honorées, suivant l'opinion de ces Peuples : tant on étoit éloigné de mettre l'honnêteté au rang des vertus, en une Religion où tout ce qui peut outrager la raison naturelle, étoit non seulement permis, mais encore ordonné. Cependant Motezuma affectoit de maintenir l'ordre & la modestie en la conduite de ces femmes. Il en avoit plusieurs vieilles qui veilloient exactement sur les actions des autres, sans leur souffrir la moindre indecence. Ce n'est pas qu'il fît cas de l'honnêteté, mais c'est qu'il étoit naturellement jaloux ; & ce soin qui l'obligeoit à conserver dans sa maison les loix de la bienséance, qui sont si loüables & si conformes à la raison, n'étoit en lui qu'un entêtement, ou un point d'honneur peu genereux, puisqu'il rouloit sur la foiblesse d'une passion condamnable.

Ses audiences étoient rares & difficiles à obtenir ; mais elles duroient long-tems ;

& il se préparoit à cette action avec beaucoup de faste & d'appareil. Les Grands qui avoient l'entrée dans son appartement, y assistoient avec six ou sept Conseillers d'Etat auprès de son siege, afin que l'Empereur pût prendre leur avis sur les matieres embarassées. Il y avoit encore des Secretaires qui marquoient avec ces caracteres qui leur servoient de lettres, les déliberations & les Arrêts du Prince, chacun suivant la fonction à laquelle il étoit destiné. Celui qui prenoit audience entroit nuds pieds, & faisoit trois réverences sans oser lever les yeux. A la premiere, il disoit, *Seigneur*; à la seconde, *Monseigneur*; & à la troisiéme, *Grand Seigneur*. Il falloit parler de la maniere la plus humble & la plus soumise, & se retirer après sur les mêmes pas, en repetant les reverences, sans tourner le dos, & avec une extrême attention sur ses yeux; parce qu'il y avoit là certains Ministres, qui châtioient sur le champ les moindres négligences, & que Motezuma étoit très-rigoureux sur l'observation de ces ceremonies; ce qu'on ne doit pas blâmer en un Prince, puisqu'elles embrassent une partie de ces prérogatives qui les distinguent des autres hommes, & que ces délicatesses de la Majesté Souveraine ne laissent pas d'avoir quelque chose d'essentiel, par rapport

au respect qui lui est dû. Il écoutoit avec attention, & répondoit avec severité : on eût dit qu'il mesuroit le ton de sa voix avec l'air de son visage. Si quelqu'un se troubloit en parlant, Motezuma tâchoit de le rassurer, ou il l'adressoit à un des Ministres qui assistoient à l'audience, afin que cet homme pût lui expliquer son affaire avec plus d'assurance; & le suppliant en étoit plutôt dépêché, parce que l'Empereur trouvoit en cette crainte respectueuse, quelque chose qui flattoit sa vanité. Il faisoit beaucoup valoir la complaisance & l'humanité dont il enduroit les impertinences des demandeurs, & la sotise de leurs prétentions. Il est vrai qu'il s'en faisoit un sujet de moderer les saillies de l'autorité Souveraine : mais il n'en venoit pas toujours à bout; parce que l'état violent cedoit au naturel, & que l'orgueil retenu ne ressemble gueres à la bonté.

L'Empereur mangeoit seul, & souvent en public, mais toûjours avec le même appareil. On couvroit ordinairement le buffet, de plus de deux cent plats de diverses viandes apprêtées selon son goût, & quelques-unes entre les autres, si bien assaisonnées, qu'elles ne plûrent pas seulement alors aux Espagnols, mais dont ils tâcherent encore d'imiter l'apprêt en Espagne même;

tant il est vrai qu'il n'y a point de Pays si barbare, où l'appetit ne se pique d'être ingenieux en ses déreglemens.

Avant que de se mettte à table, Motezuma faisoit la revûë des plats, afin de reconnoître la difference des ragoûts qu'ils contenoient; & après avoir ainsi satisfait à la friandise des yeux, il choisissoit les mets qui lui plaisoient le plus. Le reste étoit distribué entre les Nobles de sa garde: & cette profusion, qui se faisoit reglement chaque jour, étoit la moindre partie de la dépense ordinaire de sa table, puisque tous ceux qui avoient leur logement dans le Palais mangeoient à ses dépens, ainsi que les autres, que leur devoir, ou leurs Charges, appelloient auprès de sa personne. La table de l'Empereur étoit grande, mais fort basse; & son siege, un tabouret proportionné à la hauteur de sa table. Les napes étoient de toile de coton très-blanc & très-fin, & les serviettes de même étoffe, plus longues que larges. La sale où il mangeoit étoit partagée par une barriere, ou un balustre, qui sans empêcher de voir l'Empereur, arrêtoit la foule des Courtisans & de ses Domestiques. Au dedans du balustre & proche de la table, trois ou quatre des plus anciens Ministres, & des plus en faveur, se tenoient

autour de la perſonne de l'Empereur ; & un des premiers Officiers recevoit les plats auprès du baluſtre. Ils étoient apportez par vingt femmes parées magnifiquement, qui ſervoient la viande, & donnoient à boire au Prince, avec les mêmes reverences dont on uſoit dans leurs Temples. Les plats étoient d'une poterie très-fine, & ne ſervoient qu'une ſeule fois, ainſi que les napes & les ſerviettes, qui étoient auſſi-tôt diſtribuées aux Officiers. Les vaſes ou coupes étoient d'or, avec leurs ſoûcoupes de même métal : neanmoins Motezuma buvoit quelquefois dans des taſſes de cocos, ou dans des coquilles rares & richement garnies. Ils avoient pluſieurs ſortes de boiſſons ; & l'Empereur déſignoit celles dont il vouloit boire. Quelques-unes étoient relevées par de bonnes odeurs ; les autres ſe faiſoient du ſuc de quelques herbes propres à conſerver la ſanté, ou de quelqu'autre compoſition d'une qualité moins exquiſe. Il uſoit fort moderément de ces vins, ou pour mieux dire, de ces bieres que les Indiens faiſoient du mayz, dont le grain infuſé quelque tems, & boüilli enſuite, compoſoit un breuvage qui donnoit à la tête, comme le vin le plus fort. A la fin du repas, Motezuma prenoit ordinairement une eſpece de chocolat à la maniere

du Pays, qui consistoit en la simple substance de cacao, battuë avec le *Molinille*, jusqu'à remplir la chocolatiere d'écume, bien plus que de liqueur : après quoi il fumoit du tabac mêlé avec de l'ambre gris. Cette habitude vicieuse passoit pour un remede entre les Mexicains, & même il y entroit quelque peu de superstition ; parce que le suc de cette herbe étoit un des ingrédiens dont leurs Sacrificateurs se servoient à s'exciter ces vapeurs furieuses dont ils avoient besoin pour troubler leur cerveau & leur raison, lorsqu'ils avoient commerce avec le Demon.

Trois ou quatre boufons des plus habiles assistoient ordinairement à ses repas, où ils cherchoient à le divertir par les manieres ordinaires à cette sorte de gens, qui font consister leur bonheur à faire rire les autres, & qui déguisent en agrément le manque de respect. Motezuma disoit qu'il les souffroit auprès de sa personne, parce qu'ils lui apprenoient quelques veritez : mais quiconque les cherche parmi ces gens-là, a peu de goût pour elles, ou il les confond avec les flateries. Neanmoins ce discours tient lieu entre ses bons mots : & ce que nous y trouvons de remarquable, est qu'un Prince barbare sentoit la foiblesse qu'il y a de s'arrêter à ces miserables, puisqu'il

cherchoit des couleurs honnêtes, afin de l'excuſer.

Après que l'Empereur avoit donné quelque tems au repos, on faiſoit entrer ſes Muſiciens, ou Joüeurs de flûtes, & de certaines coquilles, qui malgré la diverſité des ſons de leurs inſtrumens, ne laiſſoient pas de faire une eſpece de concert. Ils chantoient diverſes poëſies, dont les vers, quoique differens en meſures, avoient leur nombre & leur cadence : pour les tons, ils les diverſifioient à la diſcretion de l'oreille, & neanmoins avec quelque modulation. Le ſujet ordinaire de ces compoſitions, étoit les actions des Ancêtres de Motezuma, ou les victoires & autres avantages des Rois ſes prédeceſſeurs. Ils les chantoient auſſi dans les Temples; & les enfans les apprenoient par cœur, afin que les exploits de leur Nation ne fuſſent point effacez par l'oubli : & ces chanſons tenoient lieu d'hiſtoire, pour ceux qui n'avoient pas l'intelligence des peintures & des hieroglyfes de leurs Annales. Les Mexicains avoient auſſi leurs chanſons de plaiſir, dont ils ſe ſervoient dans leurs danſes, en maniere de dialogue, avec des repriſes d'une muſique moins bruïante ; & ils avoient tant d'inclination à ces divertiſſemens, & à tous les autres ſpectacles, où ils réüſſiſſoient fort bien, que

presque tous les soirs on voyoit quelque fête publique, en quelqu'un des quartiers de la Ville, tantôt de la Noblesse, & tantôt du Peuple; & elles devinrent plus magnifiques & plus frequentes en cette saison en faveur des Espagnols; & aussi pour faire plaisir à l'Empereur, qui ordonnoit ces réjoüissances, & qui y assistoit, contre les regles de l'austerité qu'il s'étoit prescrite; comme s'il eût voulu, par un motif secret d'ambition, que les exercices de l'oisiveté tinssent leur rang entre les pompes de sa Cour.

Le plus celebre de leurs divertissemens, étoit un espece de bal, qu'ils appelloient *Mitotes*. Il consistoit en un concours effroyable de diverses personnes, dont les uns venoient fort parez, les autres déguisez sous des figures extraordinaires, & les Nobles mêlez avec le Peuple, sans aucune distinction. Ils citoient quelques Rois qui avoient même entré dans cette danse. On la faisoit au son de deux timbales de bois creusé, inégales en grandeur & en son; l'un bas, & l'autre élevé, avec quelque consonance. Ils entroient deux à deux; & après quelques retours & quelques figures, ils formoient un rond, & tous sautoient en même tems, sans perdre la cadence. Lorsqu'un cercle étoit las, un autre lui succe-

doit, & faisoit des sauts & des figures differentes, à l'imitation de celles que l'Antiquité a tant celebrées, sous divers noms. Enfin tout se mêloit en cadence, avec des cris de joye, jusqu'à ce que les santez qu'ils se portoient l'un à l'autre (car ils se faisoient un honneur de bien boire à cette fête) eussent introduit la confusion ordinaire entre les yvrognes; ce qui faisoit cesser la danse, ou la convertissoit en une rejoüissance plus fole, & fort dereglée.

D'autres fois le Peuple s'assembloit dans les places publiques, ou sur les dégrez des Temples, où l'on produisoit divers spectacles ou jeux. C'étoit des défis pour tirer au blanc, ou faire d'autres preuves d'une adresse surprenante, avec l'arc & la fléche. Ils couroient aussi, ou luitoient l'un contre l'autre, sous de certaines conditions, & le vainqueur recevoit un prix aux dépens du public. Ils avoient des hommes qui dansoient sur la corde sans contrepoids, avec beaucoup d'agilité; & d'autres qui sautoient & se retournoient plusieurs fois sur les épaules de ces premiers. Un de leurs jeux étoit celui de la pelotte: c'étoit comme une grosse balle faite d'une espece de gomme, qui sans être ni dure, ni cassante, bondissoit comme un balon. Ils s'assembloient un certain nombre, dont ils fai-

soient deux partis; & la balle étoit quelquefois long-tems en l'air, jusqu'à ce qu'un des deux partis l'eût poussée à un certain but, & gagné le jeu. Cette victoire se disputoit avec tant de solemnité, que les Prêtres y assistoient par une superstition ridicule, avec leur Dieu de la balle; & après l'avoir placé à son aise, ils conjuroient le tripot, par de certaines ceremonies, afin de corriger les hazards du jeu, suivant leur fole imagination, & de rendre la fortune égale entre les joüeurs.

Il se passoit peu de jours où la Ville n'eût quelque divertissement de cette nature, & Motezuma se plaisoit à tenir l'esprit du Peuple égayé par ces régales. Ce n'est pas qu'ils convinssent à son caractere, ni qu'il ignorât les désordres qu'il faut pardonner, ou dissimuler, en ces mouvemens d'une multitude agitée; mais il jugeoit d'ailleurs, qu'il étoit necessaire de divertir ces esprits inquiets, dont la fidelité lui étoit toujours suspecte: miserable capitulation d'un Tyran avec ses Sujets, à qui il laisse des amorces qui les portent au vice, afin d'étouffer les reflexions qu'ils pourroient faire sur leur misere; & maudite servitude de la tyrannie, d'avoir un infame recours à des désordres, pour introduire l'esclavage sous un masque de liberté.

CHAPITRE XVI.

Les grandes richesses de Motezuma. La maniere dont on gouvernoit ses finances, & dont on rendoit la Justice; & d'autres particularitez du Gouvernement civil & militaire des Mexicains.

LEs richesses de l'Empereur étoient si grandes, qu'elles ne suffisoient pas seulement à soûtenir la dépense & les délices de sa Cour, mais encore à entretenir sur pied deux ou trois armées en campagne, afin de domter les rebelles, ou couvrir ses frontiéres, outre un fonds considerable qu'il mettoit en reserve dans son épargne. Les mines d'or & d'argent apportoient un grand profit à la Couronne. Les salines, & les autres droits établis de toute ancienneté, n'en produisoient pas moins; mais le capital de ses revenus venoit des contributions de ses Sujets, que Motezuma avoit poussées jusqu'à des sommes excessives. Tous les hommes de travail de ce grand Empire payoient le tiers du revenu des terres qu'ils faisoient valoir : les ouvriers en rendoient autant du prix de leurs manufactures; les pauvres apportoient à la Cour, sans aucun

ſalaire, tout ce que les autres devoient contribuer, ou ils reconnoiſſoient leur dépendance, par quelqu'autre ſervice perſonnel.

Il y avoit divers Tribunaux répandus par tout l'Empire, qui avec le ſecours des Juriſdictions ordinaires, recueilloient les impôts, & les envoyoient à la Cour. Ces Miniſtres dépendoient du Tribunal de l'Epargne, qui réſidoit en la Ville capitale ; & ils étoient obligez de rendre un compte exact du revenu des Provinces dont ils avoient l'Intendance. Leurs fraudes & leurs negligences étoient également châtiées, & il y alloit de la vie ; ce qui faiſoit naître les violences dont ils uſoient à exiger les droits, puiſque la miſericorde n'étoit pas un moindre crime que le larcin, en la perſonne du Miniſtre.

Les plaintes des Peuples étoient grandes, & Motezuma ne les ignoroit pas : mais il mettoit l'oppreſſion de ſes Sujets entre les plus fines maximes de la politique, diſant qu'il connoiſſoit leurs méchantes inclinations, & qu'ils avoient beſoin de cette charge, afin d'établir leur repos, puiſqu'il n'en pourroit eſperer d'obéïſſance, s'il les laiſſoit enrichir, très-habile à inventer des prétextes & des couleurs qui euſſent quelque apparence de raiſon. Les Places voiſines de la Ville capitale fourniſſoient du

monde pour travailler aux ouvrages de l'Empereur. Elles envoyoient du bois à ſon Palais, ou elles contribuoient quelqu'autre choſe aux dépens de leurs Communautez.

Le tribut des Nobles étoit, d'aſſiſter à la garde de la perſonne du Prince, ou de ſervir dans ſes armées, avec un certain nombre de leurs Vaſſaux. Ils lui faiſoient, outre cela, de continuels préſens, qu'il recevoit comme des dons, ſans oublier de leur faire ſentir qu'ils y étoient obligez. Il avoit pluſieurs Treſoriers differens, ſuivant les diverſes eſpeces des choſes qui entroient en ſon Empire; & le premier Tribunal délivroit tout ce qui étoit neceſſaire à la dépenſe de la Maiſon de l'Empereur, & à la ſubſiſtance des armées. Les mêmes Miniſtres avoient ſoin de mettre à part ce qui reſtoit, afin de le porter au treſor Royal; ils le reduiſoient en eſpeces, qui puſſent être conſervées long-tems, particulieremenr en pieces d'or, dont ils connoiſſoient & eſtimoient la valeur, ſans que l'abondance fît rabattre rien de ſon prix; au contraire, les grands Seigneurs le recherchoient & le gardoient avec ſoin; ſoit qu'ils fuſſent charmez par la nobleſſe & la beauté de ce métal; ſoit que ſa deſtinée le porte à être plûtôt la victime de l'a-

varice des hommes, que le secours de leurs besoins.

La maniere dont les Mexicains se gouvernoient étoit considerable, par le juste rapport que toutes les parties du Gouvernement avoient les unes aux autres. Outre le Conseil des Finances, qui s'appliquoit, ainsi qu'on l'a dit, à la dispensation des revenus de la Couronne & du Domaine de l'Empereur, il y avoit un Conseil de Justice, où on relevoit les appellations de tous les Tribunaux inferieurs; un Conseil de Guerre, dont les Officiers avoient soin de la levée & de la subsistance des troupes; & un Conseil d'Etat, qui se tenoit ordinairement en presence du Prince, & où l'on déliberoit sur les affaires de la plus grande importance. Ils avoient encore leurs Juges de Commerce, outre plusieurs autres Ministres, comme des Prevôts de Cour, qui faisoient la ronde par la Ville, & qui poursuivoient les malfaicteurs. Ils avoient en main des bâtons qui marquoient leurs Charges, & ils étoient accompagnez de quelques Sergens. Leur Tribunal étoit en un endroit de la Ville, où ils s'assembloient pour juger les procès en premiere instance. Tous les jugemens étoient sommaires & sans écritures: le demandeur & le défendeur paroissoient chacun avec ses raisons & ses témoins,

moins, & la contestation étoit décidée sur le champ. On l'examinoit un peu plus longtems, s'il y avoit lieu d'appel au Tribunal superieur. Ils n'avoient point de Loix écrites, mais ils se gouvernoient selon l'usage établi par leurs Ancêtres; la coutume leur tenant lieu de Loy, lorsque la volonté du Prince n'alteroit point la coutume. Tous ces Conseils étoient composez de personnes d'une experience consommée dans les Charges de la guerre & de la paix : mais il n'y avoit que les Electeurs de l'Empire qui eussent seance au Conseil d'Etat. Les plus anciens Princes du sang Royal montoient successivement à cette dignité d'Electeur ; & quand il se présentoit quelque matiere de grande consideration, on appelloit au Conseil les Rois de Tezeuco & de Tacuba, qui étoient les principaux Electeurs, par une ancienne prérogative, qui leur venoit par droit de succession. Les quatre premiers Conseillers étoient logez & nourris dans le Palais, afin d'être toujours auprès de la personne du Roy, & de lui donner leurs avis sur les affaires, qu'il ne prenoit le plus souvent, que pour autoriser ses Decrets dans l'esprit du Peuple.

Ils apportoient une égale attention, à récompenser le merite ; & à punir les cri-

mes. Les capitaux étoient, l'homicide, le vol, l'adultere, & les moindres irreverences contre la personne du Prince, ou contre la Religion. Les autres fautes se pardonnoient aisément, parce que la Religion même désarmoit la Justice, en permettant les vices. On punissoit aussi de mort, le défaut d'integrité dans les Ministres; & il n'y avoit point de peché veniel pour ceux qui exerçoient des Offices publics. Motezuma avoit renouvellé cette coutume à toute rigueur: il faisoit des diligences secretes & exquises, pour être informé de leur conduite, jusqu'à tenter leur desinteressement par des régales considerables, qui leur étoient présentez de la main de quelques personnes de confiance, dont ils ne se défioient pas. Celui qui faisoit un faux pas sur ce sujet, étoit puni de mort, sans remission: severité qui méritoit d'être exercée par un Prince moins barbare, & dans un Etat mieux poli: aussi doit-on convenir que les Mexicains avoient quelques vertus morales, particulierement celle de conserver une exacte droiture en l'administration de cette Justice, dont ils avoient quelque notion, & qui suffisoit à reparer les injures, & à maintenir la societé avec les Citoïens; puisqu'on voit qu'entre les abus de leurs

coutumes beſtiales, ils ne laiſſoient pas de conſerver quelque lumiere de cette premiere équité que la nature a donnée aux hommes, lorſqu'ils n'avoient point encore de Loix, parce qu'on ne connoiſſoit point de crimes.

Un des ſoins de leur Police qu'on ne peut trop eſtimer, eſt celui qu'ils donnoient à l'éducation des enfans, & l'induſtrie avec laquelle ils formoient leurs inclinations, après les avoir examinées. Ils avoient des Ecoles publiques, où on enſeignoit aux enfans du Peuple, ce qu'ils devoient ſçavoir; & d'autres Colleges ou Seminaires bien plus conſiderez, où on élevoit les enfans des Nobles, depuis leur plus tendre jeuneſſe, juſqu'à ce qu'ils fuſſent capables de faire leur fortune, ou de ſuivre leur inclination. On trouvoit dans ces Colleges, des Maîtres pour les exercices de l'enfance; d'autres pour ceux de l'adoleſcence, & d'autres, enfin, pour la jeuneſſe. Les Maîtres avoient l'autorité & la conſideration de Miniſtres du Prince; & c'étoit avec juſtice, puiſqu'ils enſeignoient les fondemens de ces exercices qui devoient un jour tourner à l'avantage de la Republique. On commençoit par apprendre aux enfans à déchifrer les caracteres & les figures dont ils compoſoient leurs Ecrits; & on exerçoit leur me-

moire, en leur faisant retenir toutes les chansons historiques, qui contenoient les grandes actions de leurs ancêtres, & les loüanges de leurs Dieux. Ils passoient de là à une autre classe, où on leur enseignoit la modestie, la civilité, & selon quelques Auteurs, jusqu'à une maniere reglée de marcher & d'agir. Les Maîtres de cette classe étoient plus qualifiez que les premiers, parce que leur emploi s'appliquoit aux inclinations d'un âge qui souffre qu'on corrige ses défauts, & qu'on émousse ses passions. En même tems que leur esprit s'éclairoit dans cette épreuve d'obéïssance, leur corps se fortifioit; & ils passoient à la troisiéme classe, où ils se rendoient adroits aux exercices les plus violens: c'est où ils éprouvoient leurs forces à lever des fardeaux, & à luter; où ils se faisoient des défis au saut, ou à la course; & où ils apprenoient à manier les armes, à escrimer de l'épée ou de la massuë, à lancer le dard, & à tirer de l'arc avec force & justesse. On leur faisoit souffrir la faim & la soif. Ils avoient des tems destinez à résister aux injures de l'air & des saisons, jusqu'à ce qu'ils retournassent habiles & endurcis, dans la maison de leurs peres, afin d'être appliquez, suivant la connoissance que leurs Maîtres donnoient de leurs inclinations, aux emplois

de la paix, ou de la guerre, ou de la Religion. La noblesse avoit le choix de l'une de ces trois professions, également considerées, quoique la guerre l'emportât, parce qu'on y élevoit davantage sa fortune.

Il y avoit aussi d'autres Colleges de Matrônes dévoüées au service des Temples, où on élevoit les filles de qualité. On les mettoit dès leur tendre jeunesse, entre les mains de ces Matrônes, qui les tenoient sous une étroite clôture, jusqu'à ce qu'elles en sortissent pour être établies, avec l'approbation de leurs parens, & la permission de l'Empereur; étant très-adroites à tous les ouvrages qui donnent de la réputation aux femmes.

Les enfans des Nobles qu'on reconnoissoit portez d'inclination à la guerre, au sortir des Seminaires, passoient par la rigueur d'un autre examen fort remarquable. Leurs peres les envoyoient à l'armée, afin qu'ils apprissent ce qu'ils avoient à souffrir en campagne, & qu'ils connussent à l'épreuve, à quoi ils s'engageoient, avant que de prendre le rang de Soldat. Ils n'avoient point alors d'autre emploi que celui de Tamene, ou de porte-faix; portant leur bagage sur l'épaule entre les autres, afin de mortifier leur orgueïl, & de les accoûtumer à la fatigue.

Celui d'entre ces apprentis qui changeoit de couleur à la vûë de l'ennemi, ou qui ne se signaloit pas par quelque action de valeur, n'étoit point reçû dans les troupes : c'est pourquoi ils tiroient des services considerables de ces novices durant le tems de leur épreuve ; parce que chacun cherchoit à se distinguer par quelque exploit, en se jettant tête baissée dans les plus grands périls ; étant persuadez que pour se mettre au rang des braves, il faut établir sa réputation, en sacrifiant quelque chose à la témerité.

Les Mexicains ne connoissoient point de plus grand bonheur, que celui qui consistoit à acquerir de l'estime dans les occasions de la guerre ; puisque les Princes considéroient cette profession comme le principal appui de leur Couronne, & les Sujets comme une vertu affectée à leur Nation. C'est par la voye des armes que les gens du Peuple s'élevoient au rang des Nobles, & ceux-ci aux plus hautes dignitez de l'Etat : Ainsi ils s'animoient tous à servir ; au moins ceux qui se sentoient de l'ambition & du courage pour se pousser au dessus des autres, aspiroient tous à acquerir les vertus militaires. Il y avoit un temps déterminé pour le service, par lequel on obtenoit le titre de Soldat, avec des privileges qui le

diſtinguoient. Leurs armées s'aſſembloient ſans peine, parce que les Princes de l'Empire & les Caciques des Provinces étoient obligez de ſe trouver au rendez-vous, avec les troupes qu'on leur ordonnoit d'amener. On remarque avec admiration, entre les grandeurs de cet Empire, que Motezuma avoit trente Vaſſaux ſi puiſſans, que chacun d'eux étoit capable de mettre en campagne, juſques à cent mille hommes en armes. Ils commandoient leurs troupes dans l'occaſion, ſous l'autorité du Capitaine General, à qui ils obéïſſoient, comme à celui qui repreſentoit la perſonne de l'Empereur quand il n'étoit pas à l'armée; ce qui arrivoit très-rarement; parce que ces Princes croyoient que leur autorité ſouffroit quelque diminution, lorſqu'ils s'éloignoient du Commandement de leurs Armées; regardant comme un monſtre en politique, de commettre ſes propres forces au bras d'autrui.

Leur maniere de combattre étoit la même que celle que nous avons décrite au combat de Tabaſco, hors que les troupes Mexicaines gardoient plus d'ordre & de diſcipline; que le ſervice y étoit plus exact, & les Soldats plus obéiſſans; enfin qu'il y avoit plus de Nobleſſe, & bien d'autres récompenſes à eſperer. Ils lançoient d'abord

leurs dards, & leurs javelots, afin d'en venir aux mains à coups d'épées & de massuë; & souvent ils se jettoient à corps perdu sur l'ennemi, parce qu'entre ces Peuples c'étoit une plus grande action de valeur, de faire des prisonniers, que de tuer leurs ennemis, le plus brave étant celui qui amenoit le plus de victimes pour les sacrifices. Les charges de la guerre étoient fort estimées, & les Officiers fort respectez. Motezuma ne manquoit pas de récompenser liberalement ceux qui se distinguoient dans les occasions. Ce Prince avoit tant d'inclination aux armes, & tant d'ardeur à maintenir la reputation de ses troupes, qu'il avoit inventé des prix d'honneur pour les Nobles qui servoient à la guerre : c'étoit comme une espece d'Ordres militaires, avec de habits particuliers, & des marques d'honneur & de distinction. Il y avoit des Chevaliers de l'Aigle, d'autres du Tigre, & d'autres du Lion, qui portoient la figure de ces animaux comme un colier de l'Ordre pendu au col, ou peint sur leurs mantes. Il fonda un Ordre superieur, où on ne recevoit que les Princes, ou les Nobles qui étoient du sang Royal : & il s'y enrôla lui-même, afin de donner plus de consideration à cet habit. Les Chevaliers avoient une partie de leurs cheveux atta-
chez

chez par un ruban rouge, & de gros cordons de même couleur qui ſortoient d'entre les plumes qui ornoient leur tête, & qui pendoient ſur leurs épaules, plus ou moins, ſuivant le merite des exploits du Chevalier, que l'on diſtinguoit par le nombre de ſes cordons; & on l'augmentoit avec de grandes ceremonies, à meſure que le brave ſe ſignaloit par de nouvelles actions: ainſi il y avoit toujours lieu de ſe faire un nouveau merite dans cette dignité.

On ne peut s'empêcher ici, de loüer en ces Peuples l'ardeur genereuſe avec laquelle ils aſpiroient à ces recompenſes honorables, & en Motezuma l'adreſſe de les avoir inventées: puiſqu'encore que ce ſoit la monnoye la plus aiſée à battre & à débiter, c'eſt néanmoins celle qui tient le premier rang dans les tréſors des Princes.



CHAPITRE XVII.

Le stile dont les Mexicains se servoient pour mesurer & compter leurs années & les mois : Leurs Fêtes, leurs Mariages & leurs autres coutumes dignes d'être remarquées.

LEs Mexicains avoient une methode très-considerable en la disposition de leur Calendrier : ils le regloient sur le mouvement du Soleil, dont ils sçavoient prendre la hauteur & la déclinaison qui leur donnoient les differences du tems & des saisons. Leur année, ainsi que la nôtre, étoit de trois cens soixante-cinq jours; mais ils la divisoient en dix-huit mois de vingt jours chacun ; ce qui faisoit le nombre de trois cens soixante jours : les cinq qui restoient étoient comme intercalaires : on les ajoutoit à la fin de l'année, afin qu'elle égalât le cours du Soleil. Durant ces cinq jours, qu'ils croyoient que leurs Ancêtres avoient laissez exprès, comme vuides & hors de compte, ils s'abandonnoient aux plaisirs de l'oisiveté, & ne songeoient qu'à perdre le plus agréablement qu'ils pouvoient ces restes de tems. Les Ouvriers cessoient leur

travail, on fermoit les boutiques, on ne plaidoit point aux Tribunaux, & on ne sacrifioit point dans les Temples. Ils se visitoient les uns les autres, & ils se donnoient toute sorte de divertissemens, afin, disoient-ils, de se dédommager par avance des chagrins & des miseres de l'année où ils alloient entrer. Elle commençoit au premier jour du Printems; & elle ne differoit de notre année solaire, que de trois jours, qu'ils ôtoient de notre mois de Février.

Ils avoient aussi leurs semaines de treize jours chacune, avec noms differens, qu'ils marquoient sur leur Calendrier par diverses figures. Leurs siécles étoient de quatre semaines d'années, dont la méthode & la distribution étoit faite avec beaucoup d'art, & se conservoit soigneusement, afin d'apprendre à la posterité, ce qui s'étoit passé de plus considerable. On traçoit un grand cercle, divisé en cinquante-deux degrez, & on donnoit une année à chaque degré. Le Soleil étoit representé au centre du cercle; & il sortoit de ses rayons quatre lignes differentes en couleur, qui partageoient également la circonference du cercle: ainsi on contoit treize degrez entre chaque demi-diametre. Ces divisions servoient comme de signes à leur Zodiaque, sur lequel ils calculoient les révolutions

de leurs siecles, & les aspects du Soleil, heureux ou malheureux, selon la couleur de la ligne sous laquelle ils tomboient. Ce cercle étoit inscrit dans une autre bien plus grand, sur lequel ils marquoient avec leurs caracteres les évenemens les plus considerables de chaque siecle. Ces tables des siecles étoient comme des monumens publics, qui servoient de preuves à l'Histoire : & l'on peut mettre entre les plus belles institutions de leur Gouvernement, celle d'avoir des Historiens qui pussent conserver à la posterité les grandes actions de leurs Ancêtres. Cette supputation des siecles avoit encore un motif de superstition, parce qu'ils avoient appris que le Monde couroit risque de perir, lorsque le Soleil achevoit sa revolution au bout de ces quatre semaines de siecles : ainsi quand le dernier jour des cinquante deux années arrivoit, tout le monde se préparoit à cette effroyable disgrace. Ils se disposoient à la mort, sans être malades : ils cassoient toute leur vaisselle, comme un meuble qui ne devoit plus servir. Ils éteignoient le feu: ils couroient durant toute la nuit, comme des gens qui ont perdu l'esprit; & personne n'osoit se reposer, jusqu'à ce qu'il eût sçû si l'on étoit tout à bon dans la region des tenebres. Ils commençoient à respirer, lorsque le crepuscule pa-

roiſſoit à leurs yeux, tournez ſans relâche du côté de l'Orient ; & quand le ſoleil ſe montroit, il étoit ſalué au ſon de tous leurs inſtrumens, par des hymnes & des chanſons qui exprimoient les tranſports de leur joye. Les Mexicains ſe felicitoient alors les uns les autres, de ce que la durée du Monde étoit déja aſſurée pour un autre ſiecle : & ils alloient aux Temples, en rendre graces aux Dieux, & prendre de la main des Sacrificateurs, du feu nouveau, qu'ils allumoient devant les Autels, par une violente agitation de deux morceaux de bois ſec qu'ils frottoient l'un contre l'autre; après quoi chacun faiſoit de nouvelles proviſions de tout ce qui étoit neceſſaire à ſa ſubſiſtance; & on celebroit ce jour-là par des réjoüiſſances publiques. On ne voyoit que des danſes par la Ville, & d'autres exercices d'agilité conſacrez au renouvellement du ſiecle, de la même maniere que Rome en uſoit autrefois dans les Jeux ſeculaires.

Leurs Empereurs ne recevoient la Couronne que ſous des conditions fort ſingulieres. Après qu'ils étoient élûs de la maniere que l'on a rapportée, le nouveau Prince ſe trouvoit obligé de ſortir en campagne à la tête des troupes, & d'emporter quelque victoire, ou de conquerir quelque Province ſur les ennemis de l'Empire, ou ſur les

rebelles, avant que d'être couronné & de monter ſur le Trône. C'eſt par une obligation ſi conſiderable, que cet Empire s'étoit étendu en ſi peu de tems. Auſſi-tôt que le merite de ſes exploits l'avoit fait paroître digne de regner, il revenoit triomphant en la Ville Capitale, où on lui avoit préparé une entrée, avec toute la pompe & l'appareil ordinaire en de ſemblables occaſions. Tous les Nobles, les Miniſtres & les Sacrificateurs l'accompagnoient juſqu'au Temple du Dieu de la guerre, où il deſcendoit de ſa litiere: & après les ſacrifices propres à cette ceremonie, les Princes Electeurs mettoient ſur lui l'habit & le manteau Imperial. Ils lui armoient la main droite, d'une épée d'or garnie de pierres à fuſil, qui étoit la marque de la Juſtice. Il recevoit de la main gauche un arc & des fleches, qui déſignoit le ſouverain Commandement ſur leurs Armées; & alors le Roy de Tezeuco lui mettoit la Couronne ſur la tête; ce qui étoit la fonction privilegiée du premier Electeur.

Un des principaux Magiſtrats, & des plus éloquens, faiſoit enſuite un long diſcours, par lequel il congratuloit le Prince au nom de tout l'Empire de ſa nouvelle dignité: il y mêloit quelques inſtructions, dans leſquelles il repreſentoit les ſoins &

les obligations que la Couronne impoſe, l'attention qu'il devoit avoir au bien & à l'avantage de ſes Peuples; & ſur tout la loüable conduite de ſes Prédeceſſeurs, qu'il devoit imiter. Le diſcours étant fini, le Chef des Sacrificateurs s'approchoit avec un profond reſpect; & l'Empereur faiſoit entre ſes mains un ſerment, dont les circonſtances ſont très remarquables. En premier lieu, il juroit de maintenir la Religion de ſes Ancêtres, d'obſerver les Loix & les Coutumes de l'Empire, & de traiter ſes Sujets avec douceur & bonté. Il juroit encore, que tant qu'il regneroit, les pluyes tomberoient à propos; que les rivieres ne feroient point de ravages par leurs débordemens; que les campagnes ne ſeroient point affligées par la ſterilité; ni les hommes par les malignes influences du Soleil. Ce pacte entre un Prince & ſes Sujets, a veritablement quelque choſe de bizarre; & Juſte-Lipſe a trouvé bon d'en faire des railleries: neanmoins on peut dire que les Sujets prétendoient par ce ſerment, engager leur Prince à regner avec tant de moderation, qu'il n'attirât point de ſon chef la colere du Ciel; n'ignorant pas que les châtimens & les calamitez publiques tombent ſouvent ſur les Peuples, qui ſouffrent pour les crimes & pour les excès de leurs Rois.

Pour ce qui est des autres coutumes de cette Nation, nous toucherons seulement ce qui peut être rapporté dans une Histoire; laissant à part les superstitions, leurs indecences & leurs brutalitez, dont le recit blesse la pudeur, encore qu'il n'offense pas la verité.

Quoipue la multitude de leurs Dieux fût aussi grande, & leur aveuglement dans l'Idolatrie aussi horrible qu'on l'a dit, ils ne laissoient pas de reconnoître une Divinité superieure, à qui ils attribuoient la Création du Ciel & de la Terre; & ce principe de toutes choses étoit un Dieu sans nom entre les Mexicains, parce qu'ils n'avoient point de termes pour l'exprimer en leur langue. Ils faisoient seulement comprendre qu'ils le connoissoient en regardant le Ciel avec veneration, & en lui donnant à leur maniere l'attribut d'Inéfable, avec cette maniere de doute religieux dont les Atheniens reveroient le Dieu Inconnu. Neanmoins cette notion de la premiere cause, qui paroissoit devoir contribuer à les desabuser avec plus de facilité, fut alors de très-peu d'usage, parce qu'il n'y eut pas moyen de les réduire à croire que cette même Divinité pût gouverner le Monde, sans avoir besoin de secours, quoique par leur aveu elle avoit eu assez de pouvoir pour le

créer. Ils étoient prévenus de cette fole opinion, qu'il n'y avoit point alors de Dieux dans les autres endroits du Ciel, jusqu'à ce que les hommes eussent commencé à devenir miserables, à mesure qu'ils se multiplioient : car ils regardoient leurs Dieux comme des genies favorables, & qui se produisoient lorsque les mortels avoient besoin de leur assistance, sans qu'il leur parût une chose absurde, que les miseres & les necéssitez de la nature humaine donnassent l'être & la Divinité à ce qu'ils adoroient.

Ils croyoient l'immortalité de l'ame, & ils reconnoissoient des recompenses & des peines dans l'éternité: mais ils expliquoient mal le merite & le peché; & cette verité étoit encore obscurcie par d'autres erreurs. Sur cette supposition, ils enterroient avec les morts beaucoup d'or & d'argent pour faire les frais du voyage, qu'ils croyoient long & fâcheux : ils faisoint mourir quelqu'un de leurs Domestiques, afin qu'ils leur tinssent compagnie. C'étoit une marque d'amour exquis, mais ordinaire aux femmes legitimes, de celebrer par leur mort les funerailles de leur mari. Les monumens des Princes devoient être d'une vaste étenduë, parce qu'on enterroit avec eux une grande partie de leurs richesses & de leurs Domestiques; l'un & l'autre à pro-

portion de leur dignité. Il falloit que le nombre de tous les Officiers fût rempli : on les envoyoit ainsi escorter le Prince en l'autre monde, avec quelques-uns de leurs flateurs, qui payoient alors assez cher les impostures de leur profession. On portoit aux Temples les corps des grands Seigneurs avec pompe, & un grand cortége : les Prêtres venoient au devant, avec leurs brasiers de copal, chantant d'un ton mélancolique des hymnes funebres, accompagnées du son enroüé & lugubre de quelques flûtes. Ils élevoient à diverses fois le cercueïl en haut, durant qu'on sacrifioit ces miserables victimes, qui avoient dévoüé jusqu'à leur ame à l'esclavage ; & cette action étoit horriblement mêlée de ridicules abus, & de cruautez atroces & déplorables.

Les Mariages des Mexicains avoient quelque forme de contrat, & quelques ceremonies de Religion. Après qu'on s'étoit accordé sur les articles, les deux parties se rendoient au Temple, où un des Sacrificateurs examinoit leur volonté, par des questions précises & destinées à cet usage. Il prenoit ensuite d'une main le voile de la femme, & la mante du mari ; & il les noüoit ensemble par un coin, afin de signifier le lien interieur des volontez. Ils retournoient à leur maison avec cette espece

d'engagement, accompagnez du Sacrificateur. Là, par une imitation de ce que les Romains pratiquoient à l'égard des Dieux Lares, ils alloient visiter le foyer, qui selon leur imagination, étoit le médiateur des differends entre les mariez. Ils en faisoient le tour sept fois de suite, précedez par le Sacrificateur; & cette ceremoie étoit suivie de celle de s'asseoir, afin de recevoir également la chaleur du feu; ce qui donnoit la derniere perfection au mariage. On exprimoit dans un acte public les biens que la femme apportoit en dot; & le mari étoit obligé à les restituer, en cas qu'ils vinssent à se separer; ce qui arrivoit très-souvent. Il suffisoit pour le divorce, que le consentement fût reciproque; & ce procès n'alloit point jusques aux Juges: ceux qui connoissoient les mariez le décidoient sur le champ. La femme retenoit les filles, & le mari les garçons: mais du moment que le mariage étoit ainsi rompu, il étoit défendu de se réünir, sur peine de la vie; & le peril de la rechûte étoit l'unique remede que les Loix eussent imaginé contre les divorces, où l'inconstance naturelle de ces Peuples les portoir aisément. Ils se faisoient un point d'honneur de la chasteté de leurs femmes; & malgré le débordement qui les entraînoit dans le vice de la sensua-

lité, on châtioit un adultere du dernier supplice; mais en cela ils avoient moins d'égard à la difformité du crime qu'à ses inconveniens.

Ils portoient aux Temples avec solemnité, les enfans nouveaux nez; & les Sacrificateurs, en les recevant, leur faisoient de certaines exhortations sur les miseres & sur les peines où l'on est engagé en naissant. Si les enfans étoient Nobles, on leur mettoit une épée à la main droite, & en la gauche un bouclier, que les Sacrificateurs conservoient pour ces usages. S'ils venoient d'Artisans, on faisoit la même ceremonie avec quelques outils ou instrumens mécaniques. Les filles de l'une & de l'autre qualité, n'avoient que la quenoüille & le fuseau. Après cette premiere ceremonie, le Sacrificateur portoit les enfans auprès de l'Autel; où il leur tiroit quelques goutes de sang des parties de la generation, avec une épine de maguez, ou une lancette de pierre à fusil; & puis il jettoit de l'eau sur eux, où il les baignoit, en faisant de certaines imprécations: en quoi il sembloit que le Demon, auteur de ces pratiques, vouloit imiter le Batême & la Circoncision, avec le même orgueil dont il tâchoit de contrefaire les autres ceremonies, & même jusqu'aux autres Sacremens de la Religion

Catholique ; puiſqu'il avoit introduit entre ces Barbares la confeſſion de leurs pechez,en leur perſuadant qu'elle leur attiroit la faveur de leurs Dieux , & une eſpece de communion ridicule, que les Sacrificateurs adminiſtroient à certains jours de l'année , après avoir mis en petits morceaux une maſſe de farine pêtrie avec du miel, figurée en Idole, qu'ils appelloient le Dieu de la Penitence. Ce même ſinge avoit auſſi ordonné des Jubilez , des Proceſſions , des encencemens , & d'autres images du culte de la veritable Religion ; juſqu'à vouloir que le Chef des Sacrificateurs prît le nom de Pape : où l'on connoît qu'il ſe faiſoit une étude particuliére de cette imitation ; ſoit qu'il eût deſſein d'abuſer de nos ſaintes ceremonies , en les mêlant avec ſes abominations ; ſoit qu'il ne puiſſe ſe repentir de cette affectation , qui lui fait aſpirer encore à ſe rendre ſemblable au Très-haut. Les autres coutumes de ces miſerables Idolâtres, faiſoient horreur à la raiſon , & à la nature même : ce n'étoit que des beſtialitez , des abſurditez & des égaremens , qui paroîtroient incompatibles avec cette regularité que l'on remarque d'ailleurs en la conduite de leur Etat , ſi les hiſtoires n'étoient remplies de ſemblables abus, que la foible capacité de l'eſprit de l'homme avoit introduits

parmi d'autres Nations, moins éloignées du commerce du monde raisonnable, mais égalemenr aveugles dans une moins épaisse obscurité. Les sacrifices du sang humain ont commencé presque aussi-tôt que le culte des Idoles: & le Demon les avoit établis plusieurs siecles avant ceux des Mexicains, entre ces Peuples dont les Israëlites avoient appris à sacrifier leurs enfans aux Statuës de Canaan. L'horrible usage de faire manger des hommes par les hommes mêmes se pratiquoit chez d'autres Barbares de notre Hemisphere, ainsi que la Galatie l'avoüe dans ses anciens Monumens, & que la Scytie le reconnoît dans ses Antropophages. Les pieces de bois adorées; les superstitions, les augures & les furieuses agitations des Sacrificateurs, la communication qu'ils avoient avec le Demon qui leur inspiroit les oracles, & d'autres pareilles abominations, tout cela n'étoit-il pas admis & consacré par d'autres Infideles, qui sçavoient si bien raisonner & agir sur des Maximes si concertées en Morale & en Politique? La Grece & Rome se sont égarées terriblement sur le sujet de la Religion, quoiqu'en toutes les autres choses le reste du Monde ait reçû leurs Loix, & se soit formé sur leurs exemples. C'est ce qui nous oblige à reconnoître que la capacité de notre entendement est

renfermée en des bornes fort étroites, puiſqu'il ne fait, pour ainſi dire, qu'éfleurer les notions qui lui ſont communiquées par les ſens & par l'experience, lorſqu'il n'eſt pas éclairé de cette lumiere celeſte qui lui découvre l'eſſence de la verité. La Religion des Mexicains étoit donc un abominable composé de toutes les erreurs & de toutes les cruautez que l'Idolatrie avoit inventées en differentes parties du monde. On ne dira point leurs Fêtes, leurs Sacrifices, leurs Ceremonies, leurs Sorcelleries, & leurs autres ſuperſtitions, parce qu'on les rencontre à chaque pas, avec une ennuyeuſe repetition, dans les Hiſtoires des Indes ; outre que c'eſt une inſtruction peu neceſſaire, & qui n'a ni agrément ni utilité, & qu'on pourroit bien ſe faire une matiere de confeſſion, des libertez que la plume ſe donneroit ſur ce ſujet.



CHAPITRE XVIII.

Motezuma continuë ses caresses & ses présens aux Espagnols. Cortez reçoit des lettres de Vera-Cruz, qui l'informent du combat où Jean d'Escalante avoit été tué, sur quoi il prend la résolution de s'assurer de la personne de Motezuma.

LEs Espagnols observoient toutes ces choses avec admiration, quoiqu'ils s'efforçassent de retenir & de cacher la surprise qu'elles leur donnoient ; & ils avoient assez de peine à composer leurs visages en ces occasions, afin de conserver par tout cet air de superiorité qu'ils affectoient avec les Indiens. Les premiers jours de leur arrivée se passerent en divertissemens : les Mexicains produisirent avec ostentation, ce qu'ils avoient de plus habiles gens en toute sorte de jeux, à dessein de régaler les Etrangers. Ils y mêloient aussi l'ambition de faire briller leur adresse au maniment des armes, & leur agilité aux autres exercices. Motezuma étoit le promoteur de ces spectacles & de ces réjoüissances; & contre sa coutume, il sembloit avoir renoncé à sa Majesté. Il menoit toujours avec soi Cortez,

tez, & les autres Capitaines Eſpagnols : ſon procedé étoit honnête avec eux : il y entroit même une eſpece de veneration, fort extraordinaire en un homme de ſon caractere, & qui attiroit beaucoup de reſpect aux Eſpagnols de la part des Sujets, qui connoiſſoient leur Empereur. Les viſites étoient frequentes, & renduës avec exactitude : Cortez alloit au Palais, & Motezuma venoit au quartier du General, où il ne pouvoit ſe laſſer d'admirer tout ce qui venoit d'Eſpagne, qu'il regardoit comme une Region celeſte ; & il s'étoit formé une ſi haute idée du Prince qui gouvernoit cet heureux Pays, qu'il n'en concevoit pas une ſi grande de ſes Dieux. Il cherchoit à gagner le cœur & l'affection de tous les Eſpagnols, par des préſens de bijoux & de raretez, qu'il diſtribuoit, tant aux Officiers, qu'aux ſimples Soldats, avec diſcernement & connoiſſance du merite ; faiſant plus de careſſes à ceux qui avoient le plus de diſtinction, & ſçachant proportionner le préſent, à l'importance des perſonnes qu'il vouloit obliger. Les Nobles à l'imitation du Prince, tâchoient à ſe rendre agréables, par des offices qui tenoient de la ſoumiſſion ; & le Peuple plioit le genoüil devant le moindre Soldat Eſpagnol. Ils goûtoient ainſi un repos agréable : c'é-

toit toujours quelque ſpectacle nouveau & divertiſſant, & ils n'avoient aucun ſujet de ſoupçon ; mais les chagrins ne furent pas long-tems ſans emploi. Deux Soldats Tlaſcalteques déguiſez en Mexicains, arriverent à la Ville par des chemins détournez. Ils venoient chercher Cortez, à qui ils rendirent une lettre du Conſeil de Vera-Cruz ; ce qui changea la face des affaires, & fit prendre des réſolutions moins pacifiques.

Jean d'Eſcalante, qui étoit Gouverneur de la nouvelle Colonie, ne ſongeoit qu'à fortifier la Place, & à conſerver les amis que Cortez lui avoit laiſſez. Cet état tranquille dura, ſans être troublé par aucun accident, juſqu'à ce qu'il fut averti qu'un General de Motezuma étoit dans la Province, avec une armée conſiderable, à deſſein de châtier quelques alliez des Eſpagnols, parce qu'ils s'étoient diſpenſez de payer à l'Empereur le tribut ordinaire, ſur la confiance qu'ils avoient en la protection de leurs nouveaux amis. Le Capitaine Mexicain s'appelloit *Qualpopoca*, & il commandoit toutes les troupes qui étoient répanduës ſur les frontieres de Zempoala. Il les avoit aſſemblées depuis quelque tems, afin de donner main forte aux Commiſſaires qui venoient recueillir les impôts. Leurs violences & leurs extorſions étoient horribles ; & la ri-

gueur dont ils usoient en l'exercice de leur commission, étoit redoutable, par la licence des Soldats; l'une & l'autre profession étant également insatiable sur le bien d'autrui, & en possession de traiter le vol comme l'affaire du Prince.

Les Totonaques de la Montagne dont cette armée détruisoit les Habitations, vinrent se plaindre à Escalante, & le prierent de prendre les armes en faveur de ses alliez, offrant de se mettre en campagne, avec tout ce qui leur restoit de monde. Le Gouverneur les consola, en disant qu'il ressentoit l'injure qu'on leur avoit faite, comme si elle s'adressoit à lui-même: neanmoins, avant que d'en venir aux voyes de fait, il se résolut d'envoyer quelques personnes au General Mexicain. Il lui demandoit, comme à son ami: *Qu'il suspendît les actes d'hostilité, jusqu'à ce qu'il eût reçu un nouvel ordre de l'Empereur, puisqu'il n'étoit pas vrai-semblable qu'on lui eût commandé d'intenter une nouveauté si préjudiciable à la paix; Motezuma ayant permis que les Ambassadeurs du Monarque d'Orient passassent à sa Cour, à dessein d'établir une alliance inébranlable entre les deux Couronnes.* Les Envoyez étoient deux Zempoales, gens de bon esprit, & qui résidoient à Vera-Cruz. La réponse du Mexicain fut insolente &

injurieuse : *Qu'il sçavoit fort bien comprendre & executer les ordres de son Prince ; & que si quelqu'un prétendoit s'opposer au châtiment de ces rebelles, un General de Motezuma pouvoit soutenir en pleine campagne, les résolutions qu'il formoit dans le cabinet.*

Escalante ne put dissimuler l'outrage, ni refuser le défi, à la vûë de tous les Indiens interessez en l'affaire des Totonaques, qui couroient le même risque qu'eux, & qui s'appuyoient sur la même protection. Après donc qu'il fut informé que le nombre des ennemis alloit au plus à quatre mille, il assembla un gros de deux mille Indiens de la Montagne, qui fuyoient les violences de Qualpopoca, ou qui en étant irritez, cherchoient à s'en mettre à couvert auprès de lui. Le Gouverneur se mit à la tête de ces troupes bien armées à leur maniere, avec quarante Espagnols, entre lesquels il y avoit deux Arquebusiers, & trois Arbalêtriers. Il fit tirer aussi de la Ville, deux pieces d'artillerie ; & sortant en campagne avec ces forces, marcha vers les Provinces qui avoient besoin de son secours, après avoir laissé une foible garnison dans la Place. Qualpopoca instruit de tous les mouvemens du Gouverneur, vint au devant de lui, avec son armée en bon ordre, jusqu'à un petit Bourg que l'on a nommé

depuis Almerie, où les deux armées se rencontrerent au point du jour. Le combat commença avec une égale resolution de part & d'autre; mais les Mexicains lâcherent bien-tôt le pied, & se retirerent en désordre. Au même tems les Totonaque de nôtre parti prirent l'épouvante, & tournerent le dos, jusqu'à fuir lâchement; soit qu'ils ne fussent pas accoutumez à combattre de pied ferme; soit qu'une ancienne habitude leur eût rendu les Mexicains trop redoutables. Quoiqu'il en soit, cet accident se peut compter entre les bizarreries, dont la guerre fait voir des exemples tous les jours. Les vainqueurs fuyoient d'un côté, & les vaincus de l'autre; mais les ennemis étoient si épouvantez, & si occupez du soin de se sauver, qu'ils ne s'apperçûrent point du désordre de nos troupes, & ne songerent qu'à se retirer dans le Bourg proche du champ de bataille. Escalante s'en approcha avec ses Espagnols, & commanda de mettre le feu aux maisons en plusieurs endroits: il attaqua les Mexicains au moment que la flâme parut, avec tant de vigueur, que sans leur donner le tems de reconnoître le peu de monde qui le suivoit, il les défit, & les poussa hors de ce logement, d'où ils se jetterent en fuyant dans le bois. Les Indiens assurent

qu'ils avoient vû en l'air, une Dame semblable à celle que les Etrangers adoroient comme la Mere de leur Dieu, qui les ébloüissoit, & leur ôtoit la force de combattre. Ce miracle ne parut point aux yeux des Espagnols ; neanmoins le succez en a autorisé la croyance ; & déja nos Soldats étoient accoutumez à partager avec le Ciel la gloire de leurs exploits.

Cette victoire fut très-signalée, mais on l'acheta cherement, puisque le Gouverneur fut blessé à mort en combattant, & sept Soldats avec lui, dont les Indiens enleverent un nommé Jean d'Arguello. Cet homme, natif de la Ville de Leon, étoit d'une taille & d'une force extraordinaire ; & après avoir combattu avec un courage invincible, il tomba blessé mortellement, en un tems où il ne put être secouru. Les autres Soldats & le Gouverneur moururent de leurs blessures, au bout de trois jours, dans la Ville de Vera-Cruz.

Le Conseil rendoit compte au General, de cette perte considerable, & de toutes les circonstances de l'action ; afin qu'il nommât un successeur à Jean d'Escalante, & qu'il fût instruit de l'état dans lequel il se trouvoit. Cortez apprit cette nouvelle avec toute l'affliction qu'elle pouvoit produire : il en fit part à ses Capitaines, sans appuyer

alors sur les consequences d'une semblable perte, & sans leur marquer tout le chagrin qu'elle lui causoit. Il les pria seulement de faire réflexion sur cet accident, & de lui laisser le tems de former quelque résolution, telle qu'il plairoit à Dieu lui inspirer; recommandant en particulier au Pere Olmedo d'y contribuer par ses prieres; & à tous les Capitaines de garder le secret, de peur que cette disgrace étant divulguée, ne donnât lieu aux Soldats de raisonner mal-à-propos.

Après cela, le General se retira dans son appartement, où d'abord, pour ainsi dire, il laissa rouler sa pensée sur tous les inconveniens qu'un pareil accident pouvoit produire. Il embrassoit & rejettoit avec la même incertitude, toutes les voyes qui se présentoient à son imagination sur ce sujet, toujours embarassé sur le choix du parti qu'il devoit prendre, & fatigué même par la vivacité de son esprit, qui lui faisoit découvrir le remede, & en même tems la difficulté qu'il y avoit à le mettre en usage. Les Auteurs rapportent que Cortez passa ainsi une grande partie de la nuit à se promener; & qu'il découvrit alors, par hazard, un endroit massonné depuis peu de tems, où Motezuma avoit caché tous les tresors de son pere, dont ils font un long détail: &

qu'après les avoir vûs, il fit refermer cette cache, sans permettre qu'on enlevât aucune chose. On ne s'arrête point sur la diversion que ce soin put donner à ses inquiétudes : ce qui apparemment ne dura pas long-tems, puisqu'elle ceda bien-tôt aux diligences qu'il fit afin de se fixer dans sa résolution, qui l'obligea de prendre les mesures que l'on va voir.

Il envoya querir les Indiens les plus habiles & les plus affectionnez qui fussent en son armée, & il leur demanda s'ils n'avoient point reconnu quelque chose d'extraordinaire en l'esprit des Mexicains, & comment l'estime des Espagnols se maintenoit auprès de ces Peuples. Les Indiens répondirent, que le menu peuple ne songeoit qu'à se divertir dans les fêtes qu'on faisoit en faveur des Espagnols, & qu'il les reveroit, parce qu'il les voyoit honorez par l'Empereur : mais que les Nobles commençoient à devenir rêveurs & misterieux; qu'ils tenoient des conferences dont on voyoit bien qu'ils ne disoient pas tout le secret. Cela étoit fondé sur quelques discours interrompus, qui pouvoient souffrir une sinistre interprétation ; comme celui-ci, *Qu'il seroit aisé de rompre les ponts des chaussées*, & quelques autres de pareille nature, qui étant joints ensemble, suffisoient à

donner

donner du ſoupçon. Deux ou trois Indiens avoient entendu dire, que peu de jours auparavant, on avoit apporté à Motezuma la tête d'un Eſpagnol : qu'il avoit commandé qu'on la cachât ſoigneuſement après l'avoir conſiderée avec beaucoup d'étonnement, à cauſe de la fierté & de la groſſeur de cette tête ; ce qui convenoit fort à celle d'Arguello. Cela redoubla les inquiétudes de Cortez, parce que c'étoit une marque que Motezuma avoit eu part à l'entrepriſe de ſon General.

Après avoir fait de grandes réflexions ſur ces avertiſſemens, Cortez aſſembla tous ſes Capitaines à la pointe du jour ; & il s'enferma avec eux, & quelques Soldats à qui leur qualité ou leur experience donnoit entrée au Conſeil. Il leur propoſa le fait, ſans en oublier aucune circonſtance : il rapporta les avis qu'il avoit reçûs des Indiens, peſant ſans émotion les accidens dont ils étoient menacez, & touchant avec adreſſe les difficultez qui pouvoient ſe préſenter : après quoi, ſans leur expliquer ſes ſentimens, il laiſſa à chacun la liberté de diſcourir. On propoſa divers partis : les uns vouloient qu'on demandât un paſſeport à Motezuma, afin de courir promptement au ſecours de la nouvelle Colonie de Vera-Cruz ; les autres trouvoient la retraite dif-

ficile de cette maniere, & témoignoient plus d'inclination à sortir secretement de la Ville, où ils ne prétendoient point oublier les richesses qu'ils avoient acquises : la plus grande partie conclut qu'il falloit demeurer, sans faire connoître qu'on eût appris ce qui s'étoit passé à Vera-Cruz, jusqu'à ce qu'on eût trouvé quelque occasion de faire une retraite avec honneur. Cortez, après avoir recuëilli en peu de paroles tous leurs raisonnemens, loüa le zele qu'ils témoignoient à l'avancement de l'entreprise, & dit : „ Que la proposition de demander un „ passeport à Motezuma, ne lui plaisoit „ pas ; parce qu'après s'être ouvert par la „ voye des armes, le chemin pour arriver à „ la Cour de ce Prince, malgré sa résistance, „ il rabattroit beaucoup de son estime, s'il „ venoit à connoître qu'ils eussent besoin „ de sa faveur pour en sortir. Que s'il étoit „ mal intentionné, il pourroit ne leur ac- „ corder un passeport, qu'à dessein de les „ défaire en leur retraite ; & que s'il le re- „ fusoit, ils seroient obligez de sortir de „ la Ville contre sa volonté, & de se jetter „ dans le peril, après avoir déclaré leur „ foiblesse. Qu'il approuvoit encore moins „ le parti de se retirer secretement ; parce „ que ce seroit s'exposer à la honte de passer „ pour des fugitifs, & que Motezuma pour-

roit leur couper le chemin aiſément, étant «
averti de leur marche, par le moye de ſes «
Couriers. Qu'ainſi, ſuivant ſon ſenti- «
ment, la retraite n'étoit alors ni utile, ni «
honorable; parce que de quelque maniere «
qu'on la fît, ce ſeroit toujours aux dépens «
de leur réputation; & qu'en perdant leurs «
amis & leurs Alliez, qui ne ſubſiſtoient «
que par elle, ils demeureroient ſans trou- «
ver un pouce de terre en tout cet Empire, «
où ils puſſent mettre le pied en aſſurance. «
Ces conſiderations, *ajoûta-t-il*, me per- «
ſuadent que ceux qui ont du penchant à «
demeurer ici, ſans faire aucun mouve- «
ment nouveau, juſqu'à ce qu'on ait trou- «
vé les moyens d'en ſortir avec honneur, «
& qu'on ait vû tout ce qu'on peut tirer «
d'une eſperance ſi flateuſe; ceux-là, dis- «
je, ont pris le parti le plus conforme à la «
raiſon. Veritablement le riſque eſt égal, «
quelque réſolution qu'on puiſſe prendre; «
mais la gloire eſt fort differente; & ce ſe- «
roit un malheur que des Eſpagnols n'ont «
pas encore merité, que celui de mourir «
par choix dans l'occaſion la plus diſgra- «
ciée. Je ne doute pas que nous ne puiſ- «
ſions nous maintenir ici; la maniere d'y «
parvenir eſt ce qui m'embarraſſe. Je fais «
quelque attention ſur ces bruits qui com- «
mencent à courir entre les Mexicains. Le «

„ malheur arrivé à Vera-Cruz demande „ bien des reflexions : la tête d'Arguello , „ dont on a regalé Motezuma, témoigne „ qu'il a eu connoiſſance de l'action de „ ſon General; & ſon ſilence ſur cette affai- „ re nous avertit de ce que nous devons „ croire de ſes intentions. Mais quand tout „ cela ſe préſente ſous une même vûë , il „ me paroît que pour nous ſoutenir dans „ cette Ville, en un état moins chancelant, „ il faut tenter quelque choſe de grand, qui „ étourdiſſe ſes Habitans, & qui rétabliſſe „ l'eſtime que ces accidens ont pû ébran- „ ler dans leurs eſprirs. Pour ce ſujet, après „ avoir rejetté d'autres deſſeins, qui feroient „ plus de bruit , & moins d'effet , j'ai jugé „ qu'il étoit plus à propos de nous rendre „ maîtres de la perſonne de Motezuma , „ en l'emmenant priſonnier à notre quar- „ tier. Je crois que cette réſolution leur „ donnera de la crainte & de la retenuë ; „ & à nous quelques conjonctures favora- „ bles à tirer du Prince & de ſes Sujets , „ une compoſition qui convienne à la „ dignité de l'Empereur notre Maître, & „ qui nous mette en ſûreté. Le prétexte de „ la priſon , ſi mon raiſonnement eſt juſte , „ doit être la mort d'Arguello, dont il a eu „ connoiſſance , & la perfidie dont ſon „ General a uſé , en violant la paix. Nous

devons déclarer que nous sommes inſ- "
truits de ces actions, qui nous offen- "
ſent, puiſqu'il ne faut point paroître "
ignorer ce qu'ils ſçavent parfaitement : "
d'autant plus, qu'ils ſont perſuadez que "
rien ne nous eſt caché; & que cette erreur "
de leur imagination, avec les autres de "
même nature, ſe doivent au moins tole- "
rer, en conſideration du ſecours que nous "
en tirons. J'apperçois comme un autre, "
les difficultez & les accidens qu'une en- "
trepriſe ſi hardie traîne neceſſairement "
avec ſoi : mais les exploits les plus glo- "
rieux naiſſent des plus grands perils ; & "
Dieu nous favoriſera. Les merveilles, "
que je pourrois appeller des miracles évi- "
dens, par leſquelles il s'eſt déclaré pour "
nous en cette expedition, nous obligent "
à croire que c'eſt lui qui nous a inſpirés "
cette longue perſeverance. Sa cauſe eſt le "
premier motif de notre entrepriſe ; & je "
ne ſçaurois me perſuader qu'il nous ait "
conduits juſqu'ici par une grace extraor- "
dinaire de ſa Providence, à deſſein de "
nous jetter dans un embarras inſurmon- "
table, & de nous abandonner à notre foi- "
bleſſe dans nos plus grands beſoins. " Cor-
tez s'étendit avec tant de force ſur cette
conſideration, que la vigueur de ſon cou-
rage paſſa dans le cœur de tous ceux qui

l'écoutoient. D'abord les Capitaines Jean Velasquez de Leon, Diego d'Ordaz, & Gonzale de Sandoval, revinrent à son avis; après quoi tous les autres donnerent de grands éloges au bon sens de leur General. Ils jugeoient de la bonté du remede, par la hardiesse heroïque de la résolution. Ils se séparerent ainsi, après avoir conclu d'arrêter Motezuma, & remis la disposition de cet exploit à la prudence de Cortez.

Bernard Diaz, qui ne perd aucune occasion de s'attribuer la gloire d'être l'auteur des plus grands desseins, écrit que lui & d'autres Soldats, avoient donné ce conseil au General, quelques jours avant qu'il eût reçû la nouvelle de ce qui étoit arrivé à Vera-Cruz. Les autres Relations ne s'accordent point avec la sienne; & au tems qu'il a marqué, il n'y avoit aucun sujet de former un projet si délicat. Il pouvoit bien remettre son avis à quelques jours de là; & il en auroit paru plus vrai-semblable, & moins hors de saison.



CHAPITRE XIX.

On se saisit de la personne de Motezuma. La maniere dont cette action fut conduite, & comment elle fut reçûë par ses Sujets.

IL faut convenir que l'on n'avoit point d'exemple d'une audace pareille à la résolution que les Espagnols formerent d'arrêter prisonnier un si grand Monarque au milieu de sa Cour, & de sa Ville Capitale. Le recit de cette action, toute veritable qu'elle est, semble blesser la sincerité de l'Histoire; & même il paroîtroit outré, entre les exagerations, & les licences de la fable. On la nommeroit temerité, si elle avoit été entreprise volontairement, & avec plus de liberté sur le choix; mais un homme n'est point appellé téméraire, lorsqu'il ferme les yeux au peril, quand il n'a point d'autre ressource. Cortez se voyoit également perdu; soit qu'il fît une retraite qui lui ôtoit sa réputation; soit qu'il se maintînt dans son poste, sans la rétablir par quelque action extraordinaire; & lorsque l'esprit, soutenu d'un grand courage, se voit envelopé de tous côtez par des dangers, il se pousse avec violence sur celui qui

le presse le moins. Le parti que Cortez prit, étoit véritablement le plus difficile : peut-être voulut-il voir tout d'un coup la decision de sa fortune, où il ne s'accommodoit pas de ce qu'on appelle Menagemens. On pourroit dire que le caractere de la haute generosité est d'avoir des vûës élevées au-dessus du commun, ou que la prudence militaire ne s'éloigne pas tant des extrêmitez, que la prudence politique : neanmoins, le mieux qu'on puisse faire est de ne donner point de nom à sa résolution ; & s'il est permis d'en juger par le succès, de lui donner lieu entre ces moyens imperceptibles dont il a plû à Dieu de procurer le progrès de cette entreprise, & d'où il sembloit vouloir exclure le concours des moyens naturels.

L'heure à laquelle les Espagnols alloient rendre visite à l'Empereur, fut choisie pour l'execution de cette grande entreprise, afin de ne donner point d'alarme mal-à-propos. Le General commanda que tout le monde prît les armes dans le quartier; qu'on sellât les chevaux, & qu'on se tînt alerte sans faire de bruit, ni aucun mouvement, jusqu'à nouvel ordre. Il fit occuper toutes les avenuës des ruës jusqu'au Palais de Motezuma, par des brigades de Soldats qui s'y rendoient, & il alla au Palais, accompa-

gné des Capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velasquez de Leon, François de Lugo, & Alonse d'Avila, suivis par trente soldats qu'il avoit choisis.

On ne fut point surpris de les voir entrer avec leurs armes, qu'ils portoient ordinairement comme un ornement militaire. Motezuma sortit au devant d'eux, suivant sa maniere : chacun prit sa place ; & les Officiers du Prince se retirerent aussi-tôt dans un autre appartement, ainsi qu'ils le pratiquoient toujours par son ordre. Lorsque Marine & Aguilar se furent approchez, Cortez commença à se plaindre, en laissant paroître sur son visage tout le chagrin dont il étoit rempli. Il representa d'abord l'action de Qualpopoca, appuyant sur l'*insolence d'avoir assemblé une armée, & attaqué ses Compagnons en violant la paix, & la sauve-garde Royale sur laquelle ils se reposoient. Il traita comme un crime dont Dieu & les hommes demandoient satisfaction, la perfidie dont les Mexicains avoient usé, en massacrant un Espagnol qu'ils avoient fait prisonnier, pour vanger sur lui, de sang froid, la honte de leur défaite. Il s'étendit enfin sur l'article le plus touchant ; qui étoit l'infâme maniere dont Qualpopoca & ses Capitaines prétendoient se décharger, en publiant qu'une insulte si déraisonnable s'étoit faite par l'ordre de l'Empereur.* Cortez ajou-

ta: *Que sa Majesté devoit lui sçavoir bon gré, de ce qu'il n'en avoit rien crû; parce que c'étoit une action indigne de sa grandeur, de les favoriser en un endroit, & de les détruire d'un autre côté.*

Motezuma parut interdit sur cette accusation: il changea de couleur, comme un homme convaincu, & interrompit Cortez, pour protester que ces ordres ne venoient point de lui. Le General le voyant embarrassé, accourut au secours, en disant: *Qu'il étoit convaincu que Motezuma n'avoit aucune part à une si vilaine action: mais que les Soldats Espagnols ne seroient jamais satisfaits, & ses Sujets ne cesseroient point de croire ce que son General assuroit, jusqu'à ce qu'ils lui eussent vû donner quelque témoignage éclatant & extraordinaire, qui effaçât entierement l'impression que cette calomnie avoit faite dans les esprits. Qu'il venoit donc lui demander, que sans faire de bruit, & comme de son propre mouvement, il vînt au logement des Espagnols, & qu'il se déterminât à n'en point sortir, jusqu'à ce que tout le monde fût éclairci qu'il n'avoit point trempé dans une semblable perfidie.* Sur quoi Cortez lui fit beaucoup valoir cette consideration: *Qu'une si genereuse confiance, digne d'une ame Royale, n'appaiseroit pas seulement le chagrin du Prince qui les avoit envoyez à sa Cour, & le soupçon des Sol-*

dats ; mais qu'elle tourneroit à son honneur & à sa gloire, offensez par une tache qui leur ôtoit bien plus de lustre que ce qu'on lui demandoit maintenant. Qu'il lui donnoit sa parole, comme Cavalier & comme Ministre du plus grand Prince de la Terre, qu'il seroit traité entre les Espagnols, avec tout le respect dû à sa personne ; puisqu'ils n'avoient point d'autre dessein, que celui de s'assurer de sa volonté, afin de pouvoir lui rendre leurs services & leur obéïssance avec plus de veneration. Cortez se tût : & Motezuma frappé de l'insolence de cette proposition, ne répondoit rien, lorsque le General, qui prétendoit le réduire par la douceur avant que de tenter une autre voye, ajouta : *Que le logement qu'il leur avoit donné étoit un de ses Palais, où il alloit souvent passer quelques jours. Que ses Sujets ne s'étonneroient point de le voir changer de logis, afin de se justifier d'un crime, qui en tombant sur son compte, seroit une querelle d'Empereur à Empereur ; au lieu que s'il demeuroit sur celui de son General, il pourroit être reparé par le châtiment qu'il en feroit, sans qu'on poussât la chose jusques aux malheurs & aux violences qui entrent en la décision d'un droit entre deux Souverains.*

Motezuma ne put souffrir qu'on multipliât les raisons dont on prétendoit lui persuader une chose impratiquable à son avis ;

& en faisant connoître qu'il penetroit les motifs de cette demande, il répondit assez brusquement: *Que les Princes de son rang n'étoient point faits pour la prison; & que quand il s'oublieroit de sa dignité, jusqu'au point de se laisser réduire à une si grande bassesse, ses Sujets ne le permettroient pas*. Cortez repliqua: *Que si Motezuma prenoit le parti de venir au quartier de bonne grace, sans obliger les Espagnols à perdre le respect qu'ils avoient pour lui, il se soucioit fort peu de la résistance de ses Sujets, contre lesquels il pourroit employer toute la valeur de ses Soldats, sans que l'amitié qu'ils avoient ensemble en fût blessée.* La dispute dura long-tems: Motezuma se défendoit toujours de quitter son Palais; & Cortez vouloit le reduire & l'assurer, sans en venir à l'extrêmité. Sur quoi ce Prince commençant à découvrir le peril où il se trouvoit, se jetta sur diverses propositions. Il offroit d'envoyer à l'heure même, prendre Qualpopoca & tous les Officiers, & de les remettre entre les mains de Cortez, afin qu'il les punît comme il le jugeroit à propos. Il vouloit donner ses deux fils en ôtage, pour demeurer prisonniers dans le quartier des Espagnols, jusqu'à ce qu'il eût satisfait à sa parole; & il répetoit avec quelques marques de foiblesse: *Qu'il n'étoit pas un homme à se cacher, ni à s'enfuir dans les montagnes.*

Cortez n'approuvoit aucun de ces partis, & l'Empereur ne ſe rendoit point : cependant les Capitaines, préſens à cette conteſtation, voyant le peril où le retardement pouvoit les jetter, commencerent à ſe mutiner. Ils vouloient terminer la queſtion par les voyes de fait; & Jean Velaſquez de Leon dit hautement : *Laiſſons-là les diſcours; il faut s'en ſaiſir, ou le poignarder.* Motezuma le regarda, & demanda à Marine ce que cet Eſpagnol diſoit avec tant d'emportement. Cette femme trouvant alors une ouverture favorable à lui inſinuer adroitement les raiſons qui pouvoient le déterminer à ce qu'on ſouhaitoit, lui dit d'une maniere qui témoignoit qu'elle avoit peur qu'on entendît ſon diſcours : *Seigneur, vous courez un grand riſque, ſi vous ne cedez aux inſtances que ces gens vous ont faites, puiſque vous connoiſſez leur réſolution, & le ſecours ſurnaturel dont ils ſont aſſiſtez dans leurs entrepriſes. Je ſuis née ſujette de votre Majeſté, je n'ai point de penſées qui n'aillent à procurer ſon avantage ; & je ſuis aſſez avant dans leur confidence, pour être inſtruite de tous leurs deſſeins. Si vous allez avec eux, vous y ſerez traité avec tout le reſpect qui eſt dû à votre perſonne ; mais ſi vous leur reſiſtez davantage, je ne répons pas de votre vie.*

Ce petit diſcours fait avec adreſſe & à

propos, acheva de persuader Motezuma; en sorte que sans entrer en de nouvelles contestations, il se leva de dessus son siege, & dit aux Espagnols : *Je me confie à vous ; allons à votre logement : les Dieux le veulent ainsi, puisque vous l'emportez, & que j'y suis résolu.* Il appella aussi-tôt ses Domestiques, & leur commanda de faire préparer sa litiere, & les Officiers qui devoient l'accompagner; après quoi il dit à ses Ministres : *Que par de certaines raisons d'Etat qu'il avoit concertées avec ses Dieux, il avoit arrêté d'aller passer quelques jours au quartier des Espagnols. Qu'il vouloit bien leur apprendre sa résolution sur ce sujet, afin qu'ils en fissent part à son Peuple :* A quoi il ajouta, *Qu'il y alloit de son propre mouvement, & pour son avantage.* Il ordonna encore à un Capitaine de ses Gardes, d'aller prendre Qualpopoca, & tous les Chefs de son Armée qui l'avoient assisté à l'irruption qu'on avoit faite sur les Terres des Zempoales. Pour cet effet, il lui donna le Sceau de l'Empire, qu'il portoit toujouts attaché à son bras droit; & ce Prince avertit le Capitaine, qu'il prît des Soldats, afin de ne point manquer les coupables. Tous ces ordres furent donnez publiquement, & Marine les expliquoit à Cortez & aux Capitaines Espagnols, de crainte que les confe-

rences de l'Empereur avec ſes Officiers, ne leur donnaſſent de l'ombrage, & qu'ils n'entrepriſſent mal-à-propos de lui faire quelque violence.

Motezuma ſortit ainſi de ſon Palais, ſans attendre davantage, avec toute la ſuite qui l'accompagnoit ordinairement. Les Eſpagnols alloient à pied au tour de ſa litiere; & ils le gardoient, ſous prétexte de l'eſcorter. D'abord le bruit courut par toute la Ville, que les Etrangers enlevoient l'Empereur: les ruës furent remplies de Peuple en un inſtant avec l'apparence d'un ſoulevement general; parce que les Mexicains pouſſoient de grands cris, en ſe jettant à terre comme des gens deſeſperez. Quelques-uns témoignoient auſſi leur tendreſſe par leurs larmes; mais l'Empeureur, avec un air gai & tranquille, appaiſa ce tumulte, & les ſatisfit en quelque maniere. Il leur commanda de ſe taire; & au premier ſigne qu'il fit de la main, un profond ſilence ſucceda à la confuſion de leurs cris. Il dit, *Que bien loin d'être priſonnier, il alloit librement paſſer quelques jours avec les Etrangers ſes amis, pour ſe divertir avec eux*: & cet éclairciſſement, qu'on ne lui demandoit pas, & dont il prévenoit leurs queſtions, confirmoit ce qu'il prétendoit déſavoüer. En arrivant au quartier des Eſpagnols, qui étoit, comme

on l'a dit, un Palais que son Pere avoit fait bâtir, il commanda à ses Gardes de renvoyer la foule du Peuple qui le suivoit; & à ses Ministres de publier, sous peine de la vie, que personne n'excitât le moindre tumulte. Il fit beaucoup de caresses aux Soldats Espagnols, qui vinrent le recevoir avec respect; & choisit l'appartement où il vouloit demeurer. Le logis étoit assez grand pour y faire toutes les séparations necessaires, ensorte que les chambres furent parées en un moment, par les Officiers de l'Empereur, des plus beaux meubles de sa garderobe, & les Espagnols mirent de bons corps-de gardes à toutes les avenuës. On doubla celle du quartier : on avança des sentinelles dans les ruës; & on n'oublia aucune des précautions qu'une action de cette consequence sembloit exiger. Tous les Soldats avoient ordre de laisser entrer les Officiers de l'Empereur, que l'on connoissoit tous, ainsi que les Nobles & les Ministres qui venoient faire leur cour, avec cette reserve, qu'on n'en recevoit qu'un certain nombre, à mesure que les autres sortoient, sous prétexte d'éviter la confusion. Cortez alla visiter Motezuma dès le soir même après avoir demandé audience, & observé les mêmes ceremonies dont il usoit lorsqu'il alloit lui rendre visite en son Palais. Les Capitaines

&

& les Soldats les plus qualifiez s'acquitterent aussi de ce devoir, & le remercierent de ce qu'il honoroit cette maison de sa présence, comme s'il y étoit venu de son propre mouvement; & ce Prince se montra aussi gai & aussi content avec eux, que s'ils n'avoient pas été témoins de sa résistance à ce changement. Il leur distribua de sa main, des joyaux qu'il avoit apportez exprès, afin de leur ôter la pensée qu'il lui restât encore le moindre chagrin; & quoiqu'on observât de près ses actions & ses discours, on ne vit paroître aucune foiblesse en la confiance qu'il témoignoit aux Espagnols; & il retint toujours la Majesté d'un Empereur, en la constance avec laquelle il tâchoit d'allier ces deux extrêmitez, de la dépendance & de la Souveraineté. Il ne découvrit le secret de la prison à aucun de ses Domestiques, ni de ses Ministres, qu'on n'empêchoit point de communiquer avec lui à telle heure qu'il lui plaisoit; soit qu'il eût honte de leur avoüer sa misere; soit qu'il craignît pour sa personne, s'ils faisoient le moindre mouvement. Ils regarderent tous cette retraite comme un effet de sa volonté: ce qui ôta lieu aux reflexions qu'ils pouvoient faire sur la hardiesse des Espagnols, dont il se peut faire que l'excès les ébloüit, & la leur fit mettre entre les choses im-

possibles qui sont hors de la portée de l'imagination.

C'est ainsi que Cortez entreprit & executa la résolution d'arrêter Motezuma, qui au bout de quelques jours se trouva si bien dans sa prison, qu'à peine lui resta-t-il assez de courage pour souhaiter une autre fortune. Neanmoins, ses Sujets reconnurent enfin, que les Espagnols le tenoient prisonnier, quoiqu'ils adoucissent la violence de cette action, par un respect très soumis. Les Gardes qui étoient aux avenuës de l'appartement de l'Empereur, & les armes que l'on ne quittoit point dans le quartier, ne laisserent aucun lieu aux Mexicains de douter de cette verité ; cependant aucun d'eux ne songea à lui procurer la liberté ; & il est difficile de s'imaginer quelle raison ils eurent, lui, pour demeurer sans repugnance en cette oppression ; & eux, pour vivre dans la même insensibilité, sans s'offenser de l'injure qu'on faisoit à leur Empereur. L'audace des Espagnols doit causer une extrême surprise : mais on n'en aura pas moins de voir cet abbatement dans l'esprit d'un Monarque si puissant & si fier, & ce défaut de résolution entre les Mexicains, Nation belliqueuse, & si attachée à soutenir la Majesté de leurs Princes. On peut dire que la main de Dieu

faisoit cette impression sur leur cœur : & cela ne doit paroître ni incroyable, ni nouveau dans la disposition de la Providence, * puisque le monde l'a déja vû faciliter les entreprises de son Peuple, en ôtant l'esprit à ses ennemis.

* *Josué, chap. 5. v. 1.*

CHAPITRE XX.

La conduite de Motezuma dans sa prison, envers ses Sujets & les Espagnols. On amène prisonnier Qualpopoca; & Cortez le fait punir du dernier supplice, faisant mettre des fers aux mains à Motezuma durant l'execution de cette Sentence.

Les Espagnols virent en peu de tems leur logement changé en un Palais, sans cesser de le garder comme une prison. Leur hardiesse perdit insensiblement avec la nouveauté ce qu'elle avoit de surprenant; & quelques Mexicains irritez de la guerre que Qualpopoca avoit excitée mal-à-propos, loüoient l'action de Motezuma, & attribuoient à grandeur d'ame, l'effort d'avoir donné sa liberté pour gage de son innocence. D'autres étoient persuadez que

les Dieux, qui communiquoient familierement avec l'Empereur, lui avoient inspiré le conseil le plus convenable à sa dignité. Les plus sages respectoient sa résolution, sans se donner la liberté de l'examiner: sçachant que la raison des Rois ne s'explique pas à l'intelligence, mais au devoir de leurs Sujets. Cependant Motezuma faisoit les fonctions de Souverain, avec le même ordre qu'il observoit lorsqu'il étoit en liberté. Il donnoit ses audiences, & tenoit son Conseil aux heures ordinaires: il conferoit avec ses Ministres, & il s'appliquoit au Gouvernement de ses Etats; s'attachant sur tout à empêcher qu'on connût qu'il n'étoit pas en liberté.

On apportoit sa viande du Palais Imperial; & les Officiers qui servoient étoient accompagnez d'un grand nombre de Domestiques. La quantité des plats surpassoit l'ordinaire reglé de tout tems; & ce qu'on desservoit étoit aussi-tôt distribué aux Soldats Espagnols. Motezuma envoyoit souvent les mets les plus delicats à Cortez, & à ses Capitaines, qu'il connoissoit tous par leurs noms: il avoit même étudié la difference de leur genie & de leurs inclinations; & il sçavoit fort bien mettre en œuvre cette connoissance dans la conversation, en donnant au bon goût & à la belle rail-

lerie quelques traits délicats, sans blesser sa Majesté, ni offenser la bienseance. Il passoit avec les Espagnols tout le tems que les affaires lui laissoient; & il disoit agréablement: *Qu'il ne se trouvoit plus sans eux.* Tous cherchoient à lui plaire; & rien ne le charmoit davantage, que le respect qu'ils lui rendoient. Les grossieretez l'offensoient, & si quelqu'un en usoit avec lui, il sçavoit bien faire connoître qu'il en étoit choqué, & qu'il y étoit sensible; étant jaloux de sa dignité jusqu'à ce point, qu'il se mit fort en colere d'une indecence qu'il crut qu'un certain Soldat Espagnol avoit commise exprès en sa présence. Il pria le Capitaine de la Garde, d'employer une autre fois ce Soldat loin de sa personne; autrement qu'il le feroit châtier, s'il se présentoit devant lui.

Motezuma passoit quelquefois les soirs à joüer avec Cortez, au *Totoloque*: c'est un jeu où avec de petites boules d'or, ils visoient à toucher ou à abattre d'une distance proportionnée, de petites quilles de même métal. Ils joüoient en cinq points ou marques, des bijoux, ou d'autres curiositez. Motezuma distribuoit son gain aux Soldats Espagnols, & Cortez donnoit le sien aux petits Officiers de l'Empereur. Alvarado marquoit ordinairemen; & comme

il mécomptoit quelquefois en faveur de son General, l'Empereur le railloit galamment sur ce qu'il comptoit mal : neanmoins il ne laissoit pas de le prier de prendre cette peine une autre fois, & de rendre justice à la verité. Il conservoit dans le jeu même, les sentimens d'un Prince, regardant la perte comme un effet du hazard, & le gain comme le prix de la victoire.

On n'oublioit pas de toucher le point de la Religion dans les conversations familieres. Cortez lui en parla plusieurs fois, en tâchant de le ramener par la douceur, à reconnoître les abus de l'Idolatrie. Le Pere Olmedo appuyoit les raisons du General, avec le même zele, & plus de solidité ; & Marine expliquoit à Motezuma les raisonnemens de ce Religieux ; à quoi elle ajoutoit, avec beaucoup d'affection, des raisons familieres d'une personne revenuë depuis peu de son erreur, & qui étoit encore penetrée des motifs qui l'avoient desabusée. Mais le Démon s'étoit si fortement emparé de l'esprit de ce miserable Prince, qu'il ne lui laissoit pas l'entendement libre ; & son cœur demeura dans un endurcissement deplorable. On ne sçait pas si le Diable lui parloit, ni s'il lui apparoissoit comme auparavant, depuis que les Espagnols furent entez dans la Ville de Mexique : au con-

traire, on tient que du moment que la Croix de Jesus-Christ parut en cette Ville, les conjurations des Sorciers de Motezuma perdirent toute leur force, & que les Oracles du Demon devinrent muets: neanmoins l'Empereur étoit si aveuglé & si abandonné à ses erreurs, qu'il n'eut point assez de vigueur pour les rejetter, ni pour recevoir ces vives lumieres qui brilloient à ses yeux. Cette dureté d'esprit fut peut-être le miserable fruit de ses vices & de ses cruautez, dont il avoit offensé la Divine Majesté, ou le châtiment de cette criminelle negligence, qui lui faisoit prêter l'oreille, & en même tems refuser son consentement à la verité.

Au bout de vingt jours, le Capitaine des Gardes que l'Empereur avoit envoyé vers la frontiere de Vera-Cruz, amena prisonnier Qualpopoca & ses principaux Officiers, qui s'étoient rendus sans resistance, à la vûë du Sceau Imperial. Le Capitaine les conduisit droit à Motezuma: ce que Cortez permit; parce qu'il souhaitoit que ce Prince les obligeât à cacher l'ordre qu'ils avoient reçu de sa part, & qu'il vouloit l'éblouïr par ces démonstrations de confiance. Après cela cet Officier passa avec ses prisonniers, à l'appartement de Cortez, à qui il les remit, en lui disant de la part de

son Maître : *Que l'Empereur lui envoyoit ces coupables, afin qu'il tirât d'eux la verité, & qu'il les punît avec toute la rigueur qu'ils avoient meritée.* Le General s'enferma avec eux ; & ils confesserent d'abord les crimes dont on les chargeoit : *D'avoir rompu la paix de leur autorité privée, & provoqué, par une injuste guerre, les Espagnols de Vera-Cruz : Enfin d'avoir causé le meurtre d'Arguello, executé de sang froid par leur ordre, sur un prisonnier de guerre.* Ils ne dirent pas un mot de l'ordre qu'ils avoient de l'Empereur, jusqu'à ce qu'ayant reconnu qu'on alloit les punir rigoureusement, ils tâcherent à sauver au moins leur vie, en le rendant complice de leur crime : mais le General ne voulut point écouter cette décharge, qu'il traita comme une imposture ordinaire aux coupables convaincus. La cause fut jugée militairement, & on les condamna à mort, avec cette circonstance, que leurs corps seroient brûlez publiquement devant le Palais Imperial, comme criminels de leze-Majesté. Aussi-tôt on delibera sur la maniere de l'exécution ; & il fut conclu de ne la pas differer. Cependant, Cortez qui craignoit que Motezuma ne s'aigrît, & qu'il ne voulût soûtenir des gens qu'on ne faisoit mourir que pour avoir obéï à ses ordres, ce General resolut de le

tenir en crainte, par quelque brusquerie qui eût l'apparence d'une menace, & qui le fît ressouvenir de la dépendance en laquelle il se trouvoit: sur quoi il prit un parti un peu violent, qui sans doute lui fut inspiré par la facilité que ce Prince avoit euë, de se laisser conduire en prison, & par sa patience à toutes épreuves. Cortez fit donc apporter des fers qui servoient entr'eux aux criminels; & il alla trouver l'Empereur, suivi d'un Soldat qui portoit ces fers à découvert, de Marine, & de trois ou quatre Capitaines. Il n'oublia aucune des reverences dont il témoignoit ordinairement son respect à ce Prince; après quoi, élevant sa voix, il lui dit fierement: *Que Qualpopoca & les autres coupables étoient condamnez à mourir, après avoir confessé leur crime, qui les rendoit dignes de cette punition: mais qu'il l'en avoit chargé lui-même, en soutenant affirmativement, qu'ils ne l'avoient commis que par les ordres de l'Empereur. Qu'ainsi il étoit necessaire qu'il se purgeât par quelque mortification personnelle, de ces indices si violens; parce qu'encore que les Souverains ne fussent point soumis aux peines de la Justice ordinaire, ils étoient neanmoins sujets à une Loi superieure, qui avoit droit sur leurs Couronnes; & qu'ils devoient imiter en quelque façon les coupables, quand ils*

se trouvoient eux-mêmes convaincus, & qu'ils vouloient donner quelque satisfaction à la Justice du Ciel. Il commanda alors d'un ton ferme & absolu, qu'on mît les fers à Motezuma, & sans lui donner le tems de répondre, il tourna brusquement le dos, le laissant en cet état. Le General se retira ainsi en son appartement, où il donna ordre de doubler toutes les gardes, & de ne permettre point que l'Empereur eût aucune communication avec ses Ministres. Motezuma fut tellement étourdi de se voir traiter d'une maniere si honteuse & si outrageante, qu'il n'eut ni la force d'y resister ni le cœur de s'en plaindre: il fut longtems en cet état, comme un homme hors de soi. Ceux de ses Domestiques qui étoient presens, accompagnoient sa douleur de leurs larmes, sans oser lui parler. Ils se jettoient à ses pieds, afin de les soulager du poids des fers, lorsque ce Prince revenant de son étourdissement, donna d'abord quelques marques de chagrin & d'impatience, mais il revint bien-tôt de ces mouvemens: & comme son malheur lui parut être un effet de la volonté de ses Dieux, il en attendit le succès avec quelque inquiétude, de voir sa vie en danger; mais aussi avec assez de retour sur ce qu'il étoit, pour témoigner que sa crainte n'étoit point manque de courage.

Tom.1. Page.602.


RPJCB

Cortez ne perdit point de tems à presser l'exécution de ce qu'il avoit resolu : il fit conduire les criminels au supplice, après avoir pris toutes les précautions necessaires à ne rien risquer en cette action. Elle se passa en présence d'une multitude presque innombrable de Peuple, sans qu'on entendît aucun bruit qui pût causer le moindre soupçon. Il sembloit qu'il fût tombé sur ces Indiens un esprit de frayeur, qui tenoit en partie de l'admiration, & en partie du respect. Veritablement ils furent supris, de voir exercer pareils actes de jurisdiction par des Etrangers, qui tout au plus n'avoient d'autre caractere que celui d'Ambassadeurs d'un autre Prince; mais ils n'eurent pas la hardiesse de mettre en question un pouvoir qu'ils voyoient établi par la tolerance de l'Empereur. C'est ce qui les fit accourir tous à ce spectacle, avec une espece de tranquillité mortifiée, qui tenoit quelque chose de l'effroi, sans neanmoins qu'on en pût faire la difference. Ce qui contribua beaucoup à maintenir cette tranquillité, fut que l'action de Qualpopoca, bien loin d'être approuvée par les Mexicains, leur parut encore plus odieuse par cette circonstance, qu'il en avoit chargé son Souverain. Cette justification ne trouvoit point de croyance dans l'esprit de

ces Peuples, qui l'avoient toujours regardée comme insolente & seditieuse, quand ils l'auroient cruë veritable. Enfin cette execution fut le troisiéme acte de la vivacité du General ; elle réüssit comme il l'avoit resoluë, quoique sur des principes assez irreguliers : cependant elle lui parut nécessaire & possible. Il connoissoit les gens à qui il avoit affaire, & ce que lui pouvoit valoir, à tout évenement, le gage important qu'il tenoit en son pouvoir. Laissons-nous ébloüir aux raisons de ce General, sans l'attirer devant le tribunal de l'Histoire ; contentons-nous de rapporter comment s'est passé un fait qui fut ensuite d'une extrême consequence pour établir la seureté des Espagnols de Vera-Cruz, & qui étouffa ces rumeurs qui commençoient à soulever l'inquiétude des Nobles Mexicains.

Cortez revint alors en diligence à l'appartement de Motezuma, qu'il salua d'un air fort gai, & dit : *Qu'on venoit de punir ces traîtres qui avoient eu l'insolence de noircir la réputation de leur Prince ; & que pour lui, il avoit rempli avantageusement son devoir, en se soumettant à la Justice de Dieu, par ce petit sacrifice qu'il lui avoit fait de sa liberté.* Alors, sans attendre davantage, Cortez commanda qu'on ôtât les fers à l'Empereur, ou, comme

certains Auteurs le rapportent, il se mit à genoux, afin de les lui ôter lui-même. Le présence d'esprit qui brilloit en toutes les actions du General, donne lieu de croire en effet, qu'il voulut par cette galanterie, reparer avec plus de grace, la honte que Motezuma avoit reçuë : & ce Prince applaudit à ce faux retour de sa liberté, par des transports de joye difficiles à exprimer. Il embrassa le General; & il ne pouvoit finir les complimens qu'il lui fit sur ce sujet. Ils s'assirent : & Cortez, par un autre trait de generosité, qu'il sçavoit placer si à propos, commanda qu'on levât toutes les gardes; & dit à Motezuma qu'il pouvoit se retirer à son Palais quand il lui plairoit, puisque la cause de sa détention étoit cessée. Il lui presentoit à coup sûr, le parti qu'il sçavoit bien que l'Empereur n'accepteroit pas; parce qu'il lui avoit entendu dire plusieurs fois fort positivement, qu'il ne convenoit pas à sa dignité de retourner en son Palais, ni de se separer des Espagnols, jusqu'à ce qu'ils se retirassent de sa Cour, d'autant qu'il perdroit toute l'estime de ses Sujets, s'ils venoient à comprendre qu'il ne tenoit sa liberté que d'une main étrangere. Ce sentiment, que le tems lui fit croire être tiré de son propre fond, lui avoit été en effet inspiré par Marine, & par quelques Capi-

taines Espagnols, suivant l'ordre de Cortez, qui employoit adroitement les raisons d'Etat, à retenir plus sûrement ce Prince dans sa prison. Neanmoins Motezuma penetrant les motifs des offres que le General lui faisoit, abandonna ce prétexte, qui lui parut amené de trop loin en cette rencontre. Il en prit un autre qui n'avoit pas moins d'artifice, & dit à Cortez: *Que le désir qu'il témoignoit de le rétablir dans son Palais lui étoit très-agréable; mais qu'il ne vouloit alors faire aucune nouvelle démarche sur ce sujet, pour l'interêt des Espagnols mêmes: parce que s'il étoit une fois en sa Maison, sa Noblesse & son Peuple le presseroient de prendre les armes contr'eux, afin de réparer l'injure qu'il en avoit reçuë.* Il voulut faire ainsi comprendre aux Espagnols, qu'il ne demeuroit en prison que pour les couvrir, & les proteger de son autorité. Cortez loüa sa generosité, & lui rendit graces de l'attention qu'il faisoit sur ses amis. Ainsi chacun demeura satisfait de son adresse: Ils crurent l'entendre tous deux, & qu'ils ne se laissoient tromper que pour leur avantage, suivant les maximes trop fines de cet art de dissimuler, que les Politiques mettent entre les mysteres de la prudence, en dorant du nom de cette vertu les artifices d'une penetration outrée.

Fin du troisiéme Livre.

TABLE

Des choses les plus remarquables contenuës dans cet Ouvrage.

A

I

Fin de la Table des Matieres.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : Salut. HENRY CHARPENTIER, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſiroit imprimer l'*Hiſtoire de la Conquête du Mexique, traduite de l'Eſpagnol de Dom Antoine* DE SOLIS, *avec l'Hiſtoire de la découverte & de la Conquête du Perou, traduite de l'Eſpagnol d'Auguſtin* DE ZARATE, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour la Ville de Paris ſeulement : Nous avons permis & permettons par ces Preſentes audit CHARPENTIER, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caracteres, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera ; & de le vendre, faire vendre, & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de huit Années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité &

condition qu'elles soient, d'en introduire d'impressions étrangeres dans aucun lieu de notre obéïssance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres dans ladite Ville de Paris seulement, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre en tout ni en partie, & d'y en faire venir, vendre & debiter d'autre impression que de celle qui aura été faite pour ledit Exposant, sous peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres; le

tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le septiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent douze, & de notre Regne le soixante-neuviéme. Par le Roi en son Conseil, DE S. HILAIRE.

Registré sur le Registre N. 458. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, p. 340. N°. 410. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du 3. Août 1703. A Paris ce quatriéme jour du mois de May 1712.

L. JOSSE, *Syndic.*





